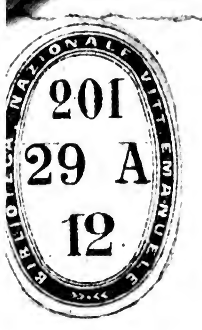
ŸLÉMENS D'IDÉOLOGIE. PREMIÈRE [-4.ET 5.] PARTIE, ... PAR M. LE...

Antoine Louis Claude Destutt de Tracy





Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

21.3.22

Digitized by Google

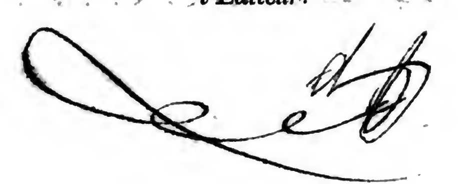
Digitized by Google

ÉLÉMENS

D'IDÉOLOGIE.

Digitized by Google

Tous les exemplaires sont signés par l'Éditeur.



IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N. 8, A PARIS.

Digitized by Google

ÉLÉMENS
D'IDÉOLOGIE.

TROISIÈME PARTIE.

TOME PREMIER

DE LA LOGIQUE.

SUIVIE DE PLUSIEURS OUVRAGES RELATIFS A L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DONT LA PLUPART SONT ENCORE INÉDITS ;

PAR M. LE COMTE DESTUTT DE TRACY,
PAIR DE FRANCE,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
ET DE LA SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE DE PHILADELPHIE.

Une bonne logique ferait dans les esprits une révolution bien lente et le temps pourrait seul en faire connaître un jour l'utilité.

CONDILLAC, logique, 2e partie, chap. 1er.



PARIS,
CHEZ Mme. LÉVI, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, no. 25.

1825.

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Elémens d'Idéologie, 1 vol. in-18. .	3 fr.
Grammaire, 1 vol. in-18.	3
Economie politique, 1 vol. in-18. . .	3
Commentaire sur l'esprit des Lois, 1 v. in-18.	3

Digitized by Google

Auteuil, le premier floréal an 13.

AU SÉNATEUR CABANIS.

Mon excellent Ami,

Cette maxime si célèbre dans l'antiquité, qu'on l'avait crue digne d'être gravée sur le frontispice du temple d'Apollon, *nosce te ipsum* (connais-toi toi-même), me paraît en effet le plus admirable précepte que l'on ait jamais pu donner aux hommes. Il est également propre à diriger nos études et notre conduite, nos actions et nos méditations. Il renferme tout, il s'étend à tout, et on le trouve toujours également

Digitized by Google

sage, quelque application que l'on essaie d'en faire.

Mais pour se conformer à cette belle maxime, le premier pas à faire, sans doute, est d'acquérir la connaissance de nos moyens de connaître eux-mêmes. C'est en cela, suivant moi, que consiste la science Logique ; et c'est ce qui m'autorise à la regarder comme la véritable Philosophie première ou science première. D'un autre côté, elle est une seule et même chose avec la science de nos perceptions, l'Idéologie ; car il nous est impossible de parvenir à la connaissance exacte de nos moyens de connaître, autrement que par l'observation attentive de

Digitized by Google

leurs effets, et de la manière dont nous formons, nous exprimons, et nous combinons nos idées : ainsi ces trois sciences, Philosophie première, Idéologie et Logique, sont une seule et même chose.

Le volume que je vous présente en ce moment ne renferme donc pas toute la Logique; il n'est qu'une suite des deux premiers que j'ai publiés : il ne forme avec eux qu'un seul Traité dont il est le complément. C'est pour cela que je me suis refusé jusqu'à présent le plaisir de vous dédier les deux premières parties. J'ai attendu que l'ouvrage fût complet pour vous l'offrir.

A qui cet hommage pouvait-il être plus

Digitized by Google

légitimement dû qu'à vous qui, sous le titre modeste de *Rapports du physique et du moral de l'homme*, nous avez réellement donné toute son histoire, autant du moins que le permet l'état actuel de nos connaissances? Vous l'avez tracée de la manière à la fois la plus vaste et la plus sage, la plus éloquente et la plus exacte; et tous ceux qui voudront jamais se conformer au précepte sublime de l'oracle de Delphes, vous devront une éternelle reconnaissance.

Pour moi, mon ami, j'ai le bonheur de vous avoir des obligations particulières. Indépendamment de celles qui sont étrangères à la science, et dont je ne parle pas ici, quoique j'aime à me les rappeler sans

Digitized by Google

cesse, je me vante que votre ouvrage m'a été utile avant même qu'il fût achevé, que vos conversations me l'ont été encore davantage, et que c'est à vous que j'ai dû jusqu'au courage d'entreprendre les recherches auxquelles je me suis livré, et jusqu'à l'espérance qu'elles pourraient avoir quelque utilité.

Aussi, le succès que j'ambitionne le plus, c'est que mon ouvrage puisse être regardé comme une conséquence du vôtre, et que vous-même n'y voyiez qu'un corollaire des principes que vous avez exposés. Un pareil résultat serait extrêmement avantageux non seulement pour moi, mais pour la science elle-même,

Digitized by Google

qui dès lors se trouverait replacée sur ses véritables bases : car, si je mérite cet éloge, l'intention de Locke est remplie ; sa grande idée est réalisée ; et suivant son desir, l'histoire détaillée de notre intelligence est enfin une portion et une dépendance de la physique humaine.

Mais, mon ami, il est une chose que je désire encore bien davantage ; c'est que vous me conserviez les sentimens qui font le charme de ma vie.

Je vous salue au nom de l'amitié et de la vérité.

DESTUTT-TRACY.

Digitized by Google

ÉLÉMENS D'IDÉOLOGIE.

TROISIÈME PARTIE.

LOGIQUE.

Hominum intellectui non plumæ addendæ, sed potiùs plumbum et pondera *.
BACON.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SUIVANT l'opinion commune, la Logique est l'art de raisonner. Telle que je la

* En effet, les hommes ont toujours été trop vite dans leurs recherches ; bornons-nous à bien observer nos facultés intellectuelles : nous ne sommes point encore en état de faire des systèmes complets de philosophie rationnelle et morale.

Digitized by Google

conçois, elle n'est pas cela : elle est, ce me semble, ou doit être une science purement spéculative, consistant uniquement dans l'examen de la formation de nos idées, du mode de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction ; et de cet examen résulte ou résultera la connaissance des caractères de la vérité et de la certitude, et des causes de l'incertitude et de l'erreur.

Quand cette science sera faite et bien faite, et quand elle possédera des vérités incontestables, alors on pourra, avec assurance, en déduire les principes de l'art de raisonner, c'est-à-dire, de l'art de conduire son esprit dans la recherche de la vérité, qui comprend également l'art d'étudier et celui d'enseigner, ou, en d'autres termes, celui d'acquérir des connaissances vraies, et celui de les communiquer clairement et exactement, soit par des leçons parlées ou écrites, soit dans la simple conversation.

Digitized by Google

Jusque-là, toutes les règles que l'on pourra prescrire au raisonnement seront, suivant moi, téméraires et hasardées. Ce seront de véritables recettes empiriques qui, n'étant fondées sur aucune théorie certaine et complète, n'auront tout au plus, pour appui, que quelques observations plus ou moins imparfaites et sans liaison suffisante entre elles. Telles sont, à mon avis, toutes celles qu'on nous a données jusqu'à présent. Je ne prétends point pour cela ni les accuser toutes sans distinction, de manquer de justesse, ni encore moins méconnaître le mérite des hommes qui ont écrit sur ces matières. Je me borne à une vérité qu'on ne saurait nier, c'est qu'*un art dépend toujours d'une science.* Or, tous les logiciens jusqu'à présent, sans en excepter ceux que l'on regarde avec raison comme des hommes supérieurs, ont confondu l'art avec la science. Ils se sont même plus occupés de nous donner les règles de l'un que de poser les

Digitized by Google

principes de l'autre. Ils se sont donc trop pressés d'arriver à un résultat; ils ont interverti l'ordre des idées. C'est donc la science que nous avons à créer pour procéder avec méthode; ensuite on en tirera facilement des conséquences utiles pour la pratique.

Cette manière de considérer la Logique et d'en distinguer la partie scientifique et la partie technique, bien que conforme à celle dont j'ai traité la Grammaire, et aux principes que j'ai posés dans cette partie de mon ouvrage, pourra paraître, au premier coup d'œil, pédantesque et minutieuse, ou trop ambitieuse et trop abstraite, c'est-à-dire, trop éloignée de tout résultat positif et pratique; mais je prie le lecteur de ne pas s'arrêter à cette première impression, et de prendre garde que c'est là le seul moyen de voir si les règles que l'on prescrit à nos raisonnemens depuis tant d'années sont fondées sur des faits bien observés, et de recon-

Digitized by Google

naître pourquoi elles ont été si peu utiles. Je lui demande avec instance de se rappeler que l'art de raisonner, bien qu'assurément cultivé avec excès dans les écoles, n'a cependant pas fait un pas depuis Aristote jusqu'à Bacon. Il reposait donc sur des bases fausses ; car, comme le dit le même Bacon, toute étude bien commencée doit être féconde : et si, depuis Bacon, cet art a reçu des améliorations importantes, c'est qu'au lieu de se borner à l'apprendre et à le pratiquer, on a commencé à y réfléchir ; on a étudié la science qui lui sert de guide et de flambeau ; et elle s'est enrichie de plusieurs vérités précieuses. Un coup d'œil jeté sur les travaux de nos prédécesseurs mettra, je crois, ces assertions hors de doute. Il fera plus, il montrera que tous ont reconnu, au moins confusément, la nécessité de cette distinction entre l'art et la science ; que, s'ils ne se sont pas assez arrêtés à celle-ci, c'est qu'elle n'était pas encore assez avancée

Digitized by Google

de leur temps; qu'ils ont eu d'autant plus de succès qu'ils y ont plus insisté; et que la cause unique de tous leurs écarts est d'avoir tracé les règles de l'art avant d'avoir complètement démêlé les vérités de la science sur laquelle il est fondé. Or, quelles sciences humaines peuvent être solides tant que la Logique est erronée?

Assurément Aristote n'a pas négligé entièrement la partie scientifique de la Logique. Il n'a pas entrepris de prescrire les règles de la déduction de nos idées avant d'avoir parlé des idées elles-mêmes et du mode de leur expression. Une telle marche serait trop déraisonnable pour avoir été celle d'un homme aussi judicieux. Tout le monde sait, ou pourrait aisément savoir, que la logique d'Aristote est composée de six ouvrages distincts: des *catégories*, où il s'agit des idées elles-mêmes; du livre *de interpretatione*, où il est question de l'expression de ces idées, du discours, de la proposition, et même des

Digitized by Google

élémens fondamentaux de la proposition, le nom et le verbe; des *premières analytiques*, où l'on traite des propriétés et des règles générales du syllogisme; et ensuite des *secondes analytiques*, des *topiques*, et des *elenchi sophistici*, où l'on explique l'usage du syllogisme dans la démonstration, dans la discussion, et dans la réfutation des sophistes.

Si ceux qui s'élèvent avec tant de véhémence contre la manière moderne de traiter la Logique, qui trouvent si ridicule qu'on ait imaginé de la déduire de l'idéologie et de la grammaire, et d'en faire une seule et même chose avec la grammaire générale et philosophique, et qui, dans cette opinion bizarre, se croient forts de l'autorité d'Aristote qu'ils nous opposent si ridiculement; si, dis-je, ces critiques avaient pris garde à cette distribution des écrits du grand homme qui devait être leur maître, et qui n'est que leur idole, ils auraient vu que ce qu'ils proscrivent

Digitized by Google

est justement ce qu'il approuve, ce qu'il a essayé de faire, ce qu'il désire qui soit fait. Au reste, il termine son travail en disant que ce n'est qu'une ébauche, une première tentative que rien n'a précédée, pour laquelle on doit avoir de l'indulgence, mais que l'on doit perfectionner, comme l'on a fait pour l'art oratoire, qui s'est amélioré par des progrès successifs : seulement il fait beaucoup valoir, et avec raison, le mérite qu'il a eu à faire ce premier essai, et il ne craint pas de dire qu'il est beaucoup plus grand que celui que l'on aura à y ajouter et à le continuer.

En tout, c'est un très grand malheur que des ouvrages anciens, dont on parle sans cesse, ne soient dans le vrai presque jamais lus. On finit par s'en faire une idée tout à fait fausse. C'est à peu près comme dans le cours de la révolution française, j'ai vu souvent, par respect pour la mémoire de certains hommes, embrasser avec violence des opinions qu'ils

Digitized by Google

détestaient, outrager et affliger leurs mânes, en croyant les respecter et leur complaire. Sans sortir de notre sujet, je suis convaincu que si la Logique d'Aristote était traduite en bon français, et suffisamment éclaircie pour être à la portée de tout le monde, il n'y aurait pas un homme qui ne pensât et ne vît clairement que cette première tentative, bien que très estimable, a été complètement malheureuse; qu'elle a été contre son but, parce qu'on s'est trop pressé d'arriver à un résultat; qu'elle a besoin d'être reprise par sa base; que son auteur en conviendrait et le souhaiterait: et que les idéologistes français, bien loin d'être des novateurs effrénés, des déserteurs de l'école d'Aristote, de tenter contre son intention des choses que ce grand maître a décidé être inutiles ou impossibles, sont ses continuateurs, ses disciples, et je pourrais dire ses exécuteurs testamentaires.

Digitized by Google

En effet, il est constant qu'il a voulu traiter des idées, de leur expression et de leur déduction, et qu'il a senti qu'il n'y avait pas une autre manière de donner une base solide à tous nos raisonnemens et à toutes nos connaissances; mais il a manqué absolument les deux premières parties. C'est ce dont nous allons nous convaincre facilement.

Dans ses *catégories*, il n'a point expliqué la formation de nos idées; il n'a point déterminé de quelle manière une idée composée se résout dans ses élémens, ou plusieurs idées simples se réunissent pour former une idée composée; ni comment du rapprochement de plusieurs idées simples ou composées, mais individuelles, il en naît d'autres, qui sont des idées de classes ou d'espèces, soit de substances, soit de modes, soit d'êtres réels, soit d'êtres intellectuels. Il les a prises toutes telles qu'elles sont, sans se mettre en peine de démêler leurs élémens et l'action de

Digitized by Google

nos facultés intellectuelles sur ces élémens. Il n'a pas proprement analysé, décomposé nos idées; il s'est borné à les répartir en diverses classes, sous le rapport de leur objet, ce qui ne sert à rien, et non sous le rapport de leur composition, ce qui eût été vraiment utile. Ses dix catégories sont : la *substance*, la *quantité*, la *qualité*, la *relation*, le *lieu*, le *temps*, la *situation*, *avoir*, *agir* et *pâtir* : c'est-à-dire, comme le remarquent très bien MM. de Port-Royal, *qu'il a voulu réduire à dix classes tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous la première, et tous les accidens sous les neuf autres* : et l'on peut ajouter qu'ensuite il a multiplié à l'infini les observations, les distinctions, les divisions, relatives à toutes les circonstances que l'on peut remarquer dans les idées comprises dans chacune de ces classes, et qui ne font absolument rien ni au fond de l'idée, ni au mode de sa formation. Mais à

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

Digitized by Google

quoi tout cela sert-il? Cela nous apprend-il ces idées nous viennent? Comment nos facultés intellectuelles agissent dans leur formation? En quoi consiste leur justesse ou leur inexactitude, leur clarté ou leur obscurité? S'ensuit-il que notre intelligence opère différemment dans nos raisonnemens, quand il s'agit d'une idée de *qualité* ou de *quantité*, que lorsqu'il est question d'une idée de *relation* ou de *situation?* Assurément non. Cela n'est donc utile absolument à rien. Je pense même, avec les philosophes que je viens de citer, que cela nuit beaucoup par deux raisons.

« La première, disent-ils, c'est qu'on « regarde ces catégories comme une chose « établie sur la raison et sur la vérité, au « lieu que c'est une chose tout arbitraire, « et qui n'a de fondement que l'imagina- « tion d'un homme qui n'a eu aucune au- « torité de prescrire une loi aux autres, « qui ont autant de droit que lui d'arran- « ger d'une autre sorte les objets de leurs

« pensées, chacun selon sa manière de « philosopher. Et en effet, il y en a qui « ont compris en ce distique tout ce que « l'on considère selon une nouvelle phi- « losophie, en toutes les choses du monde.

Mens, mensura, quies, motus, positura, figura :
Sunt cum materiâ cunctarum exordia rerum.

« C'est-à-dire, que ces gens-là se persua- « dent que l'on peut rendre raison de « toute la nature, en n'y considérant que « ces choses ou modes. 1° *Mens*, l'esprit « ou la substance qui pense. 2° *Materia*, « le corps ou la substance étendue. 3° *Men-* « *sura*, la grandeur ou la petitesse de « chaque partie de la matière. 4° *Posi-* « *tura*, leur situation à l'égard les unes « des autres. 5° *Figura*, leur figure. 6° *Mo-* « *tus*, leur mouvement. 7° *Quies*, leur « repos ou moindre mouvement.

« La seconde raison qui rend l'étude « des catégories dangereuse, est qu'elle

Digitized by Google

« accoutume les hommes à se payer de « mots, à s'imaginer qu'ils savent toutes « choses, lorsqu'ils n'en connaissent que « des noms arbitraires qui n'en forment « dans l'esprit aucune idée claire et dis- « tincte. »

Je trouve ces réflexions d'une justesse et d'une sagacité admirables; ainsi cette première partie qui a rapport aux idées elles-mêmes, et qui est tirée tout entière des ouvrages métaphysiques du même auteur, n'est pas suffisamment approfondie, et a absolument besoin d'être refaite d'une tout autre manière.

Vient ensuite la seconde partie, le livre *de interpretatione*, qui traite de l'expression des idées, de leur traduction dans le langage. Dans cet ouvrage, très peu étendu, on voit que l'auteur a cherché à expliquer l'artifice du discours; mais il est bien loin d'avoir vu tout son sujet, et d'avoir rendu un compte satisfaisant de la génération des signes de nos idées, et de

Digitized by Google

leur influence sur nos raisonnemens. Il établit que le discours est composé de signes d'idées isolées, ou de signes d'idées réunies par une affirmation ou une négation, et que ce n'est que dans ces dernières qu'il y a vérité ou fausseté.

Il définit le nom, un son vocal qui a une signification, laquelle lui est donnée à volonté, qui ne marque point le temps, et dont les parties, prises séparément, n'ont aucune signification. On voit combien peu cette définition apprend ce que c'est que la chose définie. Il prononce qu'aucun des cris des animaux n'est un nom, parce qu'ils ont une signification naturelle et non pas volontaire. Je ne crois pas que ce soit là la vraie raison; mais bien plutôt, comme je l'ai dit dans ma Grammaire, parce que ces cris sont des interjections, de véritables propositions tout entières, dans lesquelles le nom, le sujet, n'est pas séparé du verbe, de l'attribut. Mais Aristote n'est pas allé jusque-là.

Digitized by Google

Il dit que le verbe est un son vocal qui marque le temps, dont les parties, prises séparément, n'ont aucune signification, et qui est toujours le signe de choses qui sont dites d'une autre chose. Il n'a pas vu que ces choses qui sont dites d'une autre par le verbe, c'est toujours que cette chose ou le sujet existe de telle ou telle manière, ou seulement existe; et que c'est pour cela que le verbe marque le temps, parce que quand on dit qu'une chose *est*, *existe*, il faut bien dire si c'est actuellement, ou dans le passé, ou dans l'avenir; et ce n'est même qu'alors qu'on peut le dire.

Il ne veut point que le nom uni à la négation soit un nom. Il appelle cela un nom infini, parce que cela exprime également l'être et le non-être. Par la même raison il appelle verbe infini, le verbe joint à la négation.

Il ne veut pas que les cas obliques des noms soient des noms. Qu'aurait-il dit dans une langue où ces cas ne sont marqués que

Digitized by Google

par des mots étrangers aux noms, par des prépositions? Sa raison est que ces cas obliques joints à un verbe n'expriment avec lui ni une vérité, ni une fausseté; c'est-à-dire, en français, qu'ils ne peuvent pas en être le sujet. Mais est-ce là une raison pour qu'ils ne soient pas des noms?

De même il ne regarde comme verbe, que le présent de l'indicatif; il veut que les passés et les futurs soient des cas du verbe; et il ne parle d'aucun autre mode que de l'indicatif.

Voilà tout ce qu'il dit des élémens du discours; car il a jugé à propos de définir le discours un assemblage de sons vocaux, qui a une signification convenue, et dont chaque partie, prise séparément, a une signification à elle toute seule; et comme dans cette manière de philosopher, on érige en principe une définition arbitraire, il suit de celle-ci, que les prépositions, par exemple, qui ne font aucun sens toutes seules, ne sont point des parties du

Digitized by Google

discours. Aussi n'en parle-t-il seulement pas, non plus que d'aucun des élémens de la proposition, autres que le nom et le verbe.

Il ne s'occupe pas davantage de la décomposition du discours en propositions; et sans chercher, comme nous avons fait, si toutes les espèces de propositions ne peuvent pas se réduire à une, et être ramenées à la seule proposition énonciative, il ne parle que de celle-là; et il écarte toutes les autres, en disant qu'elles sont plus du ressort de la rhétorique et de la poétique que de la logique.

Ensuite il s'épuise dans les dix derniers chapitres de ce livre *de interpretatione*, à examiner tous les cas, toutes les circonstances, et toutes les conséquences de la proposition énonciative; et comme il n'a pas vu que les propositions négatives ne le sont dans le vrai que par la forme, et sont au fond affirmatives comme les autres, cette distinction subsistant, multiplie à

Digitized by Google

l'infini les divisions et subdivisions, et accumule les difficultés.

C'est à cela que se borne toute la théorie de la Logique d'Aristote. Après des préliminaires aussi insuffisans, il se hâte de passer à la pratique, et de nous prescrire les règles de l'art de raisonner. Il a remarqué que certaines propositions énonciatives sont évidentes, c'est-à-dire, que leur vérité ou leur fausseté est manifeste, tandis que d'autres sont douteuses, c'est-à-dire, que l'esprit est incertain s'il doit accorder ou refuser son assentiment au jugement qu'elles expriment; et il a vu que cette incertitude vient de ce que l'on ne sent pas bien le rapport qui existe entre le sujet et l'attribut, qu'il appelle les deux termes de la proposition. Il a cru qu'il n'y avait rien à dire sur les propositions évidentes; et que toute la science humaine repose sur la résolution des propositions douteuses, puisque pour découvrir, ou démontrer, ou réfuter une chose quelcon-

Digitized by Google

que, il ne s'agit jamais que de trouver la solution d'un principe mis en question : puis il s'est figuré que cette solution consiste toujours et uniquement à prendre un terme moyen, et à le joindre successivement aux deux termes de la proposition en question, ce qui forme deux autres propositions qui sont évidentes, et qui composent un syllogisme avec lequel il croit qu'on ne peut errer. Ainsi, par exemple, je suis incertain si l'homme est un animal; je prends pour terme moyen, entre homme et animal, un être qui a des mouvemens volontaires; et je dis, *un être qui a des mouvemens volontaires est un animal; l'homme a des mouvemens volontaires;* d'où je conclus avec assurance que *l'homme est un animal.*

Je dis qu'Aristote s'est figuré que la vérification de la proposition mise en question, consistait toujours à placer un seul terme moyen entre son sujet et son attribut. Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse qu'il

faut souvent plusieurs termes moyens; mais alors chacun d'eux est l'occasion d'un syllogisme, car un syllogisme ne peut jamais avoir qu'un seul terme moyen : et suivant lui, c'est le syllogisme qui opère la conviction. La multiplicité des termes moyens produit seulement une série de syllogismes, ou un raisonnement qui se réduit en une série de syllogismes dont les premiers ne sont que la préparation du dernier.

Exemple. Si dans le cas que j'ai cité, je ne vois pas encore de rapport manifeste entre un être qui a des mouvemens volontaires et un animal, je puis prendre un autre terme moyen tel qu'*un être qui se meut sans cause extérieure*; et alors je dois dire d'abord :

Un animal est un être qui se meut sans cause extérieure.

Un être qui se meut sans cause extérieure a des mouvemens volontaires.

Donc *un être qui a des mouvemens volontaires est un animal.*

Digitized by Google

Et ensuite je puis prendre pour majeure cette proposition prouvée, et dire :

Un être qui a des mouvemens volontaires est un animal.

L'homme est un être qui a des mouvemens volontaires.

Donc *l'homme est un animal.*

En partant de ces deux idées, qu'il ne s'agit jamais dans ce monde que de trouver un terme moyen entre le sujet et l'attribut d'une proposition énonciative, et que c'est par la forme syllogistique qu'on y parvient, il se donne une peine infinie pour prévoir tous les cas et tous les modes de ses propositions et de ses argumens, et pour déterminer le genre et l'étendue des conclusions qu'on peut légitimement tirer de chacun d'eux; car il s'en faut bien qu'elles soient toujours les mêmes.

Tout cela aurait été beaucoup simplifié, si, comme nous l'avons fait dans la Grammaire, il avait vu dans les propositions négatives la véritable affirmation qu'elles

Digitized by Google

renferment : et si, dans toute proposition, prenant le sujet et l'attribut en masse, il n'avait considéré chacun d'eux comme ils le sont en effet, que comme une seule idée qui est la résultante de tous les mots dont ils sont composés, et des effets de leur réunion. Mais, d'une part, il admet des propositions négatives; et de l'autre, ce n'est pas l'idée totale du sujet et de l'attribut qu'il prend pour les vrais termes de la proposition, mais seulement l'idée principale renfermée dans chacun d'eux. Ainsi, dans ces phrases : *Un homme vertueux peut cependant être malheureux par sa faute. Tout homme vertueux est récompensé au moins par son cœur*, les termes à comparer immédiatement ne sont pas pour lui dans l'une, *un homme vertueux*, et *peut cependant être malheureux par sa faute;* et dans l'autre, *tout homme vertueux*, et *est récompensé au moins par son cœur*. Mais ce sont seulement dans la première, *homme* et *malheureux*, et dans la

Digitized by Google

seconde *homme* et *récompensé*. De là il arrive qu'il est obligé de reconnaître et de distinguer des propositions universelles, particulières, indéfinies, singulières, simples ou composées, complexes ou incomplexes, modifiées ou pures, nécessaires ou contingentes, etc.; et cela multiplie à l'infini les divisions et les subdivisions, les modes et les figures d'argumentation, et les règles particulières à chacun de ces cas, tandis que si, avant de lui donner des lois, on avait mieux connu la nature de l'opération intellectuelle unique qui constitue tous nos raisonnemens, on aurait trouvé, comme j'espère le faire voir, qu'un seul procédé, toujours le même, nous donne toutes les vérités que nous pouvons extraire par voie de déduction de celles que nous connaissons auparavant, lesquelles elles-mêmes consistent toujours ou en faits, c'est-à-dire, en impressions reçues, ou en résultats déjà tirés de faits antérieurs par voie de déduction. Car nous

Digitized by Google

ne faisons jamais que *sentir* et *déduire*, ce qui est encore *sentir*.

Au reste Aristote, embarqué dans une entreprise aussi difficile, je dirais même aussi impossible, que celle de prescrire des règles à une faculté intellectuelle encore trop peu observée et trop peu connue, déploie une force de tête prodigieuse, et une sagacité vraiment admirable, dans le développement de toutes les circonstances qu'il a cru devoir y remarquer, et dans l'observation des différences de chacune d'elles. Quand on songe que de mauvaises habitudes pratiques étaient déjà prises avant lui, et que c'est la première fois qu'on a essayé de faire un corps de doctrine complet de l'art de raisonner, on sent qu'il était impossible que l'esprit humain fît plus à une première tentative; et l'on s'afflige même qu'il y ait employé une si prodigieuse capacité : car plus on est avancé dans une fause route, plus on a de peine à en revenir pour reprendre le

Digitized by Google

bon chemin. C'est ce qui fait que la doctrine d'Aristote a empêché le genre humain de faire un seul pas pendant plus de dix-huit cents ans.

Je ne le suivrai pas dans les détails de son traité du syllogisme. J'avouerai même naïvement que je ne me flatte pas d'avoir toujours saisi avec précision toute la finesse de ses observations, et toutes les liaisons de ses principes. Ses disciples les plus zélés, et ses commentateurs les plus infatigables, conviennent qu'il est impossible d'y parvenir complètement. Ils font plus, ils le prouvent par la différence fréquente des manières dont ils l'expliquent: et lui-même dit qu'on ne saurait comprendre ses écrits, si l'on n'a pas entendu ses leçons.*

* Il ne sera peut-être pas sans intérêt de voir, à cette occasion, les deux lettres qu'Aulu-Gelle nous a conservées; les voici :

Alexandre à Aristote, bonne santé.

« Vous avez mal fait de publier la partie ver-

Mais je crois en avoir assez vu et assez dit pour être en droit de conclure que, s'il a beaucoup fait en donnant un moyen quel-

» bale de vos leçons. En quoi différerons-nous des
» autres, si les instructions particulières que
» vous nous avez données deviennent un patri-
» moine public ? Je fais bien plus de cas de la
» distinction qu'établit entre moi et les autres
» hommes, la connaissance des principes les
» plus parfaits qui aient été fournis par l'expé-
» rience, que de celle qui tient seulement à mon
» pouvoir. Portez-vous bien. »

Aristote au Roi Alexandre.

« Vous m'avez écrit sur la partie verbale de
» mes leçons : vous pensez qu'il eût mieux valu
» la tenir secrète; mais sachez qu'elle est pu-
« bliée sans l'être réellement. *Pour l'entendre*,
« *il faut avoir assisté à nos leçons*. Portez-vous
« bien. »

Je ne prétends pas dire, au reste, qu'il soit ici question particulièrement des principes de la logique. Je suis même très porté à croire qu'il s'agit surtout de ces sublimes conceptions méta-

Digitized by Google

conque de se démêler des arguties des sophistes de son temps, en combattant l'opinion funeste qu'il n'y a rien de vrai, ni

physiques dont on faisait tant de cas alors. Au demeurant, comme elles sont les bases des principes logiques, il ne se peut pas que la logique aussi n'ait pas beaucoup souffert de ce système de réticence; mais qu'on me permette une réflexion d'un autre genre, qui n'est pas non plus étrangère à la logique, puisqu'il s'agit de l'état de la raison humaine.

J'ai souvent, et je pense n'être pas le seul, vu et entendu citer cette anecdote avec beaucoup d'éloges (*voy.* Bacon, t. IV, p. 42), et comme très honorable aux deux personnages, en montrant le grand prix que l'un attachait aux belles connaissances, et la haute estime que l'on faisait du grand savoir de l'autre. Cependant, je l'avoue, je vois là surtout une preuve de la vanité effrénée et puérile du monarque, et de la complaisance servile et lâche du professeur, et une marque certaine que tous les deux étaient complètement étrangers à la noble impulsion de cette philanthropie philosophique et vraiment

Digitized by Google

de faux, ni de certain (opinion qui n'est pas moins absurde que pernicieuse, puisqu'il y a toujours de certain pour chacun de nous, ce qu'il sent d'abord, et ensuite ce qu'il en déduit, si de nouvelles sensations confirment ce qu'il a conjecturé), et, en

respectable, qui ne prise et ne recherche les lumières que pour les répandre et les faire servir au bonheur des hommes. Quels temps que ceux où l'on ne détestait pas de pareils sentimens d'un égoïsme ridicule et bas ! et ces temps sont ceux que nous appelons les grands siècles de lumière des nations anciennes et modernes, et ils sont encore tout près de nous ! Heureusement néanmoins, quiconque aujourd'hui voudrait se faire admirer, ferait bien, je pense, de renfermer soigneusement au dedans de lui de semblables intentions, surtout si elles avaient pour principe le désir de dominer les hommes en les abrutissant. Je doute que leur manifestation attirât beaucoup d'applaudissemens; et cela me persuade que le monde n'est pas si démoralisé que le disent certains hommes, qui le prouvent pourtant de toute manière, autant qu'il est en eux.

Digitized by Google

renversant la mauvaise logique de Platon, qui veut que nos idées soient les modèles des choses, au lieu de voir dans les choses et les impressions qu'elles nous font, les sources de nos idées; que si, dis-je, Aristote a rendu de grands services, et a ébauché la science qui n'existait pas avant lui, cependant il ne l'a pas assez avancée, et s'est trop hâté de tracer les règles de l'art.

Relativement à l'art, si l'on ne veut pas prendre la peine d'étudier Aristote lui-même, chose très pénible, on peut prendre une connaissance fort étendue de ses principes dans le quatrième chapitre de la Logique de Hobbes, et dans la troisième partie de celle de MM. de Port-Royal. C'est ce que je connais de mieux sur cette matière. J'admire surtout le jugement qu'en portent les auteurs de ces deux ouvrages. Voici comme s'en expliquent ceux du dernier: « Cette partie, disent-ils, « que nous avons maintenant à traiter,

« qui comprend les règles du raisonne-
« ment * , est estimée la plus importante
« de la logique, et c'est presque l'unique
« qu'on y traite avec quelque soin (*ces*
« *mots sont remarquables*); mais il y a su-

* Les deux premières parties traitent des *idées* et du *jugement*, et la quatrième de la *méthode*. — Cette division est encore fondée sur la métaphysique d'Aristote, que les mêmes auteurs ont pareillement prise pour base sans examen préalable, au commencement de leur grammaire générale, ainsi que nous l'avons observé en son lieu. *Voy*. ma grammaire, introduction, pages 4 et 5.

Cette métaphysique enseigne qu'il y a trois opérations de notre esprit, *concevoir*, *juger* et *raisonner*.

Dans cette manière de voir, la quatrième partie, *la méthode*, est une espèce d'addition au fond du sujet, et de conséquence de ce qui a été dit auparavant : c'est, suivant moi, celle qui renferme le plus de choses réellement utiles ; mais elle n'est pas appuyée sur des notions préliminaires capables de la rendre complètement bonne.

« jet de douter si elle est aussi utile qu'on « se l'imagine. La plupart des erreurs des « hommes, comme nous avons dit ailleurs, « viennent plus de ce qu'ils raisonnent sur « de faux principes (*entendez sur des idées « dont ils ne se sont pas rendu compte*), « que de ce qu'ils raisonnent mal suivant « leurs principes. Il arrive rarement qu'on « se laisse tromper par des raisonnemens « qui ne soient faux que parce que la con- « séquence en est mal tirée; et ceux qui « ne seraient pas capables d'en recon- « naître la fausseté PAR LA SEULE LUMIÈRE DE « LA RAISON, ne le seraient pas ordinaire- « ment (*on peut dire jamais*), d'entendre « les règles que l'on en donne, et encore « moins de les appliquer. »

Et ailleurs, au commencement du chapitre des syllogismes complexes, ils ajoutent : « Il faut avouer que, S'IL Y EN A A « QUI LA LOGIQUE SERT, il y en a beaucoup « à qui elle nuit; et il faut reconnaître en « même temps, qu'il n'y en a point à qui

« elle nuise davantage, qu'à ceux qui s'en « piquent le plus, et qui affectent avec « plus de vanité de paraître bons logiciens; « car cette affectation même étant la mar- « que d'un esprit bas et peu solide, il ar- « rive que, s'attachant plus à l'écorce des « règles qu'au bon sens qui en est l'âme, « ils se portent facilement à rejeter comme « mauvais des raisonnemens qui sont très « bons, parce qu'ils n'ont pas assez de lu- « mières pour les ajuster aux règles, qui « ne servent qu'à les tromper, à cause « qu'ils ne les comprennent qu'imparfaite- « ment.

« Pour éviter ce défaut qui ressent beau- « coup cet air de pédanterie, si indigne « d'un honnête homme, nous devons plu- « tôt examiner la solidité d'un raisonne- « ment par la lumière naturelle que par « les formes; et un des moyens d'y réussir, « quand nous y trouvons quelques diffi- « cultés, c'est d'en faire d'autres sembla- « bles sur différentes matières; et lorsqu'il

Digitized by Google

« nous paraît clairement qu'il conclut bien « à ne considérer que le bon sens, si nous « trouvons en même temps qu'il contienne « quelque chose qui ne nous semble pas « conforme aux règles, nous devons plu- « tôt croire que c'est faute de le bien dé- « mêler, que non pas qu'il y soit contraire « en effet. »

Hobbes dit à peu près les mêmes choses en plusieurs endroits.

Il suit de tout cela, à mon avis, 1° que ces fameuses règles manquent par la base, puisqu'elles ne nous apprennent rien sur la partie la plus importante des raisonnemens, les principes; 2° qu'elles sont plus difficiles à comprendre que les difficultés qu'elles sont destinées à éclaircir; 3° qu'en résultat elles ne sont absolument bonnes à rien, puisque, dans tous les cas embarrassans, ce que nous pouvons faire de mieux, est de ne pas nous en servir, et de nous décider même contre ce qu'elles paraissent prescrire.

Digitized by Google

Je crois que ces savans judicieux ont parfaitement raison; et je n'en regrette que d'avantage, qu'il n'y ait pas une traduction française de la Logique d'Aristote, qui soit généralement répandue et fréquemment consultée.

Pour qu'elle fût bonne et bien intelligible, il faudrait que le traducteur commençât par faire la langue; et pour cela, qu'il donnât un vocabulaire des termes techniques employés dans l'ouvrage, en expliquant soigneusement la signification de chacun d'eux. Si ce travail était bien fait, il en résulterait tout de suite la preuve d'une foule de vérités importantes. D'abord on verrait clairement que faire une science ou un art, c'est-à-dire, en exposer nettement les principes, ce n'est autre chose qu'en expliquer bien les termes*;

* C'est dans ce sens qu'il faut entendre cette maxime généralement reçue aujourd'hui, et avec raison, *que toute science se réduit à une langue*

et ensuite l'on reconnaîtrait avec la même évidence, que les obscurités de la Logique d'Aristote, qui ne viennent pas de sa ma-

bien faite, et que faire une science, ce n'est autre chose qu'en bien faire la langue. Depuis que cet adage est souvent répété, bien des gens se sont mépris sur sa véritable signification. Ils ont cru que pour changer la face d'une science et lui faire faire de grands progrès, il ne s'agissait que de renouveler sa nomenclature, et de lui en donner une plus méthodique. Cependant ce n'est point du tout cela dont il s'agit.

Faire la langue d'une science, c'est en éclaircir les points obscurs, de manière que les mots dont on se sert en en parlant, n'expriment plus que des idées nettes et exactes, c'est-à-dire, conformes aux faits; et la langue de cette science est bien *faite* et *fixée*, quand elle a été parlée et écrite par des hommes qui n'en ont employé les termes que dans ce sens vrai et précis.

Qu'ensuite la composition de ces mots soit telle, que leur dérivation retrace fidèlement la génération des idées qu'ils représentent, c'est un avantage sans doute. C'est utile pour se rappeler

Digitized by Google

nière d'écrire, viennent de ce qu'il n'a pas complètement démêlé les idées fondamentales : ce qui fait que les moyens ar-

et pour expliquer les vérités connues; mais ce n'est pas là ce qui les dévoile. Ce n'est donc pas là ce qui *crée* la science, ni par conséquent ce qui *fait* la langue, dans le sens dont il s'agit.

Ainsi, par exemple, quand nos savans chimistes français ont découvert la théorie de la combustion, ils ont reconnu que le *phlogistique*, le principe de la combustibilité, n'est point cet être que l'on croyait exister dans les combustibles, dont on n'avait qu'une idée fausse et vague; que l'on imaginait sortir des métaux et entrer dans la pierre à chaux par l'effet de la combustion, et que l'on était obligé de supposer tantôt léger, tantôt pesant. Ils ont vu que le vrai *phlogistique*, la vraie cause des phénomènes de la combustion, est au contraire un être qui n'est pas dans les combustibles, pour lequel ils ont beaucoup d'affinité, qui, en s'unissant avec eux, laisse dégager de la lumière et de la chaleur, et produit tous les autres phénomènes de la combustion, qui augmente toujours le poids des corps

tificiels qu'il donne pour guider le raisonnement sont illusoires, ou qu'ils sont plus difficiles à employer que le moyen natu-

auxquels il se combine, qui les rend incombustibles, qui est la base du gaz vital, etc., etc. Enfin ils ont fixé le sens des mots *phlogistique*, *combustion* et *combustible*; et quand même ils auraient laissé subsister le premier de ces trois mots comme les deux autres, quand ils n'auraient pas créé celui d'*oxygène*, et ses dérivés, cela aurait peut-être été d'un usage moins avantageux; mais ils n'en auraient pas moins rectifié la science, et fait réellement la langue en déterminant sa signification.

On voit donc que, philosophiquement parlant, une langue est bien faite à proportion que les idées adaptées aux mots dont elle se sert, sont plus justes et plus approfondies : c'est ce qui me fait penser que le français, fût-il encore plus irrégulier qu'il ne l'est, n'en serait pas moins, dans ce sens, la langue la mieux faite qui ait jamais existé. Aussi est-ce, je crois, celle qui offre le plus de ressources pour exprimer des idées fines et exactes dans tous les genres.

Digitized by Google

rel d'examiner directement les idées comparées, et, comme le disent MM. de Port-Royal, en se servant de *la seule lumière de la raison*. C'est là sans doute un ouvrage important qui nous manque.

Cependant il existe dans notre langue une vieille traduction de la Logique d'Aristote, qui, sans remplir complètement cet objet, serait très utile si elle était plus

Refaites la langue de certaines hypothèses philosophiques, ou ce qui est la même chose, traduisez-les en français : elles croulent. Aussi remarquez qu'elles sont toujours très obscures dans les langues dont se servent les hommes qui les admirent. Les idées et les mots y sont donc mal déterminés. En français elles deviennent tout de suite claires autant qu'elles en sont susceptibles; c'est-à-dire, que l'on voit clairement que l'on n'y entend rien, et pourquoi on n'y doit rien entendre. C'est que les idées en sont confuses, et que les mots qui les expriment n'ont aucune signification précise. La science et la langue sont à faire.

Digitized by Google

connue *. Il est vrai qu'il faut une patience infatigable pour la lire; mais comme elle est déjà très propre à rendre manifestes les causes de l'imperfection et de l'insuffisance de ce célèbre *organum*, elle est curieuse, et elle mérite que nous nous y arrêtions un peu.

L'auteur n'a pas suivi la marche que je viens d'indiquer. Peut-être n'en a-t-il pas senti la très grande utilité; et je le crois. Peut-être cette entreprise était-elle au dessus de ses forces; et je le crois encore. Peut-être enfin l'a-t-il jugée tout à fait

* C'est celle de Philippe Canaye, sieur de Fresnes, conseiller du Roi en son grand conseil, par Jean de Tournes, imprimeur du Roi, 1589, 1 vol. *in-folio*.

L'épître dédicatoire à Henri III est de 1589. Cette traduction ne fut achevée d'imprimer qu'à cette époque, quoique le privilége soit du 21 janvier 1574. Elle est très rare, et pourtant je ne crois pas que nous en ayons d'autre en français.

Digitized by Google

inexécutable; et il est possible que cela soit vrai, précisément parce que faire un pareil vocabulaire, c'est faire la science tout entière, et qu'on ne fait point ainsi un traité bien suivi par articles détachés les uns des autres. Quoi qu'il en soit, le sieur de Fresnes a pris un autre parti. Grand admirateur de l'*Organum*, qu'il appelle un livre divin, et dans lequel il croit voir la source de toute vérité et de toute certitude, il connaissait assez mal la marche de notre intelligence; mais il connaissait très bien la doctrine d'Aristote : et voulant faire comprendre celle-ci à ses lecteurs, il a fait entrer dans le texte toutes les explications qu'il a crues nécessaires au développement des idées. Il en est résulté qu'il a fait un volume *in-folio* de sept cent cinquante pages, d'un petit ouvrage qui n'a guère que deux cents pages du même format. Encore s'est-il permis des retranchemens dans quelques endroits, et a-t-il pris de telles libertés dans les au-

Digitized by Google

tres, qu'il a fait des transpositions fréquentes, et que souvent on est incertain si on lit un commentaire ou une traduction ; et on ne sait pas précisément où est dans le texte l'équivalent de ce qu'on lit. Au reste, c'est là un mal inévitable, et la faute en est à l'auteur original.

Je ne prétends pas pour cela soutenir que toutes les additions de ce traducteur soient également nécessaires, mais je dis que l'extrême brièveté du texte n'est due qu'à ce que la plupart des choses n'y sont qu'indiquées, ou rendues par des expressions qui sont tout à fait hors des conventions ordinaires de toutes les langues, et qui forment un véritable *argot* (qu'on me passe ce terme trivial, qui rend parfaitement mon idée). Or, ce langage fût-il, ce qui n'est pas, fondé sur des idées bien déterminées, et formé d'après des analogies irréprochables, il ne saurait être aussi familier à chacun de nous, que la langue commune dont il emprunte les

Digitized by Google

mots en en détournant le sens. Il faut donc, en le lisant, faire continuellement un effort d'attention et de mémoire, pour ne pas perdre de vue ces conventions bizarres, et se rappeler les longues séries d'idées que représentent ces expressions singulières et trop abrégées. Ce sont des espèces de pronoms inusités, et trop éloignés de la phrase qu'ils remplacent.

En effet, la brièveté dans le discours n'est un avantage que jusqu'à un certain point, et sous certaines conditions. Si quelqu'un s'avisait de prendre une cinquantaine des résultats principaux d'une science quelconque, de désigner chacun d'eux par une lettre de différens alphabets, et de les employer souvent sous cette forme, dans un long raisonnement sur quelque partie de cette même science, certainement il aurait beaucoup de peine à s'entendre; on n'en aurait pas moins à le comprendre; et il n'aurait épargné le

Digitized by Google

temps de ses lecteurs et le sien qu'en apparence.

Dans les raisonnemens appelés *calculs*, cela peut se faire; et c'est en cela que consiste la langue algébrique, qui représente souvent une formule compliquée, c'est-à-dire, une très longue phrase, par un seul caractère, et qui opère dessus avec facilité. La raison en est, qu'il ne s'y agit jamais que d'idées de quantité, c'est-à-dire, d'idées d'une seule espèce, dont les élémens sont très distincts, et qu'on ne considère que sous le rapport de leur augmentation ou de leur diminution, c'est-à-dire, encore sous le seul rapport de leur quantité. Dans ce cas unique, on peut se fier à sa méthode, qui, pour le coup, mérite bien le nom d'organe, *organum*. Pourvu qu'on observe les règles de la syntaxe de cette langue, on peut opérer avec sécurité sur ses signes, sans s'embarrasser de ce qu'ils signifient. On est certain que quand on sera arrivé à la conclusion, elle sera juste;

Digitized by Google

et en outre, que l'on substituera avec facilité la chose signifiée au signe qui la représente ; et que par conséquent on comprendra parfaitement le résultat. A la vérité, on n'a d'autre garant de la certitude de ce résultat, que la sûreté antérieurement démontrée des procédés que l'on a employés; mais cela suffit : ainsi, on n'a pas eu besoin de savoir ce qu'on faisait, ni de s'entendre soi-même, pendant tout le temps que l'on a raisonné, ou comme l'on dit, calculé ; et il y a eu beaucoup d'avantage à abréger.

Dans tous les autres raisonnemens, il n'en est pas de même. Il y est toujours question d'idées composées d'élémens de toutes espèces, et combinées sous toutes sortes de rapports. Il ne suffit pas de faire subir à leurs signes certaines transformations, au moyen de quelques opérations purement mécaniques dont l'effet est connu d'avance; il ne faut pas perdre un moment de vue les idées elles-mêmes. Il faut suivre pas à pas, et phrase à phrase,

Digitized by Google

la série entière de leur déduction. Il faut avoir la conscience actuelle de la justesse de tous les jugemens successifs que l'on en porte, à mesure qu'on les porte. Il faut enfin entendre toujours et continuellement ce que l'on en dit pendant tout le temps que l'on en parle. Il faut, comme l'a dit très énergiquement M. Maine-Biran, que nous avons déjà cité *, *porter perpétuellement le double fardeau du signe et de l'idée.* La brièveté du signe n'est donc utile qu'autant que l'idée n'est pas trop éloignée ou trop compliquée, que leur liaison est très familière, et que l'idée vient avec facilité se replacer elle-même tout entière sous le signe qui la représente. Nos substantifs, et nos verbes ou adjectifs, qui ont le sens le plus étendu, sont les expressions les plus abrégées dont nous puissions nous servir sans inconvénient; en-

* *Voyez* la Grammaire, Chap. VI, et l'idéologie, 3e édit., chap. XVI et XVII.

Digitized by Google

core sont-ils déjà bien sujets à des erreurs causées par le rappel imparfait de l'idée. Voilà pourquoi il nous est agréable que la formation du mot retrace la formation de l'idée; et pourquoi néanmoins la substitution de la description de l'idée à son nom nous est souvent utile. Voilà enfin pourquoi nous ne pouvons pas pousser ces sortes de raisonnemens aussi loin et aussi rapidement que ceux de l'Algèbre. Ils ne donnent pas lieu à l'emploi de moyens purement mécaniques auxquels nous puissions nous abandonner entièrement. Ne pas s'apercevoir de cette différence, c'est méconnaître la nature de la difficulté. Nous avons déjà vu une partie de tout cela dans une note fort étendue que j'ai insérée dans la seconde édition du premier volume de cet ouvrage (*voyez tome* 1[er], *ch.* 10, p. 147, et surtout *ch.* 16, p. 249) et nous le verrons encore mieux dans la suite*.

* Nous pouvons dire, dès ce moment, que la

Lors donc qu'en traitant les sujets dont il s'agit ici, un auteur ne veut pas se contenter de la brièveté du langage ordinaire,

différence qui existe entre les raisonnemens et les signes algébriques, et tous les autres raisonnemens et les autres signes, résulte tout entière de l'observation suivante. Dans les calculs il suffit de savoir de *a*, ou de *x*, ou de *s*, ou de tel autre caractère, que ce sont des quantités, pour savoir qu'on en peut faire et dire tout ce qu'on en dit et fait en Algèbre. Voilà pourquoi il n'est pas nécessaire de connaître davantage la signification des signes dont on se sert dans ces sortes de raisonnemens.

Il en est de même dans tous les autres raisonnemens, proportion gardée suivant les occasions. Par exemple, il suffit que je sache de l'*homme* que c'est un *animal*, pour pouvoir en dire tout ce qui convient à un animal, et de même dans tous les autres cas; mais nulle part il n'est besoin de connaître aussi peu de circonstances de l'idée dont on raisonne que dans les calculs; c'est là leur grand avantage. Cependant il ne serait pas exact de dire (pour me servir de l'expression citée), que l'on n'y porte pas *le double far-*

Digitized by Google

et qu'il prétend exprimer le résultat d'une longue explication par un seul mot dont il se sert ensuite comme si c'était le nom propre de ce résultat, il devient extrêmement concis; mais ce n'est qu'en devenant excessivement obscur. Or, c'est ce que fait continuellement Aristote. Je n'en citerai qu'un exemple tiré du premier Livre des Analytiques postérieures, chapitre IV.

Après avoir établi que les premiers principes sont connus par eux-mêmes et ne peuvent être démontrés, et que la science ne consiste que dans ce qui peut être démontré, il s'apprête à traiter de la démonstration : et pour nous apprendre de quelles propositions peut résulter la démonstra-

deau du signe et de l'idée. Il faut dire seulement que le fardeau de l'idée y est très léger, puisqu'il suffit d'en savoir qu'elle est une idée de quantité : et cela a des conséquences immenses, que nous verrons toujours mieux à mesure que nous avancerons. Ce n'est pas notre objet direct actuellement.

tion, et de quelle nature doivent être ces propositions (*de quibus et qualibus propositionibus demonstrationes constent*), il croit nécessaire de nous dire ce qu'il appelle *de omni*, *per se*, et *universale*, en français *de tout*, *par soi*, et *universel* *; et il le fait très brièvement. Le traducteur s'émerveille que dans *ces trois petits mots* il ait su renfermer le germe de toutes les règles de la démonstration : et il ne s'aperçoit pas que lui, traducteur, pour nous faire entendre à peu près ce que signifient ces trois petits mots et leur définition, il est obligé d'employer un grand nombre de pages, et même de faire des transpositions considérables à l'ordre qu'a suivi l'auteur. Je n'entreprendrai pas de reproduire ici cette explication : je serais obligé de refaire un autre volume. On ne peut la connaître qu'en la voyant dans l'auteur,

* Observez que le mot *universale*, universel, n'a pas exactement là sa valeur ordinaire.

Digitized by Google

ou dans le traducteur. Mais cette explication fût-elle complètement satisfaisante, toutes les fois qu'on nous parle d'une chose qui est dite *de tout*, ou *par soi*, de ses propriétés, de ses conséquences, de l'usage qu'on en peut faire dans une proposition, de ce qu'on en peut conclure, et que l'on fait des raisonnemens très compliqués sur tout cela, pour comprendre ce qu'on nous en dit, il faut avoir très présente la doctrine qui explique ce que c'est qu'être dit *de tout*, ou *par soi*; et cela est si difficile, que, sous peine d'être inintelligible, on est obligé de nous en rappeler continuellement au moins la partie qui a trait au sujet que l'on traite.

Il en est de même quand Aristote, en parlant de la catégorie de la *qualité*, juge à propos d'appeler *quale*, *le tel*, tout ce qui a une qualité; et en parlant de la catégorie de la *relation*, de nommer *relata*, *relatifs*, tous les êtres qui ont une relation quelconque. Comme il n'y a rien dans nos

Digitized by Google

têtes à quoi nous ne puissions trouver une *qualité* ou une *relation*, et que, par conséquent, nous ne puissions nommer *le tel* ou *relatif*, assurément quand il dit que *le tel* a telles propriétés, ou que l'on remarque telle circonstance dans les *relatifs*, il est nécessaire, pour l'entendre, que nous ayons incessamment présent à l'esprit, sous quel aspect il envisage les objets, ou plutôt les idées que nous en avons, quand il leur donne ces noms énigmatiques de *le tel* ou *relatif*. C'est ce qui fait que toute traduction d'Aristote est nécessairement un commentaire et une paraphrase; et c'est ce qui me fait désirer que l'on prenne la peine d'en faire et de les lire : car certainement on ne resterait pas long-temps en doute sur les vices du fond des idées, et de la manière de les présenter.

Cette nécessité pourtant de remonter perpétuellement aux explications antérieures, n'est pas moins grande dans l'original que dans la copie. Car ces locutions,

Digitized by Google

exagérément sommaires et de convention insolite, ne sont ni plus significatives, ni plus expressives, et ne peignent pas mieux leur valeur dans le grec ou dans le latin que dans le français. Elles nous y paraissent seulement moins ridicules, parce que nous y sommes plus habitués, et qu'elles se sont attiré une sorte de respect superstitieux, en latin surtout, pendant le long espace de temps qu'elles ont été usitées dans cette dernière langue, et durant lequel on était persuadé qu'elles étaient très belles; que ceux qui s'en servaient les entendaient; que si on n'en comprenait pas le sens et le mérite, c'est que l'on n'était pas assez habile; et qu'on ne pouvait expier ce tort que par une humble et profonde admiration. C'est ce qui rend encore très désirable que tout cela soit traduit et lu. Aujourd'hui cela n'a besoin que d'être connu pour être apprécié.

Cette mauvaise manière de procéder est la source des épouvantables galimatias de

Digitized by Google

tout ce que nous appelons *les scolastiques*, ou *gens de l'école*, école qui n'est autre que celle d'Aristote, du moins quant à la logique; et des profondes obscurités des écrivains sectateurs de certains systèmes philosophiques, qui sont à la mode dans quelques pays, et qui au fond ne sont que la philosophie d'Aristote, ou du moins n'ont de base que sa manière de raisonner.

Elle est si obscure, cette manière, et en même temps si conséquente, qu'il est extrêmement difficile de démêler les causes de son obscurité, et encore plus de les mettre au jour. En écrivant ceci après mûres réflexions, je crains, malgré mes efforts, de n'avoir réussi que très imparfaitement sur ce dernier point, et je sens qu'il me sera beaucoup moins difficile d'expliquer les vrais principes de la science, que de faire sentir pourquoi et comment l'on s'est égaré. La raison en est simple. Pour exposer la vérité, je présenterai le tableau de la nature; pour mon-

Digitized by Google

trer les causes des erreurs d'un homme, il faudrait que je fisse, avec la même étendue, l'histoire des pensées de cet homme, et les faits ne sont pas de même sous mes yeux.

Cette longue digression sur la difficulté et l'utilité des traductions en langue vulgaire de la Logique d'Aristote, ne m'a point fait sortir de mon sujet; mais elle m'a éloigné de mon objet principal. J'y reviens donc, et je répète : qu'indépendamment des vices de sa méthode et de son style, la logique qui nous occupe a le défaut capital de ne nous expliquer ni l'action de nos facultés intellectuelles, ni la formation de nos idées, ni la génération de leurs signes, ni les effets et les usages de ces signes : en conséquence elle est obligée de se borner à nous dire que les premiers principes sont connus par eux-mêmes, et ne peuvent être démontrés, sans nous dire quel est leur nombre, leur étendue, leurs limites, et d'où vient leur

Digitized by Google

certitude ; et elle se réduit à nous donner quelques procédés techniques pour démontrer l'affirmative ou la négative des propositions regardées comme douteuses. Or, ces procédés sont tous fondés sur une base fausse, comme je l'ai indiqué ailleurs *, et comme j'espère le démontrer par la suite ; et MM. de Port-Royal, sans aller jusque-là, ont déclaré que ces procédés sont moins utiles et moins commodes à employer que les simples lumières du bon sens naturel et dénué de tout guide. Donc cette logique est radicalement mauvaise comme art. Donc, quand elle serait bonne comme art, elle n'est point ce qu'elle devrait être, la science de la vérité et de la certitude. Donc, tant qu'on a cru que c'é-

* Dans le premier volume, 3e édition, chap. *du Jugement ; dans l'édition de* 1824, *c'est page* 47 *à la note*, et dans la *Grammaire*, chap. Ier, et chap. III, § 4. Je demande que provisoirement on veuille bien relire ces passages.

Digitized by Google

tait là toute la science du raisonnement, on n'a pu faire aucun usage raisonnable de son intelligence, qu'en mettant en oubli cette prétendue science; donc encore, pendant tout ce temps, on n'a pu apporter aucune amélioration dans la manière d'employer nos facultés intellectuelles. Donc enfin, cette logique tant vantée est bien loin de mériter le nom fastueux d'*organum*, organe ou machine intellectuelle, comme si c'était par elle que nous pensions, comme nous saisissons avec la main ou marchons avec les pieds. On aurait dû bien plutôt l'appeler les *entraves* ou le *bandeau* de notre intelligence. Un bon esprit n'a jamais été formé par elle, mais toujours malgré elle; et cela a été si bien senti depuis long-temps, quoique confusément, que cette mauvaise manière de traiter la logique avait fini par décréditer la science elle-même, et la faire regarder comme inutile et même comme nuisible. Il est seulement remarquable que

Digitized by Google

ceux qui soutiennent le plus l'inutilité de cette science, sont ceux qui professent le plus de respect pour l'ancienne manière de la traiter; ce qui est encore une preuve des profondes habitudes de déraison, que cette manière a implantées dans leurs cerveaux.

Bacon a donc eu bien raison de dire que nous avions besoin d'un *novum organum*, et que non seulement nous avions besoin de créer cet organe tout nouveau, mais encore qu'il fallait nous en servir tout de suite pour refaire en entier l'esprit humain, pour recommencer toutes les sciences, et pour soumettre à un nouvel examen la totalité des connaissances que nous avions acquises ou cru acquérir sous la direction et sous l'empire de l'ancien soi-disant *organum*. C'est là sans doute un projet tout autrement important que celui de composer une machine à syllogismes, propre tout au plus pour l'argumentation. C'est réellement une idée admirable et su-

Digitized by Google

blime; et le moment où elle a été conçue et mise au jour, est une époque décisive et singulièrement remarquable dans l'histoire des hommes. On peut même dire qu'elle est absolument unique; car le même événement ne peut pas se reproduire deux fois pendant toute la durée de l'espèce humaine. Il ne peut pas arriver deux fois, dans tout le cours des siècles, qu'un homme voie et dise le premier à ses semblables, avec raison et avec succès :

« Jusqu'au moment où je vous parle, « tous les efforts de l'esprit humain ont « été infructueux, et ses succès illusoires. « Nous ne savons absolument rien avec « certitude. La cause en est que, jusqu'à « présent, tous nos instituteurs et nos « maîtres, sans exception, sont toujours « partis des principes généraux que nous « avons tous pris pour vrais sans examen, « mais qu'eux-mêmes avouent unanimement ne savoir pas démontrer, et qu'ils « soutiennent ne pouvoir pas l'être. Par

« conséquent, d'après eux-mêmes, tout
« ce qui repose sur ces principes généraux
« n'a aucun fondement solide, et tout ce
« que nous pourrions jamais y ajouter
« manquerait aussi essentiellement par sa
« base. Cela est évident, et la raison en
« est simple ; la voici :

« Toutes nos connaissances ne consis-
« tent, et ne peuvent consister, que dans
« la connaissance de ce qui est, de la na-
« ture, de l'ordre des choses ; par consé-
« quent leurs premiers élémens doivent
« être puisés dans la nature elle-même.
« Mais la nature ne nous présente point
« de principes généraux ; elle ne nous
« offre que des faits, des impressions que
« nous recevons, et dont ensuite nous ti-
« rons des conséquences. Ces prétendus
« principes premiers, maximes, axio-
« mes, etc., etc., de quelque nom qu'on
« les décore, sont donc déjà des produits
« de l'art humain, des créations de notre
« intelligence. Il faut donc, avant tout,

Digitized by Google

« remonter à leurs élémens ; nous rendre « compte de leur formation, en un mot, « examiner comment nous les avons com- « posés, pour nous assurer de leur justesse, « de leur vérité et de leur certitude. Or « il n'y a que l'ignorance vaniteuse de nos « prédécesseurs qui puisse soutenir, qu'il « nous est impossible de savoir ce que « nous avons fait nous-mêmes. Il est vrai « que, pour y réussir, il ne faut pas se « servir de la prétendue machine intellec- « tuelle qu'ils nous ont transmise avec « tant de complaisance, qu'ils nous ont « vantée avec tant d'exagération, et que « pourtant ils déclarent insuffisante pour « produire cet effet. Mais il est très aisé « de la remplacer avec avantage, et vous « allez voir comment.

« Moi, je vous révèle, et chacun de « vous peut s'en assurer pour peu qu'il y « pense, que vous ne faites jamais autre « chose dans ce monde que de voir des « faits et en tirer des conséquences, rece-

Digitized by Google

« voir des impressions et y remarquer des
« circonstances; en un mot, que *sentir*
« et *déduire,* ce qui est encore *sentir.* Voi-
« là donc vos seuls moyens d'instruction,
« les sources uniques de toutes les vérités
« que vous pouvez jamais acquérir. Re-
« cueillez donc des faits, variez-les, mul-
« tipliez-les, examinez ce qu'ils renfer-
« ment; et n'admettez jamais pour vrai
« que ce que vous en aurez vu sortir.
« Comme cela, vous aurez des connais-
« sances solidement fondées, complète-
« ment certaines, et telles que vous pour-
« rez toujours les accroître indéfiniment
« avec sécurité. L'*observation* et l'*expé-*
« *rience* pour amasser des matériaux, la
« *déduction* * pour les élaborer; voilà les
« seules bonnes machines *intellectuelles.*

* Bacon, au lieu de *déduction*, se sert du mot *induction*. Nous verrons ailleurs la différence qu'il y a entre ces deux termes, et pourquoi je préfère celui-ci.

Digitized by Google

« Laissez toutes les autres aux pédans et « aux charlatans, qu'elles ne conduiront « jamais à aucun vrai savoir.

« Cependant je ne me contente pas de « vous avoir fait connaître ces précieux « instrumens : je veux tout de suite vous « montrer leurs effets, et vous faire jouir « de leur utilité. Je vais dès ce moment « entamer la grande et entière rénova- « tion qui doit nécessairement suivre de « la vérité que je viens de vous apprendre, « et que vous auriez trouvée au dedans de « vous, si vous vous étiez bien observés. « Mes successeurs continueront cette vaste « entreprise ; elle ne sera jamais abandon- « née. Elle ne sera néanmoins achevée « que par la postérité la plus reculée, et « peut-être même ne le sera-t-elle jamais « complètement ; mais toujours et pro- « gressivement le nombre des vérités cer- « taines s'accroîtra, et celui des erreurs ira « en diminuant.

« Aujourd'hui, puisque notre prétendu

Digitized by Google

« savoir actuel n'est qu'un amas informe
« d'opinions téméraires, et un mélange
« confus de vrai et de faux que rien ne
« pouvait vous aider à démêler, je vais,
« avec les moyens que je vous ai donnés,
« soumettre à un nouvel examen toutes
« les sciences humaines, et avant toute
« autre celle de l'entendement humain,
« parce qu'elle fait partie de la masse to-
« tale, qu'elle est celle où l'on s'est le plus
« égaré, et qu'elle doit servir d'introduc-
« tion à toutes les autres, puisqu'il faut
« connaître nos facultés intellectuelles
« pour être sûr de s'en bien servir. Je
« vais essayer de faire une distribution
« méthodique de toutes ces sciences, pré-
« senter le tableau du peu de vérités con-
« stantes qu'elles possèdent, donner des
« vues pour leur amélioration future, et
« indiquer les travaux propres à y contri-
« buer. Ce sera à vous à partir de ces don-
« nées, et à suivre la route tracée. Mais
« surtout songez bien plutôt à marcher

Digitized by Google

« sûrement que rapidement ; et n'oubliez
« jamais la plus sage de mes maximes :
« *Hominum intellectui non plumæ adden-*
« *dæ, sed potiùs plumbum et pondera.* Ce
« n'est pas des ailes qu'il faut donner à
« l'intelligence humaine, mais plutôt des
« semelles de plomb : toutes nos erreurs
« ne viennent que de notre précipitation
« à porter des jugemens.

« Tout ce que je viens de vous dire, ce
« n'est pas la puérile envie de me faire ad-
« mirer, ni la ridicule ambition de deve-
« nir chef de secte, qui me l'ont inspiré,
« mais uniquement le désir d'accroître les
« lumières et le bonheur de l'espèce hu-
« maine. Je me suis même efforcé de me
« rendre très intelligible pour que mes er-
« reurs, si j'en commets, soient plus faci-
« les à réfuter, et moins durables ; et je
« vous exhorte expressément à secouer sans
« scrupule le joug de toute autorité en
« fait de science, à commencer par la
« mienne. »

Digitized by Google

Telles sont les grandes vues du chancelier Bacon et l'immense projet qu'il a osé concevoir, on n'en saurait douter; car il n'y a presque pas un mot dans tout ce que je viens d'énoncer qui ne se trouve dans quelqu'un de ses écrits; et l'on peut même dire que tout le discours que je lui ai attribué n'est guère qu'un extrait de la magnifique préface qu'il a mise à la tête de son immortel ouvrage de l'*Instauratio magna;* à cela près cependant que je le fais s'exprimer sur quelques principes idéologiques et logiques, avec plus de précision qu'il ne l'a fait, et comme s'il était entré fort avant dans la route qu'il n'a fait qu'indiquer. Il fallait qu'un tel homme s'élevât parmi nous, pour que le genre humain sortît de la mauvaise route dans laquelle il était engagé, non pas depuis son origine, comme on le dit souvent mal à propos, mais depuis qu'il avait commencé à systématiser maladroitement ses connaissances. Car Condillac a très bien observé que les

Digitized by Google

premières recherches de chaque homme, et par suite celles de l'espèce prise en masse, sont toujours conformes à la marche de la nature et par conséquent dans une bonne direction. Ce n'est qu'en avançant, et lorsqu'il commence à généraliser ses idées, que l'homme commence à s'égarer. Il perd alors de vue l'empreinte de ses premiers pas. Il fallait qu'un véritable miracle de notre intelligence eût lieu pour le ramener sur cette trace originelle et pour ainsi dire native, et pour que nos connaissances vinssent se replacer sur leur base primitive et fondamentale, et pussent recommencer à faire des progrès réels et sûrs, comme aux premiers jours de notre existence. Il fallait, en un mot, faire exactement ce qu'on fait à la chasse à courre, quand on s'aperçoit que les chiens ont abandonné l'animal qu'ils poursuivaient pour courir après un autre. On arrête, on abandonne tout. On retourne sur ses pas jusqu'à l'endroit où l'on était sûr d'ê-

Digitized by Google

tre dans la bonne voie, jusqu'au point de départ, s'il le faut: et l'on recommence sa poursuite avec sécurité et succès.

Quand on songe combien il était difficile qu'une pareille idée se trouvât dans une tête humaine avec toute l'audace, toute l'activité, toutes les lumières, et tous les talens nécessaires pour la faire prévaloir, on n'est pas surpris que ce phénomène ait été plus de dix-huit cents ans (à ne compter que depuis Aristote) sans nous apparaître. On est bien plus étonné qu'il ait jamais pu avoir lieu. Mais l'étonnement redouble quand on voit que ce hardi projet a été conçu par Bacon dès ses plus jeunes années, qu'il a senti tout ce qu'il a d'immense et même de gigantesque, qu'il n'en a pas été effrayé, qu'il a osé en rédiger et en publier le programme et la première ébauche avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, et qu'il a constamment travaillé toute sa vie, sinon à le mettre à fin, du moins à

Digitized by Google

l'avancer. Cependant tout cela est prouvé, et par le témoignage de son éditeur Guillaume Rawley, et par une lettre que lui-même écrivit dans ses dernières années au père Fulgence, moine vénitien. Il y a plus; c'est que ces circonstances si extraordinaires étaient autant de conditions absolument nécessaires au succès. Pour qu'une entreprise pareille n'avortât pas complètement, et ne fût pas étouffée dans son germe, il fallait qu'il reçût un commencement de développement des mains même de son auteur; et la durée de la vie d'un homme est si disproportionnée avec celle d'un tel travail, qu'il ne pouvait ni le commencer trop tôt, ni le continuer trop long-temps. Que de grandes pensées nous avons vu périr sans fruit, pour n'avoir pas été préservées quelques années de plus des atteintes continuellement renouvelées de ceux qui aurait voulu les empêcher de naître, et qui ne sont parvenus à les anéantir qu'en abrégeant

la vie de leurs défenseurs* !... Heureusement celle du grand Bacon n'a pas eu ce triste sort ; et d'elle renaîtra toujours tout ce qu'il y a de vérités sur la terre.

Il est donc très intéressant pour l'histoire de l'esprit humain en général, et en particulier pour la science qui nous occupe, de bien voir comment Bacon a tracé le plan de cette *grande rénovation* et jusques à quel point il l'a exécutée.

Dans sa préface, il nous apprend lui-même que son ouvrage sera composé de six parties qu'il appelle,

1°. Division des Sciences.

2°. Nouvel Organe, ou Indices sur l'interprétation de la nature.

3°. Phénomènes de l'Univers, ou Histoire naturelle et expérimentale devant servir de base à la Philosophie.

* Beaucoup de belles idées de Condorcet ne seraient point avortées, si on ne l'avait pas forcé de boire la ciguë.

Digitized by Google

4°. Echelle de l'Entendement.

5°. Avant-coureurs ou connaissances anticipées de la Philosophie seconde.

6°. Philosophie seconde, ou Science active.

Ces titres, dont quelques-uns ont besoin de commentaire pour être compris, nous avertissent, dès le début, que nous trouverons dans Bacon beaucoup de traces de cette mauvaise manière de philosopher, que lui-même voulait corriger. Au reste, il prend soin de nous expliquer très bien son projet, et voici à peu près l'idée qu'il nous en donne.

Il annonce que la première partie, intitulée *Division des Sciences*, doit contenir une nouvelle distribution générale des sciences, laquelle comprendra non seulement les sciences déjà connues, mais même celles qui manquent encore; et que relativement à ces dernières, il ne se bornera pas à une simple indication, mais qu'il donnera des vues et des moyens

pour remplir les vides, et qu'il fera part des travaux auxquels il s'est déjà livré pour y parvenir.

La seconde partie, intitulée *novum Organum*, ou indices sur l'interprétation de la nature, est destinée à montrer à l'intelligence humaine la marche à tenir pour accroître ses connaissances, et à lui enseigner une manière sûre d'arriver à la vérité. Comme l'objet de ce *novum organum* est précisément le sujet de notre Ouvrage, et que le but que l'auteur s'est proposé est justement celui que nous nous efforçons d'atteindre, il faut en connaître le plan un peu en détail. Je vais donc laisser parler Bacon lui-même. D'ailleurs, ce morceau aura pour ceux qui n'ont pas lu les ouvrages de ce grand homme, le mérite de leur faire connaître la tournure de son esprit, l'état de ses connaissances, l'ensemble de ses principes, et même de leur donner une idée, quoique bien imparfaite, de ce style animé, brillant et

Digitized by Google

pittoresque, que l'on ne voit à ce degré dans les écrits d'aucun autre philosophe. Si cette citation paraît longue, j'espère du moins qu'on ne la trouvera pas sans intérêt.

« Etant arrivés aux limites des arts an-
« ciens, dit-il *, nous aiderons l'enten-
« dement humain à aller au delà; ainsi,
« dans la seconde partie nous traiterons
« de cette méthode qui consiste à se ser-
« vir de sa raison d'une manière plus utile
« et plus parfaite, et à employer les véri-
« tables ressources de notre intelligence,
« afin de parvenir par ce moyen (autant
« toutefois que le permet la condition des
« faibles mortels) à accroître les forces de
« l'entendement, à étendre ses facultés,
« et à le rendre capable de surmonter les
« difficultés, et de dissiper les obscurités
« qu'il rencontre dans l'étude de la na-

* *Voyez* tome IV, p. 8, édition de Londres, 1778, en 5 vol. in-4°.

Digitized by Google

« ture. L'art que nous annonçons, et au-
« quel nous donnons ordinairement le
« nom d'*interprétation de la nature*, est
« une espèce de *logique*, quoiqu'il y ait
« une différence immense et presque to-
« tale, entre celle-ci et l'ancienne. La
« seule chose en quoi elles se ressemblent,
« c'est que la logique vulgaire fait égale-
« ment profession de préparer et de four-
« nir à l'entendement des secours et des
« appuis; mais du reste elles diffèrent ab-
« solument, et surtout dans trois points
« principaux, savoir: le but qu'elles se
« proposent, l'ordre des démonstrations,
« et la manière de commencer les recher-
« ches. . . . . . .

« En effet, le but que nous nous pro-
« posons est de trouver non des argu-
« mens, mais des arts; non des choses
« conformes aux principes, mais des prin-
« cipes eux-mêmes; non des raisons pro-
« bables, mais des indications et des lu-
« mières sûres pour diriger nos actions.

Digitized by Google

« Les intentions et les vues étant diffé-
« rentes, les effets ne sauraient être les
« mêmes. Aussi *là*, c'est l'adversaire qui
« est dompté et enchaîné par la dispute ;
« *ici*, c'est la nature elle-même qui est
« subjuguée par les procédés que l'on dé-
« couvre.

« Or, dans les deux cas, la nature et
« l'ordre même des démonstrations sont
« appropriés à l'objet que l'on a en vue.
« Dans la logique vulgaire, on est pres-
« que uniquement occupé du *syllogisme* :
« quant à *l'induction*, à peine les dialec-
« ticiens paraissent-ils y avoir réellement
« pensé; ils n'en font qu'une mention
« légère et transitoire, et ils se hâtent d'ar-
« river aux formules qui servent dans la
« dispute. Nous, au contraire, nous re-
« jetons toute démonstration par le syllo-
« gisme, parce qu'il procède d'une manière
« confuse, et que la nature lui échappe
« en effet, quoique personne ne puisse
« douter que quand deux choses convien-

Digitized by Google

« nent à un moyen terme, elles convien-
« nent aussi entre elles (ce qui est d'une
« certitude en quelque sorte mathémati-
« que) : néanmoins il y a là dessous une
« supercherie cachée ; car le syllogisme
« est composé de propositions, les propo-
« sitions de mots, et les mots sont les
« signes et les étiquettes des idées ; d'où il
« suit que si les idées elles-mêmes, qui
« sont comme l'âme des mots et la base
« de tout l'édifice, sont extraites des cho-
« ses au hasard, et mal à propos ; si elles
« sont vagues, mal déterminées, impar-
« faitement circonscrites ; si enfin elles
« pèchent de mille manières, tout croule
« nécessairement. Nous rejetons donc
« le syllogisme, et cela non seulement
« lorsqu'il s'agit des principes, à la re-
« cherche desquels les dialecticiens eux-
« mêmes ne l'emploient pas ; mais encore
« à l'égard de ces propositions moyennes
« que certainement il produit, et enfante
« de manière ou d'autre, mais qui sont

Digitized by Google

« tout à fait stériles en résultats, ne four-
« nissent aucunes lumières utiles pour agir,
« et sont absolument incompétentes pour
« la partie active des sciences. Ainsi donc,
« quoique nous laissions au syllogisme et
« à ces fameuses démonstrations si van-
« tées, tout leur empire sur les arts popu-
« laires et seulement probables, car nous
« ne touchons pas à cette partie : cepen-
« dant dans tout ce qui regarde la nature
« des choses, nous nous servirons toujours
« de *l'induction*, depuis les propositions
« les plus particulières jusqu'aux plus
« étendues; car nous croyons que l'induc-
« tion est réellement la forme de démons-
« tration qui préserve le sens de toute er-
« reur, qui presse la nature de réveler ses
« secrets, qui conduit nécessairement à des
« résultats pratiques, et qui se confond
« pour ainsi dire avec eux.

« L'ordre des démonstrations est donc
« complètement interverti. Car, suivant la
« manière ordinaire, du sens et des faits

Digitized by Google

« particuliers on saute tout d'un coup aux « principes les plus généraux, comme à des « pôles fixes autour desquels on fait rouler « toutes les disputes : et de ces principes « on fait dériver tous les autres à l'aide « des moyens, des propositions intermé- « diaires. Certes, cette méthode est très- « expéditive, mais elle est précipitée et « tout à fait inhabile à pénétrer dans la « nature des choses, quoique très propre « et très bien adaptée à l'art de la dispute. « Mais, suivant nous, il faut faire naître « les axiomes lentement et graduellement, « de manière que l'on n'arrive qu'en der- « nier lieu aux principes les plus généraux. « Alors seulement ces principes généraux « ne seront plus des notions vagues, mais « des idées bien déterminées et telles que « la nature elle-même nous les montre « comme vraies, et comme profondément « inhérentes à l'essence même des choses.

« Toutefois c'est à la forme même de « l'induction et au jugement qui en ré-

Digitized by Google

« sulte, que nous devons faire les plus « grands changemens. Car cette induction, « dont parlent les dialecticiens, qui procède « par voie de simple énumération, est « quelque chose de puérile; elle ne con- « clut que précairement; elle est exposée « à être renversée par le premier exemple « contradictoire; elle ne considère que les « choses les plus connues; enfin elle est « sans résultat certain.

« Mais nous, pour les sciences réelles, « nous avons besoin d'une forme d'induc- « tion telle qu'elle analyse l'expérience, « qu'elle la décompose, et qu'elle arrive « à une conclusion nécessaire à l'aide des « *exclusions* et des *réjections* convenables. « Si donc cette façon de conclure pro- « diguée par les dialecticiens, a exigé « tant de travaux, et exercé de si grands « génies, combien ne doit pas demander de « recherches celle que nous indiquons, et « qui se tire non du creux de nos cerveaux, « mais des entrailles mêmes de la nature.

Digitized by Google

« Cependant ce n'est pas encore là tout, « car nous posons les fondemens des scien-« ces sur une base plus ferme ; nous l'allons « chercher à une plus grande profondeur, « et nous reprenons le commencement de « nos recherches de bien plus loin que « les hommes ne l'ont jamais fait, sou-« mettant à l'examen les choses mêmes « que la logique vulgaire reçoit comme « sur la foi d'autrui. En effet, les dialec-« ticiens empruntent, pour ainsi dire, « les principes de chaque science, à la « science même ; de plus, ils ont un res-« pect superstitieux pour les premières « notions de l'esprit ; enfin ils prennent « une confiance entière dans les informa-« tions immédiates du sens, s'il est bien « disposé. Mais nous, nous avons statué « que la vraie logique devait prendre dans « le domaine de chaque science une plus « grande autorité que les principes de cette « science elle-même, et forcer ces prin-« cipes à fournir les raisons sur lesquelles

Digitized by Google

« ils se fondent, jusqu'à ce qu'ils soient « pleinement reconnus pour constans. « Quant aux premières notions de notre « intelligence, il n'y en a pas une de cel- « les qu'elle s'est formées, livrée à elle- « même, qui ne nous soit suspecte, et « que nous tenions pour avouée en ma- « nière quelconque, qu'après qu'elle aura « subi un nouveau jugement, et suivant « ce qui en aura été prononcé. Enfin, les « informations du sens lui-même, nous « les scrutons encore par tous moyens : « car les sens trompent certainement. Il « est vrai qu'ils indiquent leurs erreurs, « mais les erreurs se présentent d'elles- « mêmes, et il faut souvent chercher fort « loin les moyens de les reconnaître.

« Or, nos sens commettent deux espè- « ces de fautes ; ou ils nous manquent au « besoin, ou ils nous induisent à erreur. « Car premièrement, il y a beaucoup de « choses qui échappent à nos sens même « bien disposés, et débarrassés de tout obs-

Digitized by Google

« tacle, soit par la petitesse des corps, « soit par la ténuité de leurs parties, soit « par la distance, soit par la lenteur ou « même la rapidité du mouvement, soit « parce que l'objet nous est trop familier, « ou par toute autre raison. Secondement, « même lorsque nos sens ont été affectés « par les objets, leur manière de les saisir « n'est pas toujours très sûre. Car les in-« formations et les témoignages des sens « sont toujours relatifs à l'homme, et non « pas relatifs à l'univers : c'est pourquoi ce « serait se tromper étrangement de croire « que nos sens sont la mesure des choses.

« Pour obvier à ces inconvéniens, nous « avons, en ministres fidèles et zélés, « cherché et rassemblé de tous côtés des « secours pour nos sens, afin de les aider « quand ils défaillent, et de les rectifier « quand ils s'égarent : et c'est bien moins « par le moyen des instrumens que par ce-« lui des expériences que nous y réussis-« sons; car la finesse des expériences va

Digitized by Google

« bien plus loin que celle des sens, même
« aidés des meilleurs instrumens. (J'en-
« tends de ces expériences combinées avec
« art, et habilement appropriées au but
« qu'on se propose.) Ainsi, nous ne don-
« nons pas beaucoup à la perception propre
« et immédiate des sens, mais nous ame-
« nons la chose au point que le sens ne
« juge que de l'expérience, et que c'est l'ex-
« périence qui juge de la chose même. De
« cette manière, non seulement nous ren-
« dons, comme nos prédécesseurs, cet hom-
« mage au sens, de déclarer que dans les
« choses naturelles, il faut tout tenir d'eux
« sous peine de se repaître de chimères;
« mais encore, tandis que les autres se
« bornent, à leur égard, à cette stérile
« profession de foi, nous croyons les ho-
« norer et les servir réellement par nos
« actions, et nous montrer de dignes mi-
« nistres de leur culte et des interprètes
« éclairés de leurs oracles. Tels sont les
« moyens que nous préparons pour porter

Digitized by Google

« la lumière dans l'étude de la nature, et
« pour la répandre. Sans doute ils seraient
« suffisans si l'intelligence humaine n'était
« point faussée et ressemblait parfaitement
« à une table rase ; mais comme les esprits
« des hommes ont été si merveilleusement
« travaillés, qu'ils ne présentent plus au-
« cune surface plane et polie propre à
« bien recevoir les rayons lumineux, il
« s'ensuit qu'il faut encore chercher un
« remède à ce malheur.

« Les fantômes, les notions fausses
« (*idola*) dont l'esprit humain est préoc-
« cupé, sont ou *adventices* ou *innées*. Cel-
« les qui sont *adventices*, ce sont les sys-
« tèmes et les sectes des philosophes, ou
« les mauvaises méthodes de démonstra-
« tion qui les ont fait entrer dans les es-
« prits ; mais celles qui sont *innées* sont
« inhérentes à la nature même de notre
« entendement, qui est convaincu d'être
« bien plus enclin à l'erreur encore que
« nos sens. Car quelque satisfaction que

Digitized by Google

« les hommes aient d'eux-mêmes, et quoi-
« qu'ils soient perpétuellement en admi-
« ration et presque en adoration devant
« leur intelligence, il n'en est pas moins
« très certain qu'elle est comme un miroir
« inégal, qui, par sa figure et ses irrégula-
« rités, change la direction des rayons; et
« que, lorsqu'elle a reçu des impressions
« par l'entremise des sens, en formant et
« travaillant ces notions, elle mêle et con-
« fond souvent, sans beaucoup de bonne
« foi, sa propre nature avec la nature des
« choses.

« Des deux premières causes de nos
« notions fausses, on peut, quoique avec
« peine, s'en garantir; mais la dernière est
« tout à fait impossible à détruire complè-
« tement. Il ne reste donc qu'à la bien
« signaler, pour que cette force décevante
« de notre esprit soit notée et reconnue,
« de manière qu'après la destruction des
« anciennes erreurs, elle n'en fasse pas
« renaître continuellement de nouvelles,

Digitized by Google

« et que nous ne soyons pas réduits à ne
« faire qu'en changer au lieu de nous en
« délivrer; mais qu'au contraire il soit
« constamment et irrévocablement con-
« venu que notre esprit ne peut juger sai-
« nement de rien que par l'induction et
« sa forme légitime.

« Ainsi donc notre doctrine de la recti-
« fication de notre intelligence, pour la
« rendre propre à saisir la vérité, consiste
« dans trois examens critiques, celui des
« philosophies, celui des démonstrations,
« et celui de la nature même de nos facul-
« tés intellectuelles. Quand nous aurons
« rempli ces trois objets, et quand enfin
« on verra clairement ce que comporte la
« nature de notre esprit, nous croirons
« avoir en quelque sorte conclu, sous les
« auspices de la bonté divine, le mariage
« de l'esprit humain avec l'univers. Qu'il
« nous soit permis d'en faire l'épithalame,
« et de former le vœu que de cette alliance
« il naisse une race d'inventions et de res-

Digitized by Google

« sources de toute espèce, capable de « vaincre et de détruire, au moins en par- « tie, les misères et les souffrances atta- « chées à l'humanité. »

Telle est l'idée que Bacon lui-même nous donne de la seconde partie de son ouvrage. Il est aisé, en admirant sa pénétration et son génie, de sentir déjà que cette vue si perçante était pourtant offusquée encore par bien des nuages, et qu'elle voyait plus nettement le but à atteindre que le chemin pour y arriver. Mais nous ne nous arrêterons pas actuellement à ces considérations; elles viendront plus à propos quand nous nous occuperons de la manière dont ce vaste plan est exécuté.

La troisième partie est nommée *Phénomènes de l'univers*, ou histoire naturelle et expérimentale devant servir de base à la philosophie. Elle devrait peut-être porter plutôt le titre d'*Histoire des observations et des expériences*. Car elle doit, sui-

Digitized by Google

vant notre auteur, contenir l'histoire de tous les êtres, et même l'histoire particulière de leurs propriétés, et être tirée surtout des expériences et des procédés des arts, parce qu'il pense que la nature dévoile mieux ses secrets quand elle est travaillée et tourmentée par la main de l'homme, que lorsqu'elle est livrée à elle-même.

Après avoir rassemblé cette masse de faits, il semblerait qu'il n'y ait plus qu'à élever sur cette base l'édifice de la philosophie seconde ou science active, comme l'appelle Bacon. Il paraît même que cette philosophie est inséparable de l'histoire de la nature, et que toute saine philosophie ne peut consister que dans cette histoire bien faite. Mais Bacon, à tort ou à raison, a conçu celle-ci absolument distincte de celle-là : et il veut donner ici des modèles circonstanciés de la manière dont l'esprit doit aller de l'une à l'autre. Il veut faire voir en détail par quels degrés notre intelligence doit, suivant lui, mon-

Digitized by Google

ter des faits aux principes les plus généraux, et redescendre de ceux-ci aux principes particuliers qui guident dans la pratique. C'est ce qui lui a fait donner à cette quatrième partie le nom d'*échelle de l'entendement :* et elle n'est, comme on le voit et comme il le dit lui-même, qu'une application spéciale et développée de la seconde partie.

Ce n'est pas tout : avant d'arriver à sa philosophie seconde ou science active, Bacon nous promet encore ce qu'il appelle les avant-coureurs de cette philosophie, qui composeront la cinquième partie de la grande rénovation. Ces avant-coureurs ne doivent être autre chose que les vérités qu'il a découvertes ou recueillies par les moyens ordinaires, et qu'il tient pour certaines, mais dont il déclare en même temps ne vouloir pas répondre, parce qu'elles n'ont pas été soumises à l'épreuve de sa méthode. Ces avant-coureurs sont une espèce de provisoire destiné

Digitized by Google

à nous faire attendre plus patiemment les résultats de cette précieuse philosophie seconde, féconde et active.

Enfin, viendra cette sixième et dernière partie pour laquelle toutes les autres sont faites. L'auteur se félicite d'en avoir jeté les fondemens; mais élever l'édifice sera la gloire des grands hommes des siècles à venir. Il en charge la postérité; et il annonce qu'il en résultera, pour le bonheur et la puissance de l'espèce humaine, des effets tels, que, dans l'état présent des choses et des esprits, on ne peut pas même les prévoir ni les apprécier.

Assurément il est impossible de n'être pas pénétré de respect pour le génie qui a produit une conception aussi vaste et aussi utile aux hommes. Mais pour juger jusqu'à quel point ce projet admirable était mûri et éclairci dans la tête de son auteur, et ce qui reste à faire pour le réaliser, il faut voir comment et jusqu'à quel point il en a commencé l'exécution.

Digitized by Google

Or, ici la scène va changer, je le sens. On a pu me trouver jusqu'à présent un admirateur enthousiaste : bientôt peut-être je vais paraître un contempteur téméraire. En effet, je ne le nie pas, je trouve qu'avec un esprit prodigieux, une science immense, et un talent admirable, Bacon cependant ne nous a transmis qu'un très petit nombre de vérités constantes et pures, et telles, en un mot, que celles qu'il veut que l'on recueille. Au reste, c'est dire, en d'autres termes, qu'il était un très grand homme, et que le siècle où il vivait n'était pas un grand siècle : je crois ces deux assertions également vraies ; on va voir si j'ai tort.

La première partie de la grande rénovation consiste dans l'ouvrage intitulé : *De la dignité et de l'accroissement des sciences*. Dire que ce traité est rempli de vues sublimes et de préceptes excellens, ce n'est rien dire que ce qu'apprend le nom seul de son auteur. Mais la vérité oblige d'a-

Digitized by Google

jouter que des neuf livres qui le composent, le premier est uniquement consacré à prouver que les sciences sont utiles. Heureusement cela est aujourd'hui hors de doute, et l'on ne peut que plaindre Bacon d'avoir été obligé, pour le démontrer, d'employer tant d'érudition, tant de citations, et souvent des raisons si peu satisfaisantes. Mais si ce premier livre est inutile, les huit autres ont, suivant moi, un défaut bien plus grave : c'est de renfermer une distribution des sciences mal fondée dans son principe, et dont les nombreuses subdivisions ne peuvent qu'égarer. * Voilà donc que la première partie

* La distribution générale des connaissances humaines en Histoire, poésie, et philosophie, comme dérivant de trois facultés de notre intelligence, la mémoire, l'imagination, et la raison, est radicalement mauvaise.

Premièrement, parce que l'imagination et la raison ne sont pas réellement des facultés élé-

Digitized by Google

de *la grande rénovation* est loin de remplir son but. Passons à la seconde.

La seconde partie de la grande rénova-

mentaires de notre esprit, mais seulement des manières de s'en servir : ces mots expriment des résultats et non pas des élémens.

En second lieu, parce qu'il n'y a pas une branche de nos connaissances, il n'y a pas même un seul de nos jugemens, auquel toutes nos facultés intellectuelles n'aient coopéré. Il n'y a donc rien que l'on puisse attribuer exclusivement à la sensibilité, à la mémoire, au jugement, ou à la volonté. Ce n'est pas de cette manière que l'on peut faire une distribution des sciences humaines qui y porte quelque lumière.

Le seul moyen de les classer méthodiquement est de les ranger suivant l'ordre dans lequel elles naissent les unes des autres, et suivant lequel elles se secourent et s'enchaînent mutuellement. D'après ce principe, la première de nos connaissances est incontestablement celle de la formation de nos idées, et par suite celle de leur expression et de leur déduction; et après elle, doivent venir successivement toutes les autres, à proportion

Digitized by Google

tion, c'est le *novum Organum*, ou vrais indices sur l'interprétation de la nature. Il est partagé en deux livres rédigés en aphorismes.

qu'elles tiennent plus ou moins immédiatement à celle-là : car assurément tout ce que nous savons, n'est qu'une application de la science qui nous montre ce que nous pouvons connaître, et comment nous pouvons le connaître. Si Bacon s'était aperçu de ces vérités, il aurait senti que c'est la science des idées qui forme réellement le tronc de l'arbre, et non pas cette prétendue *philosophie première*, dont il parle dans le chapitre Ier du livre III, et qu'il veut composer des axiomes communs à toutes les sciences, et de la connaissance des propriétés les plus générales de tous les êtres, de façon qu'on ne peut pas même se faire une idée nette de ce qu'elle peut être. (C'est à peu près l'ontologie des scholastiques.)

J'ai autrefois exposé mes vues relativement à l'arbre encyclopédique de nos connaissances, dans un petit écrit qui traitait des systèmes de bibliographie, et qui a été inséré, je ne sais comment, dans les moniteurs des 8 et 9 brumai-

Digitized by Google

Dans le premier, on prouve, 1° que l'ancienne Logique est tout à fait inutile pour la recherche de la vérité, puisque d'une part le syllogisme n'est pas propre

re an 6. Quoique très succinct et très imparfait, on peut peut-être le consulter avec fruit. Mais il ne restera rien à désirer sur ce sujet, quand M. Daunou aura bien voulu publier le précieux ouvrage qu'il a composé sur les bibliothèques, et dont il a lu beaucoup de fragemens très étendus et très intéressans à la seconde classe de l'Institut national dans le temps qu'elle s'occupait des Sciences idéologiques morales et politiques. Je crois devoir le dénoncer au public pour l'intérêt de la science. Il serait bien à désirer qu'au moins l'Institut actuel ne condamnât pas à l'obscurité les excellens Mémoires donnés antérieurement sur cet important objet.

Quant aux nombreuses subdivisions que Bacon fait succéder à sa première distribution des sciences, si l'on veut s'assurer que la plupart sont mal vues, sont fondées sur une connaissance imparfaite de la marche de notre intelligence, qu'elles ne sont point conformes à la na-

Digitized by Google

à constater la justesse des principes généraux dont il se borne à tirer des conséquences, et que, de l'autre, l'on a toujours extrait ces principes généraux de quelques faits particuliers avec trop de précipitation

ture des choses, que souvent même elles sont impossibles à réaliser, il suffira de jeter un coup-d'œil sur le sommaire raisonné de *l'Instauratio magna* que j'ai cru devoir placer à la fin de ce volume. J'ai pensé que rien n'était plus propre à faire voir en un moment en quel état l'auteur avait mis lui-même cette grande rénovation, dont il avait conçu l'idée ; et je crois que l'on m'approuvera de ne m'en être pas tenu strictement aux tables des chapitres de l'Ouvrage, et encore moins à celles de la traduction ; et d'avoir substitué quelques explications aux termes inusités, dont, par cette raison, le son n'apprend à personne leur signification.

Je demande avec instance que l'on veuille bien ne pas se dispenser de lire ce sommaire raisonné. Je suis persuadé que l'on ne regrettera pas de s'être donné cette peine, quand même l'on connaîtrait déjà les ouvrages de Bacon.

Digitized by Google

et sans examen suffisant ; 2° que par ces moyens on n'a que des notions incertaines ou fausses, et non de vraies connaissances; 3° qu'il faut refaire ces notions et tout recommencer, en examinant avec soin les choses elles-mêmes. Ensuite on nous montre les diverses sources de nos erreurs, les causes et les preuves du peu de progrès des sciences, et enfin tout ce que nous devons espérer de l'usage de la nouvelle méthode dont on nous donne une idée sommaire.

Le second livre, qui est vraiment l'essentiel, devrait contenir l'exposition complète et détaillée de cette méthode inestimable : or voici ce que nous y trouvons.

On établit d'abord que le but de la science est d'augmenter la puissance de l'homme ; que cette puissance consiste à pouvoir donner aux êtres de nouvelles qualités ou manières d'être ; et que pour y parvenir, il faut connaître les *formes*, les causes formelles ou essentielles de ces qualités ou manières d'être (*naturæ*), c'est-à-

Digitized by Google

dire, les causes qui déterminent leur *essence*, et qui font qu'elles sont ce qu'elles sont.

Voilà le but qu'on nous propose d'atteindre : voyons la marche à tenir pour y arriver.

C'est de bien extraire de l'expérience ou des faits, les axiomes; puis des axiomes, déduire de nouvelles expériences ou de nouveaux faits.

Le premier objet est le seul qui soit traité. Voici le moyen qu'on nous donne.

On nous conseille d'examiner, l'une après l'autre, toutes les propriétés générales des corps, le chaud, le froid, le sec, l'humide, le dense, le rare, etc., etc.; de dresser pour chacune de ces qualités une première table de tous les exemples ou de tous les cas où cette même qualité se trouve, ensuite une autre table de tous les exemples ou de tous les cas où cette même qualité ne se trouve pas dans des êtres ressemblant d'ailleurs aux premiers, et enfin une troisième table de tous les cas où cette

Digitized by Google

qualité varie en plus ou en moins dans les mêmes êtres.

L'usage de ces tables est de procéder par voie d'exclusion, et de rejeter, comme ne pouvant être la *forme* de la qualité en question, 1° toutes les qualités qui ne se trouvent pas dans tous les exemples où elle se trouve; 2° toutes celles qui se trouvent dans quelques-uns de ceux où elle ne se trouve pas; 3° toutes celles qui varient en plus quand elle varie en moins, *et vice versâ*, et de ne conserver que celle ou celles qui lui sont toujours unies, et qui suivent constamment les mêmes altérations qu'elle: et l'on prétend que c'est là l'unique et infaillible moyen de connaître la nature.

On nous donne un exemple de cette manière de procéder dans la recherche de la cause formelle de la qualité du *chaud*; et toutes formalités observées, Bacon arrive à cet étrange résultat. « La forme ou « l'essence de la chaleur est d'être un « mouvement expansif, comprimé en par-

Digitized by Google

« tie, faisant effort, ayant lieu dans les « parties moyennes des corps, ayant quel- « que tendance de bas en haut, point lent, « mais vif, et un peu impétueux. »

Après ce premier essai, pour ainsi dire provisoire, on nous annonce qu'on va nous donner des conseils détaillés pour faire la même opération avec plus de rectitude et de précision. Ces conseils doivent porter sur neuf points principaux, dont le premier est le choix des faits les plus intéressans à faire entrer dans les tables.

L'auteur traite ensuite longuement de ce premier article. Il distingue jusqu'à vingt-sept ordres de faits d'après leurs degrés d'importance, et donne des idées sur les moyens de se les procurer quand ils ne se présentent pas d'eux-mêmes, et sur les conséquences qu'on en peut tirer; ensuite il dit qu'il reste à parler des huit autres objets. Mais c'est ce qu'il n'a pas fait; et le fameux *Organum* finit là.

Il est aisé de voir que l'ouvrage est in-

Digitized by Google

complet, même suivant les idées de l'auteur; qu'il renferme une bien mauvaise manière de procéder dans la recherche des lois de la nature; qu'il ne montre point les caractères de la vérité et de la certitude, ce que devrait faire une logique vraiment bonne; et qu'il n'y a de réellement utile dans tout cela que ce principe, *qu'il faut tout tirer de l'observation et de l'expérience, et commencer par s'assurer de la vérité des principes généraux*.

Voilà pourtant à quoi se réduit toute la seconde partie de la grande rénovation, c'est-à-dire la partie logique, celle qui devait nous enseigner le chemin de la vérité, et qui réellement nous a mis sur la voie de la découvrir, en nous ramenant à l'étude des faits, mais qui dans le vrai ne nous a rien appris du tout sur les propriétés de nos facultés intellectuelles, ni sur leurs opérations, et nous indique même une très mauvaise manière de procéder dans nos recherches.

Digitized by Google

La troisième partie, destinée à nous fournir la matière de ces recherches, les faits, et à nous montrer la manière de les recueillir et de les classer, est composée premièrement de huit morceaux préparatoires, dans lesquels on explique comment doit être composée une histoire *de la Nature ou des Phénomènes de l'univers,* pour nous conduire à la philosophie seconde, active, féconde, car on lui donne tous ces noms, en un mot, à la connaissance des causes, et à des vérités générales qui soient certaines ; secondement, d'un essai de cette histoire intitulée *Sylva Sylvarum,* ou Répertoire des Répertoires.

J'ai encore ici les mêmes choses à dire. Sans doute on ne peut trop admirer les idées fines et ingénieuses de l'auteur; mais si l'on trouve dans cet ouvrage les vrais élémens de nos connaissances, et la moindre apparence d'une bonne méthode de travail, je suis étrangement dans l'erreur. Voyez encore le sommaire placé au com-

Digitized by Google

mencement de la 2e partie de ce volume.

Venons à la quatrième partie; c'est la plus importante à examiner, parce que c'est celle qui nous met à même de juger de la seconde, et par conséquent, de toute la grande rénovation. Elle exige une petite discussion pour voir nettement de quoi elle se compose, et quels sont les ouvrages que l'on doit regarder comme devant réellement y être compris.

Il faut d'abord se rappeler que Bacon, dans son plan général et partout ailleurs, nous dit que cette quatrième partie est destinée à montrer comment l'esprit humain peut s'élever sûrement, depuis les faits jusqu'aux vérités les plus générales (aux axiomes), et redescendre des axiomes aux vérités particulières. C'est pourquoi il l'appelle *l'échelle de l'entendement;* et il annonce qu'elle sera composée de traités sur différens sujets, qui serviront de modèle de la manière dont on doit employer les faits recueillis dans la troisième partie,

Digitized by Google

conformément à la méthode prescrite dans la seconde, pour arriver sûrement aux résultats qui doivent composer la sixième ; en un mot, que cette quatrième partie n'est que l'application de la seconde, et l'introduction à la sixième.

En conséquence, elle commence par un morceau intitulé *Echelle de l'entendement ou fil du Labyrinthe*, dans lequel il répète absolument les mêmes choses; jusque-là tout va bien.

Mais après cette espèce d'introduction, on trouve dans l'édition de Londres, de 1778, les titres de quatorze ouvrages, dont les huit derniers ne présentent aucune trace de cette attention scrupuleuse à suivre la méthode prescrite, et qui, par conséquent, ne tiennent point à l'ensemble et doivent être regardés comme des morceaux détachés, de même que tous ceux qui sont rangés parmi ce que l'on appelle les opuscules du même auteur.

On doit être d'autant plus étonné de

Digitized by Google

trouver ceux-ci à la place où on les a mis, que dans la vie de l'auteur en anglais, les éditeurs eux-mêmes, en parlant de cette quatrième partie, ne font mention que des six premiers de ces quatorze ouvrages. Il y a plus; ils nous ont donné un titre général de cette quatrième partie, dans lequel Bacon annonce qu'il va donner, de mois en mois, les morceaux qui la composent, et ce titre général ne renferme que les titres particuliers de ces six premiers traités. Il est vrai qu'ils l'ont placé à la suite de la préface de la troisième partie; comme si c'était le titre de cette partie: et là il ne présente absolument aucun sens; au lieu que s'ils l'avaient mis où il doit être, après le préambule de celle-ci (le *Scala intellectûs*), il aurait manifesté le tort qu'ils ont eu d'y admettre des choses qui ne sont point comprises dans l'annonce de l'auteur.

Par toutes ces raisons, je crois hors de doute que la quatrième partie de la rénovation n'est composée que du *Scala intel-*

Digitized by Google

lectûs, ou *Filum labyrinthi*, qui en est le préambule, et des six traités intitulés, Histoire des Vents, Histoire de la Vie et de la Mort, Histoire de la Densité et de la Rareté, Histoire de la Pesanteur et de la Légèreté, Histoire de la Sympathie et de l'Antipathie des Êtres, et Histoire du Soufre, du Mercure et du sel. J'ajouterai pour dernière preuve, et elle me paraît péremptoire, que des trois dernières de ces six histoires nous n'en avons que l'introduction, parce que la mort à arrêté Bacon dans l'exécution de ses projets. Or il est impossible qu'il ait fait huit autres ouvrages pour remplir le même objet, puisqu'il n'a pas même eu le temps d'achever ceux-ci qu'il voulait donner les premiers.

J'ai un peu insisté sur ce point, parce que j'avoue qu'il m'a long-temps embarrassé, et que ce n'est qu'après l'avoir éclairci que j'ai commencé à bien comprendre Bacon. D'ailleurs, puisque nous nous occupons de logique, je n'ai pas cru devoir

Digitized by Google

négliger l'occasion d'établir un des principes les plus essentiels de la pratique de cet art; c'est qu'on ne saurait faire trop d'attention à tout ce qui manifeste l'ensemble et la disposition des parties d'un ouvrage. Les éditeurs, commentateurs, traducteurs, ne prennent jamais assez de soin à cet égard. Il est plus aisé de faire une note savante sur un passage particulier, que de bien montrer la marche et le fil des idées d'un auteur; mais l'un est bien plus utile que l'autre, et influe bien plus puissamment sur l'impression qui reste dans l'esprit des lecteurs.

Actuellement il nous est aisé de juger ce que nous devons penser de cette quatrième partie, et de la méthode qu'elle nous fait voir, pour ainsi dire, en action. Quel que soit le mérite de l'Histoire des Vents, de celle de la Vie et de la Mort, et de celle de la Densité et de la Rareté, personne ne peut disconvenir qu'elles fourmillent d'erreurs, d'abus de mots, et d'idées

Digitized by Google

mal déterminées. La méthode recommandée n'est donc pas suffisante pour garantir de ces dangers; elle n'est donc pas une vraie logique.

De plus, le seul choix des sujets manifeste un autre vice déjà décélé par le catalogue des histoires à faire, qui se trouve à la fin des préliminaires de la troisième partie. Ce n'est point ainsi en prenant d'abord des sujets trop compliqués et mal déterminés, ou en faisant un sujet unique de mille choses qui n'ont entre elles presque aucun rapport connu, ou moins encore en prétendant faire directement l'histoire complète d'une propriété commune à tous les êtres; ce n'est point, dis-je, ainsi que l'on parviendra jamais à connaître la nature, et à tirer des faits des résultats vrais. Ce sont encore là des fautes résultantes de l'abus des idées générales et des classifications arbitraires.

On a pu être conduit à la dernière par l'exemple trompeur des mathématiques.

Digitized by Google

On se sera persuadé que l'on pouvait créer une science sur chaque propriété générale comme sur l'étendue et la quantité ; mais il faut bien remarquer que dans l'Algèbre et la Géométrie, il ne s'agit que de considérations abstraites sur la quantité et l'étendue, et sur les propriétés de ces propriétés elle-mêmes, et point du tout de savoir si elles sont dans les êtres, jusques à quel degré elles y sont, pourquoi elles y sont, et comment on pourrait les y mettre ou les en ôter. Or, c'est là uniquement ce que nous voulons savoir relativement aux autres propriétés de la matière. Elles ne peuvent même pas donner lieu à d'autres recherches. Car l'effet général dans lequel chacune d'elles consiste est connu ; et dès qu'il ne s'agit que de le mesurer ou de l'employer, on rentre dans des considérations tirées de la quantité ou de l'étendue. C'est donc là assimiler des choses très différentes : et c'est encore une grande faute de logique.

Digitized by Google

Enfin, ce qui prouve le plus contre la prétendue nouvelle machine intellectuelle (*novum Organum*), et contre la méthode qu'elle renferme, c'est que même dans ces traités destinés à en montrer l'emploi, l'auteur s'est affranchi de presque toutes les formalités qu'elle prescrit. Il n'y est seulement pas question ni de ces tables successives, ni de ces procédés d'élimination tant recommandés, et qui sont réellement d'un usage impraticable. Tout l'artifice se réduit à peu près à présenter les questions, à dire ce que l'on sait sur chacune, et à en tirer des résultats. On peut même ajouter que ces ouvrages sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus débarrassés de ces formes illusoires et gênantes : du moins est-il certain que la recherche sur la chaleur, donnée pour modèle dans l'*Organum*, et où toutes les formalités requises sont rigoureusement remplies, ne conduit qu'à un résultat que j'oserai dire puéril, et que le traité du Son, qui est le plus dégagé

Digitized by Google

de tout cet appareil, est le plus substantiel de tous. Telles sont les conclusions que je me permets de tirer de la quatrième partie de la grande rénovation *.

De la cinquième, nous n'en avons que la préface.

Quant à la sixième, il n'en existe abso-

* Ajoutons que cette recherche sur la chaleur ainsi que les autres du même genre, déjà embarrassée bien plus qu'aidée par la méthode prescrite, ne consiste cependant qu'à s'élever des observations aux principes généraux, et non à redescendre ensuite de ces principes à de nouvelles expériences, ce qui serait pourtant nécessaire pour la compléter suivant les idées de l'auteur, exposées dans l'aphorisme 10 du second livre de *l'organum;* qu'en conséquence elle n'est assujettie qu'aux formalités relatives à la première opération, et que s'il y en avait de pareilles ou d'analogues prescrites pour la seconde, elles deviendraient tout à fait inexécutables : c'est, je pense, la vraie raison qui a empêché l'auteur de jamais finir son *novum Organum*. Voyez le sommaire raisonné.

Digitized by Google

lument rien : et si j'ose dire mon sentiment tout entier, je suis fermement persuadé que, quand même Bacon n'aurait pas été enlevé au milieu de ses travaux, nous n'aurions jamais rien vu de cette dernière partie; ou plutôt que lui-même aurait reconnu que cette connaissance des essences et des causes formelles dans laquelle il fait consister cette philosophie seconde, est une chose impossible, et que la collection des vérités tant générales que particulières, relatives à chaque sujet, n'est pas une chose séparable de l'histoire bien faite de ce même sujet, et est identique avec elle.

Voilà une bien longue dissertation sur Bacon; mais je n'en fais point d'excuses à mes lecteurs : car Bacon est encore un de ces auteurs beaucoup plus cités que lus, et beaucoup plus lus qu'entendus. Il n'est point aussi obscur qu'Aristote; il n'est point aussi difficile, je dirai presque, aussi impossible à traduire. Il n'a pas autant besoin de commentaires; cependant à l'é-

Digitized by Google

gard des détails du style et de l'emploi vicieux de certaines expressions, il mérite une partie des reproches que nous avons faits à celui-ci; et quant à l'ensemble des idées, les doutes qui s'élèvent sur la place que doivent occuper quelques-uns de ses ouvrages, et sur la manière dont ils se lient avec les autres, suffisent seuls pour prouver que leur enchaînement n'est pas aisé à saisir. Néanmoins, si je l'ai bien fait connaître, on voit déjà l'effet qu'ont dû produire ses travaux, le point où ils ont porté la science qui nous occupe, et la direction qu'ils ont dû lui donner, et qu'effectivement elle a prise depuis lui. L'histoire de Bacon est donc réellement l'histoire de l'esprit humain. Tel est l'ascendant des hommes supérieurs.

En effet, revenons un moment à Aristote : ce philosophe, avant d'entreprendre de créer l'art logique et de prescrire des règles à la pratique du raisonnement, n'ayant pas assez approfondi la science lo-

Digitized by Google

gique ou la théorie de nos idées, s'est laissé séduire par une opinion très spécieuse, mais très fausse. Parce qu'il a vu que les idées générales comprennent les idées particulières dans leur extension, il a cru qu'elles sont le principe de toutes nos connaissances, la source de toute vérité et de toute certitude, et le point dont nous devions toujours partir dans tous les cas. Cette erreur fondamentale se trouve en toute occasion dans tout ce qu'il a écrit, et elle est la base de tout son système. S'agit-il de l'origine de tout ce que nous savons? Il la place dans les axiomes, c'est-à-dire, dans les propositions les plus générales possibles; il dit qu'elles sont certaines par elles-mêmes, que leur vérité ne se prouve pas, qu'il ne s'agit que d'en tirer des conséquences légitimes. Est-il question d'arriver à ces conséquences par son fameux syllogisme? Parmi les propositions qui le composent, c'est la plus générale qui en est la base; c'est celle-là

Digitized by Google

qu'on appelle la majeure ; c'est sur celle-là qu'il repose : et dans chaque proposition, c'est l'attribut, c'est le terme le plus général qui est appelé le *grand terme*, qui est censé comprendre l'autre.

Cependant tout cela est faux, et est précisément l'inverse de la marche de la raison humaine. Reprenons cette série d'idées en sens contraire. Nous l'avons déjà fait voir; dans tout jugement, dans toute proposition, il n'y a, sous le rapport de l'extension, ni grand ni petit terme. Car, dès que deux idées sont comparées, par cela même l'idée la plus générale, celle qui est susceptible de la plus grande extension (l'attribut) est restreinte à l'extension que comporte la plus particulière, la moins étendue (le sujet). Dans cette phrase, *l'homme est un animal,* le terme *animal* est restreint à signifier un *animal de l'espèce de l'homme.* Il est borné à l'étendue spécifique du mot *homme.* Cela signifie l'homme est un animal de l'espèce de

Digitized by Google

l'homme, et non pas de l'espèce du chien, du chat, du loup, du tigre, etc., etc. Ainsi, sous ce rapport, celui de l'extension, les deux termes ne sont pas plus grands l'un que l'autre. Ils sont toujours et nécessairement égaux.

Sous celui de la compréhension au contraire, c'est toujours l'idée plus particulière qui renferme l'idée plus générale. C'est elle qui contient le plus grand nombre d'idées composantes; et qui compte parmi ses élémens, ceux que l'on a laissés dans l'idée plus générale quand on l'a formée, en en retranchant beaucoup d'autres. Ainsi, par exemple, dans l'idée de *Jacques*, indépendamment de toutes les idées (de toutes les circonstances) qui lui sont propres et particulières, on trouve toutes celles qui sont communes à tous les hommes, et qui composent l'idée d'*homme*; et dans l'idée d'*homme*, indépendamment de toutes les idées qui conviennent à tous les hommes, et ne con-

Digitized by Google

viennent qu'à eux, on trouve celles qui conviennent également à tous les autres animaux. C'est là ce qui fait qu'on peut *juger* et *dire* que *Jacques* est un *homme*, et qu'un *homme* est un *animal*.

Il en est de même dans la hiérarchie des propositions. C'est toujours par les plus particulières qu'il faut commencer; c'est en elle qu'est la source de la vérité des autres. Ce n'est pas parce que *tous les hommes sont des êtres parlans*, que *Jacques est un être parlant*; ou parce que *tous les êtres parlans*, *tous les hommes*, *sont des animaux*, que *un tel être parlant*, *un tel homme*, *est un animal*. C'est tout le contraire, *Jacques est un être parlant*, parce qu'on le voit, on l'entend parler; en un mot parce qu'il est prouvé par le fait que l'idée d'être un être parlant est une des idées qui lui conviennent, qui composent l'idée totale de son individu : et *cet être parlant est un animal*, parce que dans l'idée d'être un être par-

Digitized by Google

lant est comprise l'idée d'être un être animé, un animal.

Aristote avait donc pris tout à fait le contre-pied de la série de nos idées, et cela a entraîné de fâcheuses conséquences. La première, c'est que toute la Logique a manqué par la base. Car quand on croit qu'aucune proposition ne se peut prouver que par une proposition plus générale, il s'ensuit que les plus générales de toutes sont nécessairement dénuées de preuves. C'est aussi ce que l'on a soutenu. On a dit que les axiomes étaient impossibles à prouver, qu'ils étaient évidens par eux-mêmes, qu'il ne fallait pas en disputer, et que l'art logique consistait uniquement à en tirer des conséquences légitimes. Mais d'abord on a été très embarrassé de déterminer le nombre de ces axiomes, et de décider si telle ou telle proposition devait ou ne devait pas être regardée comme un axiome. Puis, quand même il n'y eût pas eu de dissentiment sur ce point, et quand on eût

Digitized by Google

été unanimement d'accord de ce qui était réellement *axiome*, il n'en serait pas moins résulté que ces principes premiers étant avoués n'être ni démontrés ni démontrables, tout ce qui en dérive reste sans fondement, toutes nos connaissances sans appui; et on ne sait plus où trouver ni vérité ni certitude dans tout ce que nous connaissons; on n'a point de défense contre les sceptiques; on ne peut, contre eux, qu'en appeller d'une manière vague à ce que l'on nomme la raison, le bon sens, le sens commun, mots indéterminés sur lesquels on dispute sans fin et sans résultat. Ainsi, avec cette supposition, il ne peut pas même exister de science logique.

Il y a plus; l'art logique, dans cette hypothèse, n'est pas moins anéanti que la science. Car d'abord toute la partie de l'art qui consiste à trouver les premières vérités est nulle, puisqu'il est convenu que ces vérités sont inexplicables et ne peuvent être connues que par une espèce d'ins-

Digitized by Google

tinct; et quant à l'autre partie de l'art, dans laquelle on le fait consister tout entier, et qui se borne uniquement à tirer des conséquences des principes avoués, elle est viciée dans sa racine. Car dès qu'on croit qu'il faut toujours partir d'un principe général, la marche de l'esprit est méconnue, et on ne peut plus assigner la vraie cause de la justesse d'une conséquence, ni indiquer les vrais moyens de s'en assurer. On peut bien en imaginer de fantastiques, tels que ceux qui composent tout le système syllogistique, et les arran ger avec tant d'artifice, que leurs résultats concourent avec la vérité comme s'ils en étaient la cause; de même qu'avant Copernic l'on combinait et l'on multipliait les épicycles, de manière que leurs révolutions cadrassent avec les mouvemens apparens, comme si les astres les avaient réellement parcourus. Mais on n'en est que plus éloigné de connaître le mouvement réel, et de voir que l'opération in-

Digitized by Google

tellectuelle qui s'exécute ne consiste réellement qu'à sentir dans une vérité ce qu'elle renferme, et que toute vérité de déduction n'est vraie que parce qu'elle est contenue implicitement dans un premier fait où il ne s'agit que de la remarquer.

Aristote, engagé dans cette fausse route, a donc nécessairement ignoré la science logique, et n'a pu créer qu'un art absolument inutile et essentiellement défectueux : mais en même temps, tel qu'il l'a conçu, cet art, il l'a rendu très complet, très conséquent, très subtil, très riche en détails, et par suite très imposant et très difficile à attaquer.

Bacon est venu, il a proclamé que c'est précisément la vérité des principes généraux qu'il faut examiner, qu'elle doit et qu'elle peut se prouver, que c'est sur les faits particuliers qu'elle est fondée, que ce sont eux qui doivent nous faire voir si elle est réelle ou illusoire. Par là il a fait sentir la nécessité de recommencer toutes les

Digitized by Google

sciences d'après cette idée, de s'attacher à l'étude des faits ; et il a donné une méthode générale, bonne ou mauvaise, pour recueillir ces faits, et pour s'élever progressivement des observations particulières aux principes les plus généraux.

Mais malheureusement il ne connaissait pas assez la série de nos opérations intellectuelles, il ne voyait pas assez nettement comment nous recevons nos idées simples et primitives, comment nous en formons des idées composées, soit individuelles et concrètes, soit générales et abstraites ; en un mot, il ne savait pas assez ce que j'appelle la science logique, pour entrer avec succès dans les détails de l'art logique qu'il voulait créer, et de celui dont il sentait les vices et surtout les mauvais effets. Il n'était pas en état de faire voir en quoi consiste la démonstration, et que quand elle a lieu dans un raisonnement, ce n'est pas par la vertu du syllogisme. Aussi n'a-t-il jamais attaqué l'art syllogistique en lui-

Digitized by Google

même. Il n'a jamais osé dire qu'il fût faux dans son principe. Il a soutenu victorieusement qu'il était impuissant pour nous faire acquérir des connaissances solides, et nous faire arriver sûrement aux vérités générales; mais il n'a jamais nié qu'il fût utile pour tirer des conséquences légitimes de ces vérités générales.

Par les mêmes causes, la méthode qu'il nous a donnée pour parvenir à ces vérités, consiste presque uniquement dans des formalités vaines, illusoires, et on peut dire impraticables, au point que lui-même ne l'a jamais complétée, et ne l'a jamais suivie; et quand il l'aurait rendue moins imparfaite, elle n'aurait point encore exclu l'art syllogistique; elle aurait été une seconde branche de l'art logique, remplissant sans doute un but plus important que la première, mais ne la remplaçant pas et ne l'anéantissant pas.

Qu'est-il arrivé? précisément ce qui devait résulter de ces données. D'une part,

Digitized by Google

tous les esprits se sont tournés vers l'étude des faits et la recherche des connaissances réelles, mais sans s'astreindre scrupuleusement à la marche défectueuse tracée par Bacon; et de l'autre part l'on a négligé la dialectique comme ne menant pas au but desiré, mais sans cesser de regarder la marche syllogistique comme le type de toute démonstration rigoureuse, sans cesser de croire que tout raisonnement n'est bon qu'autant qu'il peut se réduire en une série de syllogismes réguliers, et que c'est à cette circonstance, que je me permets d'appeler *purement accessoire*, qu'est due sa force et sa justesse. La Logique s'est donc trouvée avoir commencé la réforme de toutes les autres sciences, sans s'être réformée elle-même autrement qu'en négligeant des discussions oiseuses.

En effet, cela seul a suffi pour changer la face des siences, tant est grande l'influence d'une seule idée capitale. Toutes les branches de nos connaissances sont sor-

Digitized by Google

ties de la stagnation, et ont fait des progrès réels, rapides, et sûrs : et l'on peut dire que chacun de ceux qui ont cultivé avec succès quelqu'une de leurs nombreuses divisions, a réellement travaillé à la grande rénovation que Bacon n'avait fait qu'indiquer et esquisser.

Ils n'ont pas même eu besoin d'avoir connaissance des conseils qu'il avait donnés; car c'était la direction naturelle de tous les esprits supérieurs de cette époque. Depuis environ un siècle, le précieux secours de l'imprimerie, en multipliant prodigieusement la communication des idées, avait rendu facile de s'instruire de ce qui avait été dit et pensé auparavant : et ce temps avait suffi pour faire sentir le vide de tout ce qu'on enseignait, et pour dégoûter de la fastidieuse occupation de ne faire que discuter les opinions des autres. On était donc porté, pour ainsi dire forcément, vers l'étude de la nature et des faits, et vers l'examen de

Digitized by Google

ce que les docteurs appelaient si mal à propos des principes. Aussi peu après Bacon, et sans avoir eu connaissance de ses ouvrages, notre grand Descartes écrivait absolument les mêmes choses que lui, avec moins d'appareil et d'ostentation, mais beaucoup plus clairement. Car je ne crois pas qu'il y ait, au moins sous le rapport de la Logique, une seule chose utile dans la *grande rénovation*, qui ne se trouve dans les quarante premières pages de l'admirable *Discours sur la méthode*, où Descartes n'a l'air que d'écrire ce qui s'est passé dans sa tête, et de rendre compte de la marche qu'il a suivie. J'oserai même ajouter qu'il me paraît avoir deux grands mérites de plus que le philosophe anglais; l'un d'avoir su réduire tout ce qui constitue la bonne méthode à ses quatre fameux principes qui effectivement la renferment tout entière *,

* Il ne peut pas paraître inutile de rappeler ici ces quatre principes ; les voici :

» 1° De ne recevoir jamais aucune chose pour

Digitized by Google

et de ne l'avoir embrouillée par aucun

« vraie, que je ne la connaisse évidemment être tel-
« le ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la pré-
« cipitation et la prévention, et de ne compren-
« dre rien de plus en mes jugemens, que ce qui
« se présenterait si clairement et si distinctement
« à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion
« de le mettre en doute.

« 2°. De diviser chacune des difficultés que
« j'examinerais en autant de parcelles qu'il se
« pourrait, et qu'il serait requis pour la mieux
« résoudre.

« 3°. De conduire par ordre mes pensées, en
« commençant par les objets les plus simples et
« les plus aisés à connaître, pour monter peu à
« peu, comme par degrés, jusqu'à la connais-
« sance des plus composés : et en supposant mê-
« me de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent
« point naturellement les uns les autres.

« 4°. De faire partout des dénombremens si
« entiers et des revues si générales, que je fusse
« assuré de ne rien omettre. »

Il n'y a rien, à mon avis, d'aussi précis, d'aussi profond, et d'aussi juste dans toute la *grande rénovation*.

Digitized by Google

accessoire inutile ou nuisible ; l'autre d'avoir vu et dit ce que n'a point aperçu Bacon, que le premier objet de notre examen devait être ces facultés intellectuelles par lesquelles seules nous connaissons tout le reste, et que la première chose dont nous sommes certains est notre propre existence, de laquelle nous sommes assurés, parce que nous sentons, par notre sensibilité, ou comme il dit, parce que nous pensons. *Je pense, donc je suis*, est le mot le plus profond qui ait jamais été dit, et le seul vrai début de toute saine philosophie. Il devait ajouter : *et je pense parce que je sens*. (Voyez Thurot, décade du 10 fructidor an 13 ; il a bien mieux dit que moi.) Si tout de suite après, Descartes s'est égaré, c'est que, comme Bacon, il manquait d'observations suffisantes. Sans doute il s'est trop pressé de risquer des assertions, et il a substitué quelques erreurs nouvelles aux anciennes. Mais ce premier pas dans la bonne route est immense, et on n'avait

Digitized by Google

jamais commencé ainsi l'examen de nos connaissances. Dans le même temps Galilée mettait en pratique les principes que d'autres établissaient en théorie; ses disciples ont imité son exemple; et le mouvement est devenu général.

La science logique y a participé comme les autres; elle est partie du point où l'avait laissée Bacon; c'est-à-dire que ceux qui l'ont cultivée ont commencé à étudier les faits et à chercher ce qui se passe en nous quand nous pensons, mais sans révoquer encore en doute les principes de l'art syllogistique que Descartes lui-même n'avait pas mis en question, et, qui pis est, sans sentir toute l'importance de la manière dont ce grand homme commence la rénovation de ses idées, et sans s'apercevoir que, quand on veut arriver à des idées certaines quelconques, la première question à éclaircir est effectivement celle de l'existence de quoi que ce soit. Une conception si profonde était alors trop en

Digitized by Google

avant des vues des autres hommes pour qu'ils en fussent frappés. Ils se sont bornés à suivre l'impulsion donnée par Bacon. Ils ont examiné beaucoup de choses qu'Aristote avait négligées; ils ont creusé celles qu'il n'avait fait qu'effleurer; mais ils ont conservé provisoirement les principes techniques qu'il avait posés prématurément. Bacon est devenu l'âme de leurs recherches; et Aristote est demeuré encore le législateur de la science qui existait à peine, et de l'art qu'il avait fondé sur une base fausse, mais qu'il avait créé très complet.

Cet état de la science et des esprits se voit clairement dans la Logique de Hobbès: elle est très curieuse sous ce rapport. Ce philosophe éminemment remarquable par la précision et l'enchaînement de ses idées, et complètement imbu de celles de Bacon, a fait des élémens de philosophie partagés en trois sections, qu'il intitule *de Corpore*, *de Homine*, et *de Cive*; c'est-à-dire

Digitized by Google

du corps en général, de l'homme comme individu animé, et de l'homme comme membre de la société. Mais il a bien senti qu'avant tout cela il fallait un traité de Logique, c'est-à-dire de la manière de traiter de tous ses sujets, et des moyens que nous avons de les connaître. C'est pourquoi il en a fait la première partie de sa première section; et c'est déjà beaucoup de l'avoir placé là; c'est ce que n'avait pas fait Bacon. Mais il en résulte que la logique se trouve faire partie de la section *de corpore* (du corps en général) et non de la section *de homine* (de l'homme comme individu animé) à laquelle elle appartient certainement davantage; ce qui prouve que toute philosophie doit commencer par l'homme et ses facultés.

Dans cet ouvrage on reconnaît à chaque ligne l'élève de Bacon, riche de ses propres idées, travaillant sur celles d'Aristote. Par son titre seul *Computatio sive Logica*, il avertit que calculer et raisonner sont une

Digitized by Google

même chose. C'est là une idée importante et vraie qui le conduit à s'occuper, dès son premier chapitre, de la formation de nos idées; et s'il ne remonte pas jusqu'à leurs premiers élémens, nos simples sensations, et ne descend pas jusqu'à la génération des plus compliquées, les idées générales, du moins il rend compte de la formation de nos idées composées individuelles. A la vérité, il quitte trop vite cet intéressant sujet; mais il l'a toujours plus avancé qu'Aristote qui, dans ses Catégories, ne traite que du classement des idées et non de leur formation, et que Bacon, qui ne parle ni de l'un ni de l'autre.

Bientôt il passe à l'examen des signes de nos idées. Il distingue très bien leur utilité comme *notes*, c'est-à-dire pour penser; de leur utilité comme *signes*, c'est-à-dire pour s'exprimer; et tout ce qu'il dit pour expliquer la vraie valeur des *mots*, commence à répandre beaucoup de lumière sur la génération et la composition des idées qu'ils

représentent. Car telle est la marche de l'esprit humain quand il avance. C'est le désir de se rendre compte des raisonnemens qui l'a conduit à se rendre compte des mots; et le besoin de se rendre compte des mots qui l'a mené à se rendre compte des idées; et c'est alors seulement qu'on est arrivé à la source de la lumière. A la vérité, on arrive en même temps, comme Hobbès, à un grand mépris pour l'ancienne métaphysique, qui n'a jamais pris cette route.

Ensuite il parle de la proposition. On trouve dans ce chapitre la plupart des inutiles distinctions d'Aristote, sur les différentes espèces de propositions; et qui pis est, on y trouve aussi sa principale erreur, savoir, que c'est l'attribut qui comprend le sujet, c'est-à-dire l'idée générale qui *comprend* l'idée particulière, d'où il suit que ce sont les propositions générales qui comprennent les propositions particulières, qu'elles sont les vrais principes, et

Digitized by Google

que les principes ne se prouvent pas. Mais aussi on y trouve encore beaucoup de vues très saines et très utiles sur les idées abstraites, et sur les propriétés différentes du signe et de l'idée.

Ces deux chapitres des mots et de la proposition répondent au livre *de Interpretatione* d'Aristote, et lui sont très supérieurs, ainsi qu'aux faibles notions que Bacon nous a données sur la Grammaire; car il n'en dit qu'un mot dans sa classification des sciences, et il n'en parle pas du tout dans son *novum Organum*.

Dans le quatrième chapitre, Hobbès expose très bien les règles de l'art syllogistique. Il fait plus; il cherche à expliquer en quoi consiste l'opération de l'esprit dans le syllogisme, ce qui est un grand pas vers la découverte du vice radical de ce procédé. Il ne le trouve pas ce vice; mais il sent qu'il existe, et il conclut que l'on n'apprend à bien raisonner que par la pratique et l'habitude des bons raisonnemens, et

Digitized by Google

sur tout des démonstrations mathématiques.

Le cinquième chapitre est destiné à indiquer les causes et les sources de nos erreurs; et le sixième traite de la méthode. On trouve dans ce dernier, paragraphe sept, cette assertion remarquable : *Que les principes de la politique dérivent de la connaissance des mouvemens de l'âme; et la connaissance des mouvemens de l'âme, de la science des sensations et des idées*. Pour cette seule phrase, Hobbès devrait être regardé comme le fondateur de l'Idéologie et le rénovateur des sciences morales *.

* On a beaucoup reproché à Hobbès, comme à Bacon, au reste, d'avoir été sincèrement partisan du pouvoir arbitraire. Il est possible que cela soit, mais il n'en est pas moins vrai qu'il lui a beaucoup nui. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il est besoin de s'étendre longuement pour prouver que quiconque contribue à assurer la marche de la raisou humaine, sappe par leur base tous les genres d'oppression, et que même il

Digitized by Google

Si néanmoins cette fin de sa Logique paraît en général moins lucide que le commencement, c'est que le tout est fondé sur une connaissance encore imparfaite de nos opérations intellectuelles; et que tant qu'on n'est pas arrivé à la vérité sur ce premier point, plus on avance, plus on se trouve embarrassé. Mais l'ouvrage en masse mérite d'être regardé comme un produit précieux des méditations de Bacon et de Descartes sur le système d'Aristote, et comme le germe des progrès ultérieurs de la science, parce qu'il éclaircit déjà l'histoire des signes et remonte même jusqu'à celle des idées, et que s'il ne présente pas la solution de toutes les questions, du moins il fournit l'indication de presque toutes celles qui sont nécessaires à éclair-

les attaque de la seule manière qui soit solidement utile. C'est une vérité constante et point dangereuse à divulguer, car elle est encore plus connue des oppresseurs que des opprimés.

Digitized by Google

cir, et qui ont été examinées depuis. Il a fallu une prodigieuse sagacité pour apercevoir sitôt tant de vérités, dont on était encore loin. C'est ce qui fait que même actuellement on relit tous les jours cette Logique avec fruit, et qu'elle suggère toujours des idées précieuses *.

On en peut dire à peu près autant de

* Cela m'a déterminé à en donner la traduction littérale, que j'ai placée dans la seconde partie de ce volume, comme pièce justificative.

Je ne crois pas que cette logique ait jamais été traduite en français : ainsi on sera bien aise de la trouver ici. D'ailleurs, cela me dispense de m'y arrêter plus long-temps dans cette histoire sommaire des progrès de la science; et cela fait aussi que je n'ai pas besoin d'entrer dans plus de détails sur les principes et les formes du syllogisme, qui y sont parfaitement développées. Elle sera très utile à consulter sous ce rapport, quand je parlerai de la cause de la justesse de tout jugement et de tout raisonnement.

Je ne me suis permis d'y faire que très peu de notes. Mon ouvrage en sera le commentaire.

Digitized by Google

MM. de Port-Royal. Ils ont peut-être moins de perspicacité que Hobbès, et sûrement moins d'exactitude et moins de réserve. Par cette dernière circonstance, ils sont, ce me semble, exactement à Descartes ce que Hobbès est à Bacon. Ils sont les continuateurs de l'un comme il est celui de l'autre: d'où il arrive que s'ils ont plus hasardé que Hobbès, ils ont aussi plus avancé que lui. Dans leur Logique et leur Grammaire générale, que l'on ne doit point séparer et qu'il faut toujours lire ensemble, ils ont commencé une théorie des idées, et ils ont étendu celle des signes. Ils ont fait naître Locke. Le besoin de réfuter leur hypothèse des idées innées, lui a mis la plume à la main; et il s'est trouvé forcé, en profitant de leurs lumières, d'examiner à fond la composition de toutes nos idées, et de commencer à distinguer les procédés et les effets de nos diverses facultés intellectuelles.

Digitized by Google

C'était effectivement là ce que l'état de la science, à l'époque où il a paru, rendait à la fois *nécessaire* et *possible*. Aussi son immortel ouvrage sur l'entendement humain n'est-il point proprement un Traité de Logique; ou plutôt c'est un Traité de Science logique, et même le *premier qui ait jamais été fait;* mais il n'y est pas du tout question de l'art. Il n'est composé que de quatre livres; le premier traite uniquement de l'origine de nos idées, le second de leur formation, le troisième de leur expression, et le quatrième de notre connaissance, de sa nature, de son étendue, de sa réalité, c'est-à-dire, des caractères de la certitude et de la vérité, et de ce qu'elles sont pour des êtres doués des moyens de connaître que nous avons en partage.

Quoique cet admirable essai soit le fondement de la science, et justement parce qu'il en est le fondement, il n'est pas nécessaire d'en parler avec plus de détails,

Digitized by Google

vu qu'il est très connu *. Une seule observation se présente qui n'est pas à négliger, c'est que dès que l'on commence à examiner avec succès l'esprit de l'homme, on est tout prêt de voir la vraie liaison des différentes branches de ses connaissances. Aussi Locke termine-t-il son ouvrage par indiquer sommairement une nouvelle distribution des sciences, qui est infiniment meilleure que toutes celles qui l'ont précédée. Sans doute elle n'est pas encore complètement satisfaisante : mais c'est que l'analyse qu'il a faite de l'esprit humain est loin d'être encore

* Il a été assez bien traduit, parce qu'il est bien plus aisé à traduire que Bacon, lequel est lui-même bien moins difficile qu'Aristote. Un ouvrage scientifique est toujours d'autant plus facile à traduire, que les idées en sont mieux débrouillées et plus approfondies. Voilà pourquoi on n'a pas de peine à traduire les bons ouvrages des philosophes français. Il n'en est pas de même de beaucoup d'autres.

Digitized by Google

parfaite. Il a fait beaucoup, il a laissé beaucoup à faire à ses successeurs.

Condillac l'a senti. Il a vu qu'il restait bien des choses à éclaircir, et que l'esprit humain n'avait point encore été assez observé pour qu'il fût possible de bien diriger ses recherches, et de bien classer ses connaissances; qu'il convenait de l'examiner plus en détail, de déterminer avec plus de précision ses limites et ses moyens, de distinguer soigneusement ses diverses opérations, de remarquer avec scrupule les causes, les effets, et la nature de chacune d'elles, de suivre avec exactitude leur enchaînement et leurs résultats depuis la plus simple perception jusqu'à la connaissance la plus compliquée, de noter à chaque pas l'influence des signes sur les idées elles-mêmes, et enfin de se mettre en état de faire une histoire exacte et complète de la série de ces phénomènes, sans quoi on en parlerait toujours superficiellement et au hasard.

Digitized by Google

C'est ce qu'il a commencé à exécuter dans son premier ouvrage, l'*Essai sur l'origine des Connaissances humaines* : et on ne peut nier que dès lors il n'ait fait un traité de l'esprit humain plus complet qu'aucun de ses prédécesseurs. Cependant il avait encore glissé trop légèrement sur les premiers pas de notre intelligence ; il n'avait pas encore analysé assez rigoureusement ses premiers actes, qui sont la base de tout l'édifice. Quelques années après, il l'a reconnu lui-même ; et c'est ce qui lui a fait faire son Traité des Sensations, et celui des Animaux qui en est un appendice nécessaire pour étendre ces observations à toute la classe des êtres animés, autant toutefois qu'elles conviennent à chacune des espèces qui la composent.

Là, il a bien creusé jusqu'au fond de son sujet ; il en a sondé toute la profondeur ; il est arrivé jusqu'aux dernières racines de l'arbre, jusqu'aux extrêmes et premiers élémens de toutes nos pensées. Cette heu-

Digitized by Google

reuse idée de supposer un homme doué successivement de chacun de ses sens et privé de tous les autres, lui a fait voir et démontrer que dans ce que l'on croyait, et ce que bien des gens croient encore une idée simple, une perception unique, il y a beaucoup de parties distinctes; et que beaucoup d'opérations intellectuelles différentes ont été nécessaires pour assembler ces parties.

Jusqu'à lui, les philosophes, en petit nombre, qui entreprennent de rendre compte de la formation de nos idées, commencent leurs explications par dire : *Un homme, un arbre, une maison, un objet quelconque se présente à moi, il fait une impression sur mes sens, j'en suis affecté d'une certaine manière, j'ai la perception, l'idée de cet objet.* Ils ne vont pas plus loin, ou s'ils ajoutent quelques réflexions à cet exposé, ils y insistent peu; et ils sont persuadés d'être remontés jusques à la source de toutes nos pensées. Effectivement il n'y

Digitized by Google

a rien là que de vrai; mais cet homme, cet arbre, cette maison, cet objet quelconque, ce n'est pas une affection seule et unique qu'il produit en nous; c'est une multitude d'impressions différentes, dont les unes agissent sur un de nos sens, les autres sur un autre, qui sont tantôt réunies, tantôt séparées, dont plusieurs varient par différentes circonstances, tandis que d'autres restent toujours les mêmes; et c'est du rapprochement de toutes ces impressions et des combinaisons que nous en faisons par des jugemens plus ou moins rapides, que se forme pour nous la *perception* ou l'*idée* individuelle de cet objet, et la valeur du nom encore propre et particulier que nous lui donnons; et suivant que cette idée ou perception sera plus ou moins détaillée, plus ou moins complète, plus ou moins conforme à la réalité des choses, les jugemens postérieurs que nous porterons de l'idée, du nom, et de l'objet, seront très différens. Voilà ce que Condillac le premier a démêlé

Digitized by Google

et expliqué par son analyse des sensations. En quoi il a rendu à l'esprit humain un service immense et encore trop peu senti.

Par là il s'est trouvé transporté aux vraies sources de la Science logique, et conduit à examiner toutes les questions fondamentales et premières sur la solution desquelles elle repose; savoir, quelles sont nos différentes facultés intellectuelles? comment elles forment toutes nos idées composées? en quoi consiste pour elles (c'est-à-dire pour nous) la réalité de notre existence et de celle des autres êtres? comment elles se lient aux autres facultés résultantes de notre organisation? comment les unes et les autres dépendent de notre faculté de vouloir? comment toutes sont modifiées par la fréquente répétition de leurs actes? comment elles se perfectionnent dans l'individu et dans l'espèce? enfin quels secours leur fournit et quels changemens y apporte l'usage des signes?

Digitized by Google

Tels sont, suivant moi, les vrais titres de gloire de Condillac. Mais les avantages de sa méthode, qu'il a su rendre très manifestes et très usuels, ont frappé plus promptement les esprits; c'est là ce dont ordinairement on lui sait le plus de gré. Cependant cette méthode tant vantée, et avec tant de raison, n'est réellement que celle de Bacon et de Descartes; et au fond elle se réduit à ceci : *examiner avec soin le sujet qu'on veut connaître avant d'en porter un jugement;* et *savoir avec précision ce qu'on en veut dire, avant d'en parler.* D'ailleurs depuis que l'on s'était défait de la manie de croire que toute la science humaine repose sur l'art syllogistique, assez d'autres avant Condillac, partant de ces deux excellens préceptes généraux, avaient donné aux hommes des conseils empiriques fort utiles pour les diriger dans leurs recherches; c'est ce qui compose la partie appelée *Méthode*, dans toutes les logiques modernes : mais personne n'avait

Digitized by Google

réellement commencé la vraie théorie de l'esprit humain; or c'est ce qu'a fait la discussion des questions majeures dont nous venons de parler.

Je ne prétends point décider si Condillac les a toutes résolues : cela serait bien surprenant, puisqu'il est le premier qui ait posé avec quelque précision la plupart d'entre elles, ou même qui se soit aperçu de leur existence. Mais les lumières qu'il a tirées de leur seul examen, lui ont suffi pour répandre un grand nombre de vérités importantes dans les notions préliminaires de son Cours d'Études et dans ses Arts de parler, d'écrire, de raisonner et de penser*, et pour s'en servir à traiter avec

* C'est à tort que, dans la dernière édition de ses OEuvres, on a mis l'art de penser le second. Il est manifeste, par le tableau des études de son élève, qu'il est le quatrième, et celui qu'il lui explique le dernier.

Mais ce n'en est pas moins cette édition (celle

Digitized by Google

une grande supériorité les matières particulières qui ont été les objets de ses recherches, telles que l'histoire, surtout celle des sciences, l'économie politique, et l'éducation.

Comme c'est uniquement la science logique que je considère dans les ouvrages que j'examine ici, je ne mets point au premier rang parmi ceux de Condillac, sa *Logique*. Ce n'est pas qu'elle ne soit un véritable *traité de cette science*, et même, suivant moi, le meilleur que nous ayons; Mais Condillac n'a composé cette logique que pour guider les professeurs des écoles de Pologne dans leurs leçons : et il n'en

de l'an 6, de l'imprimerie de Houel, en 23 vol. in-8) qu'il faut uniquement consulter si l'on veut connaître Condillac; car, sans compter la langue des calculs et d'autres additions ou variantes importantes, c'est là seulement que l'on trouve la dernière version du traité des Sensations, qui est la base de toute la théorie des idées.

Digitized by Google

a fait qu'un résumé des principes établis dans ses autres ouvrages, auxquels il renvoie continuellement pour y chercher les développemens et les preuves. C'est donc dans le Traité des sensations et des Animaux, dans les quatre premiers volumes du Cours d'Etudes, dans toutes les parties scientifiques de son histoire, et aussi, si l'on veut, dans sa Langue des calculs que se trouve toute la doctrine idéologique et logique de Condillac qu'il n'a malheureusement pas rassemblée dans un seul ouvrage, ni réunie en un seul système d'idées bien enchaînées.

Nous avons vu les causes de la supériorité de cette doctrine sur tout ce qui avait été dit auparavant. Ne voulant parler d'aucun auteur vivant, je la regarderai comme le dernier état de la science. C'est un grand pas de fait depuis Locke, et le seul réel; car tous ceux qui ont écrit sur la logique, entre ces deux époques, se sont à peu près bornés à choisir parmi les idées

Digitized by Google

reçues avant eux, sans y rien ajouter, et à donner des règles de pratique *.

* Malgré la science immense et les talens admirables de Leibnitz, je n'en parlerai point; et ce n'est pas par oubli, mais parce qne je ne vois pas que la science de l'entendement lui soit redevable du moindre progrès. Je pense au contraire qu'il n'a fait que ressusciter et rajeunir les anciennes erreurs, et l'ancienne mauvaise méthode de vouloir tout expliquer *à priori*, et de se contenter d'idées mal déterminées : et je suis convaincu que si beaucoup de savans de sa nation se trouvent engagés dans les dédales de la philosophie la plus téméraire et la plus ténébreuse, c'est par le désir estimable, quoique peu réfléchi, de ne pas abandonner les erremens de leur illustre compatriote.

Le motif contraire a déterminé quelques écrivains français à adopter ces obscures systèmes.

Je ne parlerai pas non plus de Mallebranche. Personne n'admire plus que moi son génie et son éloquence : mais je ne m'arroge point le droit de marquer les rangs entre les grands hommes. Je ne cherche qu'à noter les progrès de la science, et je ne crois pas que Mallebranche lui en ait fait

Il en est un pourtant qu'il est utile de ne pas passer sous silence : c'est le père Buffier. Une longue habitude de l'enseignement lui avait fait acquérir une grande clarté dans le style, et sinon le talent de beaucoup approfondir un sujet, du moins celui d'exposer très nettement les idées qu'il s'en était faites. Ces qualités l'avaient conduit à concevoir beaucoup de dégoût pour les obscurités et les subtilités de la philosophie de l'École. De plus, il était jésuite, et comme tel, très porté à combattre les idées de Descartes, que MM. de Port-Royal, Mallebranche, Pascal avaient adoptées. Ainsi il se trouvait amené à suivre de préférence les principes de Locke, en usant toutefois de beaucoup de ménagement, pour ne pas laisser suspecter son

faire de décisifs, gloire dont pourtant il était bien digne.

On en peut dire à peu près autant de Charles Bonnet.

Digitized by Google

orthodoxie. Tout cela se manifeste à chaque page de ses écrits.

Dans ces dispositions, il a fait une Grammaire française, suivie d'un Traité d'Eloquence et de Poésie, une Métaphysique, une Logique, un Traité de la Société civile, ou plutôt de la Manière de s'y conduire, et un Traité des Preuves de la vérité de la Religion catholique. Il a joint à tout cela des éclaircissemens, des applications et des dissertations peu intéressantes, et un petit Discours fort médiocre sur la Méthode; et il a cru que le tout ensemble était un *Cours de science sur des principes nouveaux et simples, propre à former le langage, l'esprit et le cœur*. C'est le titre qu'il a donné à la réunion de tous ces écrits, imprimés dans un gros volume *in-folio*, à Paris, en 1732.

On sent bien que ce ne peut pas encore être là un bon traité de philosophie rationelle et morale. Pour le prouver, en ne considérant que la partie rationelle qui

Digitized by Google

doit être la base de l'autre, je me bornerai aux observations suivantes :

1° Sa Grammaire n'est qu'une Grammaire particulière de la langue française, et non pas une théorie générale de l'expression de nos idées. Il paraît même n'avoir pas soupçonné l'importante influence des signes sur la formation de ses idées. Il a cru devoir donner des préceptes de langage, avant de commencer à parler de la pensée; mais il n'a pas imaginé que ces préceptes fissent partie d'un traité de la pensée.

2° Sa Métaphysique n'est pas, comme on serait porté à le croire, et comme elle devrait l'être, une analyse de la formation de nos idées. Elle n'est réellement et uniquement, comme son second titre l'indique, que l'énoncé et l'apologie des maximes qu'il croit que l'on doit regarder comme vérités premières et fondamentales. Il a restreint la Logique qui la suit, à n'être que la science des vérités de con-

Digitized by Google

séquence, c'est-à-dire, de ces vérités que l'on tire par voie de déduction, de principes antérieurement établis. Il s'agissait donc auparavant de trouver et de déterminer ces principes premiers. C'est ce que Buffier fait, à sa manière, dans cette Métaphysique.

Descartes avait remarqué que le principe primitif de toutes nos connaissances, est la conscience de notre propre existence produite par le sentiment de nos perceptions les plus simples, de nos sensations tant internes qu'externes. Il avait dit : *Je pense, donc j'existe ;* il aurait dû dire plus exactement : *Je sens, donc J'existe :* il aurait pu dire simplement : J'ai froid, j'ai chaud, j'ai faim, j'ai soif, etc., donc j'existe ; et cela eût été encore plus correct ; et ensuite il aurait fallu qu'il montrât sans interruptions ni lacunes, comment de ce premier acte intellectuel se forment successivement toutes nos idées quelconques.

Digitized by Google

Mais Descartes, comme nous l'avons déjà remarqué, s'est livré à sa précipitation, a sauté une foule d'intermédiaires; et après le début le plus heureux, s'est égaré dès le second pas, faute d'avoir senti lui-même tout le mérite du premier.

Ce qu'il n'avait pas fait, le père Buffier revenant sur ces traces, et déjà éclairé par Locke, aurait dû l'exécuter, puisque, suivant le vœu de Bacon, il entreprenait de découvrir le fondement des principes, et de faire un traité des vérités premières. Mais il n'était pas disposé à goûter les idées de Descartes; il ne s'aperçut pas de l'importance de son premier principe; et d'ailleurs il n'avait pas la tête assez forte pour l'approfondir, et en déduire l'analyse scrupuleuse de nos opérations intellectuelles, et de leurs résultats. Il crut que si l'on entreprenait d'expliquer toutes nos connaissances, et de les prouver toutes, on les rendrait toutes problématiques; et nommément qu'on ne pourrait jamais

Digitized by Google

prouver ni l'existence des corps, ni celle d'une intelligence suprême. Il prit le parti de définir les premières vérités, en disant que *ce sont des propositions si claires, qu'elles ne peuvent être prouvées ni combattues par des propositions qui le soient davantage*, et de s'en rapporter sur leur certitude à ce qu'il appelle le *bon sens*, *le sens commun*, au *consentement unanime de tous les hommes jouissant de leur raison*, et à d'autres caractères aussi vagues et aussi peu démêlés.

Partant de ces données, il a présenté un aperçu des principales de ces vérités premières; et c'est à quoi se réduit sa *Métaphysique*. Ensuite il a montré dans sa *Logique* comment nous en tirons toutes les *vérités de conséquence*. C'est en cela, suivant moi, qu'il a le mieux réussi; mais une chose, à mon avis, digne de remarque, c'est qu'il a refait à deux fois cette Métaphysique et cette Logique, d'abord pour donner une idée préliminaire du

Digitized by Google

sujet, et le mettre à la portée de tout le monde, et ensuite pour le traiter avec plus de science et de profondeur. Or il se trouve que ce sont les deux versions soi-disant superficielles, qui sont les meilleures; ce qui vient, je crois, de ce qu'étant très occupé de se rendre clair, il s'est un peu mieux entendu lui-même. Ajoutons pourtant que ni une fois ni l'autre, il n'est arrivé à une véritable clarté; et qu'il a laissé à Condillac la gloire de découvrir la source de toute lumière dans une meilleure analyse de la pensée, sans pouvoir s'en attribuer la moindre part.

Néanmoins je regrette beaucoup que Condillac, dans ses profondes et sagaces méditations sur l'intelligence humaine, n'ait pas fait plus d'attention aux idées du père Buffier. Il y aurait rencontré deux ou trois aperçus peut-être mal démêlés, mais qui lui auraient été très utiles; et ce sont eux qui sont cause que j'ai fait mention ici de cet auteur: il aurait trouvé

Digitized by Google

dans sa Grammaire que le *nom* ou ce qui en tient lieu, est toujours le *sujet* de la proposition; que *le verbe en est l'attribut;* et que les autres élémens de la proposition (ou comme on dit, les autres parties d'oraison), ne sont que des modifications de ceux-là, ce qui jette un grand jour sur l'acte de juger. Il aurait vu dans la Logique que c'est le sujet d'une proposition qui en contient l'attribut; que l'idée attribuée n'est jamais qu'une circonstance de l'idée à laquelle on l'attribue: et qu'une série de propositions n'est légitime et ne mène à une conclusion vraie, qu'autant que tous les attributs renferment successivement l'attribut qui les suit, et que, par conséquent, le dernier attribut, celui de la dernière proposition, est renfermé dans le sujet de la première. Il est vrai qu'il aurait trouvé cette vérité exprimée d'une manière vacillante et embrouillée, par l'obstination avec laquelle l'auteur se refuse à distinguer, comme MM. de Port-

Digitized by Google

Royal, la compréhension et l'extension de chaque idée. Mais son bon esprit aurait achevé de dégager les inconnues, et ces observations lui auraient fait voir la *proposition* sous un autre aspect : surtout elles l'auraient empêché de se préoccuper de cette idée d'*identité* qui jette tant de louche sur toutes ses explications, et qu'il est obligé de finir par appeler lui-même une *identité partielle*, c'est-à-dire une *fausse identité*. Du moins est-il certain que pour ma part, je suis fort fâché de ne connaître que depuis très peu de temps ces opinions du Père Buffier *; si je les avais vues plu-

* C'est par ces opinions qu'il a mérité, suivant moi, que Voltaire, cet homme si éminemment sagace dans ses jugemens de tous les genres, ait dit dans son Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV : « Il y a dans ses traités de Méta- » phisique des morceaux que Locke n'aurait pas « désavoués, et c'est le seul jésuite qui ait mis

Digitized by Google

tôt énoncées quelque part, elles m'auraient épargné beaucoup de peines et d'hésitations.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui instruits par tous les efforts heureux ou malheureux de nos devanciers, et éclairés par les admirables analyses de Condillac, nous sommes conduits à voir avec évidence, que *sentir* est notre existence toute entière, et que *juger* n'est encore que démêler une circonstance dans une percep-

« une philosophie raisonnable dans ses ouvrages. »

J'aurais du faire un article pour Voltaire dans l'histoire de la science. Car il est au moins fort douteux que Locke eût porté Condillac au point où il s'est élevé si Voltaire n'eût existé entre eux deux.

Voyez toutes ses discussions avec le roi de Prusse. Sa métaphysique, ses lettres philosophiques et ses réfutations de Leibnitz et de Wolf, et surtout le philosophe ignorant.

Digitized by Google

tion antérieure, c'est-à-dire, sentir distinctement une partie de ce qu'on avait senti d'abord confusément. Nous avons pu en conséquence exposer nettement le mécanisme de la formation successive de toutes nos idées, et celui de leur traduction dans le langage; et par suite nous pouvons et nous devons expliquer sans ambiguité en quoi consiste la certitude ou l'incertitude de tous nos jugemens, et la vérité ou la fausseté de toutes nos propositions. C'est ce que nous allons tâcher de faire : si nous n'y réussissons pas, ce sera purement et uniquement notre faute; car la vérité est à découvert, il ne reste qu'à la saisir. Le but de ces préliminaires était de montrer par quels chemins nous sommes arrivés à cet heureux état de la science.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Si je n'ai pas manqué complètement le but que je me proposais dans le Discours préliminaire qu'on vient de lire, on doit avoir reconnu la justesse et l'importance de la distinction que j'ai établie entre la science et l'art logique. Ce coup d'œil rapide, jeté sur les ouvrages de quelques hommes, doit avoir montré suffisamment, 1° qu'Aristote, sans avoir fait presque aucunes recherches sur les principes de la science, s'est occupé uniquement de tracer les règles de l'art; qu'il les a combinées avec infiniment d'esprit et de finesse, mais qu'il les a fondées sur une base fausse; et qu'en conséquence il a tellement embarrassé et fourvoyé l'esprit humain, que celui-ci a été dix-huit cents ans, non seulement sans faire aucun progrès, et sans acquérir aucune connaissance réelle, mais encore faisant des pas rétrogrades, même dans les pays où on n'a pas cessé de le cultiver. 2° Que Bacon, bien qu'il ait vu et dit qu'il fallait refaire toutes les sciences, n'a cependant rien fait précisément pour créer ou renouveler la science logique, et que manquant lui-même à son admirable maxi-

Digitized by Google

me, que j'ai prise pour épigraphe, il s'est trop hâté de donner des préceptes de l'art, et n'a pas eu dans ce genre un succès digne de ses talens. 3° Que néanmoins la puissante impulsion qu'il a donnée, en portant tous les esprits vers l'étude des faits, nous a fait acquérir depuis lui de vraies lumières sur plusieurs points de la science logique, lumières suffisantes pour faire sentir une grande partie des vices de l'art ancien, mais non pour le réformer entièrement. 4° Qu'il faut aujourd'hui achever et compléter la science logique, et que c'est le seul moyen de rendre la marche de l'esprit humain sûre et rapide dans tous les genres de recherches, ce qui est l'objet et la perfection de l'art.

Maintenant qu'est-ce donc que cette *science logique?* Il faut en convenir, c'est uniquement la *Métaphysique*. Comment, me dira-t-on? est-ce que de tous temps on n'a pas étudié la métaphysique? et toutes les nations n'ont-elles pas eu des métaphysiciens? Ce serait peut-être le cas de répondre à peu près comme Hobbès, au sujet des philosophes de la Grèce *; sans doute il y a eu de tout temps et partout des hommes qui s'appelaient ainsi. La preuve en est qu'on s'est souvent moqué d'eux, et qu'on a fini, sinon par les chasser de leur pays, comme les philosophes dont parle Hobbès, du moins par les exclure du nombre des vrais savans; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait existé nulle part une vraie métaphy-

* *Voyez* l'épître dédicatoire de ses Élémens de Philosophie, au commencement de sa Logique, dans la seconde partie de ce volume.

sique. Il y a eu et il y a encore un certain fantôme imposant en apparence, et ressemblant en quelque sorte à la métaphysique, quoiqu'il ne soit composé que de supercheries et de vilenies. Les hommes peu avisés l'ont pris pour une vraie science, et ont regardé ceux qui l'enseignaient comme des professeurs de sagesse, quoiqu'ils fussent tous d'avis différens, etc., etc. Mais sans me permettre les sarcasmes du philosophe anglais, je dirai que l'ancienne métaphysique, ne ressemble pas plus à celle dont je parle, que l'Astrologie ne ressemble à l'Astronomie, et l'Alchimie à la Chimie; que celle-ci, ou la science logique, ne consiste que dans l'étude de nos opérations intellectuelles et de leurs effets, et que, pour me servir encore d'une expression de Hobbès, elle est l'exorcisme le plus propre à dissiper et à anéantir cette *empusa*, cette vieille chimère métaphysique, non pas en la combattant directement, mais en y portant la lumière.

La vraie métaphysique ou la théorie de la logique n'est donc autre chose que la science de la formation de nos idées, de leur expression, de leur combinaison et de leur déduction; en un mot, ne consiste que dans l'étude de nos *moyens de connaître*. Les philosophes anciens ne se sont pas doutés de cette vérité : ceux du moyen âge n'étaient pas capables de la découvrir. Elèves ignorans des Grecs, ils ont cru sur leur parole, que comme métaphysiciens ils devaient expliquer l'origine du monde, la nature de la cause première, l'essence des corps, celle des esprits, enfin toutes les choses qu'évidemment nous

Digitized by Google

ne pouvons pas savoir*; et que, comme logiciens, ils ne devaient s'appliquer qu'à l'escrime propre à désarmer ceux qu'ils ne pouvaient convaincre. Peu contens encore et avec raison de l'efficacité de cet art qui embarrasse, mais n'éclaire ni ne persuade ceux qui doutent, ils ont intéressé la religion chrétienne au maintien de leurs décisions, et l'ont fait intervenir dans toutes les

* Plus je réfléchis sur la métaphysique des philosophes grecs, plus je me persuade qu'ils ne sauraient en être les inventeurs. Ces spéculations abstruses et dénuées de fondement n'ont pas pu se coordonner, et devenir un système chez une nation vive, libre et communicative, où chaque penseur est pressé de faire part de ses idées, et recueille à mesure toutes les objections. Le ridicule eût, à chaque pas, fait justice de l'absurdité, et même de la seule témérité. Elles doivent donc être nées, et avoir pris de la consistance dans des têtes de rêveurs solitaires et respectés, et par conséquent être originaires de pays où l'étude et la culture des sciences étaient le partage exclusif d'une caste privilégiée, séparée de la société, et dominante. Elles doivent venir de l'Asie et de l'Egypte, et n'avoir acquis quelque crédit, parmi les Grecs, qu'à la faveur de la considération qu'on a toujours partout pour les systèmes qui viennent de loin. La métaphysique indigène de la Grèce est évidemment pour moi la théologie de ses poètes; l'autre a dû nécessairement y être importée. C'est aussi, ce me semble, ce que prouve tous les jours davantage l'étude des antiquités orientales, à mesure qu'elle est mieux cultivée.

Par les mêmes raisons, entre les nations modernes, c'est chez les Français que cette métaphysique, qui a besoin, pour se soutenir, de l'obscurité et de l'autorité, a dû être rejetée d'abord. Avec de l'esprit et de la liberté, quand on n'a que de l'imagination, on doit se livrer à la Mythologie des poëtes. Quand on commence à avoir de vraies connaissances, on doit en venir à la saine métaphysique, c'est-à-dire, à l'étude de soi-même et de ses moyens de connaître.

Dans tous les genres, les hommes qui sont à l'abri de la contradiction, sont rarement préservés de l'erreur, parce qu'ils ne sont pas avertis du moment où ils s'égarent. Telle est la loi de la nature.

Digitized by Google

discussions philosophiques. Semblables au gouvernemens qui, quand ils renoncent à se concilier la faveur publique, tournent toute leur attention vers leurs citadelles et leur artillerie, c'est réellement l'empire de la force qu'ils ont transporté dans le domaine propre de la persuasion. Ils ont été subtils et cauteleux parce qu'ils ne pouvaient pas être lumineux. Ils ont été violens et tyranniques parce qu'ils n'étaient pas eux-mêmes plainement satisfaits de leurs moyens de défense; car, comme l'a très bien remarqué Saint-Lambert, jamais on ne commence à s'échauffer dans la dispute que quand on commence à être embarrassé de trouver ce que l'on doit répondre. C'est, je crois, au sentiment contraire plus encore qu'à leurs principes, qu'est dû le calme et la tolérance qui caractérisent les philosophes modernes. Ils se sentent sûrs des suffrages des hommes impartiaux qui assistent aux débats: cela les tranquillise, et ils attendent du temps le triomphe de la raison *.

Aussi quoique le respect universel pour les ar-

* Vous êtes étonné, disait un sage Indien, qu'un prêtre de Wisnou ne puisse pas rester chez lui, et qu'un philosophe ne puisse pas en sortir; qu'en général l'un recherche l'agitation et l'intrigue, et que l'autre chérisse la paix et la retraite. C'est que pour qu'un homme soit tranquille et calme, il faut qu'il obéisse à sa conviction; et pour qu'il le soit constamment, il faut que cette conviction soit de nature à n'être pas troublée par des retours de doutes désolans, et d'incertitudes invincibles.

On ne connait pas assez le bonheur de n'obéir qu'à sa conscience, après l'avoir suffisamment éclairée. Il n'y a ni bien-être ni repos, pour quiconque a un besoin pressant de s'appuyer sur l'opinion d'autrui pour soutenir la sienne.

Digitized by Google

rêts des métaphysiciens des temps de barbarie ait été poussé jusqu'à la stupidité, il n'a pas suffi encore pour les rassurer. Toutes les fois qu'il s'est élevé des doutes sur une de leurs opinions, ils ont constamment fait ce que font tous les jours les gens grossiers, quand ils viennent de vous dire une chose inintelligible, et que vous leur en demandez l'explication. Ils sentent confusément que vous ne l'avez réellement pas comprise ni eux non plus; ils veulent se persuader que vous ne l'avez pas entendue ou pas écoutée. Ils la répètent avec impatience dans les mêmes termes ou dans des termes équivalens, en criant à tue-tête, en disant que cela est clair, et en faisant des imprécations contre ceux qui n'en conviennent pas. Tout a ainsi retenti pendant dix-huit cents ans des cris de l'Ecole, et, s'il est permis de se servir de cette expression, tous les esprits en ont été assourdis.

La raison ne parle ni si haut, ni si vite. Pour que sa voix douce et lente pût se faire entendre, il fallait d'abord que le silence se fît. C'est ce qu'ont opéré nos grands hommes du commencement du dix-septième siècle. Bacon et Descartes en proclamant que la dialectique n'est bonne à rien, ont réduit les scolastiques à se taire ou du moins à n'être plus écoutés. S'ils ne les ont pas réfutés directement, ils les ont discrédités. En montrant que la vraie science consiste dans la connaissance des faits et non dans celle des argumens, ils ont tourné l'attention d'un autre côté; et bientôt l'étude des faits a produit des vérités nouvelles qui ont dissipé d'anciennes er-

Digitized by Google

reurs : et la vue des succès obtenus par ce chemin nouvellement ouvert, a dégoûté de l'ancienne route. Seulement il est resté dans les esprits la prévention que la métaphysique ne se rencontre que sur cette voie d'égarement *, et que par conséquent il n'y a point de métaphysique réelle, ni d'autre art logique que de s'accoutumer à bien raisonner, sans chercher ni pourquoi ni comment.

Cependant la recherche assidue des faits de tous les genres a fini par donner des connaissances réelles sur les phénomènes de l'entendement humain, comme sur les autres phénomèmes de la nature, et par apprendre même quelques-uns de leurs rapports avec tous ceux de la matière morte et animée. Les observations se sont étendues et multipliées au point de se confirmer réciproquement, et de s'enchaîner de manière à former déjà un corps de doctrine suivi et satisfaisant, pour quiconque veut de bonne foi se donner la peine de s'en instruire. On peut même dire qu'aucune autre partie de l'histoire de la nature ne nous est connue avec autant de détail; et que si dans celle-là il reste encore tant de choses que nous désirions pénétrer, c'est d'abord parce qu'elle est d'une importance à nulle autre pareille, et ensuite parce qu'il est dans la nature de l'esprit humain que plus il approfondit un sujet, plus il y trouve de questions

* Cela est vrai de la métaphysique ancienne, mais cela ne l'est pas de la science de l'entendement (l'Idéologie), qui n'était pas encore connue.

Digitized by Google

à résoudre dont il ne se doutait pas ; et plus il y rencontre de découvertes à faire dont il ne soupçonnait pas même la possibilité ni l'utilité. Il n'y a qu'à voir à quelle multitude de spéculations a donné lieu la seule idée de nombre, et quels effets inespérés il en est résulté.

La science de l'entendement, la théorie de la Logique, a d'abord été cultivée en silence par un petit nombre de penseurs, désireux seulement de n'être pas tourmentés. Elle s'est ensuite répandue peu à peu parmi les bons esprits : et quoiqu'elle ne fût encore ni complète ni parfaite, elle a fait obscurément beaucoup de bien en écartant provisoirement un grand nombre d'erreurs, en améliorant les traités pratiques de Grammaire, de Logique, et de Morale, et les livres didactiques de toute espèce, en simplifiant et rectifiant les méthodes et les procédés de tout genre, le tout sans être remarquée parce qu'elle n'était spécialement exigée pour aucun état de la société, quoiqu'elle soit utile à tous. Mais quand on l'a vue paraître avec éclat dans les rangs de l'Institut national, et dans les chaires des écoles publiques, quand on s'est aperçu que les questions dont elle s'occupe étaient l'objet de concours nombreux, quand enfin on a reconnu qu'elle était le sujet des méditations de beaucoup plus de personnes qu'on ne le croyait, la tourbe ignorante s'est persuadé au premier instant que c'était cette vieille chimère métaphysique, cette *empusa* d'Aristophane, comme l'appellent Bacon et Hobbès, que l'on voulait ressusciter. Il n'a pas manqué de gens qui, par

Digitized by Google

différens motifs, ont fomenté et accrédité cette erreur, et l'on s'est élevé de toutes parts contre un pareil projet. Puis quand il a été clair que c'était une science nouvelle dont il s'agissait, on a sans hésiter pris parti contre elle pour cette ancienne métaphysique tant décriée ; on a recommencé à admirer celle-ci chez les anciens et chez les étrangers; et l'on a attaqué la nouvelle, c'est-à-dire l'Idéologie, sinon avec les formes, du moins avec les clameurs de l'Ecole, parce qu'il a paru à beaucoup de personnes plus profitable et plus aisé de la proscrire que de l'apprendre. Inconnue d'abord, méconnue ensuite, puis persécutée, tel a été le sort de la science logique. Tout cela ne prouve point qu'il ne faille pas l'approfondir et la compléter. Voyons donc ce qui reste à faire pour y réussir.

Dans les deux volumes précédens, j'ai exposé comment je conçois l'action de nos facultés intellectuelles, la formation de nos idées, l'origine et les effets de leurs signes. Il me reste actuellement à expliquer en quoi consiste la combinaison et la déduction de ces mêmes idées, et comment se forment toutes nos connaissances. C'est cette dernière partie de la science, qui mérite plus spécialement le nom de logique ; mais on voit qu'elle est absolument illusoire, si elle ne suit pas rigoureusement des deux autres. Avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, je crois devoir revenir encore une fois sur ce que j'ai dit relativement au jugement, que j'ai toujours représenté comme un acte de notre esprit, par lequel nous voyons qu'une idée en renferme une autre,

Digitized by Google

en ajoutant que tous nos raisonnemens ne sont jamais que des séries de jugemens successifs, par lesquels nous voyons que cette seconde idée en renferme une troisième, celle-là une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière; en sorte que la première renferme cette dernière, ou que le raisonnement est faux.

Nous avons vu dans le Discours préliminaire, que jusqu'à Condillac on n'avait point analysé avec soin l'acte intellectuel appelé *jugement*. D'après un examen superficiel de nos idées, on s'était persuadé que ce sont les idées générales qui renferment les idées particulières, et que ce sont les propositions générales qui sont la source de la vérité des propositions particulières. En conséquence, pour s'assurer si une proposition douteuse est vraie, on pensait qu'il n'y a qu'a joindre son *attribut* à un *moyen terme* pour en former une proposition générale, que l'on appelait *majeure*, et ensuite joindre ce même moyen terme au *sujet* de la proposition mise en question, dans une autre proposition appelée *mineure*, et que si cette majeure et cette mineure sont vraies, la proposition dont il s'agit l'est nécessairement; et on croyait que c'est là tout l'artifice de nos raisonnemens, et la source unique de leur justesse.

Sans doute ce procédé est bon pour déduire une conséquence d'une proposition générale; mais premièrement il ne sert à rien pour s'assurer de la vérité de cette proposition générale; ainsi l'art est incomplet: et avant de s'occuper de la justesse de nos raisonnemens, il aurait fallu établir

Digitized by Google

en quoi consiste la justesse de nos jugemens; il aurait fallu analyser l'acte de juger. D'ailleurs, il n'est pas vraie que ce soient les idées générales qui renferment les idées particulières, ni que ce soient les propositions générales qui soient la cause et la source de la vérité des propositions particulières. Nous avons expliqué comment ces opinions sont fausses et contraires aux faits, et pourquoi en les adoptant on ne peut se faire aucune idée nette des opérations de notre intelligence, ni assigner aucun vrai principe de certitude à nos connaissances, qui pourtant en ont un.

Condillac en avait jugé de même, et avait pris un autre parti. Il a remarqué que partant de cette supposition, que ce sont les idées générales qui renferment les idées particulières, les dialecticiens, pour être conséquens, auraient dû toujours dire que c'est l'attribut de la conclusion qu'en effet ils appellent le *grand terme*, qui renferme son sujet qu'ils appellent le *petit terme*; et que cependant le plus souvent ils donnent pour cause de la justesse du syllogisme, cette maxime, que *le grand terme et le petit terme sont égaux au moyen, et que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles*, ou comme s'exprime Hobbès, que *les trois termes sont les noms d'une même chose* * Condillac a cru qu'en cela les logiciens avaient été entraînés par la force de la vérité: et cela l'a conduit à penser et à dire que tous nos

* *Voyez* sa Logique, chap. 4, §. 8.

jugemens sont des espèces d'*équations* algébriques, et nos raisonnemens des suites d'*équations*; et que les deux idées comparées dans une équation et dans un jugement justes, sont *identiques*. A la vérité, il s'est senti obligé d'avouer que cette identité n'est que *partielle*, mais il n'en a pas moins été jusqu'à soutenir qu'on peut dire avec vérité, que le *connu* et l'*inconnu* sont une seule et même chose.

Je dois le déclarer avec franchise : je crois encore tout cela faux. Cette manière de s'exprimer ne peint point la véritable opération de notre esprit dans l'acte de juger : elle est inexacte : et elle conduit nécessairement à une conclusion révoltante, parce qu'elle est fondée sur un véritable renversement d'idées que voici.

La faculté de juger ne dérive point de la faculté de faire des équations; mais au contraire nous n'avons le pouvoir de faire des équations que parce que nous avons la faculté de juger, c'est-à-dire, de percevoir le rapport de deux perceptions. On ne peut donc pas dire qu'un jugement est une espèce d'équation : mais on peut et on doit dire au contraire qu'une équation est une espèce particulière de jugement, qui consiste toujours à sentir, à percevoir, que dans l'idée que l'on a d'une quantité, est comprise l'idée que cette quantité est égale à une autre quantité exprimée différemment. C'est un jugement dont l'attribut est toujours l'idée *être égal*. *

* Je demande instamment que l'on se rappelle que dans la

En prenant la chose de ce sens, qui est le vrai, on voit pourquoi l'on peut appeler cette sorte de jugement, des équations; et pourquoi l'on peut dire que leurs deux termes sont égaux : c'est qu'il ne s'y agit jamais que de considérer des idées de quantité, et de prononcer qu'une de ces quantités est égale à une autre. Car quand je dis que x est égal à a^2, est égal au quarré de 12, est égal à 12 multiplié par lui-même, est égal à 144, je ne considère jamais dans x que la quantité qu'il représente, et je n'en dis jamais autre chose, si ce n'est que cette quantité est égale à une autre. Mais c'est là un cas particulier de nos jugemens : et ce qui est vrai de l'espèce, n'est pas vrai du genre. Cela est si certain que, sans sortir des idées de quantité, quand je dis seulement que x est double de b, on ne peut appeler ce jugement une équation, quoiqu'il en redevienne une, si je dis que x est égal à $2b$. A plus forte raison quand je dis cet arbre est beau, est sain, est vigoureux, assurément c'est forcer le sens de tous les mots, dénaturer toutes les expressions, et soutenir une chose égale réellement fausse, que de prétendre que je fais là une équation, et que je dis que l'idée de cet arbre est égale à l'idée de beauté, de santé, de vigueur;

Grammaire j'ai fait voir que le *verbe* est toujours *le véritable attribut* de la proposition, et que tout ce que l'on appelle ordinairement *l'attribut*, n'en est que le complément.

Si on ne se pénètre pas de cette vérité, je crois impossible de se faire jamais une idée juste de l'acte intellectuel appelé *jugement*. On voit que c'est ce qui a manqué aux auteurs et fauteurs de la doctrine syllogistique. *Voyez* les chapitres 1 et 2 de ma Grammaire.

Digitized by Google

ou que l'idée particulière que j'ai de cet arbre, est égale à l'idée générale que j'ai d'un être beau, sain, ou vigoureux. Dans ces jugemens, je vois et je dis seulement que dans l'idée particulière et individuelle que j'ai de cet arbre, sont comprises les idées générales d'être beau, d'être sain, d'être vigoureux; et qu'elles y sont comprises avec restriction de leur extension, c'est-à-dire, de la manière particulière dont elles conviennent à cet arbre, et non pas dont elles conviennent à un homme, à un cheval, ou seulement à un arbre d'une autre espèce.

En outre, quand on accorderait que nos jugemens peuvent être appelés des équations, il ne s'ensuivrait pas encore que leurs deux termes sont *identiques*. Cela est rigoureusement faux même des équations proprement dites. x n'est point identique avec a^2, avec le quarré de 12, avec 12 multiplié par lui même, avec 144. Il est égal à tout cela; mais il en diffère par l'expression, par la génération de l'idée, par ses propriétés, par les usages qu'on en peut faire. Encore moins peut-on dire que cet arbre que je juge successivement beau, sain, vigoureux, est successivement identique avec un être beau, un être sain, un être vigoureux. Si cela était, un être beau serait aussi identique avec un être vigoureux, ce qui n'est pas vrai. On peut à toute force soutenir si l'on veut, quoique cela ne serve qu'à égarer, que l'idée de cet arbre est égale *sous un certain rapport* à l'idée d'un être sain, etc. Mais ce n'est point là être identique. Deux êtres ou deux idées ne sont *identiques* que quand ils sont complètement égaux et semblables sous tous les rapports:

Digitized by Google

Il n'y a d'équations et de jugemens dont les deux termes puissent être dits identiques que ceux-ci, *x* est *x*, ou cet arbre est cet arbre, et tous les autres pareils. C'est pour cela qu'ils n'apprennent rien ; et qu'ils ne sont bons à rien, ni en Mathématiques, ni en Physique, ni en Morale, ni dans aucun cas quel qu'il soit *.

Aussi nous dit-on que l'identité dont il s'agit n'est que *partielle*. Mais que signifie cette expression? Identité veut dire similitude parfaite et complète. L'épithète partielle jointe à identité veut dire qu'elle n'a lieu que partiellement, qu'elle n'est pas entière. Ainsi, *une identité partielle* signifie une *similitude complète, qui n'est pas complète*, c'est-à-dire, une identité qui n'est pas une identité, qui n'est qu'une similitude. C'est un véritable *non sens*; car deux êtres ou deux idées ne sont pas identiques pour avoir quelque similitude, quelque ressemblance sous certains rapports, mais pour être véritablement pareils en tout.

* On peut même dire avec raison, que même dans ces jugemens, les deux termes ne sont point encore vraiment identiques. Car dans cette proposition *x* est *x*, le premier terme est *x*, et le second est *être x*. Or l'idée *être x* n'est point la même chose que l'idée *x*. Elle n'en est qu'une partie. *x* a encore bien d'autres propriétés que celle d'être *x*; on en peut dire bien d'autres choses; il peut être le sujet de bien d'autres propositions. Celle-ci est puérile et insignifiante, non pas parcequ'elle répète exactement deux fois la même chose, mais parce qu'il est trop manifeste que dans l'idée de *x*, est comprise l'idée d'*être x*, et que cela ne vaut pas la peine d'être dit. On voit donc que quand on analyse bien l'acte de juger, on trouve qu'il n'y a absolument aucun jugement dont les deux termes soient rigoureusement *identiques*.

Digitized by Google

Si cette vérité avait besoin de preuves, rien ne l'appuierait mieux que cette étrange assertion que le *connu* et l'*inconnu* sont une seule et même chose ; car elle suit rigoureusement de la doctrine que je combats : et certainement il n'existe pas de proposition plus manifestement fausse. Quoi ! l'on peut prétendre qu'une idée connue et une idée inconnue sont une même chose pour l'être qui pense. Mais si cela est, faire une découverte, c'est donc ne rien faire ; trouver un rapport entre deux êtres, c'est donc ne rien apprendre; porter, sentir un jugement, c'est donc ne rien sentir, ne rien percevoir. Il y a plus ; les idées n'existent que dans la pensée; une idée inconnue à celui qui pense, n'existe réellement pas. Ainsi, dire que le connu et l'inconnu sont une même chose, c'est dire qu'une chose qui existe et une chose qui n'existe pas, sont une même chose. Il est vrai que dans ce langage on doit dire que l'*être* et le *néant* sont identiques, à cela près de la négation qui détruit l'existence de l'*être*. Mais en vérité cela révolte.

Non, j'en demande pardon à Condillac que je révère, rien de tout cela n'est soutenable. Il a été conduit à ce faux système par l'envie de ne pas révoquer en doute la mauvaise raison fondamentale que l'on donnait de la solidité des argumens syllogistiques, dont en effet les résultats sont toujours vrais, *quand toutefois on prend d'ailleurs toutes les précautions nécessaires* ; et il y a encore été poussé par une autre erreur généralement répandue avant lui, et que lui-même a signalée et

fortement ébranlée, mais qu'il est bon de rappeler ici.

Parce que les vérités de la science des nombres et de celle de l'étendue sont d'une certitude complète, on croyait, et les gens peu instruits croient encore, que c'est aux sciences mathématiques à guider la Logique et à nous apprendre à raisonner. Cependant c'est tout le contraire. On peut bien chercher dans l'Algèbre et dans la Géométrie, des exemples de bons raisonnemens, parce que, par toutes les raisons que nous avons dites souvent, c'est dans ces matières qu'il est le plus aisé de faire des applications heureuses des principes logiques. Mais il ne faut pas vouloir tirer de ces sciences, les principes eux-mêmes, car ils n'y sont pas. On ne peut les trouver, ces principes, que dans l'observation de nos facultés intellectuelles. Ainsi, c'est au contraire la théorie de la Logique fondée sur l'observation de ces facultés, qui doit nous montrer les causes des succès et des erreurs des raisonnemens mathématiques, comme de tous les autres : et ce sont, comme dit Bacon, ces sciences elles-mêmes qu'il faut faire comparaître devant le tribunal de la critique logique, pour y rendre compte des motifs de leurs procédés et de leurs décisions, et pour qu'il y soit prononcé sur leur fausseté ou leur justesse.

Nos jugemens ne sont donc pas des équations. Les deux termes d'un jugement ne peuvent donc en aucune manière être dits équivalens l'un à l'autre. Cela n'est pas vrai, même de ceux de nos jugemens que nous appelons des *équations*. Nous leur donnons ce nom parce que leur attribut est

Digitized by Google

toujours *être égal*, quoique d'ailleurs l'attribut et le sujet diffèrent l'un de l'autre par toutes leurs autres propriétés. Enfin, aucun de nos raisonnemens, pas même ceux des Mathématiques, ne doit être regardé comme une succession d'égalités ou d'équations, à prendre ce mot dans toute sa rigueur, ni comme une série de termes identiques.

Au reste, cette théorie de Condillac est déjà très supérieure à celle qui l'a précédée. Elle évite l'inconséquence qu'il y avait à appeler l'un des deux termes d'une proposition le *grand terme*, et l'autre le *petit*, et à dire ensuite que ces deux termes sont égaux à un troisième et égaux entre eux. Elle a de plus l'avantage immense de rendre raison de la justesse du jugement en même temps que de celle du raisonnement. Les partisans de la doctrine syllogistique ne se sont point élevés jusque là. Ils ne sont point remontés jusques à la théorie du jugement : aussi sont-ils réduits à dire que les propositions évidentes le sont par elles-mêmes, que ce sont les plus générales qui sont dans ce cas, et qu'il ne s'agit jamais que d'en déduire des conséquences légitimes. On voit donc que Condillac a fait un grand pas, et on doit lui en savoir beaucoup de gré ; mais je suis convaincu qu'il s'est arrêté à la moitié du chemin, en faisant les deux termes de la proposition égaux entre eux, et que le vrai est de dire que c'est l'ancien petit terme qui est réellement le grand ; que dans tous nos jugemens quelconques, l'extension des deux idées comparées étant la même, parce qu'elle est toujours égale à celle du sujet, l'opé-

Digitized by Google

ration intellectuelle consiste à sentir que le sujet comprend l'attribut; et que nos raisonnemens sont des séries de jugemens successifs par lesquels on voit que ce premier attribut en comprend un second, le second un troisième, et ainsi de suite, en sorte que le premier sujet renferme le dernier attribut.

A cette occasion, je dois remarquer que telle est la marche constante de notre esprit. Il commence presque toujours par les opinions les plus erronées; et ce n'est que par des réformes successives qu'il se rapproche petit à petit de la vérité. Cela doit être, car il y a mille manières de se tromper, contre une de rencontrer la vérité; et on ne juge bien des objets qu'à mesure qu'on en connaît tous les détails et qu'on les a observés sous toutes leurs faces, ce qui est l'ouvrage du temps.

Dussé-je paraître m'écarter de mon sujet, je ne puis me refuser à donner ici beaucoup d'exemples de ce fait. On ne saurait les trouver déplacés au commencement d'un traité de Logique, puisque rien n'est plus capable de nous apprendre à nous défier de tous nos premiers apperçus, et de nous montrer que *la cause prochaine et pratique de toutes nos erreurs est notre précipitation à juger*, malheur d'autant plus grand qu'il est fréquemment inévitable, et que pourtant un seul jugement faux en fait naître beaucoup d'autres, qui souvent subsistent bien long-temps encore après que le premier est rectifié. Il n'y a point de science qui ne fournisse un grand nombre de preuves de

ce fait ; on en trouvera de différentes espèces dans la note ci-jointe *.

Quelque opinion que l'on ait sur plusieurs des

* *En Astronomie*. Nous jugeons d'abord que le soleil se meut autour de nous ; puis nous reconnaissons que c'est nous qui nous mouvons autour de lui ; et enfin nous découvrons que peut-être il se meut autour d'un autre centre dont nous n'avions pas d'idée. Il paraît de deux pieds de diamètre ; on l'a jugé bientôt plus grand ; et à mesure qu'on l'a mieux connu, on a toujours ajouté à sa grandeur. Nous jugeons la terre en repos ; elle a un mouvement rapide. Elle paraît plate ; elle est ronde. On croit d'abord que les bornes de l'horizon sensible sont ses limites ; on la juge ensuite immense, et le centre de l'univers ; et enfin on voit qu'elle n'est qu'un point dans un coin de l'espace. La lune nous paraît plus grande que les étoiles ; elle est incomparablement plus petite. Nous la jugeons tantôt plus grande, tantôt plus petite ; elle est toujours la même. Nous commençons par croire le ciel une voûte solide, un firmament auquel les astres sont attachés ; nous apprenons que c'est un espace immense très peu rempli de matière. Tout cela nous paraît d'abord tout près de nous, et presque sur nos têtes ; et petit à petit nous arrivons à reconnaître autant au dessous qu'au dessus de nous, des distances qui effraient et surpassent même notre imagination, etc., etc.

En Physique. Le rivage nous paraît marcher, tandis que c'est nous et notre bateau qui marchons. (Ce qui prouve, soit dit en passant, que si les mouvemens qu'opère notre individu ne causaient aucune sensation, nous ne nous en serions jamais aperçus, ou nous les aurions attribués à d'autres êtres que nous, si nous étions parvenus à en reconnaître, ce que je ne crois pas.) Nous jugeons l'air pesant quand nous sommes accablés ; c'est alors qu'il est léger. Nous jugeons d'abord les caves plus chaudes en hiver qu'en été ; ensuite nous les croyons de la même température toute l'année ; et enfin nous voyons, par le thermomètre, qu'elles varient comme l'atmosphère, mais moins, ce qui suffit pour changer la proportion. Notre premier jugement est que l'impulsion est la seule cause du mouvement ; nous voyons ensuite qu'il n'y aurait jamais impulsion sans quelque attraction antérieure : car d'où partirait-elle ? Nous jugeons que la matière est naturellement inerte ; nous la croyons ensuite indifférente au mouvement et au repos : puis nous voyons que la tendance au mouvement lui est essentielle et constamment unie ; qu'il n'y a jamais de repos absolu, et

exemples cités dans cette note, je me flatte que

jamais même de repos relatif que quand la tendance au mouvement est contenue ; et que si cela n'était pas ainsi, il n'y aurait jamais de mouvement nulle part, etc.

En Chimie. Quand les corps cessent d'être combustibles, nous jugeons qu'ils ont perdu leur principe inflammable, le phlogistique : il se trouve qu'ils n'ont rien perdu, qu'ils ont acquis l'oxigène dont ils étaient avides. Nous jugeons que la flamme et la chaleur sortent du bois qui brûle : elles sortent principalement de l'air qui s'y combine. Nous jugeons la chaux vive plus composée que le carbonate de chaux ; elle est plus simple, les chaux métalliques plus simples que les métaux ; elles sont plus composées, etc.

En Mathématiques. Même dans les spéculations sur les quantités où les idées sont absolument abstraites, et sans relations à aucun être particulier, et où par conséquent elles peuvent et doivent ne contenir rien que ce qu'on y a mis à volonté, quand il paraît un nouveau sujet de méditation, les premiers jugemens que nous en portons, sont ordinairement faux. On invente la théorie du calcul des fluxions et des limites; on croit d'abord ne pouvoir la fonder que sur l'idée de l'infini. Un génie vient ensuite qui montre que bien que juste, elle pose sur une base ruineuse, et qu'elle n'est réellement élémentée que quand on la considère comme la continuation du calcul des quantités finies, etc.

En Economie politique. Quand on commence à y porter ses regards, on croit d'abord que c'est une hydre de combinaisons des plus compliquées. On en est étonné comme on l'est au premier aspect, de la multitude des étoiles dans la voûte céleste. Ensuite il se trouve que la science de la richesse des nations n'est pas autre chose que la bonne et simple économie d'un particulier ; qu'il ne s'agit que de faire le plus possible du travail le plus utile et le plus demandé, et de ne pas consommer plus que ce qu'on peut se procurer par ce travail ; que si une nation (comme un individu) ne fait rien, elle ne pourra subvenir à ses besoins, et se détruira par indigence ; que si elle ne fait que du travail le plus commun, le moins bien combiné, et le moins apprécié, elle vivra misérablement, et sa mutiplication sera bornée à proportion de ses moyens d'existence ; que si elle fait beaucoup de travail précieux, et bien dirigé, elle jouira, prospérera, et s'accroîtra ; et que si même, dans ce cas, elle consomme beaucoup en surperfluités, et dépense encore beaucoup en agens et en serviteurs (entendez gouvernans, administrateurs, juges, défenseurs, privilégiés entretenus chèrement, etc.), elle retombera dans la détresse et la mal-

Digitized by Google

l'on conviendra avec moi, et c'est ce qui m'im-

aisance. On commence par se persuader qu'il y a des propriétaires et des non propriétaires qui ont des intérêts bien différens. On voit ensuite que tout le monde est propriétaire; qu'il n'y a d'autres propriétés que les facultés physiques et intellectuelles de chacun, que le travail qui en est l'emploi, et que les résultats de ce travail et l'accumulation de ses produits; et que même pour l'homme qui n'est propriétaire que de ses bras, sans intelligence ni avance, cette propriété est encore augmentée pour lui par l'état de société, quelque détestable qu'il soit, puisqu'elle fournit plus amplement et plus sûrement à la satisfaction de ses besoins, que dans l'état d'anarchie et de guerre avec ses semblables, et même que dans l'état d'isolement, que d'ailleurs on ne peut pas se procurer à volonté. On croit d'abord que c'est l'argent donné qui fait le plus de bien; c'est l'argent prêté. En général, le premier sert à consommer, et le second à produire. On croit que c'est le prodigue qui fait vivre le plus d'hommes; il se trouve que c'est l'économe. On croit que l'invention d'une machine va diminuer la population; il se trouve qu'elle l'augmente. On croit qu'il est bien avantageux à une nation de faire de tout chez elle; on voit ensuite que c'est comme si un cultivateur voulait faire venir toutes sortes de productions dans un champ qui n'est propre qu'à une, ou comme un manufacturier qui voudrait faire tous ses outils et toutes ses matières premières lui-même, pour ne pas les acheter. On croit que ce sont les réglemens qui favorisent et dirigent bien l'industrie; on découvre qu'ils la gênent, l'étouffent, ou la rendent moins fructueuse, etc., etc.

En Morale. La première idée qui se présente est que l'intérêt et le devoir sont deux choses opposées; on reconnaît ensuite que ce sont une seule et même chose, et que c'est pour son intérêt propre qu'on doit bien se conduire avec les autres. On croit qu'il faut supposer en nous un sens particulier pour expliquer la naissance de certains sentimens, qu'on appelle *moraux* par excellence; mieux examinés, on voit qu'il naissent naturellement de nos idées, comme nos idées de nos sensations. On se figure d'abord la morale, pour ainsi dire, comme un code de lois, qui condamne chacun dans ses différends avec ses semblables; on découvre après, que c'est un recueil des conseils qui conduisent chaque individu à faire le meilleur usage de ses facultés de tout genre, et à être heureux. On s'imagine la fortifier beaucoup en l'appuyant sur l'idée d'une vie à venir; on voit ensuite que, comme toutes les autres sciences,

porte actuellement, que dans un jugement, c'est

elle fait d'autant plus de progrès, en théorie et en pratique, qu'on la sépare plus soigneusement de la Théologie, etc.

En Idéologie. Nous commençons par croire que la première chose à faire est de chercher à découvrir la nature du principe pensant; nous reconnaissons ensuite que cela est indifférent, et qu'il ne s'agit que d'en étudier les effets. Nous jugeons que pour connaître la pensée, il faut connaître son créateur; il se trouve qu'il faut examiner la créature. Nous commençons par fonder l'Idéologie sur la Théologie; elle ne réussit qu'en la fondant sur la Physiologie. Nous jugeons qu'un être corporel ne peut penser; il se trouve qu'un être totalement incorporel ne pourrait penser du moins à notre manière, la seule que nous connaissions; car il ne pourrait être assuré que de sa propre existence, et non d'aucune autre. Nous jugeons que nos sens nous trompent, et que c'est notre jugement qui les rectifie; il se trouve que notre sentiment en lui-même est infaillible, qu'il ne peut pas ne pas être vrai, ne pas être ce qu'il est, et que l'erreur est toujours dans un des jugemens que nous en portons. Nous croyons d'abord que quand nos jugemens sont faux, c'est par la forme que nous leur donnons; puis nous découvrons que c'est toujours par la matière, c'est-à-dire, par la composition des idées comparées. Nous commençons par nous persuader qu'il faut qu'un langage tout fait nous ait été donné immédiatement par la Divinité; nous croyons ensuite que les signes de nos idées sont notre ouvrage, et le fruit d'une profonde réflexion; et enfin il se trouve que les premiers signes sont aussi une conséquence aussi *nécessaire* de notre organisation que les premières idées. Nous croyons qu'il a fallu beaucoup penser avant d'imaginer de créer des signes : le vrai est qu'on ne peut presque pas penser avant d'avoir des signes. Nous croyons que les défauts de nos idées viennent de leurs signes; ce sont les défauts des signes qui viennent de ceux des idées. Descendant dans les détails, nous jugeons au premier aperçu que l'idée générale renferme l'idée particulière, c'est l'idée particulière qui comprend l'idée générale; que c'est la proposition générale qui est la cause de la vérité de la proposition particulière, c'est le contraire. Enfin, nous croyons d'abord que c'est l'attribut d'un jugement qui mérite le nom de grand terme; nous jugeons ensuite que les deux termes sont égaux; et définitivement nous voyons que c'est le sujet qui renferme l'attribut, et que c'est l'attribut qui est le petit terme, etc.

Je m'arrête ici, et ne multiplierai pas d'avantage ces citations

Digitized by Google

le sujet qui comprend l'attribut, et que dans une série de jugemens, les différens attributs comprennent successivement celui qui les suit.

Voulant peindre cet effet d'une manière qui tombe sous les sens, j'ai dit quelque part * que cela ressemble à ces boîtes dans lesquelles, en les ouvrant, on en trouve une autre plus petite, dans celle-là une troisième, dans la troisième une quatrième, et ainsi successivement jusqu'à la dernière. Cette image est exacte; mais je crois qu'il serait encore plus juste de comparer la succession de nos jugemens qui constitue un raisonnement, à ces tuyaux de lunettes qui sont renfermés les uns dans les autres, et que l'on en tire successivement; en sorte que toutes les fois que l'on en fait sortir un de dedans celui qui le recouvrait, il en devient une continuation, et le tuyau

d'illusions anciennes, corrigées par des découvertes postérieures. Il n'en fallait pas tant pour prouver que l'esprit humain commence le plus souvent par se tromper, et se réforme successivement. Je crains même que plusieurs des exemples que j'ai choisis ne soient peu propres à remplir cet objet, vu que bien des gens regarderont les opinions que je préfère, plutôt comme des erreurs que comme des vérités nouvelles. Mais je suis persuadé que cela vient uniquement de ce que les unes sont encore trop nouvelles, et que les autres n'ont pas été développées et prouvées comme elles peuvent l'être. J'en suis si convaincu, que je ne désespère pas d'en mettre le plus grand nombre hors de doute, avant qu'il soit peu; et en attendant, j'ai voulu les énoncer, parce que je me crois certain que quelque jour on me saura gré d'avoir soutenu ces prétendus paradoxes. C'est ce qui me fait espérer grâce pour cette digression, malgré sa longueur. Au reste, on peut la passer.

* Mémoire sur la faculté de penser, tome I, de l'Institut, p. 384. Ce Mémoire peut être utile à relire.

Digitized by Google

s'alonge d'autant. Car à chaque fois qu'on porte un nouveau jugement d'une idée, c'est-à-dire, à chaque fois que l'on voit qu'elle renferme une autre idée qu'on n'y avait pas encore remarquée, celle-ci devient un nouvel élément qui est ajouté à ceux qui composaient déjà la première, et qui en augmente le nombre.

On doit donc, suivant moi, se représenter chacune des idées qui sont dans nos têtes comme un petit groupe d'idées élémentaires réunies ensemble par des premiers jugemens, duquel, au moyen de tous les jugemens postérieurs que nous en portons, il sort continuellement dans tous les sens, des irradiations pareilles à ces tuyaux qui s'alongent. Ce petit groupe, quoique gardant toujours le même nom, celui qui en est le signe et le représente, change donc perpétuellement de figure et de volume, d'autant plus que souvent une nouvelle addition en détruit beaucoup d'autres plus anciennes; et cela fait varier continuellement ses rapports avec les autres groupes qui le touchent par différens points, et qui, de leur côté, éprouvent des altérations semblables. Cela peint très bien, à mon avis, ce qui se passe dans notre esprit tant que nous vivons, et la cause pour laquelle divers individus, et le même dans différens temps, portent des jugemens différens des idées exprimées par les mêmes signes; et cela complète ce que j'avais à dire sur la formation de nos idées, et sur le jeu de nos facultés intellectuelles.

Tout ceci étant bien entendu, il est temps d'entrer en matière. Nous voulons nous rendre compte de la combinaison et de la déduction de nos idées,

Digitized by Google

trouver la base et le fondement de toutes nos connaissances, et découvrir les caractères et les causes de la vérité et de l'erreur. La première chose à faire est donc de chercher s'il y a dans ce monde *vérité* et *erreur*, et ce que c'est que la *certitude*. Car jusques à présent nous avons étudié les phénomènes de notre intelligence, nous avons raisonné sur ces phénomènes le mieux que nous avons pu; mais nous n'avons pas encore dit en quoi consiste la cause première de toute certitude. Nous avons fait comme les hommes sont obligés de faire toujours. Ils commencent par agir, par se servir de leurs facultés; et c'est par l'usage même qu'ils en font, qu'ils apprennent à connaître leur efficacité. Nous avons donc eu raison d'employer nos facultés intellectuelles à s'observer et à se connaître elles-mêmes : mais actuellement que par la suite de cette analyse nous sommes arrivés à tâcher de déterminer la nature, l'étendue, et les limites de leur puissance, il est manifeste qu'il faut expliquer *pourquoi et comment nous sommes sûrs de quelque chose*. Cela est si indispensable, que l'on ne conçoit pas qu'on ait pu faire tant de traités de logique sans commencer par là. Pour moi, quand je songe que depuis des siècles les philosophes condamnent dédaigneusement leurs adversaires, les théologiens font brûler les leurs, les logiciens prescrivent à tous la manière dont ils doivent raisonner, et tout cela avant d'avoir établi, je ne dis pas d'une manière victorieuse, mais seulement d'une manière supportable, s'il y a quelque chose de certain dans ce monde, je suis d'un étonnement dont je ne puis revenir.

Digitized by Google

C'est donc là évidemment ce que nous avons à faire; voyons si nous pourrons y parvenir.

CHAPITRE II.

SOMMES-NOUS CAPABLES D'UNE CERTITUDE ABSOLUE? ET QUELLE EST LA BASE FONDAMENTALE DE LA CERTITUDE DONT NOUS SOMMES CAPABLES?

Nous venons de voir que les anciens logiciens s'étaient mépris sur la cause de la justesse de nos raisonnemens, et n'avaient pas été jusques à rechercher celle de la justesse de nos jugemens.

Condillac, pénétrant plus avant dans son sujet, est remonté jusques à l'examen de nos jugemens; et il a trouvé que la cause de leur justesse était en même temps celle de la bonté de nos raisonnemens. C'était déjà beaucoup faire que de donner une explication de la première de ces deux opérations intellectuelles, d'y rattacher la seconde, et de les faire dépendre toutes deux d'un principe commun. Mais nous avons vu que ce principe (l'identité des idées comparées) n'est pas encore parfaitement exact; et nous avons reconnu qu'un raisonnement n'est qu'une série de jugemens successifs dans laquelle l'attri-

Digitized by Google

but du premier jugement devient le sujet du second, et ainsi de suite; qu'un jugement consiste toujours à percevoir qu'une idée en renferme une autre; et que par conséquent un jugement est juste quand son sujet renferme son attribut, et un raisonnement l'est également quand le premier sujet renferme le dernier attribut. Nous sommes donc arrivés à avoir une connaissance précise et exacte de la nature du raisonnement, et même de celle du jugement.

Mais ce n'est point encore être parvenus jusqu'à la cause première de toute certitude. Car actuellement que nous savons que tout jugement consiste à percevoir qu'une idée en renferme une autre, il reste à découvrir si cela est réellement quand nous le croyons, et comment nous pouvons en être sûrs. Or, de même que nous n'avons pu trouver la cause de l'exactitude d'un raisonnement que dans les jugemens qui le composent, nous ne saurions découvrir la cause de la justesse d'un jugement que dans les idées qu'il a pour objet. L'examen de nos idées est donc un nouveau travail qui nous reste à faire.

On dit bien avec raison qu'il n'y a ni vérité ni fausseté, et par conséquent ni certitude ni incertitude dans une perception isolée quelconque, et que la certitude est une propriété, une qualité, qui n'appartient et ne convient qu'à un jugement ou à une série de jugemens, et qui leur appartient quand ils sont fondés sur des motifs solides et incontestables. Cela est vrai; mais ces perceptions isolées qui deviennent l'objet et la matière de nos jugemens ne sont point ordinairement des im-

pressions simples. Toutes ou presque toutes sont composées de nombreux élémens que nous avons réunis par différentes opérations intellectuelles, lesquelles sont toutes fondées sur des jugemens que nous avons portés. Ces jugemens étant susceptibles d'être vrais ou faux, ces idées sont susceptibles aussi d'être bien ou mal faites; et tous les jugemens postérieurs que nous en portons ne peuvent être que des conséquences de ceux en vertu desquels nous avons composé ces idées, et ne sauraient avoir qu'une certitude conditionnelle et de déduction. Il faut donc remonter jusques aux premiers élémens de ces idées, jusques à nos perceptions simples; il faut reconnaître si elles ont quelque chose de certain et ce qu'elles ont de certain. Il faut arriver jusques à un premier fait dont nous puissions prononcer avec assurance que nous en sommes sûrs; en sorte que ce premier fait soit la cause et la base de toute certitude, et que ce premier jugement (nous en sommes sûrs) soit la source et le fondement de tous les autres : car il n'y a qu'un premier jugement qui puisse être absolu; tous les autres ne sont jamais que conditionnels et relatifs à celui-là. Aussi long-temps donc que ce premier fait et ce premier jugement ne sont point trouvés, la science n'est point élémentée, elle n'a point de commencement; elle n'est que l'art de tirer des conséquences d'un principe inconnu ou méconnu.

Au contraire, quand ce principe sera établi avec la netteté et l'exactitude convenables, il faudra, et on pourra montrer comment toutes nos idées en dérivent, comment tout ce qu'elles

Digitized by Google

ont de certitude en dépend, comment toutes celles qui sont justes ne le sont que parce qu'elles sont liées et enchaînées à ce premier principe de toute certitude par une série de jugemens tous vrais : il faudra enfin, et on pourra faire voir clairement que tous les jugemens subséquens que nous portons ne sont qu'une suite d'un premier jugement certain, et que toutes nos connaissances ne sont qu'un long raisonnement non interrompu qui a une base solide. Alors cette grande idée de Condillac, que toutes les vérités sont une et qu'elles sont toutes renfermées dans une première, sera réalisée; et il sera manifeste qu'elle ne l'est que parce que les attributs de tous nos jugemens possibles, quand ils sont vrais, ne sont que des arrière-attributs d'un premier jugement certain. Il fallait donc trouver auparavant la véritable essence de tout raisonnement et de tout jugement.

Actuellement, venons à ce premier fait, dont nous pouvons prononcer avec assurance que nous en sommes certains. Il m'est fourni par la première et la plus remarquable des propriétés dont nous sommes doués, par celle qui constitue notre existence, qui la comprend tout entière, et au-delà de laquelle il nous est impossible de remonter, par notre *sensibilité*, par cette faculté que nous avons de recevoir des impressions et d'en être affectés, d'avoir des sensations, des idées, des sentimens, en un mot, des perceptions de tout genre, et d'en avoir la conscience. En partant de là, tout va se développer sans efforts.

Nous pouvons bien, en nous servant de notre sensibilité, en rechercher les causes. Quoiqu'il

Digitized by Google

soit vraisemblable que nous ne les découvrirons jamais, cette enquête peut être utile pour nous procurer une idée plus juste et plus nette de cette faculté elle-même, et de la manière dont elle agit et se manifeste. Mais nous devons surtout en étudier les effets et les conséquences; car elle est la source de tout ce que nous pouvons jamais *éprouver* ou *savoir*.

Si nous ne sentions rien, nous pourrions bien exister pour d'autres êtres animés qui recevraient de nous des impressions; mais nous n'en saurions rien, puisque rien ne nous affecterait; nous n'existerions pas pour nous-mêmes. Telle est la condition des êtres inanimés, en supposant toutefois qu'il y en a de tels, et que les corps qui ne nous manifestent pas leur sensibilité, n'en ont réellement pas.

On voit par ce début, et on a pu voir dans les volumes précédens, que je réunis et confonds dans la faculté générale de sentir, ce que l'on a coutume de distinguer en *affections* et *connaissances*, et ce qu'on appelle souvent en termes métaphoriques et peu exacts, l'*esprit* et le *cœur*. Effectivement je crois que cette division n'est pas fondée, que notre faculté de *connaître* vient et dépend de celle d'*être affecté*, et lui donne naissance à son tour, qu'elles sont intimement liées et inséparables, et que toutes deux sont parties intégrantes et indivisibles de celle de *sentir*, laquelle il faut d'abord considérer dans son ensemble.

Sentir est donc tout pour nous. C'est pour nous la même chose qu'*exister*; car notre existence

consiste à la sentir, et nos perceptions ne sont jamais que des manières d'*être* ou d'*exister*. Quelque chose que l'on sente, on ne sent jamais que *soi être d'une manière ou d'une autre.* Aussi, dès que l'on sent quelque chose, on est existant, et quand on ne sent rien, l'existence est nulle, ou du moins n'est rien pour l'individu lui-même.

On distingue ordinairement, parmi ces manières d'*exister* ou de *sentir*, celles que l'on appelle *actives*, et celles que l'on nomme *passives*, c'est-à-dire, celles que nous devons à des mouvemens que nous faisons, et celle que nous recevons de mouvemens opérés dans des êtres autres que nous; mais moi, je ne vois là qu'une circonstance relative aux organes par lesquels nous viennent ces impressions, et qui ne fait rien au sentiment que nous en avons.

On sépare, suivant moi, avec plus de raison, dans nos manières d'être que l'on nomme actives, celles qui sont volontaires, de celles qui sont involontaires, c'est-à-dire, celles qui sont l'effet de mouvemens que nous avons voulus, de celles qui résultent de mouvemens forcés. Effectivement les premières ont des conséquences importantes que n'ont point les secondes, et que n'ont point non plus celles qui nous viennent sans mouvement aucun de notre part. Mais ces conséquences tiennent au sentiment de volonté qui précède le mouvement qui nous procure ces impressions; et tout cela ne fait rien à ce que j'ai à dire en ce moment, de l'ensemble de ces manières d'être et de la conscience que nous en avons, que je considère seulement d'une manière

Digitized by Google

générale, comme étant tout pour nous, et notre existence tout entière.

Sentir est aussi la même chose que penser. Quand on donne à ces deux mots la signification la plus étendue qu'ils puissent recevoir, ils sont nécessairement et exactement synonymes; car tous deux, ils comprennent généralement toutes nos perceptions quelconques.

Puisque *sentir* est tout pour nous, et constitue notre existence, notre sentiment est le premier fait dont nous sommes certains; et le premier jugement que nous pouvons porter avec assurance est celui que *nous sommes sûrs de ce que nous sentons.*

Descartes a donc eu bien raison de dire, *je pense, donc j'existe*. Il aurait pu dire, *penser* et *exister* sont pour moi une seule et même chose; et je suis assuré d'exister et de penser, par cela seul qu'actuellement j'y pense. Il n'y avait qu'un génie aussi profond et aussi lumineux qui pût s'apercevoir le premier que c'est de ce fait originaire que dérive pour nous toute *certitude*, et non de ces prétendus axiomes tant révérés qui, fussent-ils vrais, auraient toujours besoin que l'on montrât *pourquoi* et *comment* ils sont vrais, et quelle est la cause de l'assentiment que nous leur accordons. Par cette sublime conception, il a replacé toute la science humaine sur sa véritable base primitive et fondamentale. C'est là le germe de la vraie et totale rénovation désirée par Bacon. Bacon a dit : tout consiste en faits, ils naissent tous les uns des autres, il faut étudier les faits; et Descartes a trouvé le premier fait

Digitized by Google

d'où dérivent tous les autres. Il est vrai que Descartes, après avoir si bien attaché le fil qui devait le conduire, l'a rompu tout de suite. Essayons de le renouer et de le suivre sans interruption, depuis notre première perception jusques à la dernière; car c'est là la science logique, ou elle n'est rien.

En effet, d'une extrémité de l'univers à l'autre, la matière qui est animée, soit par l'effet de son organisation, soit par des esprits de différens ordres (ces deux suppositions sont indifférentes pour tout ce que j'en ai dit, et pour tout ce que j'en dirai jamais); cette matière, dis-je, prend une infinité de formes différentes, mais elle compose toujours des individus qui tous manifestent le phénomène du sentiment. Or, dans cette multitude si variée, il ne nous est pas possible de concevoir un seul être sentant qui ne soit pas certain de ce qu'il sent, et pour qui tout ce qu'il sent ne soit pas réel et indubitable (en tant qu'il le sent), depuis la sensation la plus machinale et la plus simple, jusques à la perception la plus intellectuelle et la plus compliquée, s'il est capable de s'y élever.

Dans notre espèce, en particulier, le sceptique le plus déterminé est sûr de sentir ce qu'il sent; il est certain au moins qu'il doute, qu'il *est*, qu'il *existe* doutant, ou, si vous voulez, qu'il *existe* se paraissant à lui-même doutant. La subtilité ne peut aller plus loin; et cependant c'est là être sûr de son existence, puisque notre existence ne consiste qu'à sentir. Voilà donc un point inaccessible à toute incertitude. Nous sommes sûrs

Digitized by Google

de notre existence et de chacun de ses différens modes (nos perceptions) pris séparément et isolément.

A la vérité le sceptique dont nous parlons, doute de l'existence réelle et positive d'êtres autres que lui, et même de celle de son corps; ou, en d'autres termes, il doute si son existence consiste dans autre chose que sa vertu sentante, laquelle seule il connaît certainement, et si les variations qu'elle éprouve (ses différentes perceptions) sont l'effet de causes existantes dans cette vertu sentante elle-même, ou dans d'autres êtres à qui l'on doive accorder une existence positive, distincte, et séparée d'elle; mais ce n'est là qu'une question secondaire que nous avons déjà traitée, et sur laquelle nous reviendrons quand il en sera temps. Ce sceptique, enfin, ne doute pas de sa propre existence, laquelle consiste à sentir.*

* Il est à remarquer que d'un consentement unanime, dans toutes les langues, on donne également les épithètes d'audacieux et de téméraire à l'homme qui affirme douter de ce dont tous les autres se croient sûrs, et à celui qui affirme être certain de ce qui paraît problématique au plus grand nombre. C'est qu'effectivement, dans les deux cas, c'est réagir avec vigueur et danger contre le sentiment général, et peut-être contre son sentiment intime. Elles existent donc ces opinions générales et ces opinions intimes. Elles n'ont pas pu se former sans causes. Elles résultent des situations dans lesquelles presque tous les hommes se sont trouvés, des impressions qu'ils ont reçues, des conséquences qu'ils en ont tirées, des habitudes qui en sont résultées; et il est très vraisemblable que le plus souvent elles sont fondées. Cependant on ne saurait les regarder comme infaillibles, car elles ne sont pas des sensations directes, primitives, et indécomposables. Ainsi, il faut toujours, pour les justifier, en revenir à les analyser,

Digitized by Google

Il est donc constant et avéré que des êtres organisés comme nous, peuvent prononcer avec assurance qu'il est une chose dont ils sont complètement certains. Il existe pour nous une certitude entière et inébranlable ; et cette certitude est celle de notre existence et de tous les modes de cette existence, *nos perceptions*. L'édifice de nos connaissances a donc une base solide ; ses imperfections sont celles de la construction qui s'élève sur cette base. Il faut que cela soit ainsi pour qu'il y ait parmi nous ce que l'on appelle *vérité* et *erreur*. Car si nous étions de nature à n'être sûrs de rien, il n'y aurait pas de vérité, et par suite pas d'erreur ; et si nous étions sûrs de tout, il n'y aurait encore jamais d'erreur.

Cette détermination précise de la première base de toutes nos connaissances, et du premier principe de toute certitude, fait naître bien des réflexions, et donne le besoin d'agiter et d'éclaircir bien des questions.

On voit d'abord que puisque la première et la seule chose dont nous soyons sûrs originaire-

et à voir comment elles se sont formées, et sur quoi elles sont fondées : on ne peut en juger sainement et certainement que quand cette opération est exécutée, et c'est pourtant à quoi il faut parvenir. L'opinion de la *réalité* des êtres autres que nous, a besoin de cet examen comme les autres, et plus qu'aucune autre ; car elle a, pardessus tout, besoin d'être comprise. Le plus souvent, même les philosophes qui en disputent, ne savent ce qu'ils entendent par là. S'ils l'entendaient bien, ils n'en disputeraient pas long-temps, et s'épargneraient beaucoup de rêveries sur le mouvement, l'espace, et la durée, et sur bien d'autres objets, lesquelles rêveries ne sont que des conséquences de cette première idée mal débrouillée, la réalité des êtres autres que notre vertu sentante.

ment, c'est notre *sentiment*, nous ne pouvons jamais rien connaître que par ce sentiment et relativement à lui; qu'ainsi nous ne nous connaissons nous-mêmes que par les impressions que nous éprouvons, comme nous n'existons que par elles; que de même nous ne connaissons les autres êtres que par les impressions qu'ils nous causent, comme ils n'existent pour nous que par ces impressions; que par conséquent toutes nos connaissances ne sont toujours que celles de nos manières d'être, et des lois qui les régissent, qu'elles sont toujours relatives à nos moyens de sentir, qu'elles ne sauraient jamais être absolues et indépendantes de ces moyens, et que tous ceux qui se proposent de pénétrer la nature intime, l'essence même des êtres, abstraction faite de ce qu'ils nous paraissent, veulent une chose tout à fait impossible et absolument étrangère à notre existence et à notre nature, puisque nous ne pouvons pas même savoir si les êtres ont une seule qualité autre que celles qui nous apparaissent.

On voit ensuite que toutes nos impressions, nos affections, nos perceptions enfin, pour se servir du terme le plus général, non seulement sont choses très réelles, mais même qu'elles sont pour nous les seules choses réelles et vraiment existantes; et que l'existence réelle que nous accordons à tout ce que nous appelons des *êtres*, à commencer par nous-mêmes, en tant qu'individus, n'est que d'un ordre secondaire et subordonné à celle-là.

Tout cela est vrai, mais il en résulte premièrement, que nous ne savons plus que penser de

Digitized by Google

cette seconde espèce d'existence, la seule qui nous ait paru jusques à présent manifeste et indubitable, et que nous ne voyons pas nettement l'idée que nous devons nous en faire. Secondement, puisqu'il n'y a rien de réel et de véritablement existant, pour nous dans ce monde que nos perceptions, et puisque toutes nos perceptions sont très certaines, il semble que ne pouvant jamais nous tromper sur ce que nous sentons, et ce que nous sentons étant tout pour nous, nous sommes complètement inaccessibles à toute erreur, et véritablement infaillibles dans toute la rigueur de ce mot. Cependant, nous voyons bien évidemment qu'il n'en est rien, et que la vérité n'est que trop sujette à nous échapper. Ainsi, nous ne savons plus que croire; et pour être arrivés jusqu'au premier principe de toute certitude, nous sommes plongés dans une incertitude plus générale et plus complète que jamais. Ne nous effrayons point de cette obscurité, et essayons de nous en tirer et de débrouiller ce chaos, mais en marchant toujours pas à pas comme des gens engagés dans un labyrinthe dont ils veulent reconnaître tous les détours sans s'y perdre. Ne nous occupons donc point encore de concilier la réalité de nos perceptions avec celles des êtres que nous sommes habitués à regarder comme plus spécialement réels; et sans sortir du monde intellectuel, comme nous avons trouvé la cause de toute certitude, cherchons celle de toute erreur. Ensuite nous verrons comment ces deux causes agissent et se combinent dans la formation de nos idées, et com-

Digitized by Google

ment ces idées sont justes ou fausses, suivant qu'elles ont entre elles des relations vraies ou inexactes; puis nous reconnaîtrons facilement quelle est l'espèce d'existence que nous pouvons attribuer avec certitude aux êtres qui nous occasionent toutes ces idées, et comment ces idées sont encore justes ou fausses, suivant qu'elles sont conformes ou non à l'existence propre aux êtres qui les causent; ce qui n'arrive que parce qu'elles ont été bien régulièrement liées au premier principe de toute certitude, ou parce que la cause de toute erreur a influé sur leur génération.

CHAPITRE III.

QUELLE EST LA CAUSE PREMIÈRE DE TOUTE ERREUR?

Il est bien constant que nous ne connaissons jamais que nos perceptions, et que nous ne voyons jamais rien dans ce monde que nos propres idées; ainsi toutes ces perceptions ou idées sont très réelles pour nous; et de plus, nous en sommes complètement sûrs quand nous les sentons, et par cela seul que nous les sentons. C'est là la base de toute certitude; et il semble d'abord qu'elle est telle, que nous devrions être

Digitized by Google

inaccessibles à toute erreur : cependant, très peu de ces perceptions ou idées sont des impressions simples et directes; presque toutes sont composées les unes des autres ; or, l'on voit au premier coup d'œil que leur formation et leur génération successive est très susceptible d'être imparfaite ; et comme toutes nos connaissances ne consistent que dans les combinaisons que nous faisons de nos premières perceptions, et dans les rapports que nous découvrons entre elles, il est facile de s'apercevoir qu'il n'en faut pas davantage pour que la vérité nous échappe très souvent. Mais cette manière générale de reconnaître la cause de nos erreurs est insuffisante et incomplète.

Lorsque nous avons commencé à parler de nos idées, dans l'intention d'en expliquer la formation et la génération, nous les avons partagées en plusieurs classes, afin de les mieux distinguer. Il faut actuellement suivre encore la même marche, et considérer séparément ces différentes espèces d'idées, pour voir nettement en quoi chacune d'elles est susceptible d'erreur. Cet examen n'a, suivant moi, jamais été fait d'une manière satisfaisante; et pourtant c'est la seule voie par laquelle nous puissions arriver à reconnaître avec précision dans quels momens et par quelles raisons la certitude commence à nous manquer. Ne craignons donc pas d'entrer dans quelques détails, et servons-nous à cet effet de la classification de nos idées, que nous avons déjà adoptée dans les Elémens d'Idéologie proprement dite.

Nous avons distingué, dans nos perceptions, les idées simples, c'est-à-dire, celles dont la

perception n'exige qu'une seule opération intellectuelle, et les idées composées, c'est-à-dire, celles pour la formation desquelles plusieurs opérations intellectuelles successives sont nécessaires.

Nos idées simples sont nos pures *sensations*; nous ne faisons absolument que les sentir. Nos idées composées sont d'abord toutes nos *idées des êtres*, *de leurs qualités*, *de leurs modes*, *et des différentes classes et espèces des uns et des autres*; nous formons toutes ces idées en réunissant, séparant, et combinant les idées simples que ces différens êtres nous causent. Ensuite nos autres idées composées sont celles qui ont un caractère particulier, et que par cette raison nous appelons *souvenirs*, *jugemens*, et *désirs*. Ces cinq espèces de *perceptions* renferment toutes celles dont nous sommes susceptibles. Examinons-les les unes après les autres.

1° *Les sensations*. Nos sensations sont externes ou internes. Elles ont pour cause les impressions des corps sur nos organes extérieurs, ou l'action et la réaction de nos organes internes les uns sur les autres, ou des mouvemens opérés dans le sein même du système nerveux, ou du centre cérébral lui seul *. Mais, dans tous les

* *Voyez* l'excellent ouvrage intitulé : *Rapport du Physique et du Moral de l'Homme*, par M. Cabanis, 2 vol. in-8°, Paris, an 10.

Il est le premier qui ait bien nettement distingué les différens effets de notre sensibilité, et développé toutes leurs circonstances et leurs conséquences. Il a réellement fait toute l'histoire de

cas, elles sont l'effet d'un acte unique de notre sensibilité. Quoiqu'elles puissent être le résultat de beaucoup de mouvemens combinés, elles sont des idées ou perceptions simples, des modes simples de notre vertu sentante *.

Dans nos sensations internes, il faut comprendre toutes les impressions ou manières d'être que l'on appelle communément *sentimens*, ou affections de l'âme, telles que les sentimens de contentement ou de tristesse, de confiance ou de découragement, de force ou de faiblesse, d'activité ou de langueur, de calme ou d'agitation, etc., etc. Car ce sont là de simples actes de notre

l'homme physique et moral, ou plutôt physiologique et idéologique. Si, comme je l'espère, on trouve ma Logique un peu plus approfondie que les autres, son ouvrage en est la cause. Quoique ce livre ne soit pas une logique, il est plus aisé d'en faire une excellente depuis qu'il a paru, qu'il ne l'était auparavant d'en faire une très médiocre.

* Il y a beaucoup d'auteurs qui ne veulent pas que nos pures sensations soient des idées. Ils croient que le mot *idée* emporte nécessairement la signification d'*image*. Mais premièrement il faudrait donc alors refuser le nom d'idées à nos jugemens et à nos désirs, car ce ne sont pas là des images; il ne faudrait le donner à nos souvenirs que suivant l'espèce d'idées dont ils sont le souvenir. Secondement, on devrait du moins ne reconnaître absolument aucune idée simple; car il est bien certain que toutes celles auxquelles on donne ce nom dans ce système sont formées de plusieurs opérations intellectuelles différentes, et, par conséquent ne peuvent pas être appelées *simples*.

Au reste, je ne prétends point discuter ici les diverses classifications usitées. Ce serait discuter autant de systèmes d'analyse de la pensée. Il me suffit que la mienne, bien expliquée, offre un sens clair et précis. Ce sera une preuve qu'elle présente les phénomènes sous leur véritable aspect.

Digitized by Google

sensibilité, comme le sentiment de la faim, de la soif, ou d'une douleur de colique. Il faudrait y comprendre de même toutes nos passions, si ce n'était que nos passions, proprement dites, renferment toutes un désir vague ou déterminé, qui doit les faire ranger dans la classe des *désirs* dont nous parlerons bientôt.

Nos sensations sont donc toutes des idées ou des perceptions simples : aussi ne donnent-elles lieu à aucune espèce d'incertitude. Il n'y a place ni au doute ni à l'erreur dans les idées simples ; et c'est une chose bien importante à remarquer. Lorsque je perçois une sensation, quand ce serait sans cause connue, sans cause apparente, ou même dans une circonstance où un autre individu ne la percevrait pas, ou en percevrait une différente, il n'en est pas moins certain que j'éprouve cette sensation, qu'elle est très réelle en moi et pour moi, et qu'elle est telle que je l'éprouve.

Mais, prenons-y bien garde, nos sensations ne sont ainsi des idées absolument simples et complètement certaines sous tous les rapports, qu'autant qu'elles sont totalement dépouillées de tout accessoire. Dès que nous joignons seulement à l'impression qu'elles nous font, le jugement qu'elle nous vient de tel objet, de telle cause, ou par tel organe, l'idée que nous en avons est composée de cette impression et de ce jugement ; et elle rentre dans la classe des idées composées dont nous allons parler. Or, c'est le cas où nous sommes tous, depuis que nous avons appris à reconnaître qu'il existe d'autres êtres que notre vertu sentante, quel que soit le moment où nous

l'ayons appris, et la manière dont nous l'ayons découvert.

2° *Les idées des êtres, de leurs qualités et de leurs modes, soit individuelles et particulières, soit généralisées ou abstraites*. Dans les premiers momens de notre existence; nous ne sentons point directement et instantanément l'idée d'un homme, d'un arbre, d'une maison, comme nous sentons une simple impression de chaud ou de froid, de douleur ou de plaisir, de son ou de couleur. Nous sentons seulement les diverses impressions qui nous viennent de ces corps; et nous composons petit à petit les idées de ces objets, en réunissant successivement, les unes aux autres, toutes les sensations que nous en recevons, à mesure que nous jugeons qu'ils en sont les causes. Nous formons de même les idées de leurs qualités, en joignant à l'impression qu'elles nous font, le jugement qu'elle nous vient de ces objets. Ensuite nous généralisons ces idées des êtres, de leurs qualités, et de leurs modes, et nous en faisons des idées de classes, de genres, et d'espèces, en en portant différens jugemens qui motivent diverses abstractions, et de nouvelles réunions, lesquelles sont autant de modifications postérieures dont chacune crée une idée réellement différente de la précédente. Tout cela a été expliqué dans le chapitre VI de l'Idéologie, qui traite de la formation des idées composées, et dans plusieurs autres endroits, nommément à l'occasion des signes.

Toutes ces idées, une fois qu'elles sont composées, sont des perceptions uniques, comme le moindre de leurs élémens; et elles sont aussi cer-

Digitized by Google

taines, aussi réelles, en tant qu'elles sont senties, que nos idées les plus simples. Il est aussi indubitable qu'elles existent en nous telles qu'elles sont, quand nous les percevons, qu'une simple impression de piqûre ou de brûlure, de bien-être ou de malaise, quand nous l'éprouvons.

La seule chose qui soit incertaine, est de savoir si ces idées sont bien conformes aux êtres dont nous les croyons les images; si les élémens dont nous les avons composées appartiennent réellement à ces êtres, comme nous le pensons; si, dans les différentes combinaisons que nous avons faites de ces idées pour en former de nouvelles, nous n'y avons réellement fait que les additions ou soustractions que nous croyons; et si nous n'y avons pas mis, ou n'en avons pas ôté quelques élémens sans nous en apercevoir, ensorte qu'elles n'aient pas avec les idées dont elles dérivent, et avec celles qui en dérivent, ni ces idées avec elles, les rapports réciproques que nous leur supposons.

Il y a donc lieu au doute et à l'erreur, non dans l'acte de percevoir les idées composées de cette espèce (tout ce que nous sentons est toujours réel et certain), mais seulement dans les jugemens que nous portons de ces idées, et dans ceux sur lesquels se fonde leur composition. Nous examinerons bientôt la cause de ce fait : pour le moment, contentons-nous de l'avoir établi.

3° *Les souvenirs.* Nos souvenirs, de quelque nature qu'ils soient, sont des impressions actuelles que nous éprouvons par l'effet d'impressions passées, dont la cause n'est plus présente. Ils sont donc des idées composées, puisqu'ils né-

Digitized by Google

cessitent deux opérations intellectuelles distinctes, celle de percevoir la première impression, et celle d'en percevoir la reproduction par un second mouvement interne souvent fort différent du premier. Cependant il n'est pas indispensablement lié à leur existence, que nous les reconnaissions pour la renaissance d'une impression passée; et quand nous ne les reconnaissons pas pour tels, ils sont pour nous comme une impression nouvelle, et il faut les ranger dans celle des classes de nos autres perceptions, à laquelle ils appartiennent par la nature de l'idée perçue.

Mais même lorsque nous les reconnaissons pour souvenirs, ils sont certains et réels en tant que perceptions actuelles. La seule chose en quoi ils peuvent nous tromper, c'est dans l'opinion que nous avons, qu'ils sont la représentation fidèle d'une impression antérieure. C'est là un jugement que nous y joignons : et ce jugement peut être faux en plusieurs manières, suivant l'espèce du souvenir auquel il se joint.

Les souvenirs des idées composées de la classe de celles dont nous venons de parler, sont de tous les plus susceptibles d'être exacts. Ces idées renaissent par une opération intellectuelle presque la même que celle par laquelle elles ont été perçues. Cependant il peut arriver, et il n'arrive que trop souvent, que dans leur renaissance, ces idées acquièrent quelques élémens nouveaux, ou perdent quelques-uns de ceux qu'elles avaient, sans que nous nous en apercevions ; et c'est là déjà une cause d'erreurs.

Elle se retrouve de même, cette cause d'erreurs,

dans les souvenirs de nos jugemens : car les deux idées comparées dans ces jugemens peuvent fort bien ne pas renaître exactement les mêmes qu'elles étaient ; et, par conséquent, le souvenir du jugement est imparfait. Mais il y a plus ici. L'acte intellectuel par lequel on se ressouvient d'un jugement porté antérieurement, n'est point de même nature que celui par lequel on porte ce jugement. Quand je dis, *de ce que les hommes sont presque tous plus ou moins méchans, il ne s'ensuit pas qu'il soit nécessairement dans leur nature d'être tels*, je ne porte pas actuellement ce jugement, *les hommes sont presque tous plus ou moins méchans :* je ne fais que me le rappeler. Je ne suis point dans la même situation d'esprit où j'étais, quand je l'ai porté : je ne fais pas la même opération intellectuelle. Non seulement je n'ai pas toutes les mêmes perceptions que j'avais alors ; mais je n'en suis point affecté de la même manière : j'aurais grand tort de croire ces deux positions identiques.

C'est encore bien pis s'il s'agit du souvenir d'une pure sensation. Presque toutes nos sensations sont une douleur ou un plaisir plus ou moins vif ; et assurément le souvenir d'une douleur est bien différent de la douleur elle-même. Car si la douleur elle-même renaît, elle n'est plus un souvenir, elle est une douleur actuelle et présente, semblable seulement à une douleur précédente.

A proprement parler, nous ne pouvons pas avoir de souvenir réel d'une simple et pure sensation : aussi ne pouvons-nous pas la faire connaître véritablement à un autre qui ne l'a pas

Digitized by Google

éprouvée. L'idée que nous en conservons et que nous en pouvons transmettre est du genre des idées composées de modes et de qualités ; ce n'est qu'une espèce d'image ; et comme il est assez vraisemblable que cette idée ou cette image ne persiste en nous et n'est transmissible que parce qu'elle est attachée à la sensation d'un signe, cela rend vraisemblable aussi l'opinion de ceux qui pensent que sans signes quelconques nous n'aurions absolument point de mémoire ; et que tout l'édifice de nos idées repose sur l'artifice qui consiste à avoir fait d'une sensation possible à rappeler, à volonté, l'image bien que imparfaite d'une sensation que nous ne pouvons pas faire renaître réellement. Quoi qu'il en soit, l'on voit combien le souvenir d'une sensation est nécessairement imparfait.

Celui d'un désir l'est encore plus. Car il y a la même différence entre éprouver un désir et s'en ressouvenir, qu'entre percevoir une sensation et se la rappeler ; et en outre dans le désir il y a tous les jugemens au moins implicites que l'on porte sur son objet, sa cause et ses effets, dont le souvenir est sujet à tous les défauts que nous avons remarqués dans les souvenirs des jugemens.

Nous ne devons donc pas être étonnés de la différence qui existe dans nos raisonnemens, quand nous sommes actuellement animés par une passion ou émus par une sensation, et quand nous y réfléchissons tranquillement. Dans les deux cas nous n'opérons réellement pas sur les mêmes perceptions.

Cette analyse approfondie de nos souvenirs

nous montre pourquoi on a cru devoir faire deux choses essentiellement différentes de *sentir* et de *penser*, de ce qu'on appelle l'*esprit* et le *cœur*, des impressions que l'on nomme *affectives* et *perceptives*. C'est l'effet d'un examen superficiel. Il n'y a entre ces deux classes de perceptions, d'autre différence que celle d'un degré plus ou moins grand d'énergie et de vivacité; mais c'est toujours sentir. Quand nous percevons l'idée d'un être ou un jugement, nous le sentons comme quand nous percevons une sensation ou un désir. Seulement de ces perceptions, les unes nous font peine ou plaisir directement et par elles-mêmes, et les autres seulement par leurs conséquences ou leurs circonstances.

Mais ce qu'il faut bien observer après avoir analysé nos souvenirs, c'est que dès que nous avons existé quelque temps, presque toutes nos idées sont des souvenirs, et que nous les employons presque toujours dans nos raisonnemens, comme si elles étaient des souvenirs fidèles, ce qui est très rarement vrai, et sans tenir compte de l'imperfection inévitable et nécessaire de plusieurs espèces de ces souvenirs, ce qui est une grande faute encore, en sorte que nous croyons souvent nous occuper de la même idée que nous avons eue auparavant, tandis qu'il n'en est rien.

Toutefois c'est toujours par les jugemens que nous joignons à nos souvenirs, qu'ils nous induisent à erreur; et il est vrai de dire qu'en eux-mêmes, et comme idée actuelle et isolée, ils sont certains et réels comme toutes nos perceptions.

Digitized by Google

4°. *Les jugemens.* Nos jugemens consistent dans la perception du rapport de deux idées, ou plus exactement à percevoir que de deux idées l'une contient l'autre. Ce sont donc encore des idées composées ; car ils supposent au moins deux opérations intellectuelles, celle de percevoir les deux idées qui sont l'objet du jugement, et celle de percevoir que la seconde de ces deux idées est un des élémens qui composent la première. Quand nous le jugeons, par cela seul que nous le jugeons, cela est au moins dans notre esprit, si cela n'est pas de même dans la réalité. Ainsi, à parler exactement, il est vrai de dire qu'aucun de nos jugemens pris isolément n'est ni ne peut être faux : car le sentiment que nous avons du rapport perçu est aussi réel et aussi indubitable que le serait celui d'une sensation ou d'un désir. Mais nous reviendrons à examiner en quoi consiste la justesse ou la fausseté de nos jugemens, quand nous aurons achevé de voir qu'aucune de nos autres perceptions n'est en elle-même susceptible d'incertitude ni d'erreur ; que quand elle en est entachée, c'est toujours à raison des jugemens qui s'y mêlent ; et que, par conséquent, c'est de nos jugemens seuls que viennent toutes les aberrations de nos raisonnemens, et toutes les différences qui n'existent que trop souvent entre nos opinions et la réalité des choses. Passons aux désirs.

5°. *Les désirs.* Nos désirs, nos volitions, enfin tous les actes plus ou moins énergiques de notre volonté, quelques noms que l'on veuille leur donner, sont encore des idées composées : car elles

Digitized by Google

supposent la perception d'une manière d'être quelconque, le jugement au moins implicite que cette manière d'être est bonne à rechercher ou à éviter, et le sentiment qui suit de ce jugement. Quand nous éprouvons un désir, il n'y a nul doute qu'il est réel et tel que nous l'éprouvons. La seule chose sur quoi nous puissions nous tromper, c'est dans les jugemens que nous portons sur ses motifs, sur son objet, et sur ses effets. Ainsi, ce genre de perceptions encore est en lui-même inaccessible à l'erreur. Il n'y a que dans les jugemens qui s'y joignent qu'elle peut avoir lieu.

Nous avons vu précédemment combien les actes de notre volonté, et sur tout ceux que nous nommons *passions*, se rapprochent des pures sensations internes que nous nommons *sentiment;* et surtout que les uns et les autres ont cette propriété commune très remarquable, qu'ils ne peuvent pas nous être véritablement rappelés par la mémoire, qu'ils ne sauraient en aucune manière être pour nous le sujet de souvenirs réellement exacts. Peut-être y a-t-il quelques-unes de ces affections dont on sera en doute si l'on doit les classer parmi les sentimens ou parmi les passions, les ranger dans le domaine de la simple sensibilité, ou dans celui de la volonté : mais alors le parti qu'on prendra sur des impressions si voisines les unes des autres sera indifférent; et quel qu'il soit, il n'en résultera aucun inconvénient pour les conséquences qu'on en pourra tirer dans des analyses subséquentes. Ainsi, nous avons fini la revue complète de

Digitized by Google

nos différentes espèces de perceptions ou idées.

Cet examen circonstancié nous montre plusieurs choses importantes : 1° que nos pures sensations ou idées simples, sont absolument et complètement réelles, certaines, et inaccessibles à toute erreur, parce qu'elles consistent uniquement dans ce sentiment infaillible que nous en avons ; mais qu'elles ne jouissent pleinement de ce privilège, qu'autant qu'elles sont parfaitement exemptes du mélange de tout jugement, ce qui n'est déjà plus possible dès que nous avons appris seulement à les rapporter aux êtres qui nous les causent.

2°. Que toutes nos idées composées, c'est-à-dire, toutes les idées que nous avons dans l'état et le degré de connaissances auquel nous sommes tous parvenus, sont en elles-mêmes et par elles-mêmes tout aussi certaines et aussi réelles, eu égard à ce même sentiment de la conscience que nous en avons, mais qu'elles sont toutes accessibles à l'erreur par les jugemens qui s'y mêlent, ou en vertu desquels elles sont composées ; et qu'en particulier nos souvenirs sont presque toujours erronés sous le rapport du jugement par lequel nous les regardons comme l'image fidèle de l'idée qu'ils représentent, et le sont plus ou moins, et de diverses manières, suivant la nature de cette idée.

3°. Que bien que toutes nos idées ne soient fautives et erronées que par les jugemens qui s'y mêlent, au point que les idées simples dans lesquelles il n'entre aucun jugement sont absolument inaccessibles à l'erreur, pourtant il est

Digitized by Google

vrai de dire que nos jugemens, nos perceptions de rapports, sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, comme toutes nos autres perceptions, réelles, certaines, et inaccessibles à l'erreur, du moins en ce sens qu'elles sont véritablement et nécessairement telles que nous les percevons, par cela seul que nous les percevons.

Tels sont les résultats de ce chapitre. J'ose croire que ce sont autant de vérités incontestables, et qui, jointes à celles établies dans le chapitre précédent, vont nous dévoiler le fort et le faible de toutes nos connaissances. Ce dernier article cependant paraît au premier coup d'œil renfermer deux assertions contradictoires. Il paraît absurde de dire que nos idées ne sont sujettes à erreur que par les jugemens qui s'y mêlent; et que pourtant nos jugemens sont en eux-mêmes aussi inaccessibles à l'erreur, que toutes nos autres perceptions. Mais cette contradiction apparente s'évanouit dès que l'on fait attention à nos observations sur l'imperfection de nos souvenirs. En effet, dès que nous portons un jugement sur une idée, dès que nous percevons un rapport entre cette idée et une autre, ce rapport y est *actuellement* par cela seul que nous l'y voyons; cette perception existe *actuellement* par cela seul que nous l'avons, que nous la percevons. Ce jugement en lui-même est donc nécessairement et invinciblement juste, pris isolément. Mais cette idée qui nous donne cette perception de rapport, cette idée dont nous jugeons, nous la connaissions déjà, ne fût-ce que depuis un instant, puisque nous en jugeons.

Digitized by Google

Elle est donc *actuellement* un souvenir. Elle peut donc être un souvenir imparfait. Il se peut donc qu'elle n'ait jamais renfermé l'élément que nous y voyons *actuellement*, que non seulement cet élément ne soit pas implicitement compris dans ceux qui la composaient jusques alors, mais même qu'il y répugne et qu'il leur soit contradictoire, et que, par conséquent, cette idée soit devenue *actuellement* pour nous une autre idée, sans que nous nous en apercevions. Alors notre tort n'est pas précisément d'y voir l'élément que nous y admettons à cette heure, mais de croire qu'après cette mutation elle est encore la même idée que celle que nous avons eue précédemment. Ainsi, s'il est vrai de dire que nos souvenirs ne sont sujets à erreur que par le jugement par lequel nous les jugeons des représentations exactes d'idées antérieures, il est encore plus vrai de dire que nos jugemens eux-mêmes ne sont faux que quand nous avons tort de croire que l'idée dont nous jugeons *actuellement*, et dans laquelle nous voyons un nouvel élément, est la même que celle que nous connaissions d'avance, qui ne renfermait cet élément ni implicitement ni explicitement, et à laquelle il ne peut convenir. Il est donc vrai, par conséquent, que nos jugemens ne sont jamais faux que par l'imperfection de nos souvenirs.

Ainsi, après avoir reconnu d'abord que toutes les inexactitudes de nos idées viennent de nos jugemens, il se trouve en définitif qu'elles viennent de nos souvenirs, et que nos jugemens seraient nécessairement justes, si nos souvenirs

Digitized by Google

étaient exacts. En effet, puisque toutes nos connaissances consistent uniquement dans les rapports que nous voyons entre nos différentes perceptions, il est très naturel que de même que la cause de leur certitude se trouve dans la certitude de nos perceptions *actuelles*, de même la cause de leurs erreurs consiste dans l'imperfection des relations de ces perceptions actuelles, avec les perceptions *antérieures*. Tout cela se conçoit, mais exige une plus ample explication. C'est ce dont nous allons nous occuper.

CHAPITRE IV.

(Continuation du précédent.)

LA CAUSE PREMIÈRE DE TOUTE ERREUR EST EN DÉFINITIF, L'IMPERFECTION DE N(SOUVENIRS *.

Nous avons déjà beaucoup parlé de nos ju mens, et à différentes reprises. La matière ser

* C'est-à-dire que nos jugemens ne sont jamais faux et mêmes, mais uniquement parce que nous croyons les porter ..u idée que nous avons déjà eue, et que réellement nous les portons d'une idée nouvelle, qui par conséquent est un souvenir imparfait d'une idée précédente.

Digitized by Google

épuisée, et peut-être même le lecteur en est-il fatigué. Cependant, puisque nos jugemens sont des perceptions de rapports; et puisque toutes nos connaissances ne consistent que dans les rapports que nous découvrons entre nos perceptions, il s'ensuit que toutes nos connaissances ne sont que des jugemens portés; et qu'ainsi on ne saurait trop examiner une opération intellectuelle si importante : il faut donc absolument creuser ce sujet, jusques à ce qu'il n'y reste plus rien du tout d'incertain ni d'obscur.

J'ai à prouver qu'aucun de nos jugemens pris en lui-même et isolément, n'est ni ne peut être faux, qu'ainsi, à toute rigueur, l'on peut dire dans un certain sens, que nous ne nous trompons jamais quelque chose que nous affirmions. Cette assertion est si bizarre, et il est si singulier que ce soit là un préliminaire nécessaire pour apprendre à porter des jugemens vrais, que pour le prouver il faut reprendre les choses de plus haut.

Nous avons dit dans la Grammaire, chapitre I et II, que nous n'exprimons jamais dans le discours que des idées isolées ou des idées réunies en propositions, parce que nous ne faisons jamais dans notre pensée que deux choses, *sentir* et *juger*. Cela est vrai; car quelque compliquée que soit une idée, dès qu'elle est formée, si elle se présente seule à notre esprit, elle est pour nous une perception unique, comme l'idée la plus simple : nous la sentons, et voilà tout. Mais nous avons dit aussi, que *juger* c'est encore *sentir* : c'est sentir le rapport de deux idées, ou plus exactement, sentir que de deux idées actuellement présentes

à notre pensée, l'une renferme l'autre. Cela est encore vrai : et cela doit commencer déjà à nous faire penser, que cet acte de juger doit participer à l'infaillibilité de celui de sentir dont il n'est qu'un cas particulier, et que nous ne pouvons pas plus nous tromper en sentant qu'une idée est renfermée dans une autre, qu'en sentant chacune de ces idées séparément. Cela est vrai aussi. Lorsque deux idées sont présentes à notre esprit, et que nous jugeons que l'une des deux renferme l'autre, ou en d'autres termes, que celle appelée l'*attribut* est un des élémens qui composent celle appelée le *sujet*, il est indubitable que cela est; et j'ajoute qu'il est impossible que cela ne soit pas. On va en convenir.

En effet, juger qu'une idée est un des élémens qui en composent une autre, c'est la voir, c'est la sentir dans cette autre. Or, comme nos idées n'existent que dans notre esprit, comme elles ne sont que ce que nous sentons, elles sont toujours et nécessairement telles que nous les sentons; et par conséquent une idée en renferme réellement une autre au moment ou nous l'y sentons par cela seul que nous l'y sentons, *au moment où nous le jugeons*, par cela seul que nous le jugeons.

C'est pour cela que l'on a raison de dire que quand deux hommes ont bien exactement les deux mêmes idées, ils en portent toujours et nécessairement le même jugement; car si le premier juge que l'une de ces idées renferme l'autre, tandis que le second juge qu'elle ne la renferme pas, c'est qu'il y a réellement cet élément de

Digitized by Google

plus dans l'idée qui est le sujet du jugement du premier, et que par conséquent il n'a pas exactement la même idée que le second.

C'est pour cela aussi qu'il est vrai que quand deux hommes s'entendent parfaitement, ils sont toujours de même avis; et que quand ils disputent, c'est que croyant s'entendre, ils ne se comprennent réellement pas complètement. Car quand ils sont parvenus à s'expliquer réciproquement l'idée qu'ils croient la même, de manière à ce qu'elle renferme exactement pour tous deux les mêmes élémens, ils en portent toujours et nécessairement les mêmes jugemens.

C'est pour cela encore qu'il est vrai de dire qu'à parler avec une exactitude rigoureuse, il n'y a personne qui *juge mal* *, de même qu'il n'y a personne qui *sente mal.* On peut même ajouter qu'*il n'est pas possible de mal juger*, de même qu'il n'est pas possible de mal sentir. Car soit que l'on donne son assentiment à l'affirmative ou à la négative, la cause en est toujours dans l'idée que l'on a réellement actuellement présente: ainsi dans les deux cas on a toujours également raison. Si un autre homme se décide en sens inverse, c'est que son idée actuelle a effectivement un élément de plus ou un élément de moins. Sous le même signe, il a véritablement une autre idée, en conséquence de laquelle il doit nier tandis que le premier affirme, ou affimer

* On voit dans le second exercice de Logique du père Buffier, qu'il a entrevu cette vérité ; mais il ne l'a pas complètement démêlée, ce qui fait qu'il n'en a pas senti les conséquences.

Digitized by Google

tandis qu'il nie ; mais tous deux ont également raison, du moins relativement à leur idée actuelle, et à ne considérer que le jugement actuel. Il s'agit seulement de savoir quel est celui des deux dont l'idée est conforme à l'objet dont il la croit la représentation, et est bien pareille à l'idée qu'il a eue maintes fois, quand il a employé le même signe et cru avoir la même perception. Celui-là seul a raison en réalité, parce que seul il porte un jugement conséquent à tous les jugemens justes qu'il a déjà portés. Mais cela même prouve qu'aucun de nos jugemens ne saurait être faux en lui-même et pris isolément ; et que quand ils pèchent, c'est toujours par leurs relations avec des jugemens antérieurs. Cette conclusion est incontestable ; cependant il faut encore l'éclaircir par quelques exemples, avant d'en tirer les conséquences qui doivent nous montrer la cause première et originaire de toute erreur.

J'ai l'idée de l'*or* et celle de *n'être jamais liquide* : je prononce que l'*or n'est jamais liquide*. Il est manifeste que dans mon idée actuelle de l'*or*, il entre comme élément l'idée d'être infusible et insoluble, et par conséquent celle de *n'être jamais à l'état liquide*. Cela posé, j'ai rigoureusement raison de juger et de dire, l'idée de l'or (entendez toujours telle que je l'ai actuellement, car je ne peux jamais parler ni juger d'autre chose) *renferme l'idée de n'être jamais liquide*. Reste seulement à savoir si cette idée de l'*or* est la représentation fidèle de l'être dont je la crois l'image, et si moi-même je ne viens pas de parler de dissolution d'or ou d'alliages d'or avec d'au-

tres métaux, ce qui prouve que j'ai employé cette idée d'*or*, en y admettant comme élemens les idées d'être *fusible et soluble* que j'en exclus maintenant. Quoi qu'il en soit, tout homme à ma place ayant bien exactement l'idée de l'*or* que j'ai actuellement, en porterait certainement le même jugement : et tout homme qui en portera le même jugement, ce sera nécessairement parce qu'il aura une idée *actuelle* de l'or dans laquelle entrera l'idée de n'être jamais à l'état liquide.

De même un homme prononce que la *Logique est tout à fait étrangère à l'Idéologie et à la Grammaire générale, et n'a pas besoin de leurs lumières.* Il est clair que dans l'idée qu'il a *actuellement* de la Logique, il y fait entrer comme élément celle de *ne consister que dans la connaissance de certains argumens et de certaines règles* *. Dans ce cas il a raison. Seulement il faut savoir s'il n'a pas dit dans un autre moment, que la Logique est la science sur laquelle est fondé l'art de bien conduire son esprit, et s'il n'est pas dans la nature de notre esprit de ne savoir les véritables règles de la combinaison de ses idées, que quand il connaît le mode de la formation et de l'expression de ces mêmes idées. Si cela est, il a tort;

* Il a réellement la même idée sous le nom de *Logique*, que j'ai quand je dis : *La Logique qu'on nous a enseignée pendant tant de temps, n'est bonne à rien;* et s'il dit, lui, *qu'elle est la science sur laquelle est fondé l'art de bien conduire son esprit,* c'est que, dans l'idée de *la science sur laquelle est fondé l'art de bien conduire son esprit*, il ne fait pas entrer comme élément l'idée de *devoir renfermer la connaissance de la formation et de l'expression de nos idées.*

Digitized by Google

mais il n'a tort que parce que son jugement n'est pas conséquent à d'autres jugemens antérieurs : car comme actuel et isolé, il est irréprochable. A la place de cet homme je porterais le même jugement que lui : et à la mienne je ne puis que lui dire, la Logique dont vous avez l'idée actuellement n'est pas celle dont je parle dans cet ouvrage ni celle dont vous parliez tout à l'heure, ni celle qui peut réellement guider notre esprit.

De même un autre homme a l'idée d'une action injuste qui doit le conduire à un but qu'il désire : il juge qu'il doit la faire. Il est évident qu'il ne fait pas actuellement entrer dans la composition de l'idée de cette action, l'idée *d'avoir plus d'inconvéniens encore que d'avantages*. Dans cette hypothèse, il a manifestement raison. Mais il a tort dans la réalité, parce qu'il est dans la nature humaine que toute action injuste soit encore plus nuisible que profitable à celui qui la commet; et sûrement le même homme a, mille fois lui-même, porté des jugemens sur l'idée d'injustice, en y faisant entrer implicitement ou explicitement l'idée d'être incompatible avec le bonheur de celui qui s'y livre.

On n'exigera pas sans doute que je donne actuellement à ce principe moral, les développemens qui seraient nécessaires à sa démonstration. D'abord ce n'est pas ici le lieu; et d'ailleurs il ne sera guère contesté que par ceux qui veulent faire de la vertu un être si supérieur à ce monde-ci, qu'il y devient étranger, et si dénué de toute vue d'intérêts personnels, que personne ne s'en occupe. Ces exagérations le plus souvent peu

Digitized by Google

sincères sont très nuisibles : on ne saurait trop le redire *.

Je désire que l'on me passe cette réflexion à cause de son importance ; mais je demande surtout que l'on en fasse une autre plus directement relative à notre sujet. C'est que l'ancienne Logique était toujours obligée de prendre pour exemple, des propositions regardées comme incontestables et souvent simples jusques à la niaiserie, au lieu que la nouvelle peut employer les plus compliquées et même les plus problématiques. La raison en est que cette ancienne logique prétendait nous mener à la vérité par la puissance des formes du raisonnement. Il fallait donc remplir toujours ces formes de propositions indubitables ; car si elles étaient demeurées sujettes à discussion malgré l'exacte observance des règles, l'insuffisance de ce moyen serait devenu manifeste. Au contraire la nouvelle logique pénétrant plus avant dans le fond du sujet et ne s'occupant que de la matière du raisonnement, de nos idées, elle se sert avec succès des propositions les plus épineuses pour montrer d'où peut naître leur vérité ou leur fausseté. C'est ce qui fait que la première de ces deux sciences ne nous guide que quand nous n'avons nul besoin de secours,

* Le dix-huitième siècle a commencé en France par le règne de l'hypocrisie : cela est constant. Il a fini, dit-on, par celui de la dépravation. Si ce second point est aussi vrai, on doit avoir bien de l'inquiétude pour la fin du dix-neuvième : elle doit être abominable. Heureusement l'influence des hypocrites tient, plus qu'on ne pense, à l'existence de cette vieille métaphysique qui tombe en ruines.

comme l'ont remarqué MM. de Port-Royal, tandis que l'autre nous éclaire dans les cas les plus difficiles et les plus embarrassans.

Aussi quelque opinion que l'on ait sur les propositions énoncées dans les exemples que je viens de donner, on peut également y voir la preuve de la vérité que je voulais manifester; c'est que si ces propositions sont fausses, ce n'est pas par elles-mêmes et prises isolément, mais par leur manque de liaison avec des jugemens antérieurs vrais, et parce que les idées employées dans les jugemens antérieurs, et reproduites dans ceux-ci, n'y sont plus exactement les mêmes, quoiqu'on les croie telles.

Je puis donc actuellement sans craindre de paraître affirmer deux choses contradictoires, répéter ce que j'ai dit à la fin du chapitre précédent : « que bien que toutes nos idées ne soient fautives et « erronées que par des jugemens qui s'y mêlent, « au point que nos idées simples dans lesquelles il « n'entre aucun jugement sont absolument inac- « cessibles à l'erreur; cependant nos perceptions de « rapports sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, « comme toutes nos autres perceptions, réelles, « certaines, inaccessibles à l'erreur, et véritable- « ment et nécessairement telles que nous les per- « cevons par cela seul que nous les percevons » ; et j'en puis conclure avec assurance comme je l'ai avancé en même temps : « que la fausseté de nos ju- « gemens ne tient pas à leur nature, mais à celle de « nos souvenirs, dont nous avons déjà vu les nom- « breuses et fréquentes imperfections ; et qu'ainsi « après avoir reconnu d'abord que les inexactitu- « des de nos idées viennent de nos jugemens, nous

Digitized by Google

« sommes obligés d'avouer ensuite qu'en défini-
« tif, elles viennent de nos souvenirs, et que nos « jugemens seraient nécessairement justes si nos « souvenirs étaient exacts. »

On est très disposé à adopter cette conclusion quand on se rappelle que nous ne voyons jamais dans ce monde que nos propres perceptions, et que toutes nos connaissances ne consistent que dans les rapports que nous découvrons entre elles; car alors il paraît fort naturel que de se rappeler imparfaitement les perceptions que l'on a eues, suffise pour apercevoir entre elles de faux rapports, et qu'il n'en faille pas davantage pour que nos jugemens subséquens ne soient pas des conséquences exactes de ce premier jugement, *je suis sûr de ce que je sens*. Mais quand ensuite on fait réflexion que nous sommes entourés d'êtres auxquels nous accordons une existence réelle et indépendante de la nôtre, et que le sujet et le but de toutes nos recherches c'est toujours les modes et les propriétés de ces êtres, on a de la peine à concevoir comment nos idées peuvent être tout pour nous, et comment la seule imperfection du rappel de ces idées peut être la source de tous nos égaremens : et on est tenté de croire que nous nous sommes mépris non seulement sur la cause de toute erreur, mais même sur celle de toute certitude, ou du moins de supposer, comme l'ont fait beaucoup de métaphysiciens, qu'il y a une grande différence entre ce qu'ils appellent *idées de substances* et *idées archétypes* (c'est-à-dire celles qui ont un modèle hors de nous et celles qui n'existent que dans notre entendement), que

Digitized by Google

nous n'opérons pas sur les unes comme sur les autres, et que les causes de leur vérité et de leur fausseté ne sont pas les mêmes. Cependant ce n'est là qu'une illusion causée par deux dénominations impropres.

Premièrement nous n'avons point d'*idées de substances*. Nous avons des idées d'êtres qui agissent sur notre vertu sentante; mais nous ne connaissons ces êtres que par les impressions qu'ils nous font : ils ne consistent pour nous que dans ces impressions. Nous ne leur connaissons point de substance, et nous ne sommes point en droit de leur en supposer une, quelque sens que l'on veuille donner à ce mot, auquel on n'en a jamais assigné un bien net. Seulement nous savons que ces êtres sont autre chose que notre vertu sentante, puisqu'ils résistent à sa volonté; et qu'ils en sont indépendans, puisque dans les temps mêmes où ils ne peuvent agir sur nous, ils peuvent produire et produisent en effet sur nos semblables des impressions pareilles à celles qu'ils nous ont faites. C'est en cela, et en cela uniquement, que consiste l'existence propre et réelle que nous leur reconnaissons, et à laquelle les idées que nous en avons doivent être conformes pour être justes.

Secondement nous n'avons point non plus d'idées *archétypes*, si l'on entend par ce mot qu'elles soient l'original et le modèle d'un être quelconque, ou seulement qu'elles puissent et doivent être faites sans égard et sans relation à aucun être existant. Toutes celles auxquelles on donne ce nom à l'aventure, sont, comme nous l'avons vu, ou des idées d'êtres réels généralisées

par des abstractions, ou celles de leurs modes et de leurs propriétés, formées puis généralisées par le même moyen, ou des idées composées sur celles-là, et en conséquence de celles-là. Toutes doivent donc être relatives à l'existence de ces êtres, et y puiser leurs premiers élémens.

Or, comme le prouvent les exemples que nous avons tirés des idées *or* et *logique*, il est également vrai pour les idées de ces deux espèces, que quand nous en portons un jugement, c'est-à-dire quand nous y voyons renfermée une seconde idée, elle y est réellement actuellement par cela seul que nous l'y voyons; mais que pour que nous ayons raison d'y voir cette seconde idée, c'est-à-dire pour que la première soit réellement en ce moment telle qu'elle était quand nous l'avons employée dans d'autres combinaisons, il faut que cette seconde s'y trouvât déjà alors, ou du moins fût implicitement comprise dans quelques-unes de celles qui s'y trouvaient. Autrement le nouveau jugement est inconséquent et incohérent avec les jugemens qui l'ont précédé : et c'est là ce qui dans tous les cas le constitue faux.

La seule différence qu'il y ait, non pas entre les idées de substances et les idées archétypes, puisqu'il n'en existe aucunes qui méritent ces noms, mais entre les idées directes des êtres et celles qui en sont abstraites, c'est que le modèle des premières étant toujours là, l'expérience peut à tout moment montrer si la nouvelle idée qu'on y reconnaît y est explicitement, ou implicitement, ou point du tout, au lieu que celles du second genre ne dérivant de ces modèles que par

Digitized by Google

des déductions souvent longues et compliquées, il faut refaire péniblement et périlleusement toutes ces déductions pour acquérir la même certitude. D'où il arrive qu'il est beaucoup plus aisé de ne pas s'égarer en jugeant des idées des êtres qu'en jugeant des idées abstraites.

Du reste dans les deux cas, c'est se faire une idée juste de nos jugemens que de les regarder comme étant, ainsi que toutes nos autres perceptions, nécessairement certains pris isolément, mais pouvant seulement être faux par les relations de leurs sujets avec des perceptions antérieures; et de conclure que tous leurs défauts viennent de l'imperfection de nos souvenirs, c'est-à-dire de ce que nous croyons que leur sujet est une idée que nous avons déjà eue, tandis qu'il est réellement devenu une idée nouvelle par le nouvel élément que nous y voyons actuellement.

Il est donc, ce me semble, bien prouvé théoriquement, non seulement que le rappel imparfait de ce que nous avons senti est une grande cause d'erreur, mais même que nos erreurs ne peuvent pas avoir d'autre cause; comme notre certitude ne peut pas en avoir d'autre, que la certitude de tout ce que nous sentons actuellement.

Tel est en effet, je me permettrai de l'affirmer dès ce moment, le tableau fidèle de notre intelligence, et je dirai plus, celui de l'intelligence plus ou moins parfaite de tous les êtres sentans que nous pouvons concevoir. Ils ne sauraient différer quant à l'étendue des connaissances, que par le nombre et la perfection de leurs moyens de sentir, à la tête desquels il faut mettre le centre

Digitized by Google

sensitif lui-même; et quant à la sûreté de ces mêmes connaissances, que par leur aptitude plus ou moins grande à être sûrs que leur perception actuelle est exactement la même que la perception passée, dont ils la croient la représentation exacte.

Cependant pour mieux nous assurer encore de ce grand fait, nous allons suivre historiquement la série de la génération de nos idées et de nos diverses manières d'en être affectés; et si nous trouvons que cette seule observation suffit à rendre compte de tous les phénomènes des différens degrés de nos connaissances, et des différens modes de notre existence, nous ne pourrons plus douter qu'elle est puisée dans la nature, et qu'elle mérite toute notre confiance.

CHAPITRE V.

DÉVELOPPEMENT DES EFFETS DE LA CAUSE PREMIÈRE DE TOUTE CERTITUDE, ET DE LA CAUSE PREMIÈRE DE TOUTE ERREUR.

L'examen attentif des facultés qui composent l'intelligence de tous les êtres sensibles, et spécialement la nôtre, nous y a fait découvrir deux propriétés bien remarquables, la certitude de nos perceptions actuelles, et l'incertitude de

Digitized by Google

leurs liaisons avec nos perceptions passées. Il est aisé de juger qu'elles doivent produire toutes nos connaissances et toutes nos illusions, toute la puissance et toute la faiblesse de notre esprit. Mais cet aperçu général ne suffit pas : il faut voir en détail comment ces deux causes opposées agissent, se mêlent, et se combinent, non plus dans chacune de nos opérations intellectuelles prises séparément, mais dans l'enchaînement de nos pensées et de nos affections, dans les différens degrés de nos connaissances, et dans les différens états de nos individus. Il faut retrouver dans l'histoire de chacun de nous l'application de cette théorie et la preuve de sa justesse.

Rien ne serait plus facile si nous avions un souvenir distinct de nos premières perceptions, des premiers actes de notre intelligence, et des premières combinaisons que nous en avons faites. Mais aucun de nous ne se rappelle comment il a commencé à sentir, à se ressouvenir, à juger, et à vouloir ; comment il a formé ses premières idées, ni comment il a acquis la conviction de son existence, et de celle des autres êtres. Nous trouvons toutes ces connaissances, ces idées, et ces opérations, comme infuses en nous et sans origine précise. Cela doit être, car elles n'en ont effectivement pas. Tout en nous dans ce genre se fait petit à petit, par nuances insensibles, et sans différence assignable d'un instant à l'autre. La cause en est non seulement dans la nature de notre organisation, mais encore dans le mode de son action. Nous naissons avec des organes imparfaits, que la seule durée de la vie développe de momens en

Digitized by Google

momens, sans que nous en sentions les progrès. En même temps qu'ils acquièrent de la consistance, la fréquente répétition de leurs actes les amène graduellement de l'état de maladresse et d'engourdissement le plus absolu, à la souplesse et à la prestesse la plus merveilleuse, en sorte que dans ces premiers instans si curieux à observer, notre mémoire et notre jugement sont presque sans activité, et que nous ne pouvons pas dire quand ils commencent à prendre quelque énergie. Ce n'est pas tout encore : comme si tant de voiles ne suffisaient pas pour nous cacher à nos propres yeux, la marche de notre esprit est telle, qu'il commence toujours par les masses, que dans une première impression il a toujours vu tout un sujet, qu'il ne peut plus qu'en démêler les détails, et reconnaître explicitement ce qu'il avait d'abord senti implicitement. A proprement parler, dès que nous avons éprouvé les phénomènes du sentiment, dès qu'il a ému notre être et commencé notre existence, rien de nouveau ne peut plus se présenter à nous. Nous avons tout vu et tout connu. Ce trouble vague renferme tout pour nous. Nous ne pouvons plus qu'en éprouver les circonstances, les modifications, les variétés, les conséquences; et tout cela se fait tumultuairement, fortuitement, de mille manières différentes à la fois, et surtout imperceptiblement; en sorte que nous devenons autres de momens en momens sans en avoir la conscience distincte, et sans pouvoir à plus forte raison en avoir le souvenir. Nous nous éclairons comme nous croissons et dépérissons, sans nous en apercevoir actuellement;

comme la lumière du jour se produit à nos yeux tous les matins sans que nous puissions en distinguer les degrès depuis la nuit la plus obscure jusques à la plus brillante clarté; comme l'aiguille de notre montre chemine sous nos yeux sans que nous puissions le voir. C'est dans tous les genres que les changemens qui s'opèrent d'une manière égale, graduelle, et continue, échappent à nos regards et ne se manifestent que par leurs résultats. C'est en cela que consiste toute la difficulté de la science de l'intelligence humaine; et c'est pour cela qu'on en a toujours fait le roman au lieu d'en faire l'histoire. Il est même impossible d'en faire précisément l'histoire; car on ne saurait décrire des événemens qu'on n'a pas pu observer. Tout ce qui est en notre pouvoir, c'est d'en examiner les résultats, de les constater, de les analyser, de les décomposer, et de juger comment ils ont pu être produits. Nous n'avons pas d'autre manière d'être certains que les mouvemens des astres sont l'effet d'une impulsion une fois donnée, et d'une attraction constante qui s'exerce en raison des masses et en raison inverse du quarré des distances; et cependant nous avons raison de nous en tenir pour assurés, puisque du moins il est indubitable que si ces forces étaient telles, les mouvemens seraient comme nous les voyons, et que par conséquent elles sont capables de les produire. De même si nous trouvons que la certitude de nos perceptions actuelles et l'incertitude de leur liaison avec nos perceptions passées, sont capables de produire tous les phénomènes observables dans notre in-

Digitized by Google

telligence, nous serons dispensés de leur chercher d'autres causes, et nous serons en droit de conclure que celles-là sont les véritables *.

Essayons donc de faire sommairement l'histoire hypothétique des effets de ces deux causes données, en nous servant des observations que nous avons déjà faites sur la nature de nos souvenirs, sur celle de nos sensations, et surtout de nos sensations internes, sur le nombre et les fonctions de nos différentes facultés intellectuelles, et sur la manière dont nous formons nos idées composées. Osons tracer l'esquisse d'un nouveau traité des sensations destiné uniquement à montrer l'action de ces deux causes opposées. En conséquence n'entreprenons pas, comme Condillac l'a fait dans son ouvrage inestimable malgré ses défauts, de séparer nos divers moyens de sentir, et de découvrir à quelles opérations intellectuelles chacun d'eux agissant isolément peut donner naissance : réunissons au contraire toutes les facultés

* On dit souvent que la nature opère toujours par les moyens les plus simples, et que la meilleure preuve que nous ayons d'avoir deviné ces moyens, c'est quand nous avons trouvé une cause fort simple aux effets que nous voyons. Cela ne veut dire autre chose, si ce n'est que quand nous ne connaissons que la cause prochaine des phénomènes, nous leur voyons à chacun une cause particulière, et, par conséquent, nous leur croyons une multitude de causes différentes. Mais comme tous se tiennent, à mesure que nous découvrons leur enchaînement, nous trouvons des causes plus générales, desquelles dépendent les autres ; et si nous connaissions complètement toute cette chaîne, nous arriverions à une cause première, unique source de toutes les autres. Ainsi, plus nous en approchons, moins les causes auxquelles nous pouvons remonter sont nombreuses ; plus chacune est étendue, plus nous sommes assurés d'avoir pénétré dans le fond du sujet.

Digitized by Google

que nous avons reconnues en nous, et voyons quels effets en doivent résulter, en admettant la certitude de toutes les perceptions actuelles qu'elles nous procurent, et l'incertitude de la liaison de ces perceptions actuelles avec celles qui les ont précédées.

Je me suppose donc commençant ma carrière, doué de tous les moyens de connaître que je possède actuellement : et même afin de n'être pas obligé de tenir compte des différences provenant des âges, dont nous nous occuperons dans un autre moment, j'imagine mes organes aussi formés et aussi développés qu'ils le deviennent par le temps et par l'exercice.

Dans cet état, il n'y a pas de raison pour que la première sensation que j'éprouve soit plutôt celle-ci que celle-là; ainsi je puis imaginer à volonté celle que je veux. Je donnerai la préférence à celle qui naît du mouvement de mon corps, à cause des conséquences auxquelles elle me conduira. Je suppose donc que je commence ma vie par m'agiter en divers sens, j'éprouve l'*impression* qui résulte de l'action de mes muscles, et du mouvement de mes membres. Cette impression est bien certainement une pure *sensation*, une idée absolument simple; car je ne puis y en joindre aucune autre, puisque je n'en ai point encore perçu. Aussi, ne puis-je m'y tromper. Je ne la connais pas proprement; je la sens purement et simplement; je n'en porte aucun jugement. Elle est certaine; le premier des deux principes que nous avons posés agit seul; il n'y a lieu là à aucune erreur.

Je cesse de m'agiter, cette sensation cesse. Dans cet état de repos, cette sensation qui n'existe plus, dont les causes sont suspendues, affecte de nouveau ma sensibilité; j'y repense, je me la rappelle, comme on dit; c'est-à-dire, en terme plus exacts, *j'en sens le souvenir*. Comment cela se fait-il? je n'en sais rien; mais il est de fait que c'est un don dont nous sommes doués; et c'est ce don que je nomme *mémoire*.

Le souvenir dont il s'agit est aussi fidèle qu'il puisse être; il est aussi ressemblant à la sensation que cela soit possible; il n'est certainement altéré par le mélange d'aucune autre idée, puisque je n'en ai encore eu aucune. Cependant ce souvenir n'est pas la sensation elle-même; ce n'est pas la même opération intellectuelle; ce n'est pas exactement le même acte de ma sensibilité. Le mouvement quelconque qui s'exécute en moi n'est pas précisément le même. Dans le cas présent, les muscles moteurs, les membres qui avaient agi dans la production de la sensation, ne sont pour rien dans celle du souvenir. S'il s'agissait d'une autre sensation, il y aurait une autre différence, mais il y en aurait toujours une; car l'acte du souvenir doit se passer tout entier dans le centre cérébral, ou tout au plus dans quelque partie du système nerveux. Il est donc manifestement différent de celui de la plupart de nos sensations : et quant à celles de ces sensations que l'on peut supposer prendre elles-mêmes naissance dans le sein même de l'organe pensant, il faut encore nécessairement qu'elles diffèrent du souvenir; car quand elles se reproduisent exactement et

Digitized by Google

complètement telles qu'elles étaient, ce n'est plus un souvenir, c'est une sensation qui se renouvelle; et sans pouvoir l'expliquer, nous en sentons certainement bien la différence *. Ce premier souvenir est donc une chose essentiellement différente de la sensation qui l'a causé. Il est humainement et physiquement, c'est-à-dire, suivant les lois de la physique humaine, rigoureusement impossible qu'il soit la même chose qu'elle. Il la représente si l'on veut, mais il ne la reproduit pas.

Néanmoins, ce premier souvenir est en lui-même une perception actuelle et simple, et comme telle absolument certaine; mais si j'y joins le jugement qu'il est la représentation d'une impression antérieure, jugement qui seul le constitue un souvenir, il devient à l'instant une perception composée, et en même temps sujette à erreur par sa relation avec une perception précédente.

On m'arrêtera dès ce premier pas, et on me dira : vous avez établi d'abord que l'incertitude de toutes nos perceptions vient des jugemens qu'elles renferment; ensuite que les défauts de tous nos jugemens tiennent à l'inexactitude des souvenirs qu'ils ont pour objet; et maintenant vous donnez pour cause de l'imperfection d'un

* Voilà pourquoi, lorsque nous avons le souvenir d'une sensation, ou d'un désir, nous le reconnaissons toujours pour un souvenir, nous ne le prenons jamais pour la sensation, ou le désir eux-mêmes; au lieu que quand nous avons le souvenir d'une idée d'être, de mode, ou de qualité, nous ne le reconnaissons pas toujours pour un souvenir, nous ne nous rappelons pas toujours que nous avons déja perçu cette idée. (*Voyez* l'Idéologie proprement dite, chap. III.)

Digitized by Google

premier souvenir, le jugement même qui le constitue un souvenir. Il y a là un cercle vicieux, si vous ne montrez pas comment ce premier jugement peut être faux, et qu'il l'est par le fait de la perception même appelée *souvenir*. L'objection est juste, elle mérite d'être résolue. En voici l'explication.

La première de toutes mes perceptions, que j'ai supposé être celle d'un mouvement opéré dans mes membres, est sans contredit une impression simple. Le souvenir qui m'en revient, quand elle est passée, est manifestement en lui-même, et d'abord, une impression simple aussi. Bientôt je juge que cette impression simple est le souvenir d'une première; c'est-à-dire, qu'à ce moment j'y vois renfermée l'idée d'être un souvenir. Elle y est cette idée, puisque je l'y vois, et par cela seul que je l'y vois. Mais elle est donc changée cette impression simple, elle n'est plus simple puisqu'elle renferme une autre idée. Aussi n'est-ce pas d'elle précisément que je juge, mais de l'idée que j'en ai au moment où je porte mon jugement. Je puis donc et je dois considérer le sujet de ce jugement comme le souvenir de mon premier souvenir. Il était bien dans la nature du premier, d'être le souvenir de ma sensation de mouvement, quoique je ne m'en fusse pas encore aperçu; ainsi le second y est bien conforme; et mon jugement est fondé. Si je porte un autre jugement de ce premier souvenir, si je dis qu'il est la représentation de ma sensation de mouvement, j'en ai un autre souvenir. Cependant il est encore exact, et ce second jugement

est encore juste. Mais si je dis qu'il est la reproduction complète de ma sensation, c'est une troisième manière de m'en souvenir. Celle-là est inexacte, comme nous l'avons vu ci-dessus, ch. 3; et ce troisième jugement est faux, quoiqu'au moment où je le porte ce soit bien là l'idée actuelle que j'ai du souvenir de ma sensation de mouvement.

C'est ainsi que j'explique ce que j'ai dit de nos souvenirs et de nos jugemens en général; et que je rends raison de l'action des deux causes opposées que j'ai observées, et de leur combinaison dès les premiers jugemens qui touchent immédiatement à nos perceptions simples. Ce seul point est délicat et épineux; car dès qu'il s'agit d'idées composées, il n'y a plus de difficultés. S'il est question, par exemple, de l'idée de l'*or*, il est manifeste que quand je juge pour la première fois que l'*or est fusible*, je connaissais déjà l'idée de l'*or*. C'est un souvenir que j'ai actuellement de cette idée. Ce souvenir renferme bien réellement en ce moment un élément que cette idée n'a jamais eu dans ma tête. Je n'ai pas tort de le juger. Mais néanmoins mon souvenir n'est juste, que si cet élément nouveau est renfermé implicitement dans quelques-uns de ceux qui étaient déjà dans cette idée. Au contraire mon souvenir est inexact, et mon jugement faux, si ce nouvel élément est incompatible avec eux, et exclu par eux.

Ainsi, il est vrai de dire généralement, et sans exception, que toute perception actuelle est certaine, que toute perception de rapport (tout ju-

Digitized by Google

gement) prise isolément, et en elle même, est dans le même cas, mais que le sujet de tout jugement, toute idée dont on juge, doit être regardée comme le souvenir d'une idée antérieure, que ce souvenir a toujours de plus que son modèle l'idée exprimée par l'attribut du jugement, mais qu'il est exact et le jugement juste, si cet attribut est renfermé dans les élémens de l'idée antérieure, et qu'il est inexact, et le jugement faux, si ce même attribut est incompatible avec ces élémens; qu'ainsi le vice de tout jugement vient toujours du vice d'un souvenir, et consiste toujours dans sa relation avec des idées antérieures *.

Tout ceci ne doit paraître ni trop subtil, ni minutieux. En fait d'analyse, il n'y a de trop subtil que ce qui est faux, et de minutieux que ce qui est inutile. Or, les éclaircissemens que je viens de donner, ne méritent ni l'un ni l'autre de ces reproches, si, comme j'ose le croire, ils font bien voir qu'un principe général très important est applicable à tous les cas possibles.

* Observez qu'un jugement peut être erroné, précisément parce qu'il est conséquent à une idée mal faite; mais alors dans notre style exact, il ne peut être appelé *faux*. Ce n'est pas ce jugement qui est répréhensible; ce sont ceux en vertu desquels l'idée dont il juge a été composée. C'est là qu'est la solution de continuité avec des jugemens antérieurs vrais. Aussi d'une idée mal composée, renfermant des élémens contradictoires, comme sont souvent celles qu'on n'a pas bien analysées, on peut porter légitimement des jugemens qui se contredisent; ce qui prouve que le moyen d'arriver à la vérité, se trouve dans l'examen de nos idées uniquement, et non dans l'étude des formes de nos jugemens et de nos raisonnemens.

Au reste, nos souvenirs sont sujets à être défectueux en mille manières, comme nous l'avons déjà dit, et comme nous l'observerons par la suite ; et à commencer par celui dont il s'agit ici, le premier de tous, il est impossible qu'il soit la reproduction complète de ma sensation de mouvement. Cependant je suis obligé de l'employer comme tel dans mes combinaisons ultérieures ; car je ne puis pas, à prendre ce mot suivant l'exactitude la plus rigoureuse, conserver une autre *idée* de cette sensation ; ainsi me voilà, dès mon second pas, dans le chemin de l'erreur, si je n'ai grand soin de tenir compte de l'imperfection inhérente à la nature de ce souvenir. Continuons.

Bientôt dans cette *idée* de ma première sensation, qui en est une image aussi fidèle que possible, je découvre qu'elle renferme l'idée *d'être bonne à éprouver*. Nous avons ici de nombreuses observations à faire, qui vont encore nous arrêter.

D'abord, je dois remarquer que, dans la position où je me suppose, venant de percevoir ma première sensation et le souvenir de cette sensation, je suis bien loin de pouvoir définir cette nouvelle idée *être bonne à éprouver*, et même de pouvoir la nommer. Mais je la sens, et je sens qu'elle est comprise dans la précédente, qu'elle en fait partie ; c'est ce que l'on exprime en deux mots, en disant que *je juge cette sensation agréable*. Cette locution est bonne ; mais elle méritait explication.

Ensuite, il ne faut point me demander comment et pourquoi il arrive que, dans une pre-

Digitized by Google

mière idée, j'en découvre une autre. Certes je n'en sais rien, pas plus que je ne sais comment et pourquoi j'ai une idée quelconque. Mon étude n'est point de deviner les causes des premiers faits, mais de constater ces faits, de les démêler, et d'en observer les conséquences. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous faisons l'opération dont il s'agit; que c'est un don dont nous sommes doués, et que c'est ce don que nous appelons faculté de *juger*. Par conséquent, je puis concevoir que j'exerce cette faculté sur ma première sensation, ou plutôt sur l'idée que j'en ai.

Je n'ai donc pas besoin, pour que cela soit possible, de reconnaître en moi, outre cette faculté de juger, une autre faculté appelée *méditation* ou *attention*, ou une autre appelée *comparaison*, ou une troisième nommé *réflexion*, ou telle autre qu'on voudra imaginer. Comme tout cela est nul et de nul effet, s'il n'en résulte pas un jugement, et que s'il en résulte un jugement, c'est ce jugement seul qui est pour moi une nouvelle perception, un nouvel accroissement aux produits antérieurs de ma sensibilité, je ne dois pas considérer autre chose dans le phénomène dont il s'agit. Ce qui m'importe est de bien reconnaître en quoi il consiste, ce qu'il est; et je n'ai que faire de chercher comment il se produit. D'ailleurs, c'est ici une enquête très infructueuse. Nous n'en savons pas mieux ce que c'est que juger, quand nous y avons distingué tous ces préliminaires. C'est donc vouloir continuer à décomposer, lors même qu'on est arrivé aux derniers termes; et les opérations de l'esprit humain sont

Digitized by Google

déjà assez compliquées, sans y ajouter des rouages superflus, qui ne font que masquer les pièces essentielles de la machine.

A plus forte raison je ne dois pas, pour m'expliquer comment je porte des jugemens, pour m'assurer que j'en porte, pour donner à leur justesse une base solide, admettre en moi un sens intime, un sens particulier, distinct de toutes mes autres facultés et de tous les emplois que je puis faire de mes organes, ni un sentiment vague de *conscience*, séparé de toutes mes affections positives, et abstrait de toutes mes manières d'être spéciales et réelles. Cette supposition a bien plus d'inconvéniens encore que celles que nous venons de rejeter. Celles-là ne sont que des subdivisions inutiles d'un fait vrai; mais celle-ci est purement gratuite d'abord, et par conséquent absolument inadmissible en bonne philosophie *, et d'ailleurs elle n'explique rien. Elle impose, au contraire, la nécessité de l'expliquer elle même. Or, nous ne connaissons ce que nous appelons notre *moi*,

* Dès que l'on commence l'étude d'un sujet, quel qu'il soit, par une supposition quelconque, tout est perdu; on peut y renoncer. On est assuré de ne plus jamais voir purement ce qui est. C'est une vérité fondamentale reconnue actuellement dans toutes les sciences positives, excepté dans ce qu'il plaît encore à quelques personnes d'appeler la *philosophie*, qui n'est pas apparemment pour elles l'étude de ce qui est.

C'est cette vérité qui a fait dire au grand Newton : *O Physique! garde-toi de la Métaphysique*. Combien cet admirable conseil n'est-il pas plus nécessaire encore à cette partie de la physique qui a pour objet la connaissance de notre intelligence, l'*Idéologie!*

Il s'en faut tellement que l'Idéologie soit la Métaphysique, qu'elle n'a pas de plus grand ennemi.

Digitized by Google

que par les impressions que nous éprouvons; il n'existe pour nous (ou nous n'existons) que dans ces impressions, comme nous ne connaissons les autres êtres que par les impressions qu'ils nous causent, et ils ne consistent pour nous que dans la réunion de ces impressions. Comment donc concevoir et expliquer un sentiment de conscience en général, existant sans se rapporter à rien en particulier, et ne consistant dans la conscience d'aucune impression spéciale? C'est évidemment là une abstraction personnifiée comme les formes substantielles, les formes plastiques, en un mot, comme tout ce qu'il y a de plus creux et de plus vide de sens. Ces *non-sens* sont trop fréquens dans les philosophes. Souvent on ne les démêle pas, et on ne les distingue pas des choses bien vues. Cela fait qu'on les admire, ou qu'on méprise la philosophie. En effet, dans ce cas, il n'y a pas de milieu entre ces deux partis.

Enfin, je dois expliquer encore que, quand je dis de la première sensation que j'éprouve, ou plutôt de l'idée que j'en ai, que *je la juge agréable*, je ne prétends pas dire que je vois déjà cette idée comme une idée de mode, bien distincte, bien séparée et de l'être qu'elle affecte et de celui qui la cause; et que je vois qu'une autre idée (celle d'être agréable) abstraite, générale, tirée de plusieurs êtres, leur convenant à tous, convient aussi à cette première idée. Je veux encore moins dire que j'ai une idée précise et détaillée de mon *moi*; que je le connais comme un être, et comme un être réel, que j'étendrai ensuite à tous les êtres ou partie d'êtres qui sentent avec lui et

obéissent à ses déterminations, et que je distinguerai de tous les autres êtres réels qui agissent sur lui et en sont indépendans; que je vois que cet être est modifié, et qu'il est modifié d'une manière telle, que l'idée générale d'être affecté agréablement lui convient en ce moment. Certainement je ne saurai tout cela qu'après beaucoup de perceptions successives, et après avoir constaté graduellement les résultats de ces perceptions par des signes, pour qu'ils deviennent de nouvelles perceptions durables dont je puisse faire de nouvelles combinaisons. Je n'ai voulu qu'exposer le fait; c'est que *j'ai été affecté*, et que j'ai vu, dans cette *affection*, qu'elle *est* ce que nous nommons *agréable*. Je n'ai pu l'exposer ce fait qu'avec les mots que nous avons; car si nous ne les avions pas, je ne pourrais que le sentir et non pas le dire. Dès que je puis le dire, il est donc inévitable que je le dise avec des développemens qu'il n'avait pas dans mon esprit, dans le temps où il est supposé être arrivé. Mais c'est une circonstance dont tout lecteur doit tenir compte, quand celui qui lui parle l'en fait souvenir. Ainsi, personne ne peut me nier qu'après avoir eu une sensation et le souvenir de cette sensation, il ne soit en nous de faire ce que nous appelons *juger* ou *sentir que cette sensation est agréable*.

Je demande, non pas qu'on me pardonne, mais qu'on m'applaudisse de tant insister sur ces premiers pas, les plus difficiles de tous. C'est absolument nécessaire quand on aspire à faire, pour guider la raison, une Logique qui n'en soit pas dépourvue elle-même. Il est bien aisé de bâtir des

Digitized by Google

systèmes entiers de philosophie, en se dispensant de ces premières recherches, et les remplaçant par des suppositions. Mais ensuite on tombe dans mille absurdités, pour n'avoir pas pris d'abord la peine suffisante; et on est réduit à employer une foule de mots qui n'ont point de signification précise, ou même qui n'en ont point du tout, parce que les premières idées ne sont pas analysées et déterminées. C'est là vraiment être superficiel, eût-on feuilleté cent mille volumes de métaphysique; et c'est la faute dans laquelle tombent beaucoup d'hommes qui nous taxent très ridiculement de légèreté, nous autres idéologistes, qui, au lieu de dogmatiser prématurément sur mille sujets divers, et de courir rapidement aux conséquences les plus éloignées des premiers faits, consacrons notre vie tout entière à étudier notre intelligence, et la croyons bien employée si nous parvenons enfin à établir un petit nombre de principes capables de donner une base solide aux connaissances humaines, ce qui est proprement cette philosophie première, dont on a tant parlé et qu'on n'a point connue. O Bacon! que vous aviez raison! *Non plumœ addendœ hominum intellectui, sed potiùs plumbum et pondera.* Mais qu'il est singulier que ce soient ceux qui font ou adoptent à tout moment un nouveau système complet de philosophie, qui accusent d'être superficiels et légers ceux qui se bornent obstinément à chercher la base de tout système. Au reste, cela n'est pas plus merveilleux que bien d'autres choses que l'on voit et que l'on entend tous les ours. Revenons.

Digitized by Google

Je disais donc que je juge de ma première sensation ou plutôt de l'idée que j'en ai, qu'elle est bonne à éprouver. Ce premier souvenir est certainement aussi semblable à son modèle qu'il puisse l'être. Il n'est point exposé à être altéré par le mélange d'idées étrangères, comme il pourra l'être dans la suite, puisque je n'ai encore eu aucune autre perception ; ainsi le jugement que cette sensation est agréable, doit être juste. Cependant dans cette idée *être agréable* il y a beaucoup de nuances que le discours ne rend pas. Or, vu la différence nécessaire que nous avons reconnu exister entre le souvenir et la sensation, je ne puis pas voir l'idée *être agréable* aussi vivement dans l'un que je la verrais dans l'autre ; et s'il s'agissait de décider de cette sensation comparativement avec une autre, il se pourrait faire que je la jugeasse *préférable* en la jugeant d'après elle-même, et *non préférable* en la jugeant d'après son souvenir. Ainsi dès le premier pas me voilà, sinon dans l'erreur, du moius dans le chemin d'y arriver. Cet exemple fait voir combien la chaîne qui constitue toute la justesse de nos idées est délicate et facile à rompre.

Toutefois en conséquence de ce jugement, il naît en moi une autre perception, le *désir* d'éprouver de nouveau la sensation que m'a causée le mouvement de mes membres. C'est encore là un nouveau phénomène dont nous ne savons pas plus la raison que des précédens qui y donnent lieu. Mais c'est un fait incontestable.

Remarquons seulement que ce désir dépend immédiatement du jugement qui le précède. Il

Digitized by Google

est donc influencé par tout ce qui influe sur ce jugement. Ainsi il ne peut pas naître aussi vif en partant du jugement porté sur le souvenir de la sensation, qu'en partant du jugement porté sur la sensation elle-même: et même s'il était question de juger de cette sensation comparativement avec une autre, et qu'en vertu de cette différence du souvenir à la sensation, bien que toujours jugée *agréable,* elle eût été jugée non *préférable*, comme nous l'avons supposé ci-dessus, le désir de l'éprouver de nouveau ne naîtrait pas, ou même un désir contraire naîtrait. Voilà donc que par la seule cause de l'imperfection d'un souvenir, tout un rameau de l'arbre immense de nos perceptions prendrait une direction différente. Ce seul exemple nous montre combien la moindre nuance dans les actes de notre intelligence, peut produire de divergence dans tous ceux qui les suivent.

Néanmoins, puisque dans le cas actuel cette sensation de mouvement est supposée jugée purement et simplement *agréable,* le désir de l'éprouver de nouveau peut et doit naître de ce jugement: et par une autre conséquence, tout aussi incompréhensible que les premières, il arrive que ce desir renouvelle le mouvement de mes membres, au moins vagué comme lui, quoique je ne sache pas encore ni que j'ai des membres, ni qu'il existe du mouvement, ni que j'en fais; et de ce mouvement renaît en moi une sensation semblable à la première.

Ici nous voilà déjà transportés dans un nouvel ordre de choses, par cela seul que nous avons

Digitized by Google

déjà exercé nos quatre facultés, sentir, se ressouvenir, juger, et vouloir. Cette seconde sensation cessera bientôt comme la première, par une cause ou par une autre; mais quand le souvenir m'en reviendra, il ne sera plus une idée aussi simple que le premier. Ce premier souvenir ne pouvait être composé que de l'idée de la sensation même et du jugement que cette idée en était la représentation; mais le second peut déjà et doit, pour être complet, être composé de l'idée que cette sensation a été éprouvée une première fois, de celle qu'elle a cessé, de celle qu'on se l'est rappelée, de celle qu'elle a été jugée bonne à éprouver, de celle qu'elle a été désirée en conséquence de ce jugement, de celle qu'elle a été renouvelée ensuite de ce désir, et même peut-être de celle qu'elle a cessé de nouveau malgré la continuation de ce désir, et de celle de plusieurs autres circonstances. Toutes ces idées peuvent et doivent être comprises dans ce nouveau souvenir, ou du moins s'y unir et le compliquer plus ou moins promptement. Ainsi bientôt le voilà très loin d'être la simple image d'une pure sensation; et dès lors je ne peux plus percevoir un souvenir simple de cette pure sensation.

Il y a plus : sans que cette sensation cesse, et pendant qu'elle dure encore, si j'en porte un jugement quelconque, l'idée sujet de ce jugement, qui n'est pourtant que cette sensation même ou du moins sa représentation immédiate, sera nécessairement compliquée de toutes les idées dont nous venons de parler, comme le serait le souvenir de cette même sensation.

Digitized by Google

Cette dernière observation nous apprend deux choses ; l'une que, même dès les premiers momens de notre existence, nous ne pouvons juger d'aucune idée qui ne soit composée d'une multitude d'idées accessoires qui toutes contribuent à faire que l'attribut du jugement est ou n'est pas renfermé dans le sujet ; l'autre, que c'est avec raison que nous avons dit, que l'on doit regarder une idée comme un souvenir, ou si l'on veut, comme la représentation d'une autre, par cela seul qu'elle devient le sujet d'un jugement. Car dans le cas présent, la sensation dont je juge est bien une perception actuelle, puisqu'elle est supposée durer encore au moment où j'en juge ; cependant l'idée sujet de mon jugement n'est pas précisément et uniquement cette sensation, puisqu'elle renferme en outre beaucoup d'accessoires. Cela était bon à remarquer.

Je le répète : il faut absolument que l'on m'excuse d'entrer dans ces détails. Sans doute ils ne frapperaient pas d'abord les yeux d'un observateur inattentif : mais on ne doit pas non plus croire que ce sont de ces fausses apparences, que l'on ne commence à apercevoir que quand la vue se fatigue et se trouble, pour avoir regardé trop long-temps de suite le même objet. On verra bientôt que pour nous être un peu arrêtés d'abord, nous cheminerons ensuite rapidement, et qui plus est, sûrement.

Si nous continuons à suivre pas à pas la génération de nos idées, nous trouverons que dans un moment ou dans un autre cette sensation du mouvement de mes membres doit cesser par quelque

Digitized by Google

cause étrangère à moi, quoique continuant à être désirée, et que par conséquent après quelques expériences plus ou moins répétées, je dois trouver renfermée dans le souvenir de cette sensation l'idée *de n'avoir pas cessé par le fait de moi qui désirais la prolonger*, et par suite celle *d'avoir cessé par le pouvoir d'un* ÊTRE *autre que moi*, auquel être j'attribuerai postérieurement d'être la cause de toutes les sensations que je reconnaîtrai me venir de lui.

Aiusi me voilà arrivé, pour la première fois, à la connaissance de deux êtres qui sont deux pour moi, que je distingue, qui sont différens et séparés parce que l'un *veut* et l'autre *résiste*. Jusque-là je n'en connaissais qu'un, celui qui sent et qui veut. Je le connaissais par le sentiment et la conscience de mes *sensations*, de mes *volontés*, et de toutes mes autres *perceptions*; mais je ne le connaissais pas, par opposition à aucune autre chose. Il devait donc me paraître *tout*. Il était *tout*; il était le véritable *infini* pour moi, puisque je ne pouvais le distinguer de rien, ni le limiter par rien. Je le *sentais* en un mot plutôt que je ne le *connaissais*; car dans l'acception ordinaire, on entend plus spécialement par connaître une chose, distinguer et démêler les qualités qui lui sont propres, et qui emportent l'idée de la différencier d'avec d'autres existences. Mais à cette heure je connais mon *moi* par une opposition, par un contraste avec un autre être. Je connais réellement l'un et l'autre, puisque je connais qu'ils sont différens, qu'il est compris dans l'idée de l'un de *vouloir* éprouver une sen-

Digitized by Google

sation, et dans l'idée de l'autre de l'*empêcher*, ce qui ne peut se trouver en même temps dans la même idée. Mais je ne connais encore l'un de ces êtres que par ce seul fait qu'il *sent et qu'il veut*, et l'autre que par ce seul fait qu'il *résiste*.

L'idée de *vouloir* et l'idée de *résister* sont donc les deux noyaux, les deux germes, autour desquels viendront se grouper toutes les idées que par la suite je reconnaîtrai appartenir soit à *moi*, soit aux *êtres* qui ne sont pas lui, et qui composeront l'idée totale que j'aurai de chacun de ces êtres. L'idée de mon moi deviendra, outre l'idée de *vouloir*, celle d'avoir un corps, des membres, des organes par lesquels il sent, qui obéissent à ses volontés, et celle de posséder les facultés, les puissances, les faiblesses, les jouissances et les misères qui en résultent. L'idée des autres *êtres* au nombre desquels sont mon corps et mes membres, sera, outre celle de *résister*, celle de réunir toutes les circonstances et les propriétés par lesquelles ils affectent ma sensibilité, et qui caractérisent chacun d'eux. Je suis très convaincu que c'est ainsi que cela se passe en nous, et que c'est en cela que consistent pour nous toutes les existences, tant la nôtre que celle des autres êtres.

Observons que depuis que j'ai soumis au jugement du public, cette manière de concevoir le principe de toutes nos idées d'existences qui en explique simultanément l'origine et la certitude, et qui produit ainsi le double effet de dissiper les obscurités et de détruire les dénégations, on m'a souvent dit que toutes nos autres sensations, par

leur présence et leur cessation involontaire, peuvent et doivent, comme celle qui résulte du mouvement de nos membres, nous conduire à connaître qu'il existe d'autres êtres que notre moi sentant et voulant. Je n'ai point d'intérêt à le nier; car si cela était, j'aurais également raison sur le fait principal, *la connaissance et la réalité de toute existence.* Il serait également vrai que notre existence réelle consiste dans la faculté de sentir, dont une partie importante est celle de vouloir; et que l'existence des autres êtres, réelle et distincte de la nôtre, consiste à mettre en jeu cette faculté de sentir, et à résister à celle de vouloir. Il résulterait seulement de l'assertion dont il s'agit, que nous avons plusieurs moyens au lieu d'un, d'être certains de cette seconde existence. Mais je ne crois pas cette opinion fondée. Il me paraît que ceux qui la défendent, n'ont pas fait attention à une chose que pourtant j'avais remarquée, c'est que cette sensation vague qui résulte du mouvement de mes membres est la seule que je puisse désirer sans la connaître, et la seule qui, quand je la connais, suive immédiatement de mon désir de l'éprouver.

Tant que je n'ai pas senti une odeur, un son, une saveur, une couleur, je ne puis pas les désirer; et quand je les ai sentis, j'ai beau m'en ressouvenir, les juger agréables, et désirer les sentir de nouveau, si je ne sais pas encore qu'il existe des êtres, pas même mon corps, je ne puis rien faire directement et avec intention pour me procurer ces sensations.

Au contraire, sans savoir seulement que j'ai

Digitized by Google

un corps, je puis éprouver le besoin, le désir vague de m'agiter, de changer de position, quoique je ne sache pas que j'ai une position.

L'expérience prouve, et dans les enfans et dans les hommes, que c'est un résultat automatique de notre organisation, qu'il est la conséquence nécessaire de tout malaise, et même de tout bien-être un peu vif, que le mouvement s'ensuit par notre nature même, et en même temps aussi la sensation qu'il occasione et qui l'accompagne toujours. En outre, quand je l'ai sentie cette sensation, il suffit que le désir de l'éprouver se renouvelle pour qu'elle renaisse à l'instant; car ce désir n'est autre que celui de m'agiter, qu'il est toujours en mon pouvoir de satisfaire plus ou moins : je puis donc promptement porter le jugement que cette sensation suit de ma volonté de l'éprouver, et que si elle cesse malgré cette volonté, il y a là un autre *être* qui en *est* cause *. Cet autre être sera le plus souvent mon propre corps lui-même, dont la structure limite certains mouvemens et se refuse totalement à d'autres. Aussi sera-t-il vraisemblablement le premier dont je reconnaîtrai l'existence. D'ailleurs ce second jugement, qu'*un autre être limite l'effet de ma volonté*, sera certainement porté d'abord d'une

* Pour qu'un homme ne vînt pas à découvrir qu'il est en son pouvoir de faire du mouvement quand il le veut, et par conséquent d'en avoir la sensation, il faudrait pouvoir l'empêcher d'en faire jamais aucun. C'est dans bien des genres que, pour cacher toujours à l'homme le secret de sa puissance, il faudrait qu'il fût possible de l'empêcher d'en faire jamais aucun usage. Heureusement cela ne se peut pas.

manière peu sûre et fort vague. Mais enfin il sera porté, et cela suffit. Les expériences subséquentes le rectifieront, le préciseront, et sépareront les uns des autres les êtres qui ont cela de commun, d'*être* autre chose que ma volonté, et d'*être* résistans à mon désir de m'agiter.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous portons tous le jugement qu'il y a des êtres très réels autres que notre *moi*, tel qu'il est d'abord, ne consistant que dans la faculté de sentir et de vouloir; c'est que l'existence et la réalité de ces êtres consiste à affecter cette faculté de sentir, et sur-tout à résister à cette faculté de vouloir, et à produire le même effet sur d'autres êtres sentans dans les momens où ils cessent de nous affecter; c'est qu'un de ces êtres est celui que nous appelons *notre corps*, parce qu'il coopère à notre faculté de sentir, obéit à notre faculté de vouloir, et fait partie de notre *moi*, quand ce *moi* devient pour nous un être composé de beaucoup de propriétés diverses. Chacun de nous est persuadé de cela; et malgré les subtilités de certains philosophes, personne n'en doute sincèrement. Ce qui est également indubitable, c'est que nous apprenons tous à porter ces jugemens dès les premiers momens de notre existence; car aucun de nous ne se souvient de l'avoir appris. Ce qui me paraît encore incontestable, c'est que la sensation que nous cause le mouvement de nos membres exécuté en conséquence du désir vague de nous remuer, est très propre et suffisante à nous faire porter légitimement ce jugement: c'est pour cela que je l'ai choisie de préférence pour exemple, dans cet

Digitized by Google

exposé de l'origine et de la formation de nos idées. Ensuite si l'on veut absolument que nos autres sensations soient capables de produire le même effet, j'y consens quoique je n'en voie pas la preuve. L'idée que je me fais de la certitude et de la réalité des existences que nous connaissons, n'en sera, je le répète, ni moins claire ni moins fondée *.

Arrêtons-nous ici; il ne faut pas marcher trop

* Je dois ici une réponse à une note fort étendue qui se trouve page 345 et suivantes jusqu'à la page 358 du tome III de l'Histoire comparée des Systèmes de Philosophie, par M. Degerando. Paris, an XII.

Je commence par déclarer que je regarde cet ouvrage comme estimable et utile, et que j'ai personnellement à me louer de la manière dont l'auteur s'exprime sur mon compte. Voici ses propres paroles au lieu cité : *Dans un ouvrage qui réunit à un grand nombre d'observations fines et délicates, un style pur, élégant et facile*, MAIS DONT J'AVOUE QUE LE SYSTÈME GÉNÉRAL NE ME PARAIT POINT EXACT, M. *de Tracy*, etc. (C'est le premier volume de mes Élémens d'Idéologie dont il s'agit.)

Assurément ce jugement est à beaucoup d'égards plus favorable que je ne pouvais l'espérer, et surtout il porte l'empreinte de la politesse recherchée qui caractérise l'auteur, et qui rend toute discussion avec lui utile et agréable. Mais, je le dirai avec franchise, M. Degerando, en m'accordant beaucoup plus que je ne mérite comme écrivain, me paraît me juger un peu légèrement comme penseur.

En effet, je n'ai pas fait un système. Au contraire, différant en cela de M. Degerando, qui improuve l'idée fondamentale du Traité des systèmes, je fais profession de croire que c'est le meilleur ouvrage de Condillac, et que le plus beau titre de gloire de ce fondateur de la science de l'intelligence humaine (l'Idéologie), est d'avoir prouvé que tout système de métaphysique est un roman, fruit de l'impatience de dogmatiser, qui égare l'esprit en lui faisant prendre un fantôme pour la réalité, et des choses supposées pour des choses prouvées ; et qu'il faut les remplacer tous sans exception, par la simple observation de nos facultés, jusqu'à ce qu'on les connaisse bien.

Digitized by Google

long-temps sans repos. Nous voici arrivés à un moment très remarquable dans l'histoire de nos

Je n'ai donc fait qu'un recueil de faits. Si ces faits s'enchaînaient assez bien pour que leur ensemble pût mériter le nom de *système*, ce serait celui de la nature; il ne serait pas possible de dire qu'il n'est point exact. Si de ces faits, il y en a, ce qui est très possible, qui soient mal observés, ils rompent nécessairement la liaison des autres; et alors il n'y a plus d'ensemble, plus de *système général* qu'on puisse taxer d'inexactitude. Ce sont ces faits mal vus qu'il fallait indiquer.

Je sais bien que dans un livre où M. Degerando expose et discute les opinions d'un si grand nombre de philosophes, il ne pouvait pas me réserver une grande place; mais je ne voulais que prouver que mon ouvrage n'est point susceptible d'un jugement général. C'est là l'avantage de la manière de philosopher reconnue bonne actuellement en France, avantage que n'ont point ceux qui partent de principes *a priori*. Car si leur premier principe est jugé faux, tout le reste est évidemment mauvais; et ce principe, ce n'est encore que l'observation de nos facultés et de leur action qui peut le justifier ou l'infirmer. Ainsi, cette étude encore imparfaite, est antérieure et préalable au principe de tout système. Je suis étonné que cette dernière réflexion ne se soit pas présentée à M. Degerando; elle lui aurait épargné bien de la peine en le portant immédiatement à la racine de beaucoup de ces systèmes dont il suit si laborieusement toutes les branches.

Je viens à l'objet particulier de sa note, c'est l'explication que je donne de la certitude et de la réalité de l'existence des êtres autres que notre vertu sentante, et de la manière dont nous la connaissons. Il n'en est point satisfait; il ne la regarde que comme une hypothèse nouvelle; il la trouve inadmissible; puis, au lieu de proposer une autre façon de se rendre compte du phénomène, il termine ainsi : *M. de Tracy admet des faits primitifs et inexplicables. Pourquoi ne pas ranger dans le nombre le sentiment de l'existence? Son erreur me paraît venir de ce qu'il a supposé qu'il était nécessaire d'en rendre* RAISON, *de ce qu'il a supposé qu'il était nécessaire de la démontrer.*

Je ne veux point ici entreprendre l'apologie de mon opinion, ni me livrer à l'examen détaillé des objections que l'on y oppose. Après les éclaircissemens que je viens de donner, ceux que j'avais donnés d'avance dans la seconde édition de mon premier volume, et ceux que l'on pourra trouver encore dans la suite de cet ou-

Digitized by Google

connaissances. Nous avons vu que jusque-là les deux grandes causes que nous avons observées

vrage, je n'ai qu'à laisser prononcer le lecteur; et sous peu, cette question sera jugée irrévocablament. Qu'elle le soit d'une manière ou d'une autre, peu m'importe; car sûrement elle le sera bien, puisque le sujet commence à être suffisamment éclairci. Mais c'est contre la conclusion de M. Degerando que je me sens obligé de m'élever, parce qu'il s'agit là non pas d'une opinion partielle et personnelle, mais de la philosophie tout entière; et ce que j'ai à en dire rentre dans ce que je viens d'observer sur les avantages et les inconvéniens de deux méthodes opposées.

Sans doute je reconnais des faits primitifs et inexplicables; et nul homme sensé, je crois, ne peut faire autrement. Mais ces faits, ce sont les facultés dont nous sommes doués, et dans lesquelles consiste tout ce que nous avons de puissance. Je tâche de les démêler, de les constater, de n'en point oublier, et de n'y rien ajouter. Je vais même plus loin; je trouve qu'elles se réduisent toutes à une seule, à celle de sentir et à ses différens modes, celui de sentir simplement, celui de se ressouvenir, celui de juger, et celui de vouloir. Puis je cherche ce qui en arrive, ce que des êtres ainsi constitués savent réellement, et ce qu'il y a dans ce qu'ils croient savoir, qui soit véritablement dans les limites de leurs moyens, ou qui les excède. Car c'est là uniquement en quoi consiste la Logique, la dernière de toutes les sciences auxquelles l'esprit humain parvient, et leur pierre de touche commune. Mais je ne puis consentir, à chaque fois que je trouverai en moi une idée évidemment très composée, une notion extrêmement compliquée dont j'aurai peine à me rendre compte, à dire pour toute explication: *J'en ai la conscience, j'en ai le sentiment;* au-lieu de chercher comment je suis venu à ce sentiment, sur quoi il est fondé, ce qu'il renferme réellement, et si je n'y comprends pas des jugemens radicalement faux. Avec cette manière de procéder, le premier imbécille dirait: *J'ai le sentiment des sorciers,* et il bâtirait un système sur ce sentiment; comme Ptolomée disait: *J'ai le sentiment que les astres tournent autour de moi;* et il inventait des épicycles pour rendre raison du mouvement qu'ils n'ont pas.

Je pense fermement qu'il ne faut jamais employer une idée très abstraite sans avoir au moins fait tous ses efforts pour se bien rendre compte de sa formation. Il pouvait être permis de s'en dispenser lors de l'enfance de la philosophie; mais aujourd'hui,

Digitized by Google

existent et agissent, comme nous l'avions annoncé. Nous avons trouvé que bien réellement il

tous les hommes qui ont réellement quelque profondeur dans l'esprit s'imposent ce devoir, qui au fond n'est autre que celui de savoir la signification des mots dont on se sert.

L'idée d'existence exige autant et plus qu'une autre ce préalable. Je n'en veux pas d'autres preuves que les erreurs de quelques philosophes allemands, que M. Degerando réfute lui-même tout en les admirant. Car elles viennent toutes des notions confuses qu'ils ont des idées *mouvement, espace* et *durée,* qui seraient éclaircies si la manière dont nous connaissons les êtres et leur existence, l'était pour eux. Le seul tort de ces savans est d'avoir fait la faute que M. Degerando me conseille de faire, d'avoir tiré mille conséquences de ces idées avant de les avoir analysées, et avant d'avoir cherché comment nous les formons. Or, en cela, loin de mériter le titre d'esprits profonds, que leur accorde libéralement l'estimable écrivain que je combats en ce moment, ils me paraissent avoir encouru le reproche contraire. Ils peuvent être, et je crois qu'ils sont doués de beaucoup de talens, d'une grande imagination, d'un vaste science, d'une force de tête peu commune; mais c'est justement la profondeur et la solidité que j'oserais leur refuser. La solidité de tout édifice ne peut venir que de sa base.

A ce propos, je dois le dire encore, M. Degerando me paraît confondre l'érudition avec la profondeur. Ce sont certainement deux très bonnes choses, mais très différentes. On peut savoir sur un sujet tout ce qui en a jamais été dit, et l'avoir très peu approfondi. Assurément les laboureurs et les rameurs sont des êtres très utiles. Cependant, quoiqu'ils aient beaucoup fatigué, le cultivateur, qui a mille fois parcouru tous les coins d'un champ, en ne faisant qu'en égratigner la surface, a moins vu les couches inférieures du terrain que l'homme qui y a fait la moindre fouille; et celui qui a le plus long-temps sillonné la superficie de la rivière, ne peut pas prétendre en connaître aussi bien le fond que celui qui l'a sondée, ne fût-ce qu'un moment.

Cette méprise de M. Degerando, dont on s'aperçoit à chaque instant dans son ouvrage, me paraît venir d'une autre qui ne s'y manifeste pas moins, je veux dire de son respect excessif, non pas pour la nation allemande (toute nation, toute nombreuse réunion d'hommes mérite du respect, et celle-là surtout), mais pour les préjugés populaires que nous croyons peut-être à tort communs

Digitized by Google

y a toujours certitude dans nos perceptions actuelles, et souvent incertitude dans leurs rela-

en Allemagne. Il le porte quelquefois, ce respect, jusqu'à un point extraordinaire.

Par exemple, tome II, p. 172, il dit que les disciples de Kant nous accusent d'ignorer et de dédaigner la doctrine de leur maître; et, pour nous disculper de ce reproche, il se croit obligé de faire un tableau lamentable des malheurs de la révolution, et de convenir qu'elle est cause que *la philosophie est discréditée en France, et qu'on ne l'enseigne plus dans nos écoles depuis leur rétablissement*. Cependant M. Degerando, heureux vainqueur de nombreux rivaux, dont plusieurs avaient beaucoup de mérite, couronné par l'Institut national, et devenu l'un de ses membres, ne peut ignorer que beaucoup de Français cultivent avec succès toutes les parties de la saine philosophie; et que c'est précisément depuis la nouvelle organisation de notre instruction publique en l'an IV, que pour la première fois elle faisait légalement partie des travaux de nos corps savans, et était enseignée dans toutes les écoles publiques, par des professeurs de grammaire générale, de législation et d'histoire; car assurément il ne veut pas appeler philosophie ce que l'on enseignait sous ce nom dans nos anciens colléges. Au lieu de ces faits peu exacts, il était si aisé de dire ce qui est vrai: « Beaucoup de personnes parmi nous connaissent les « idées de Kant; quelques unes les adoptent; mais le plus grand « nombre les rejette et les néglige, parce que, cultivant beaucoup « l'étude de l'intelligence humaine, nous pensons en général « que ces idées reposent sur une connaissance très imparfaite de « nos facultés intellectuelles, et que nous n'aimons pas à nous « occuper de ce qui nous paraît porter sur une base fausse. » M. Degerando avoue lui-même qu'il a traduit un ouvrage sur le Kantisme, et que tous ses amis lui ont conseillé de ne pas le publier; mais il ne dit pas par quelles raisons. Je suis persuadé que s'il avait jugé à propos de nous faire part de ces raisons, elles se seraient trouvées être précisément celles que je viens de donner. Elles se présentaient si naturellement, qu'il n'y a qu'un excessif ménagement qui ait pu l'engager à en aller chercher tant d'autres, qui ne sont pas bien bonnes.

Ce ne peut être que le même motif qui ait déterminé notre auteur à toujours parler des Français comme de gens légers, volages, impatiens, reculant à la vue d'un in-4°, et très inférieurs à leurs voisins. Mais j'avoue qu'en cela il me paraît avoir passé toutes les

tions; et que l'incertitude de leurs relations vient de l'incertitude de nos jugemens, et celle-ci, de celle de nos souvenirs. Continuons, et nous verrons que l'incertitude de nos souvenirs va toujours en augmentant à mesure que nos idées se multiplient et se compliquent, et qu'elle suffit à expliquer toute la faiblesse de notre raison, et tous ses écarts dans les différentes circonstances de notre vie. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

bornes de la civilité. Je suis fâché que quand on prend sur soi de juger sa nation, ou de parler en son nom, on se permette de pareilles concessions, qui au reste ne persuaderont jamais aux gens de bon sens d'aucun pays *que la grande nation soit composée de si petites têtes*.

D'ailleurs, pourquoi faire d'une question de logique une affaire nationale? Un philosophe a une patrie, et doit l'aimer. Mais les opinions philosophiques n'en ont point. On dirait que toute l'Allemagne est fanatique d'une doctrine et que toute la France la rejette. Ni l'un ni l'autre n'est exact. Il y a dans les deux pays des hommes qui se livrent aux systèmes métaphysiques, et d'autres qui s'y refusent. Ces derniers me paraissent partout les esprits les plus solides et les plus profonds : mais qu'est-il besoin de déterminer où ils sont les plus nombreux?

J'ai insisté sur ces réflexions, parce qu'il me paraît tout à fait au dessous de M. Degerando de se ranger parmi les hommes qui dénigrent leur pays, ou parce qu'ils l'ont abandonné dans sa détresse, ou parce qu'ils ne peuvent y briller, et de faire chorus avec quelques clabaudeurs, qui incapables de rien faire qui vaille, voudraient persuader à l'univers qu'il ne se fait rien de bon autour d'eux. Les seuls ouvrages de M. Degerando suffiraient pour les démentir. Au reste, je le remercie sincèrement de m'avoir fourni l'occasion de discuter avec lui ces questions; car elles m'ont mis à même de faire sentir la manière dont je conçois la vraie science logique, comme base de toute bonne philosophie.

N. B. On voit qu'il est un certain public dont je ne cherche point à capter les suffrages. Effectivement, je suis très persuadé que si mon ouvrage est bon il réussira malgré sa malveillance, et que s'il n'était pas solide, il tomberait comme bien d'autres choses, malgré sa faveur. C'est ce dont le temps décidera.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

(Continuation du précédent.)

SUITE DES EFFETS DE LA CAUSE PREMIÈRE DE TOUTE ERREUR.

En suivant pas à pas le développement successif de nos facultés intellectuelles, nous voilà donc arrivés à un moment si ancien dans l'histoire de chacun de nous, que personne n'en a conservé le souvenir, à celui où nous avons appris l'existence d'êtres autres que notre vertu sentante. Il est aisé de voir que non seulement à cette époque commence pour nous un nouvel ordres de choses, mais même que l'ordre des choses ne commence pour nous qu'à cette époque ; car jusque-là nous connaissions notre vertu sentante, mais nous ne connaissions qu'elle et ses différens modes, et nous ne nous doutions pas qu'elle eût la moindre relation à rien, puisque nous ne savions pas qu'il existât autre chose qu'elle. Mais à dater de cet instant, nous voyons que nos pensées ne sont pas uniquement nos propres modifications, qu'elles sont aussi des effets de propriétés appar-

Digitized by Google

tenant à d'autres êtres, et des conséquences de ces propriétés, et que par suite elles doivent pour être justes, non seulement être bien liées entre elles, mais encore être bien conformes à l'existence réelle de ces êtres qui en ont une propre à eux, et que nous ne pouvons pas changer puisqu'elle est totalement distincte et indépendante de la nôtre.

Il semble, au premier coup d'œil, que cette nouvelle circonstance doit produire de grands changemens dans la manière de procéder de notre esprit; qu'il va falloir apporter beaucoup de restrictions à notre principe que l'imperfection de nos souvenirs est la seule cause de nos erreurs; et qu'il y aura une grande différence entre bien enchaîner nos propres perceptions et bien raisonner sur l'existence réelle des êtres étrangers à nous. Cependant cette différence n'est qu'apparente, comme on va le voir.

En effet, supposons pour un moment qu'il n'est pas vrai que la propriété de résister à ma volonté d'éprouver la sensation du mouvement, soit la preuve d'une existence autre que celle de ma vertu sentante, c'est-à-dire, comme le soutiennent Berkeley et les autres sceptiques, que ma vertu sentante peut n'être modifiée que par elle-même, et que même lorsqu'elle éprouve le sentiment de vouloir, ce peut être encore elle qui résiste à ce sentiment; ou en d'autres termes, qu'elle peut vouloir et ne vouloir pas en même temps. Cela est assez difficile à admettre; mais passons sur cette contradiction, et supposons en outre que je suis le seul être sensible existant dans l'univers.

Digitized by Google

Q'arrive-t-il dans ce monde idéal? Je ne suis pas moins affecté comme je l'étais dans le monde réel ; je n'éprouve pas moins toutes les mêmes modifications qu'auparavant ; elles ont toujours les mêmes qualités, les mêmes liaisons entre elles, les mêmes résultats, les mêmes conséquences, la même manière de s'enchaîner et de se coordonner ; et quoique persuadé qu'elles n'ont leurs causes que dans le sein même de ma vertu sentante, je ne dois pas moins les observer, les les sentir, les analyser, et n'en tirer que des déductions légitimes, c'est-à-dire qui soient implicitement renfermées dans ce que j'ai senti. Aussi Berkeley, qui est de tous les philosophes à moi connus, celui qui a soutenu avec le plus d'esprit cette singulière thèse, avoue, lorsqu'il croit l'avoir prouvée, qu'elle ne change rien du tout à l'ordre des choses. Il console son pauvre Hylas, qui se désespère de ce que le monde entier lui échappe ; et il l'assure que cela n'y fait rien du tout, et que tout va pour lui comme avant cette belle découverte *.

Effectivement si l'on consent à ce singulier principe, *que ma simple vertu sentante peut en même temps vouloir et s'opposer, vouloir et ne vouloir pas la même chose, vouloir souffrir par exemple,* ce qui me paraît bien pénible à accorder, le reste de la discussion est absolument vide de sens, et la dispute un pur jeu de mots. Car les êtres que nous appelons *réels* n'existent pour

* *Voyez* les dialogues d'Hylas et de Philonoüs.

nous que par les perceptions qu'ils nous causent. Dans tous les cas, ces perceptions ne peuvent pas nous venir sans causes. Si leurs causes existent dans notre faculté sentante, elles ne nous sont connues de même que par ces perceptions. Elles n'existent pour nous, comme les êtres, que par ces perceptions; elles sont absolument la même chose que ce que nous appelons les *êtres ;* elles en ont exactement toutes les propriétés, puisque ces propriétés sont nos perceptions. Ainsi ce sont ces causes qui sont les êtres *réels*. Il n'y a que le nom de changé, *les causes sont les êtres, ou les êtres sont les causes*. C'est là pour le coup une équation identique. C'est une vraie billevesée.

Mais il y a une autre considération qui rend le principe accordé ci-dessus bien plus absurde. Aussi le prudent Berkeley a eu soin d'en détourner l'attention, et je ne crois pas qu'aucun sceptique ait osé l'approfondir. Nous avons supposé que je suis le seul être sentant qui existe dans l'univers; et alors je n'ai point de contradicteur. Mais s'il y a plusieurs êtres sentans en même temps dans ce monde, s'il existe à la fois dans la nature, seulement deux sceptiques, bien certains de cette seule chose, de se sentir douter, *d'exister doutans*, lequel des deux consentira à n'être qu'une modification de la vertu sentante et doutante de son camarade? à n'exister que dans la pensée de cet ami qui va devenir son adversaire? Leur obstination réciproque leur apprendra certainement bientôt qu'ils sont deux *êtres*. Car ils ne pourront ni s'accorder réciproquement qu'ils ne sont point un être puisqu'ils sont

Digitized by Google

tous deux sûrs de sentir, *d'exister sentans*, ni convenir qu'ils sont tous deux le même être puisqu'ils sentent différemment, puisqu'ils *existent* sentant différemment. La seule chose qu'ils pourront se concéder mutuellement, par égard pour leur opinion commune, c'est que tout ce qui paraît les entourer, et qui n'a pas la conscience personnelle de son existence, *n'existe* que dans leurs pensées à eux. Mais si dans leurs débats ils en viennent aux coups, il sera fort indifférent pour le battu que le bras de son adversaire soit un être réel, appendice de l'existence complexe de celui-ci, ou qu'il ne soit que l'assemblage des perceptions que lui battu en reçoit. Cela sera tout aussi égal au battant; et les voilà revenus, à l'égard des êtres animés, à cette identité que nous avons reconnue entre les *êtres* qui sont *causes*, et les *causes* qui sont *êtres*.

Seulement il va naître une difficulté. Ce bras conçu comme un fantôme, n'ayant d'existence que dans une faculté sentante, en a actuellement deux positives et bien distinctes, l'une dans la faculté sentante du battu, et l'autre dans la faculté sentante du battant. A la vérité il leur cause souvent à toutes deux des impressions qui sont semblables, mais il leur en cause aussi qui sont différentes. De plus, il agit sur l'une dans des momens où il n'agit pas sur l'autre; et dans les instans où il agit à la fois sur toutes deux, outre les impressions pareilles qu'il leur fait, il leur en fait d'opposées, comme, par exemple, quand il obéit à la volonté d'une de ces facultés, et qu'il résiste à celle de l'autre. Il est donc impossible

Digitized by Google

de placer son existence exclusivement dans l'une ou dans l'autre de ces facultés sentantes. Il faut en revenir à lui en reconnaître une qui lui est propre, laquelle est composée pour chacun de ces êtres sentans, des impressions qu'il fait à tous deux, de celles qu'il lui fait particulièrement, et de celles qu'il sait qu'il fait à l'autre ou qu'il peut lui faire; et voilà ce que c'est pour nous que l'existence des êtres qui ne consiste toujours que dans le sentiment ou les sentimens que nous en avons, dans les impressions que nous en éprouvons, et dans les conclusions que nous en tirons, lesquelles conclusions sont encore des perceptions qu'ils nous occasionent.

On voit donc, 1° que l'existence de l'être sentant consiste à sentir et à vouloir, ce qui est encore sentir; 2° qu'il répugne de supposer que les causes qui résistent à la volonté d'une vertu sentante, existent dans le sein même de cette vertu sentante qui veut: 3° que cette supposition admise ne changerait rien à l'existence du monde, s'il n'y avait qu'un être sentant dans l'univers; qu'il n'y aurait qu'un nom de changé; et que ces causes seraient réelles de la réalité que nous accordons aux êtres, seraient les êtres eux-mêmes qui ne consistent que dans les perceptions qu'ils causent; 4° que cette supposition à la fois révoltante et vide de sens, dans le cas où il n'existerait qu'un seul être sentant, est tout à fait inadmissible dès qu'il en existe plusieurs; 5° que l'existence des êtres insensibles est très réelle et distincte de celle de l'être qui les sent, et qu'elle ne consiste pour lui que dans les impressions

qu'il en reçoit et dans la connaissance qu'il a de celles qu'ils font ou sont capables de faire aux autres êtres sentans, connaissance qui est elle-même une perception qu'ils lui causent. Enfin on voit comment la *réalité* complète de nos perceptions relativement à nous, se concilie avec l'espèce de *réalité* particulière que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître dans les êtres qui ne sont pas nous ; et l'on voit sur tout qu'il n'y a rien de plus absurde et de plus vide de sens que toutes ces grandes disputes sur l'*idéalisme* et le *réalisme;* et l'on ne conçoit pas que des hommes accoutumés à peser le sens des mots dont ils se servent, aient pu s'y livrer ou en faire la base d'une division générale de tous les systèmes de philosophie. Si elle est fondée cette division, c'est une chose bien vaine que la philosophie ; et il est bien pressant de la reconstruire sur des fondemens plus solides.

Je pourrais bien, je pense, sans craindre d'être contredit, conclure de tout ceci, que je n'ai pas eu tort d'approfondir la signification du mot *existence*, et de chercher à éclaircir en quoi consiste pour nous la nôtre et celle des êtres autres que nous. On en conviendrait encore plus volontiers, si j'avais le temps de montrer actuellement de combien de rêveries cette précaution nous garantit; mais j'avais un autre objet en entrant dans cette explication : je voulais prouver que la découverte qu'il existe des êtres distincts et indépendans de notre faculté de sentir, ne change point la marche de notre intelligence, et que les causes qui nous conduisent à la vérité ou à l'er-

Digitized by Google

reur, sont les mêmes qu'auparavant. Je voulais montrer que, bien que l'existence de ces êtres mérite d'être appelée *réelle*, et bien que nos idées pour être justes doivent être conformes à cette *réalité*, cependant ces idées sont toujours tout pour nous; qu'elles sont toujours justes quand elles sont bien enchaînées; et qu'elles sont toujours certaines et conformes à la réalité, quand nous ne les formons que d'après des souvenirs exacts et des représentations fidèles de nos perceptions antérieures, depuis la première jusqu'à la dernière : or c'est, je crois, ce que l'on va voir très clairement.

En effet, examinons ces trois assertions l'une après l'autre. D'abord, que nos perceptions soient toujours tout pour nous, cela ne peut faire aucun doute; car comme nous n'existons pour nous-mêmes que par et dans ce que nous sentons, comme nos perceptions ne sont jamais que des modes de notre existence, et comme notre existence totale ne saurait être autre chose que l'assemblage de tous ces modes, il est évident que nos perceptions sont toujours et également tout pour nous, de quelque part qu'elles nous viennent. C'est ce qui nous a fait dire ci-dessus qu'en supposant qu'il n'existe qu'un seul être sentant dans l'univers, et en admettant par impossible que ce qui résiste à sa volonté peut résider dans cette vertu sentante elle-même qui veut, il n'y a rien de changé pour lui dans ce monde; les causes qui lui résistent sont les êtres tels que nous les connaissons : car les êtres tels que nous les connaissons, ne sont pas autre chose que ces

causes, et ne consistent pas dans autre chose que dans la réunion de ces causes qui nous affectent.

Mais puisque nos perceptions continuent toujours d'être tout pour nous, même après que nous avons reconnu la réalité des êtres, il faut encore convenir que cette réalité ne change rien à la cause de la justesse de nos perceptions, et qu'elles sont toujours justes, et ne peuvent pas n'être pas justes dès qu'elles sont bien liés entre elles; car nous ne connaissons jamais qu'elles: il n'existe jamais pour nous rien qu'elles. Les premières sont simples, et nous viennent directement de leur cause, qui ne nous est jamais connue que par elles. Elles sont certaines et réelles par cela seul que nous les percevons. Ensuite nous ne faisons jamais autre chose qu'en faire de nouvelles combinaisons, et ces combinaisons consistent toujours à y remarquer des circonstances, et à les grouper en conséquence, de mille manières différentes. Ainsi elles naissent toutes les unes des autres; leur justesse ne peut consister que dans leurs relations, les dernières sont aussi certaines et aussi vraies que les premières, si nous n'avons vu successivement dans chacune de celles qui les précèdent, que ce qui y est réellement; et la réalité particulière des êtres qui en sont les causes premières ne fait rien à leur exactitude, ou du moins n'en change point la nature. C'est ce qui nous a fait remarquer à la fin du chap. VI, que si nous n'avons pas des *idées de substances* et des *idées archétypes*, comme on l'a tant dit mal à propos, il est vrai que nous avons des idées di-

Digitized by Google

rectes et des idées abstraites des êtres, mais que les causes de leur justesse sont les mêmes, et que nous n'opérons pas sur les unes autrement que sur les autres. Toute la différence qu'il y a entre elles, c'est que le secours de l'expérience, le rappel à la sensation simple, à l'idée primitive dont elles émanent, est plus près des premières que des dernières.

Néanmoins il est constant que nos idées, pour mériter les noms de justes et de vraies, doivent être conformes à l'existence réelle des êtres dont elles émanent, existence réelle qui est distincte et indépendante de la nôtre, et que nous ne pouvons pas changer. Si donc nous avons raison de dire que toutes ces idées sont justes et vraies, par cela seul qu'elles sont bien enchaînées, il faut qu'il se trouve que dès que cette condition est remplie, elles soient nécessairement conformes à cette réalité, et ne renferment que des conséquences qui ne lui soient pas contraires. C'est aussi ce qui arrive, et ce qui ne peut pas manquer d'arriver, c'est là la véritable harmonie préétablie : car les premières de toutes ces idées, nos pures sensations, nos idées simples, sont des effets directs de ces êtres distincts de notre vertu sentante; ainsi elles font partie de leur existence réelle, et non seulement elles en font partie, mais même elles sont (pour nous du moins) toute cette existence, puisque cette existence ne nous est connue que par elles. Or, si dans nos combinaisons subséquentes, nous ne voyons rien dans ces sensations, nous n'en jugeons rien qui n'y soit réellement, qui ne soit bien conforme à leur nature,

Digitized by Google

il est manifeste que toutes ces combinaisons postérieures, nos idées composées, seront nécessairement conformes à l'existence réelle des êtres, causes de nos sensations. Elle pourront bien, ces combinaisons, ne pas embrasser l'existence totale de ces êtres, car ces êtres peuvent avoir beaucoup de propriétés qui n'aient pas encore agi sur nous, ils peuvent même en avoir qui soient totalement et éternellement inaccessibles et étrangères à nos moyens de connaître; mais du moins il est certain que ces combinaisons de nos perceptions simples, ces perceptions composées, ne renfermeront rien qui soit contradictoire avec l'existence de ces êtres, telle qu'elle nous est connue par les perceptions simples qui émanent d'eux. Notre troisième proposition, que nos idées sont toujours certaines et conformes à la réalité des êtres, par cela seul que nous ne les formons que d'après des souvenirs exacts et des représentations fidèles de nos perceptions antérieures, depuis la première jusqu'à le dernière, est donc encore d'une vérité indubitable et inattaquable.

Il est donc avéré que la découverte qu'il existe des êtres distincts et indépendans de notre faculté de sentir, ne change rien du tout à la manière d'opérer de notre intelligence, et que les causes qui nous conduisent à la vérité ou à l'erreur sont les mêmes qu'auparavant. Aussi n'est-ce pas par cette raison que le moment où nous faisons cette découverte, est une époque remarquable dans notre histoire, et que nous avons cru devoir nous y arrêter en finissant le

Digitized by Google

chapitre précédent; mais c'est parce qu'à partir de cet instant toutes nos idées prennent nécessairement un nouveau degré de complication qui a des conséquences très importantes.

Nous avons déjà observé dans ce même chapitre V, pape 233, que dès que nous avons exercé seulement une fois toutes nos facultés intellectuelles, quand une sensation déjà éprouvée renaît, le souvenir de cette sensation est dès ce moment composé nécessairement de beaucoup d'idées accessoires; mais ici c'est bien autre chose; je ne puis plus éprouver la sensation la plus simple, sans y joindre, au moins implicitement, les idées qu'elle me vient d'un corps, dans certaines circonstances, par certains moyens, suivant certaines lois, etc., etc. Ainsi voilà que tous mes souvenirs de sensations, non seulement ne sont pas la sensation elle-même (nous avons vu qu'ils en diffèrent par leur nature), mais même sont nécessairement des souvenirs de véritables idées de modes et de qualités des êtres que j'ai appris à connaître, et par conséquent sont des idées très composées et très sujettes dans leurs renaissances successives, à perdre quelques-uns de leurs élémens, ou à en acquérir de nouveaux.

La même réflexion s'applique à mes désirs les plus directs, à ceux que l'on serait le plus autorisé à appeler purement *machinals*. On donne souvent ce nom assez à l'aventure à plusieurs de nos opérations intellectuelles; mais il ne signifie autre chose, quand il a un sens, si ce n'est que ces opérations sont plus simples ou moins déve-

Digitized by Google

loppées que d'autres, que par cette raison on appelle *réfléchies*. Du reste, les unes et les autres sont de même nature, et on ne pourra jamais fixer entre elles une ligne de démarcation précise, même en se jetant dans une foule de suppositions gratuites, qui ne sont pas de mon sujet. Quoi qu'il en soit, il est certain que dès que j'ai appris qu'il y a d'autres êtres que ma faculté sentante et voulante, que ce sont ces êtres appelés *corps* qui sont cause des impressions qu'elle éprouve, que l'un d'eux, que par cette raison j'appelle *mon corps*, lui obéit immédiatement quoiqu'en lui résistant, et que les autres ne lui obéissent que par l'intervention et l'effort de celui-là; il est certain, dis-je, que dès ce moment mes désirs les moins composés, d'éprouver telle ou telle manière d'être, deviennent le désir beaucoup plus compliqué que ces corps que je connais prennent certaines modifications, produisent certains effets, en un mot, revêtissent certains modes.

Les souvenirs que je puis avoir de ces désirs, éprouvent par conséquent le même sort que mes souvenirs des sensations : non seulement ils sont toujours, par leur nature, des idées très différentes de leur modèles, mais encore ils deviennent des idées très compliquées et sujettes à toutes les imperfections des idées des modes et des qualités des êtres.

Il en est à peu près de même des jugemens subséquens que je porte de toutes ces idées, et des souvenirs que je puis en avoir. Ainsi, voilà que quand j'ai seulement appris qu'il existe d'autres êtres que ma vertu sentante, le danger résultant

de l'imperfection de mes souvenirs s'est prodigieusement accru.

Cependant ce n'est encore là que le commencement des difficultés qui nous attendent, et qui vont toujours croissant à mesure que l'édifice de nos connaissances s'élève et s'agrandit. Suivons ses progrès comme nous les avons décrits dans le premier volume, chapitre VI.

Ces idées d'êtres et de modes qui naissent de nos premières idées simples et des premiers jugemens que nous en portons, et qui servent de bases à des combinaisons ultérieures, je ne les ai encore considérées que comme particulières et individuelles, telles qu'elles sont d'abord. Mais nous avons vu que bientôt par des jugemens postérieurs et des abstractions successives qui en sont la suite, nous les généralisons et nous en faisons des idées de genres, de classes, et d'espèces, au point que dans nos langages, nous n'avons plus un seul mot qui exprime une idée individuelle, si ce n'est quelques noms propres. Dans ce nouvel état d'idées générales, elle sont donc de véritables surcomposés, produits d'un grand nombre de différens jugemens, extraits d'une multitude de sujets distincts, et formés d'uue quantité prodigieuse d'élémens divers. Arrivés à ce point (et presque toutes nos idées sont telles), combien n'est-il pas facile qu'elles éprouvent des altérations dans leurs renaissances successives? Combien par conséquent n'est-il pas aisé que les souvenirs que nous en avons soient infidèles et variables? Ne sent-on pas même qu'il est presque impossible qu'ils soient autrement?

Digitized by Google

La même chose sera encore plus vraie de toutes les idées que nous nommons plus particulièrement idées abstraites, et en général de toutes celles que nous formons par des observations plus fines, et qui ne sont séparées les unes des autres que par des nuances si légères et des distinctions si délicates, qu'il est bien difficile qu'elles nous soient constamment présentes, et qu'elles ne nous échappent pas bien souvent.

Il est donc vrai que l'imperfection de nos souvenirs est toujours plus à craindre et plus prête à nous égarer, à mesure que nos idées se multiplient, qu'elles sont plus composées, plus modifiées, plus élaborées, plus voisines les unes des autres, et séparées par des différences plus difficiles à saisir, c'est-à-dire, à mesure que nos connaissances s'accroissent et se perfectionnent par une connaissance plus précise et plus détaillée des premiers faits qui en sont la base.

Maintenant, à ces considérations tirées uniquement de la génération de nos idées et de leur enchaînement successif, ajoutons-en d'autres fondées sur la nature des moyens dont nous nous servons pour employer nos facultés intellectuelles, sur la manière dont ces facultés agissent, et sur les modifications qu'elles éprouvent par leur action même.

Rappelons-nous ce que nous avons dit des signes de nos idées, de leur nécessité, de leurs imperfections, et surtout de la manière confuse, fortuite, et pourtant graduelle dont nous apprenons leur valeur.

Rappelons-nous encore ce qui a été observé

de la liaison qui s'établit entre nos idées, à mesure qu'elles ont été travaillées, élaborées, combinées ensemble sous mille aspects divers. Elle est un effet de la mémoire, cette liaison; elle est en quelque sorte la mémoire elle-même; elle fait que nous ne pouvons, qu'on me passe cette expression, toucher à une seule de nos idées, sans que le mouvement se propage plus ou moins à une infinité d'autres qui y sont liées. C'est comme un clavecin dont toutes les touches auraient quelque adhérence entre elles: elles s'ébranleraient réciproquement. Une idée ne nous revient donc jamais absolument pure et isolée, elle est toujours accompagnée d'une foule d'accessoires qui l'altèrent en concourant à l'impression totale; et ce qu'il y a de pis, ce mouvement ne se propage pas toujours de la même manière : il se porte tantôt plus d'un côté, tantôt plus de l'autre, suivant les différentes circonstances; en sorte que les accessoires ne sont pas toujours les mêmes, et que l'idée principale en est diversement altérée, ou, ce qui est la même chose, devient à chaque fois une nouvelle idée que nous prenons pour la même, parce qu'elle est toujours revêtue du même signe.

Enfin, ressouvenons-nous surtout de nos observations sur les effets de la fréquente répétition des mêmes actes intellectuels. Rappelons-nous combien ils deviennent rapides et insensibles, combien nous en faisons, en un instant, sans nous en apercevoir, combien par conséquent nos idées les mieux connues reçoivent de modifications impossibles à démêler.

Digitized by Google

Si nous nous pénétrons bien de l'importance de tous ces faits, qui sont avérés, nous ne serons plus surpris que, malgré la certitude incontestable de tout ce que nous sentons, et la véritable infaillibilité de chacun des jugemens que nous en portons pris séparément, nous soyons si sujets à méconnaître la vérité; nous reconnaîtrons que la seule difficulté de constater l'identité des matériaux de nos jugemens successifs, en est une cause bien suffisante, et nous n'aurons pas de peine à penser qu'elle en est la cause unique.

Voilà donc que nous nous sommes bien expliqué comment la cause première de toute certitude, et celle de toute incertitude, agissent et se combinent dans la formation et l'enchaînement de nos idées depuis leur origine, et dans les différens degrés de nos connaissances; mais ce n'est pas tout: pour remplir pleinement la tâche que nous nous sommes imposée au commencement du chapitre précédent, il faut encore voir l'action de ces deux causes opposées dans les différens états de nos individus, et comment elles produisent les effets qui en résultent.

On dit souvent, et avec raison, que nous jugeons diversement des mêmes choses, suivant la disposition dans laquelle nous sommes; cela est vrai, et cependant il n'est pas bien aisé de comprendre d'abord, comment d'être dans une disposition ou dans une autre, peut nous faire voir, dans une idée actuellement présente, ce qui n'y est pas, ou nous cacher ce qui y est. Avec notre ma-

Digitized by Google

nière d'envisager les choses, cette difficulté va s'évanouir, et nous allons trouver que cet effet, en apparence si extraordinaire, se réduit encore à une représentation inexacte de l'idée dont nous croyons juger.

En effet, puisque nous sommes doués de sensibilité, le jeu de notre organisation ne peut pas avoir lieu sans nous causer quelques impressions. Suivant la manière dont il s'exécute, et par cela seul que le mouvement vital s'opère en nous, nous éprouvons les sentimens de vigueur ou d'abattement, d'hilarité ou de mélancolie, de bien-être ou de malaise, de calme ou d'anxiété, de chaleur ou de refroidissement interne, d'activité ou de langueur, et plusieurs autres plus particuliers, mais tout aussi marqués, résultant de la prédominance de l'action de certains organes. Ces modes, que l'on peut appeler les modes fondamentaux de notre existence, sont loin d'être toujours les mêmes dans les différens temps; mais ils ne cessent ni ne changent, parce qu'une idée quelconque, que l'on peut regarder comme un mode accidentel de cette même existence, vient occuper notre pensée; au contraire, ils se joignent, ils s'unissent à ce mode accidentel, ils se confondent avec cette idée, ils en deviennent un élément qui en fait une idée nouvelle.

Ainsi, l'idée d'un malheur arrivé se trouve atténuée, si j'éprouve actuellement un sentiment de gaieté ou de bien-être qui résiste à son effet, et aggravée, si je suis déjà livré au sentiment de mélancolie ou de langueur qu'elle doit produire en moi. L'idée d'un malheur prévu est soutenue

et repoussée en partie, si j'ai une vive conscience de mes forces ; elle est accrue, si j'éprouve d'avance l'état de tristesse et d'accablement qui en doit résulter. Il en est de même de celles d'une action difficile à exécuter, d'une fatigue à essuyer, d'un grand projet à entreprendre. La disposition où je me trouve est une véritable addition ou diminution faite d'avance aux difficultés ou aux ressources dont ces idées doivent réveiller en moi les images. Par exemple, l'idée de surmonter ces obstacles ou ces malheurs par la patience, se présente à moi avec l'accessoire de la facilité, et d'un provisoire heureux et doux, si je suis dans une disposition calme ; avec celui de la souffrance, si je suis déjà dans un état d'anxiété et de malaise. En sens contraire, l'idée d'un plaisir et de tout ce qui y a rapport, est bien avivée, si l'état de mes organes m'en fait d'avance éprouver le désir ; elle peut, au contraire, ne réveiller en moi qu'un sentiment douloureux et sombre, si cet état est tel, que j'aie la conscience de ne pouvoir en jouir ; ou qu'une impression d'indifférence ou de mépris, si je suis entraîné vers un autre plaisir.

Il est donc évident que, dans toutes ces suppositions contraires, l'idée principale se présente à moi avec des accessoires différens qui en font réellement une autre idée, et que l'effet de ces dispositions opposées n'est autre que de produire en moi une représentation inexacte de l'idée qui m'a frappé dans d'autres temps et d'autres circonstances, et que pourtant je crois la même. Par conséquent, cet effet n'est qu'un cas particulier de l'observation générale, que l'imperfection

Digitized by Google

de nos souvenirs est la cause de toutes les aberrations de nos jugemens.

Je pourrais donner beaucoup de preuves de cette vérité ; mais je me bornerai à trois. Premièrement, tout le monde convient que la meilleure disposition pour porter un jugement sain est d'être calme, et, comme on dit, de n'avoir l'esprit préoccupé par rien. Cela est vrai : mais pourquoi cela est-il vrai? Parce que c'est dans cet état que chaque idée particulière nous arrive, et demeure, dans notre esprit, pure et sans mélange, et que nous pouvons la rapporter à elle-même sans altération. C'est là son type originel et constant. Les autres nuances qu'elle prend dans le cas contraire sont variables. Elle devient donc un souvenir imparfait, et c'est ce qui altère les jugemens qui s'ensuivent.

La seconde preuve, c'est que les illusions naissantes de la disposition dans laquelle je suis, disparaissent dès que je m'aperçois que cette disposition en est la cause. Pourquoi cela ? Parce que, dès ce moment, je les sépare de l'idée à juger. Elle redevient pure, nette, et telle qu'elle est dépouillée de tout accessoire étranger et variable. Elle est un souvenir exact de ce qu'elle a été constamment.

Enfin, et ceci est une conséquence de ce que nous venons de dire, ce qui achève de prouver que nos diverses dispositions n'altèrent nos jugemens qu'en brouillant nos souvenirs, c'est qu'elles ne produisent cet effet que sur les idées auxquelles elles peuvent se mêler sans que nous nous en apercevions. J'ai beau être triste ou gai, acca-

Digitized by Google

blé ou plein d'action, bien ou mal à mon aise, je porterai toujours le même jugement sur l'égalité ou la différence de deux idées de quantité. Il m'est trop manifeste que ce que j'éprouve d'ailleurs est étranger à ces idées, pour qu'elles en soient obscurcies. Elles me reviennent toujours les mêmes; mes jugemens sur leur compte sont inaltérables, et partant conséquens et justes, car c'est la même chose.

On voit donc que cette observation générale de l'influence de l'imperfection de nos souvenirs, rend raison de l'altération et de l'inconséquence de nos jugemens, produites par les différentes dispositions dans lesquelles l'être sensible se trouve successivement dans le cours de son existence. Elle explique en même temps l'effet que produit sur nos opinions et nos goûts, ou plus généralement sur nos jugemens, 1° la différence des tempéramens; 2° celle des sexes; 3° celle des âges (même indépendamment des différens degrés d'instruction et d'expérience); 4° celle de l'état de santé à l'état de maladie, et celle des diverses maladies entre elles : car ce sont là autant de causes qui font naître en nous des dispositions différentes.

Cette même observation générale montre de plus pourquoi c'est un très grand avantage pour porter des jugemens conséquens et vrais, et avoir ce qu'on appelle l'esprit ferme et juste, d'être d'un naturel peu mobile, et peu susceptible de passer rapidement d'une disposition à une autre.

Elle fait voir, en outre, qu'à défaut de cette

qualité, dont un homme ne saurait jamais être doué que jusqu'à un certain point, la plus précieuse qu'il puisse posséder, est la capacité de réflexion, qui fait séparer exactement, de l'idée dont on juge, les impressions qui y sont étrangères. C'est là la perfectiou de la raison. Le délire et la folie proprement dite sont l'excès contraire, L'entraînement des passions et des affections est l'état intermédiaire et le plus commun. Je trouve enfin que l'on explique encore très bien, par l'imperfection de nos souvenirs, l'incohérence et l'absurdité de nos idées dans les songes. Pendant l'assoupissement des sens, nous sommes privés de mille secours qui, dans l'état de veille, nous empêchent à tous momens de confondre avec une idée des impressions qui lui sont étrangères. Rien ne nous avertit; par exemple, qu'un souvenir n'est pas une sensation actuelle, que l'objet auquel nous pensons n'est pas présent. Nous sommes dénués de moyens de distinguer le sentiment d'oppression résultant d'un mal d'estomac, de celui provenant d'un poids qui nous accablerait. Nous devons donc à chaque instant, plus que dans aucune autre circonstance, joindre sans discernement à une idée, une foule d'impressions différentes, et par conséquent en faire à tous momens, sans nous en apercevoir, une idée très différente de ce qu'elle était le moment d'avant, et de ce qu'elle a toujours été pour nous. Or, ce n'est là autre chose qu'avoir de cette idée des souvenirs excessivement défectueux, Ils le sont à tel point dans ce cas, que, dans tout autre, excepté celui de la démence absolue, ils

Digitized by Google

nous choqueraient, et nous les réformerions tout de suite : aussi cessent-ils subitement de nous faire illusion à l'instant du réveil. Il en serait de même de toutes nos erreurs, si elles étaient aussi faciles à démêler.

Malheureusement cela n'est pas; aussi sommes-nous tous plus ou moins sujets à l'illusion. Cependant il ne faut pas nous exagérer cet inconvénient. Parce que nos dispositions diverses modifient presque nécessairement nos jugemens, et parce que nous différons nécessairement les uns des autres par les dispositions résultantes de l'organisation primitive, du tempérament, de l'âge, du sexe, de l'état de santé ou de maladie, etc., il ne faut pas croire qu'il suive de là qu'il n'y a pas pour tous un fond commun, un type, un modèle général, que nous puissions appeler *la raison*, *le bon sens*, *le sens commun*; ni se persuader que nous ne faisons tous que rêver chacun à notre manière, sans qu'il soit possible de dire jamais laquelle est la meilleure. Un moment de réflexion va dissiper cette erreur. Premièrement, tout prouve que les premières impressions, les impressions directes des objets, les pures sensations, sont les mêmes pour tous; ou que, si intrinsèquement elles sont différentes en quelque chose, ce qui est impossible à vérifier, elles sont du moins ressemblantes en beaucoup de points, complètement analogues, et ayant les mêmes rapports entre elles; qu'elles produisent les mêmes effets, et ont les mêmes conséquences dans tous les individus; et que ce n'est jamais relativement à elles que s'établit le dissen-

timent de nos opinions. Secondement, ces impressions premières, ces sensations pures, sont infiniment peu nombreuses en comparaison de la multitude infinie de nos perceptions diverses. De même qu'avec une quarantaine de caractères au plus nous pouvons représenter tous les mots de toutes les langues que l'on peut imaginer; de même c'est avec un très petit nombre de modifications premières que nous formons la foule innombrable d'idées qui sont dans nos têtes. Ces idées ne sont jamais que des composés et des surcomposés de ces élémens primitifs ; et elles sont toujours justes, nous l'avons prouvé, si nous n'avons rien mis dans ces élémens qui n'y soit pas, et si nous n'avons pas reconnu entre eux des rapports qui répugnent à leur nature. Or, nous avons tous, plus ou moins, la puissance d'éviter ces fautes; et quand même beaucoup de nous en seraient privés jusques à un certain point, toujours est-il vrai que c'est dans cette puissance que consiste la *raison*, le *bon sens*, et qu'en l'exerçant pleinement, on arrive à ce qui est la vérité pour l'espèce entière. Ainsi, la diversité de nos dispositions individuelles n'empêche pas que la vérité ne soit la même pour tous, et qu'il n'y ait une *raison* générale et un *sens commun* universel. Nous sommes toujours d'accord quand nous ne mettons dans une idée que ce qui y est.

Je bornerai là ces réflexions sur les dispositions particulières à chacun de nous. J'aurais peut-être dû les étendre beaucoup, faire voir, par divers exemples, que, quand ces dispositions nous égarent, c'est réellement en donnant

Digitized by Google

pour sujets à nos jugemens actuels des souvenirs inexacts d'idées antérieures, et montrer en détail pourquoi ces illusions sont plus dangereuses dans certaines branches de nos connaissances que dans d'autres, et que ce sont précisément de celles-là que l'on a éternellement disputé, et que l'on a fini par se persuader qu'elles ne sont point susceptibles de certitude. Ces développemens n'auraient peut-être pas été sans utilité; mais j'ai craint, en m'y livrant, de rendre moins sensible l'étroite liaison que mes principales observations ont entre elles; et puis, pourquoi ne pas l'avouer, j'ai peut-être été entraîné en partie à mon insu, par l'impatience extrême que j'éprouve d'arriver aux conséquences des faits établis, et à la conclusion d'un ouvrage qui est le résultat du travail de toute ma vie, et qui me semble absolument neuf pour le fond des choses. Toutefois j'ose croire que le lecteur attentif fera aisément ces essais et ces applications sans que je les lui indique; et que j'en ai dit assez pour remplir l'engagement que j'avais pris de montrer la double action de la cause première de toute certitude et de celle de toute erreur, relativement aux différens états de nos individus, comme je l'avais fait voir relativement aux différens degrés de nos connaissances, et à l'enchaînement de nos idées depuis leur origine; et pour prouver que la cause unique de toutes nos erreurs est l'imperfection de nos jugemens causée par celle de nos souvenirs, nos jugemens et nos raisonnemens ne consistant tou-

Digitized by Google

jours qu'à voir une idée dans une autre. Voilà les faits : passons aux conséquences.

CHAPITRE VII.

CONSÉQUENCE DES FAITS ÉTABLIS, ET CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Il est bien simple le mécanisme de toute intelligence, s'il est tel que je viens de le représenter. Un seul fait primitif est inexplicable; tous les autres en sont les conséquences nécessaires. Nous pouvons faire en deux mots l'histoire de l'être animé, quel qu'il soit. Il *sent* et il *juge;* c'est-a-dire encore que ce qu'il avait d'abord senti en masse, il le sent ensuite en détail. S'il ne voit dans sa perception que ce qui y était renfermé, il a raison. S'il y voit ce qui n'y était pas, il n'a pas tort encore; seulement il a changé de perception sans s'en apercevoir; et c'est là la cause de toutes ses erreurs; car alors il ne juge plus de ce dont il croit juger; ses jugemens ne sont plus enchaînés; et ils ne dérivent plus, sans interruption, de ce premier jugement, source de toute vérité, *je suis sûr de ce que je sens.* Tous ceux, au contraire, qui y sont bien liés, sont également indubitables; ils n'en sont que des développemens.

Digitized by Google

Chacun de ces innombrables jugemens, vrais ou faux, forme dans l'entendement une idée différente; car, à chaque fois que l'on voit dans une idée un élément que l'on n'y avait pas encore vu, elle devient autre qu'elle n'était; elle devient une idée nouvelle. Si cet élément y était déjà renfermé implicitement, l'idée nouvelle est juste et vraie; elle est conséquente aux idées vraies qui l'on précédée, et par suite nécessairement conforme à la nature des êtres dont elles émanent. Si, au contraire, le nouvel élément admis dans l'idée n'est pas une conséquence nécessaire de ceux qui y sont déjà, si le jugement qui l'y reconnaît n'est pas juste, est fondé sur un souvenir infidèle de cette idée, l'idée nouvelle est fausse et inexacte; elle rompt la chaîne longue et délicate de la vérité. Les jugemens postérieurs qu'on en portera, les idées subséquentes qu'on en formera, pourront être faux quoique conséquens, et justes quoique inconséquens; mais ils ne pourront plus être certains et manifestement indubitables; ils ne seront plus la suite nécessaire d'une première vérité. Tel est le sort de la plupart de nos idées, et celui de toutes celles des hommes qui les ont composées au hasard.

Les actions de l'être animé sont les signes nécessaires de ses idées. Ses semblables, sans qu'il le veuille, jugent de ce qu'il sent par ce qu'il fait. Il s'en aperçoit; il refait, pour manifester ses volontés, ce qu'il a fait pour les exécuter: ses actions deviennent alors signes volontaires de ses idées. Il multiplie les signes et les subdivise, à mesure que ses idées augmentent et se dévelop-

Digitized by Google

pent. L'homme surtout, malgré le nombre infini de ses idées, parvient à attacher un signe distinct à chacune de celles dont il fait un usage fréquent; il exprime les autres par les combinaisons qu'il fait des signes de celles-là. Ces combinaisons postérieures, les phrases, ne sont point des monumens durables, elles s'évanouissent après l'instant du besoin, et se renouvellent quand il renaît. Mais les signes fondamentaux, les mots, sont des notes permanentes, qui restent constamment attachées aux idées qu'elles représentent, qui fixent et perpétuent le résultat des opérations intellectuelles par lesquelles les idées ont été composées, et que l'homme emploie, dans toutes ses déductions, le plus souvent sans remonter jusques à ses opérations intellectuelles qui en déterminent la valeur.

C'est donc avec des mots que nous raisonnons sur des idées faites, par des jugemens, d'après des souvenirs; et ce que nous appelons raisonner, c'est encore porter des jugemens qui suivent des premiers. C'est là toute notre histoire.

Que résulte-t-il de là? que, pour bien raisonner, il ne s'agit jamais que de connaître la valeur des mots et les lois de leur assemblage; pour connaître cette valeur, de connaître les idées que ces mots représentent, et les jugemens en vertu desquels ces idées sont composées; et que cette connaissance nous donne le contenu de l'idée, sujet du nouveau jugement que nous voulons porter, et la certitude que l'attribut y est ou n'y est pas compris. C'est-à-dire qu'il nous faut savoir l'Idéologie et la Grammaire, et qu'alors nous

Digitized by Google

avons toute la Logique, toute la science du discours ; car elle ne consiste pas dans autre chose. Il ne peut y avoir dans la science de l'usage des mots, que celle de leur valeur et des lois de leur assemblage, comme il n'y a dans l'Algèbre que la connaissance de ses signes et celle des règles du calcul.

Si ce sont là les faits, comme je le crois, si je les ai bien établis, s'ils sont incontestables, toute la partie scientifique de la Logique que l'on m'a vu, dès le commencement, distinguer avec soin de la partie technique, est, pour la première fois, complètement éclaircie, et je n'ai plus rien à y ajouter ; ma tâche est remplie, mon ouvrage est achevé. Car j'ai commencé par expliquer l'origine et la formation des idées, et l'action des facultés intellectuelles qui les composent ; j'ai ensuite rendu compte de la génération, des fonctions, et des effets des signes qui les représentent, et par les moyens desquels nous les combinons ; et enfin, j'ai tiré de ces données la preuve que nos premières idées sont d'une certitude et d'une vérité nécessaire, que subséquemment nous ne faisons jamais qu'y voir ce qui y est renfermé à l'instant où nous nous les rappelons, et que, par conséquent, les dernières sont nécessairement justes aussi, et conformes à la nature des êtres qui les causent, si elles sont formées d'après des souvenirs exacts, et qu'elles sont fausses et erronées dans le cas contraire. Ainsi j'ai montré que la vérité existe pour nous et en quoi elle consiste ; que nous sommes susceptibles d'y arriver avec certitude ; quels sont les moyens (ou plutôt le moyen)

Digitized by Google

qui nous y conduit ; et quelles sont les causes (ou plutôt la cause) qui nous en écarte. Je n'ai donc plus rien à dire.

Si ma Logique finit à peu près au moment où toutes les autres commencent, ce n'est pas ma faute ; c'est seulement la preuve de la vérité que j'ai avancée d'abord, que l'on n'est jamais remonté assez scrupuleusement jusques aux premiers faits, que l'on s'est trop hâté de tracer les règles de l'art, et que nécessairement elles ont été vaines ou fausses, inutiles ou nuisibles, parce que les principes de la science, dont l'art dépend, n'étaient pas suffisamment connus et approfondis. Cependant je m'attends que l'on me dira : *Que reste-t-il donc, suivant vous, de toute la Logique qu'on nous a enseignée jusques à présent?* et *que devons-nous faire pour bien raisonner?* Je pourrais, je devrais peut-être répondre à ces deux questions par ce seul mot, *peu de chose*, et laisser le lecteur discuter mes idées, et en tirer les conséquences ; mais, sans vouloir prévenir ses conclusions, je ne puis me refuser à lui en indiquer quelques-unes.

1° Toutes les anciennes logiques commencent, comme nous l'avons vu, par un examen plus ou moins superficiel de nos idées et de leurs signes ; nous l'avons refait cet examen : voyez, et choisissez.

2° On y trouve de grands détails sur nos propositions et nos raisonnemens, et des distinctions très multipliées, pour ranger les unes dans certaines classes, et réduire les autres à certaines formes qui exigent des précautions très diverses,

Digitized by Google

et ont des propriétés très différentes. Nous avons réduit le tout à un seul fait, différent et même destructif du principe de toutes ces lois. Si ce fait est vrai, tout cet échafaudage croule ; il ne peut plus être question de l'art syllogistique, ni des formes de nos argumens. Tout cela est à supprimer entièrement, comme une invention ingénieuse, mais malheureuse, et portant sur une idée fausse, qui a fait constamment méconnaître la source et la cause de toute vérité.

3° On voit, à la fin de la plupart de ces logiques, une quatrième partie intitulée *méthode*, qui n'est ordinairement qu'un recueil de conseils pratiques, plus ou moins liés les uns aux autres. Plusieurs de ces avis sont sans doute très propres à guider notre esprit dans la recherche de la vérité ; car tout le monde sait que les arts possèdent souvent des procédés fort utiles, avant que leur théorie soit perfectionnée ; mais mon objet unique étant la théorie, je ne crois pas devoir m'arrêter à la discussion de ces différens moyens de succès : un seul mérite de fixer notre attention, parce qu'il tient de très près aux principes que nous avons établis : ce sont les définitions.

Les logiciens ont sans doute grande raison de recommander de faire de bonnes définitions ; car ce n'est autre chose que bien faire connaître les idées dont on s'occupe, et les signes par lesquels on les représente ; et plus ils insistent sur cette nécessité, plus ils rendent hommage aux principes que la justesse de nos raisonnemens dépend de la pleine connaissance des idées qu'ils ont pour objet, et non de leur forme ; mais, après cette

Digitized by Google

recommandation générale, presque tout ce qu'ils ajoutent sur les définitions est inutile ou faux.

Par exemple, il n'est pas vrai qu'il y ait des définitions de mots et des définitions de choses. Toute définition est toujours et uniquement celle de l'idée que l'on a dans l'esprit, et produit l'effet de déterminer le sens du mot ou des mots qui expriment cette idée. Il n'est pas vrai que les définitions soient des principes, et qu'on ne puisse pas disputer des définitions. Quand vous m'avez expliqué ce que renferme une idée, je dois toujours être admis à prouver qu'elle a des élémens qui ne lui ont été annexés que d'après des jugemens faux. Il n'est pas vrai qu'il y ait des idées qu'on ne puisse pas définir; cela ne serait soutenable tout au plus que de nos idées absolument simples, de nos pures sensations dégagées de tout jugement; or, nous avons vu que nous n'en avons plus aucune qui soit exactement dans ce cas; et même de celles-là on peut toujours dire, c'est ce que vous sentez dans telles circonstances, et c'est encore là les définir, et même très bien, puisque c'est les faire connaître de manière à ne pouvoir s'y méprendre. Il n'est pas vrai qu'une idée soit toujours bien définie, quand on a exprimé ce qui la fait être de tel genre, et ce qui la distingue de l'idée de l'espèce la plus voisine dans ce genre (*per genus et differentiam proximam*, comme on dit); car une idée est genre sous un rapport, et espèce sous un autre; elle tient à beaucoup de genres différens; et elle est séparée de beaucoup d'autres idées par des différences dont les degrés

ne sont pas assignables, puisqu'elles ne sont pas de même nature. Tout cela est fondé sur des principes fantastiques et arbitraires, qui ne tiennent pas devant les faits que nous avons observés. Il n'est pas même vrai que l'on puisse jamais faire une définition vraiment bonne, en prenant ce mot dans le sens qu'on lui donne ordinairement, et en employant les moyens que l'on indique.

La définition réellemeut parfaite d'une idée, serait la description complète de tous ses élémens, depuis les premiers et les plus simples. Ainsi, il n'y en a pas une qui, pour être ainsi définie, n'exigeât la reproduction entière de toute la série de nos opérations intellectuelles sans exception; or, non seulement cela serait interminable, mais nous avons vu que cela est rigoureusement impossible, puisqu'une multitude de ces opérations a été à peine perçue et distinguée, et qu'un bien plus grand nombre encore a été complètement oublié. Au défaut de cette perfection chimérique et inaccessible, ce que nous devons désirer de trouver dans une définition, c'est que des innombrables élémens de l'idée dont il s'agit, elle renferme, non pas ceux que nous aurons généralement proclamés les plus importans d'après une symétrie hypothétique et une métaphysique arbitraire, mais ceux qui sont réellement essentiels à l'objet particulier qui nous occupe actuellement. Si je discute avec un chimiste nne question relative à l'or, ce sont sur tout ses propriétés chimiques que je dois faire entrer dans ma définition de l'idée de l'or. Si c'est avec un économiste, c'est principalement ses effets comme monnaie, sa valeur

Digitized by Google

comme marchandise, sa propriété de représenter le travail, sur lesquels je dois insister. Si j'ai affaire à un moraliste, je dois spécialement considérer l'or comme excitant l'activité ou la convoitise, comme moyen d'union ou de séduction, comme source de biens et de maux; et il serait pédantesque et inutile jusques au ridicule, qu'avec le premier de ces trois savans j'allasse m'appesantir sur ce que l'or est propre à enflammer la cupidité ou à servir le commerce. Il ne le serait pas moins que je fixasse mon attention sur ces deux idées, si j'examinais la question chimique relative à l'or à moi seul et pour mon instruction particulière; car assurément ce n'est pas là ce qui me fournirait des motifs raisonnables pour former mon opinion. Il n'y a donc rien de bon dans tout ce qu'on nous a dit des *définitions*, que cette maxime générale, que soit en discutant, soit en étudiant une question, la première chose à faire est de se bien rendre compte des idées comparées, d'en démêler les élémens, et si cela est nécessaire, les élémens de ces élémens, jusques à ce qu'on soit arrivé à des idées de la justesse desquelles on soit sûr. Mais pour compléter ce principe, il faut y ajouter que non seulement c'est là la première chose à faire, mais encore que c'est la seule; que dans le choix des élémens à distinguer dans l'idée, il ne faut considérer que ceux qui ont trait à la question à résoudre; et que si on les trouve bien, on est sûr d'arriver à la vérité, parce qu'il ne s'agit jamais dans toutes nos recherches que de voir dans une idée ce qui y est, pour découvrir si elle en renferme implicitement

Digitized by Google

une autre. On me dispensera, je crois, d'entrer dans de plus grands d'étails.

Il suit de tout ceci que des quatre parties de nos Logiques, j'ai pris de la quatrième un principe incomplet; la troisième, j'espère l'avoir anéantie; et les deux premières, j'ai tâché de les remplacer avec avantage. Il s'ensuit encore que pour bien raisonner, il ne faut au fond que considérer attentivement ce dont on parle; et le représenter correctement. Ainsi je n'avais pas tort d'annoncer que je pourrais répondre aux deux questions que je me suis faites ci-dessus, par ce seul mot *peu de chose*. C'est aussi à quoi je conclus.

Mais après avoir réduit à ce point et la fausse théorie et la véritable pratique du raisonnement, que dirons-nous donc des hommes célèbres qui ont cru que toute la force de nos raisonnemens consistait dans leurs formes, qui en ont distingué une multitude de différentes, et qui ont travaillé avec tant d'art à réduire toutes ces formes si diverses, à un petit nombre de modèles auxquels on pût les rapporter pour en juger sainement dans tous les cas possibles? nous dirons qu'ils n'ont pas été heureux, mais qu'ils ont été habiles et utiles. Il est dans la nature de notre esprit qu'il fallait avoir considéré nos raisonnemens sous toutes les faces imaginables, pour remonter jusques à la génération de nos idées et de leurs signes. Ces esprits investigateurs ont fait beaucoup d'observations précieuses; et ce n'est pas leur faute si on a été si long-temps sans profiter de leurs recherches pour reconnaître leurs méprises. Ils

Digitized by Google

méritent notre reconnaissance ; ce sont là les logiciens.

Il n'en est pas de même de ceux qui, sans étudier ni la génération de nos idées, ni nos opérations intellectuelles, ont dogmatisé témérairement sur les abstractions les plus complexes, et sur la nature de l'être pensant qu'ils ne connaissaient pas. Ceux-là n'ont jamais été bons à rien, ils n'ont fait qu'égarer les esprits ; et s'ils ont employé la violence ou l'appui des puissances temporelles et spirituelles, pour soutenir leurs imprudentes décisions, ils ont été, non seulement les séducteurs, mais les oppresseurs et les ennemis du genre humain. Ils méritent notre animadversion et notre mépris ; ce sont les métaphysiciens.

Au reste, ce sont les deux sciences que je classe ainsi, plutôt que les personnes. Car le même homme mérite souvent et le blâme et l'éloge. Il est peu de logiciens, idéologistes, ou grammairiens philosophes (peu importe lequel des trois noms on voudra leur donner), qui n'aient à se reprocher d'avoir été quelquefois métaphysiciens.

Après avoir ainsi présenté librement mes opinions, fondées sur des faits que j'ai exposés aussi, il ne me reste plus qu'à laisser prononcer le Lecteur.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

CONFIRMATION DES PRINCIPES ÉTABLIS, ET DÉFENSE DU SYSTÈME QUE FORME LEUR ENSEMBLE.

Si je ne suivais que ma manière de voir, je terminerais ici mon ouvrage; et je ne reprends la plume en ce moment, que pour obéir aux conseils que j'ai reçus. Assurément je ne saurais avoir trop de déférence pour l'opinion de ceux qui me les ont donnés; mais je crains beaucoup de ne pas remplir leur attente, car il est extrêmement différent d'écrire d'après sa conviction intime, ou seulement en conséquence d'une impulsion étrangère. Dans le second cas, il est impossible de sentir, avec la même énergie, ce besoin pressant d'atteindre un but qui fait faire tant d'heureux efforts pour y arriver.

En effet, je ne vois pas bien nettement ce que l'on exige de moi. Quelque extraordinaires que soient les principes (ou plutôt le principe unique) que j'ai établis, on ne me le nie point; on est même persuadé de leur justesse: on voudrait seulement que je fournisse de nouveaux motifs pour les adopter; on voudrait, pour ainsi dire, que je prouvasse que mes preuves sont

Digitized by Google

bonnes, et qu'on n'a pas eu tort de s'y rendre. Je serais moins embarrassé si l'on me faisait quelques objections; il ne s'agirait que de trouver pourquoi elles sont mal fondées. Mais ici il ne faut rien moins que deviner quelles objections on pourrait faire, aller au devant, les empêcher de naître, et montrer d'avance que, si elles se produisaient au jour, elles seraient sans solidité. Cette tâche est difficile. Si on me l'impose, ne serait-ce point (suivant ce que nous avons dit des *jugemens d'habitude*, chapitre xiv du premier volume) que la force de mes raisons a entraîné l'assentiment, et commandé le jugement réfléchi du moment; que l'on sent ensuite que les jugemens habituels renaissent invinciblement, quoique sans motifs légitimes, comme celui de la grandeur de la lune à l'horizon, ou du rivage qui marche quand je suis dans le bateau; et que l'on voudrait être débarrassé par moi de ces récidives incommodes dont on sent le faux, mais qui importunent. Si cela est, on veut que par des raisons je fasse l'effet du temps; cela est impossible, car chaque cause à un effet qui lui est propre. Les raisons convainquent, le sentiment entraîne; les prestiges étourdissent, le temps seul et la fréquente répétition des mêmes actes produisent l'état de calme et d'aisance nommé *habitude*. Il n'y a aucun moyen humain pour que l'homme à qui on vient de prouver, le plus invinciblement possible, une vérité contraire à ses manières d'être les plus invétérées, jouisse à l'instant de cette sérénité et de cette pleine facilité à en faire

Digitized by Google

usage. C'est pour cela que toutes les opinions nouvelles sont lentes à se répandre. Si un novateur quelconque a jamais eu des succès prompts, c'est qu'il n'a fait que déclarer et mettre en lumière des opinions qui couvaient déjà dans toutes les têtes, et qui n'attendaient pour dominer que d'être plus éclaircies et hautement soutenues.

Cependant voyons ce que je puis faire pour satisfaire les juges éclairés qui applaudissent à mes efforts, et qui désirent être toujours plus convaincus que j'ai pleinement raison.

J'ai commencé cette Logique par établir deux vérités que je crois très importantes; l'une, qu'un jugement consiste toujours à voir qu'une idée en renferme une autre; l'autre, que raisonner n'est point une opération différente de celle de juger, et qu'un raisonnement est toujours une série de jugemens qui s'enchaînent de manière que l'attribut du premier devient le sujet du second, et ainsi de suite; en sorte que la justesse d'un jugement consiste à ce que son sujet renferme son attribut, et celle d'un raisonnement à ce que ce premier sujet renferme le dernier attribut. Un raisonnement est un jugement dont les motifs sont développés; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un jugement en plusieurs pièces.

Après ces préliminaires, sans lesquels on ne saurait voir nettement le mécanisme de nos opérations intellectuelles, et qui simplifient beaucoup l'idée que l'on peut s'en faire, j'ai remarqué que, comme nous n'existons que par

nos perceptions, nos perceptions sont tout pour nous, et qu'elles seules sont pour nous les vraies choses réelles; et j'ai expliqué comment cette réalité première et immédiate se concilie avec la réalité secondaire et réfléchie que nous accordons aux êtres qui nous causent ces perceptions, et dont l'existence ne consiste pour nous que dans les perceptions qu'ils nous causent, comme la nôtre ne consiste que dans les perceptions que nous sentons.

J'ai fait voir à cette occasion, et par cette raison que nous ne saurions avoir ni des idées de substances, ni des idées archétypes ou sans modèles, mais seulement des idées ou perceptions simples des impressions que nous recevons, des idées concrètes et composées des êtres qui nous font ces impressions, et des idées abstraites et surcomposées des modes et des qualités de ces êtres, et des combinaisons des unes et des autres.

Mais puisque nos perceptions ne consistent que dans le sentiment que nous en avons, car quand nous ne les sentons pas elles n'existent pas, il est manifeste qu'elles sont toujours et nécessairement telles que nous les sentons par cela seul que nous les sentons, et que nous ne pouvons jamais nous tromper sur la perception que nous avons actuellement; et comme nos perceptions sont tout pour nous, il semblerait qu'étant toujours parfaitement sûrs de toutes, les unes après les autres, nous sommes complètement inaccessibles à l'erreur. Cependant ce second point est malheureusement loin d'être vrai.

Digitized by Google

Aussi ai-je établi que nous sommes invinciblement certains de toutes nos perceptions actuelles prises en elles-mêmes ; mais j'ai observé en même temps qu'elles sont toutes composées les unes des autres en vertu des souvenirs que nous avons de celles qui ont précédé ; que nous avons beaucoup de peine à être assurés de l'exactitude de ces souvenirs, et que ce doit être là la cause de toutes nos erreurs, comme l'infaillibilité de notre sentiment actuel est la base de toute la certitude dont nous sommes capables.

Pour nous assurer de l'un et de l'autre de ces faits, j'ai passé en revue toutes nos perceptions, et j'ai trouvé qu'effectivement toutes nos idées simples sont absolument inaccessibles à l'erreur, et que nos idées composées n'y sont exposées qu'eu égard aux jugemens par lesquels et en vertu desquels elles sont composées.

C'est déjà un grand pas de fait ; mais il naît ici une nouvelle difficulté. Ces jugemens sont aussi des perceptions ; et ce sont des perceptions actuelles au moment où nous les portons. Ils devraient donc être aussi exempts d'erreurs que toutes les autres perceptions actuelles. Aussi j'ai fait voir qu'un jugement n'est jamais faux en lui-même et pris isolément ; qu'il ne l'est que relativement à des jugemens précédens ; et j'ai montré que cela n'arrive que parce que nous croyons juger d'une idée à nous connue, tandis que réellement nous jugeons d'une idée nouvelle, ou en d'autres termes, parce que le sujet de tout jugement faux est la représentation

Digitized by Google

inexacte d'une idée antérieure, dont nous la croyons la reproduction fidèle.

Ainsi le principe est resté intact; et il est demeuré constant que la cause de toutes nos erreurs est l'infidélité de nos souvenirs, comme la base de toute la certitude dont nous sommes capables, est la vérité invincible de notre sentiment actuel.

Subséquemment j'ai fait voir que l'action de cette double cause suffit pour expliquer tous les phénomènes de notre intelligence dans les différens degrés et les différentes espèces de nos connaissances, et dans les différens états de nos individus, pour rendre raison de toute la force et de toute la faiblesse de cette intelligence, et pour nous montrer nettement son étendue et ses limites.

Enfin j'ai conclu que partant d'un point certain; le sentiment de nos perceptions primitives, nous n'avions jamais autre chose à faire pour être également certains de la justesse de toutes nos perceptions subséquentes, c'est-à-dire de leur légitime enchaînement avec les premières, qu'à bien prendre garde, à chaque fois que nous portons un jugement, de ne pas changer d'idées sans nous en apercevoir, c'est-à-dire de ne pas admettre témérairement dans l'idée que nous avons eue précédemment, un élément qui n'y était pas, et qui peut-être serait contradictoire avec ceux qu'elle renferme.

Tout cela, si je ne me trompe, se suit bien, est très général, n'est fondé sur aucune considération propre à une idée plutôt qu'à une

Digitized by Google

autre, et par conséquent ne saurait être ébranlé par des objections partielles, ni sujet à des exceptions particulières. Maintenant que peut-on donc exiger encore de moi ? Différentes choses de genre très divers. Je vais en examiner quelques-unes, et y satisfaire autant que je le puis.

1º On voit bien que l'imperfection du rappel de nos idées est une grande cause d'erreur, on croit même qu'elle est la seule; cependant on voudrait que je fisse voir, par quelques exemples, que les causes particulières de nos erreurs se réduisent toutes à celle là, et peuvent toutes être ramenées à celle-là.

On a donc oublié que j'ai fait bien plus qu'on ne me demande. Car on ne me propose là que d'examiner quelques cas particuliers; et cette énumération étant nécessairement très incomplète, quand elle serait parfaitement satisfaisante, elle ne pourrait pas prouver rigoureusement un principe général. Mais, moi, je suis allé bien plus loin; je suis entré bien plus avant dans le fond du sujet. J'ai prouvé non seulement que l'imperfection du rappel de nos idées est la cause unique de nos erreurs, mais même que nos erreurs ne peuvent pas avoir d'autre cause : et je l'ai prouvé de plusieurs manières différentes.

D'abord il a été établi que toutes nos idées simples sont parfaitement certaines et complètement inaccessibles à toute erreur, et que toutes les autres sont composées de celles-là par les diverses combinaisons que nous en faisons, au moyen des différens jugemens que nous en por-

Digitized by Google

tons. Or, comme il ne saurait y avoir dans une idée certaine rien de contradictoire à ce qui y est explicitement ou implicitement renfermé, il est évident qu'aucun des jugemens successifs que nous en portons ne peut être faux, et qu'aucune des combinaisons successives que nous en faisons ne peut être erronée, qu'autant que nous admettons dans quelqu'une de ces idées, un élément qui n'y était pas, c'est-à-dire qu'autant qu'elle devient autre qu'elle n'était, sans que nous nous en apercevions, ou en d'autres termes, qu'autant que nous en avons un souvenir inexact.

Secondement, j'ai fait voir qu'un jugement, ou une série de jugemens, un raisonnement, ne consistent jamais qu'à voir qu'une idée en renferme une autre; qu'ils sont justes quand elle la renferme réellement; et qu'ils ne sont faux que quand elle ne la renferme pas; ce qui ne peut arriver qu'autant qu'on voit dans cette idée jugée un élément qu'elle n'avait pas, c'est-à-dire encore qu'autant qu'on en a un souvenir infidèle. J'ai rendu ce fait palpable, par les exemples de l'idée de l'*or* et de l'idée de *logique*, et de plusieurs autres, dans différens endroits.

Troisièmement, j'ai fait remarquer que toutes nos perceptions prises isolément, sont complètement certaines, et nécessairement telles que nous les percevons; que, par conséquent, elles ne peuvent être erronées que par les relations que nous voyons entre elles. Or, ces relations ne peuvent être fausses qu'autant que nous

voyons dans quelqu'une de ces idées ce qui n'y était pas, ce qui est encore en avoir un souvenir infidèle.

J'ai donc prouvé de trois manières différentes, non seulement que l'imperfection de nos souvenirs est la cause unique de nos erreurs, mais même que nos erreurs ne peuvent pas avoir d'autre cause. Il est bien vrai que ces trois manières reviennent au fond absolument au même, et que ce sont seulement trois manières différentes de dire la même chose. Mais c'est ce qui ne peut manquer d'arriver, toutes les fois que l'on veut prouver la même vérité par plusieurs raisons tirées toutes du fonds même du sujet; et ce m'est un motif de plus pour m'excuser d'insister plus long-temps sur le principe dont il s'agit, et pour demander qu'on veuille bien me relire, plutôt que de m'obliger à me répéter davantage.

Il est bien vrai encore que tout cela se réduit à dire : quand vous faites un jugement faux, c'est que vous jugez qu'une idée renferme ce qu'elle ne renferme pas; et la cause de toutes vos erreurs est que vous voyez dans une idée ce qui n'y est pas. Cette vérité ainsi présentée est si simple qu'elle semble niaise. Cependant c'est cette manière, en apparence si niaise, d'envisager les objets, qui les fait voir clairement, et qui nous fait trouver nettement la cause de toute certitude, et celle de toute erreur; questions qui, je crois, n'avaient jamais été pleinement résolues.

Je sais bien que ma façon de considérer nos

opérations intellectuelles est trop éloignée des idées ordinaires, pour qu'elle puisse être tout de suite familière même aux esprits les plus exercés. A cela je ne vois point de remède, si ce n'est qu'on veuille bien essayer cette méthode et s'y habituer; et si l'on trouve un seul cas où la cause de nos erreurs ne soit pas celle que j'ai indiquée, j'ai complètement tort; car j'ai cru prouver non seulement qu'elle est la seule, mais même qu'il ne peut pas en exister d'autres. J'avoue que je ne crains pas que l'on trouve le contraire. Passons à d'autres objets.

J'ai déjà rappelé qu'il avait été prouvé que nous n'avons ni *idées de substances*, ni *idées archétypes*, mais des idées simples, des idées concrètes des êtres, et des idées abstraites de leurs modes, de leurs qualités, et de leurs combinaisons; et que nous opérons sur toutes ces espèces d'idées de la même manière. Maintenant on me demande de faire voir que la manière de procéder de notre esprit est la même, en matière dite *contingente*, et en matière dite *nécessaire*. Ma réponse sera à peu près du même genre; la voici.

Il n'y a rien de contingent : il ne peut y avoir rien de contingent dans ce monde. Tout ce qui *est, est* nécessairement en vertu d'une cause quelconque qui le produit. Cette cause dépend nécessairement d'une autre, celle-là d'une cause antérieure, et ainsi de suite, toujours en remontant jusques à la cause la plus générale, jusques à la cause première de tout : car il ne peut rien s'opérer sans une cause quelconque. Nous appelons *contingens* les effets dont nous voyons la cause,

Digitized by Google

sans voir l'enchaînement des causes de cette cause; comme nous nommons *fortuits* les effets dont nous ne voyons pas même la cause immédiate, qu'alors nous appelons *hasard*, c'est-à-dire cause inconnue, ou *x* en langue algébrique. Mais ce sont là autant de dénominations d'êtres imaginaires; car il ne peut pas plus y avoir en *réalité* d'effet qui soit *contingent*, que d'effet qui soit *fortuit*, ou que de cause qui soit le *hasard*, ou *x*. Ou plutôt il faut avouer qu'il n'y a rien dans la nature, dans l'ordre des choses, qui ne soit absolument nécessaire; mais qu'il n'y a rien dans nos perceptions, dans l'ordre de nos connaissances, qui ne soit plus on moins contingent: car comme il n'y a rien dont nous connaissions l'enchaînement des causes sans interruption jusques à la cause première de tout, la contingence commence toujours pour nous plus ou moins loin; mais elle commence toujours quelque part. Quand nous serions parvenus à faire dériver toutes nos connaissances avec une évidence mathématique, sans incertitude ni lacunes, de ce premier fait *je sens*, elles n'en seraient pas moins encore toutes contingentes; car elles seraient nulles si nous ne sentions pas, et toutes différentes de ce qu'elles sont si nous sentions différemment. Or, nul de nous ne peut dire pourquoi il est sensible, ni pourquoi il l'est de telle manière plutôt que de telle autre. On voit donc que ces deux qualités *contingent* et *nécessaire*, ne peuvent pas être le motif d'une classification raisonnable, puisque toutes deux appartiennent également à tous les êtres possibles, suivant l'aspect

Digitized by Google

sous lequel on les envisage, suivant qu'on les considère par rapport à l'existence qu'ils ont en nous, ou par rapport à celle qu'ils ont hors de nous; et, par conséquent, il faut conclure qu'il n'y a ni matière *contingente*, ni matière *nécessaire*, et que nous ne pouvons pas avoir une autre manière de raisonner sur les êtres contingens que sur les êtres nécessaires.

Mais voici ce qui a donné lieu à cette illusion. Si l'opération de juger et de raisonner est toujours la même, les motifs de détermination ne sont pas toujours les mêmes, et les procédés pour les trouver varient suivant les occasions. Par exemple, j'ai l'idée d'un métal que je n'ai jamais vu : je sais qu'il se trouve dans tel pays, qu'il se réduit par tels procédés, qu'il s'oxide par tels autres, qu'il a une telle pesanteur spécifique, qu'il est sonore, inodore, fusible, ductile; je n'en sais rien de plus. Ce sont là toutes les idées qui composent pour moi l'idée de ce métal. Je veux savoir s'il est blanc, c'est-à-dire, si je puis ajouter à ces idées, celle d'*être blanc*. Il n'y a rien dans aucune d'elles, ni par conséquent dans l'idée totale, qui renferme explicitement ou implicitement l'idée d'être blanc. Je ne puis pas y voir, je ne puis pas juger que ce métal est blanc. Ce serait porter un jugement faux par rapport à mon idée (observez qu'alors elle serait changée dans ma tête), quoiqu'il pût être conforme à la réalité.

Si seulement je savais que ce métal est jaune, c'est-à-dire, si je trouvais parmi les élémens de l'idée que j'en ai, l'idée d'*être jaune*, je verrais

Digitized by Google

que celle-ci renferme l'idée de *n'être pas blanc*, et que, par conséquent, l'idée totale contient un élément qui exclut l'idée d'*être blanc*; et mon parti serait pris sur la question proposée. Mais dans la supposition que j'ai faite, je ne trouve dans mon idée aucun élément qui renferme ni qui exclue l'idée en question; je ne puis la voir ni dedans ni dehors; je ne puis en rien juger. Il faut, pour me décider, que j'acquière quelque perception nouvelle, et toujours quelque perception qui remonte à quelque perception simple et primitive. Il faut que quelqu'un me dise, ou que je voie, que le métal dont il s'agit est blanc.

Dans le premier cas, c'est une impression auriculaire que je reçois; j'en porte divers jugemens qui me dévoilent le sens de la phrase qu'elle exprime; je porte de cette phrase le jugement qu'elle m'est dite par quelqu'un qui mérite d'être cru; et je joins à l'idée que j'ai déjà du métal, l'idée *qu'il m'en a été dit par quelqu'un qui mérite d'être cru, qu'il est blanc*, laquelle idée renferme celle qu'il est *blanc effectivement*.

Dans le second cas, c'est une impression visuelle que j'éprouve. J'en porte le jugement, ou ce qui est la même chose, j'y vois renfermée l'idée que cette impression *me vient de ce métal*; et je joins aux idées antérieures que j'ai de ce même métal, l'idée *qu'il m'a fait l'impression que j'appelle blanc*, laquelle renferme l'idée *qu'en effet il est ce que nous appelons* ÊTRE BLANC.

Si, au lieu de cela, je veux savoir si je puis faire avec ce métal des plaques très minces,

Digitized by Google

c'est-à-dire, si l'idée que j'en ai renferme l'idée d'*être réductible en plaques très minces*, je trouve que mon idée totale renferme l'idée d'*être ductile*, et que celle-ci renferme celle d'*être réductible en plaques minces*. Je n'ai plus rien à chercher. Mais si je veux savoir jusques à quel point ces plaques peuvent être minces, je trouve que l'idée générale d'*être ductile*, ne renferme pas l'idée précise du degré d'épaisseur de ces plaques, parce que je ne connais pas les causes premières de la ductilité, ni celles de ses limites. Il faut que j'acquière encore quelque nouvelle perception, remontant toujours à des perceptions élémentaires, à des impressions simples. Il faut que quelqu'un me dise ou que je voie quelles sont les plaques les plus minces qu'on peut faire avec ce métal. Si j'avais d'avance dans mes idées quelques élémens qui renfermassent cette détermination, je n'aurais qu'à l'en tirer, qu'à la voir dans ces élémens : je n'aurais pas besoin de nouveaux faits, de nouvelles perceptions premières. Il ne s'agit donc toujours que de recevoir des impressions et de voir ce qu'elles renferment. Si on avait reçu la perception de la cause première de tout, on n'aurait plus jamais rien à faire que des déductions. Nous ne faisons donc jamais que sentir ou déduire. La contingence commence pour nous, tantôt plutôt, tantôt plus tard, suivant les sujets, mais toujours au moment où la possibilité de déduire nous manque, et nous fait éprouver le besoin de sentir de nouvelles perceptions, pour que ce que nous voulons savoir, se trouve renfermé dans ce que nous savons déjà.

Digitized by Google

Cette explication a dû paraître longue et pénible : mais je l'ai faite exprès dans le plus grand détail, non seulement parce qu'elle répond à la question proposée sur les choses contingentes et les choses nécessaires, mais encore parce que je crois qu'elle éclaircit bien ce que j'ai dit relativement à la question précédente ; et qu'elle montre bien nettement comment nos jugemens sont toujours vrais quand nous ne voyons dans une idée que ce qui y est, et comment ils ne sont faux que parce que nous y voyons actuellement ce qui n'y était pas précédemment, c'est-à-dire, parce qu'elle a changé pour nous sans que nous nous en apercevions. Au reste, si je ne puis nier que cette investigation scrupuleuse, cette espèce de dissection minutieuse, est un peu fatigante et désagréable, je demanderai cependant que l'on observe qu'elle va directement au fond des choses, et les embrasse dans toute leur généralité, et que pourtant elle n'est ni obscure ni entortillée, comme bien des explications de l'ancienne Logique, qui, néanmoins, n'étaient que superficielles et partielles. C'est là une différence immense que je ne puis m'empêcher de faire valoir en faveur de ma manière de considérer ces objets ; et si je puis obtenir qu'on la reconnaisse, ce que j'ose à peine espérer, j'en aurai l'obligation tout entière aux juges éclairés et bienveillans qui m'ont contraint à de nouveaux efforts pour les satisfaire. Je dois encore tâcher de les contenter sur quelques autres points.

On me demande encore deux autres choses qui ont une intime connexion. On veut que je montre

Digitized by Google

mieux que je ne l'ai fait, 1° que toutes les règles que l'on a prescrites aux formes de nos raisonnemens sont d'une inutilité absolue; 2° que le syllogisme n'a par lui-même aucune force pour prouver la vérité; que tous les syllogismes possibles se réduisent à des sorites, et que lorsqu'ils sont convaincans, ils ne le sont que parce qu'ils sont des *sorites*.

A la première demande, je ne puis pas faire une réponse directe, tirée des formes elles-mêmes. Il faudrait que je les examinasse toutes; et l'énumération serait longue et nécessairement incomplète, et par conséquent insuffisante en rigueur de raisonnement, pour établir une proposition générale. Mais si j'ai prouvé, comme je le crois, que toutes nos erreurs viennent du fond de nos idées, et que pour les éviter il ne s'agit jamais que de voir nettement et certainement ce que renferme l'idée dont on juge, il s'ensuit inévitablement que la forme n'y fait rien, et qu'aucune forme de raisonnement ne peut faire qu'on soit sûr de bien connaître son idée, ni suppléer à cette connaissance, ni par conséquent être utile à rien, qu'autant que les précautions nécessaires pour suivre la formule obligent à observer l'idée plus ou moins bien. C'est effectivement là leur seul avantage; et on l'obtiendrait plus sûrement et plus complètement en se bornant à recommander cette attention, qui, dans le vrai, est la seule chose réellement importante.

Quant à la seconde demande, elle se partage en deux articles. La réponse au premier suit naturellement de ce que nous venons de dire. Car, s'il

Digitized by Google

est vrai que tout consiste toujours à bien connaître l'idée dont on juge, et qu'aucune formule de raisonnement ne peut donner cette connaissance, ni y suppléer, il s'ensuit nécessairement que le syllogisme n'a à cet égard aucun privilége particulier; que quand il conclut bien ou mal, c'est parce que cette condition indispensable est remplie ou ne l'est pas; et qu'aucune de ses figures ou de ses modes ne peut ni faire que cette condition soit remplie, ni en dispenser.

A l'égard du second point, la réponse se présente d'elle-même. D'abord, il est aisé de prouver directement, quoique sommairement, que tous les syllogismes possibles se réduisent à des sorites, et que lorsqu'ils sont convaincans, ils ne le sont que parce qu'ils sont des sorites. En effet, consultez à la fin de ce volume la Logique de Hobbès, chap. IV, § 7, et la note que j'ai ajoutée à ce paragraphe. Vous y verrez que l'on distingue quatre figures de syllogismes; et que la première de ces quatre figures, celle qu'avec raison on appelle la figure directe *, est la base et le principe de la justesse des trois autres. Or, cette figure directe est purement et uniquement un sorite qui pourrait avoir dix termes consécutifs aussi bien que trois. Donc tout syllogisme est virtuellement un sorite, dont le plus souvent on

* On a eu bien raison de la nommer *figure directe*; car c'est elle qui est réellement conforme à la marche de l'esprit qui raisonne.

Cela revient à ce que nous avons dit dans la Grammaire de la construction nommée *directe*.

Les autres figures et les autres constructions sont bien véritablement indirectes ou inverses.

Digitized by Google

a masqué maladroitement la forme, ce qui a le double inconvénient de faire méconnaître le principe de sa justesse, et de le borner nécessairement à trois termes, tandis qu'il serait souvent avantageux de lui en donner un plus grand nombre, afin d'y faire entrer plusieurs termes moyens au lieu d'un.

D'ailleurs, si l'on convient que la justesse de tout jugement consiste à ce que le sujet renferme l'attribut, et la justesse de tout raisonnement, à ce que le premier sujet renferme le dernier attribut, il faut bien convenir que tout raisonnement juste revient à un sorite; car le sorite est précisément une suite de jugemens, dont l'attribut devient le sujet du jugement subséquent, de sorte que le dernier attribut peut devenir l'attribut du premier sujet; c'est dire la même chose de deux façons différentes. Je crois donc avoir encore répondu d'une manière satisfaisante aux deux demandes ci-dessus mentionnées. Il ne me reste plus qu'à examiner une dernière question.

Des hommes d'un excellent esprit ont saisi avidement la belle idée de Hobbès, que calculer c'est raisonner. Ils ont surtout été charmés des beaux développemens que Condillac a donnés à cette grande vue, et des rapprochemens ingénieux qu'il a faits entre ces deux opérations intellectuelles. En conséquence, ils ont remarqué que la multiplication n'étant qu'une espèce d'addition, et la division une espèce de soustraction, on ne devait admettre dans l'arithmétique algébrique que trois opérations réellement distinctes, l'addition, la soustraction, et la substitution ou traduction

Digitized by Google

d'expression ; et ils ont établi qu'il fallait reconnaître dans le raisonnement trois opérations absolument analogues à celles-là, et qui leur répondaient exactement ; savoir, 1° conclure du particulier au général, c'est-à-dire, de plusieurs propositions particulières tirer une proposition générale, ce qu'ils appellent additionner ; 2° conclure du général au particulier, c'est-à-dire, d'une proposition générale tirer une proposition particulière, ce qu'ils nomment soustraire ; 3° d'une proposition quelconque déduire d'autres propositions qui n'augmentent ni ne diminuent d'étendue, ce qui n'est autre chose, suivant ces auteurs, que traduire l'expression de la première proposition, et lui substituer des expressions équivalentes. Examinons ce qu'il y a de vrai dans cette opinion ; et voyons si nous en devons conclure que nous avons réellement trois manières différentes d'opérer dans nos raisonnemens, suivant les occasions, ou si nous pouvons continuer à dire qu'il ne s'y agit jamais que de sentir des perceptions ou idées, et de sentir qu'une idée en renferme une autre.

Je commence par convenir que calculer et raisonner sont deux choses extrêmement analogues, et que l'on peut dire qu'un calcul n'est qu'un raisonnement dans lequel on emploie une espèce particulière de signes. La preuve en est, qu'exprimez un calcul avec des mots, il devient absolument un raisonnement ordinaire, et il est juste ou faux uniquement par les mêmes causes. Seulement vous ne pouvez pas le pousser aussi loin, de cette manière, sans vous y perdre, parce que

cette espèce de signes n'est pas aussi commode pour cet objet. C'est pour cela qu'on en a inventé de plus concis, quand on a vu que les idées de quantité pouvaient en supporter de tels, sans se confondre. J'ajoute qu'on ne saurait trop s'appliquer à rendre palpable cette similitude entre le calcul et le raisonnement; car aussi long-temps qu'elle n'est pas bien reconnue, il semble que l'esprit humain est tout autre quand il se sert de certains signes, que quand il se sert de mots; et tant qu'on en est là, quand même on apercevrait la cause de la justesse du raisonnement, on n'aperçoit point encore celle de la justesse du calcul, ou plutôt on ne connaît bien ni l'une ni l'autre, puisqu'elles sont une seule et même.

Mais ces premiers points convenus et avoués de part et d'autre, je suis obligé de répéter ce que j'ai dit dans le premier chapitre de cette Logique, et ailleurs, et nommément dans une longue note, page 249, de l'édition *in*-18 du premier volume de cet Ouvrage. C'est se faire une idée inexacte du raisonnement et du calcul, que d'établir entre eux une parité absolue, et de les considérer comme deux êtres distincts et séparés, qui se ressemblent parfaitement, ou bien comme un seul et même être. Si calculer est raisonner, raisonner n'est pas calculer. C'est ce qui fait que la Langue des Calculs de Condillac, si éminemment remarquable par l'excellente méthode de son auteur, et par la perfection de l'exposition des idées, ne me satisfait pas pleinement, et me paraît reposer sur un principe qui n'est pas complètement juste. Cela rentre dans notre dis-

Digitized by Google

cussion sur le sujet et l'attribut d'un même jugement. Ils ne sont point parfaitement égaux; mais l'un renferme l'autre. De même l'idée *calcul* renferme l'idée raisonnement dans sa compréhension; mais l'idée *raisonnement* ne renferme pas toute l'idée calcul dans la sienne. Un calcul n'est pas seulement un raisonnement; c'est un raisonnement sur des idées de quantité, et susceptible, par cette circonstance, d'être fait avec des signes particuliers; en un mot, c'est un raisonnement ayant des caractères qui lui sont propres. Voilà pourquoi on peut dire, un calcul est un raisonnement, et on ne peut pas dire un raisonnement est un calcul. Le raisonnement est le genre; le calcul n'est que l'espèce. C'est pour cela que vous pouvez transformer tout calcul en un raisonnement, mais que vous ne pouvez pas transformer tout raisonnement en un calcul. C'est pour cela aussi que tout ce qui est vrai du raisonnement en général, est vrai du calcul, mais que tout ce qui est vrai du calcul ne l'est pas du raisonnement. On peut donc, et on doit voir, dans un calcul, des syllogismes ou des sorites, suivant que l'on reconnaît l'une ou l'autre de ces formules pour la forme essentielle du raisonnement; mais on n'est point autorisé à voir des additions et des soustractions dans un raisonnement : car effectivement il n'y en a pas; ou du moins, s'il y en a, c'est comme il y a du noir sur du blanc, quand ce raisonnement est écrit; mais ce n'est là qu'une circonstance accessoire de ce raisonnement; ce n'est pas le but qu'on se propose en le faisant, ni la qualité qui le constitue essentiellement un raisonnement.

Digitized by Google

En effet, additionner ou soustraire, ce n'est pas réunir ou séparer en général deux êtres ou deux groupes d'êtres. C'est les réunir ou les séparer uniquement et spécialement sous le rapport de la quantité, dans l'intention de déterminer quelle est la quantité de l'un des deux, après qu'on y a ajouté ou qu'on en a retranché celle de l'autre. Or, ce n'est point du tout là ce qu'on se propose quand l'on rapproche des idées les unes des autres, dans un jugement ou dans un raisonnement. Le nombre précis de ces idées et celui de leurs élémens est fort indifférent pour l'objet qu'on a en vue; on n'y a aucun égard; et le résultat de l'opération exécutée n'est point de constater ce nombre. Ainsi, quand il serait vrai que, par l'effet d'un raisonnement, le nombre de nos idées, ou celui des élémens d'une idée, serait augmenté ou diminué, ce ne serait encore que par extension, je dirai même par abus, que l'on pourrait dire que ce raisonnement est une addition ou une soustraction; et quand on le dirait, ce ne serait pas mieux peindre ce qu'est réellement ce raisonnement, que si on disait que c'est du bruit, parce que nous avons fait du bruit en le prononçant, ou du sens, parce qu'il a un sens quelconque *.

Mais il y a plus; c'est qu'il n'est pas vrai que nous ajoutions réellement une idée à une autre, toutes les fois que nous nous élevons à une propo-

* Autant vaudrait-il dire que l'on fait une addition quand on mange, et une soustraction quand on coupe la jambe à un homme. Effectivement, il y a un accroissement et une diminution opérés; mais assurément ce n'est pas le but des deux opérations, ni ce qui les caractérise.

Digitized by Google

sition générale, ni que nous retranchions une idée d'une autre, quand nous redescendons d'une proposition générale à une proposition particulière. Examinons d'abord la première de ces deux opérations.

Quoique nous ayons fait voir précédemment qu'il n'y a rien de contingent dans ce monde, ou plutôt que nous appelons contingent ce dont nous ne voyons pas la nécessité, bien qu'elle existe, on peut néanmoins dire que nous faisons des propositions générales de deux espèces. Les unes sont nécessaires, en ce sens que nous voyons non seulement qu'elles sont vraies, mais encore qu'elles ne peuvent pas être fausses. Telle est celle-ci : *Tout corps pesant a besoin d'être soutenu pour ne pas tomber*. Les autres ne sont que contingentes ; c'est-à-dire que nous voyons seulement qu'elles sont vraies ; mais qu'elles pourraient être fausses, ou du moins, que si elles ne peuvent pas l'être, nous ne savons pas pourquoi. Telle est cette autre : *Tous les corps sont pesant*.

Dans le premier cas, il n'y a pas même l'ombre d'une addition ; car, quand il n'existerait qu'un seul corps pesant dans le monde, je n'en serais pas moins sûr qu'il a besoin d'être soutenu pour ne pas tomber ; et je suis sûr que cela est vrai, et que cela ne peut pas être faux, uniquement parce que je vois que l'idée de *corps pesant* est telle, qu'elle serait anéantie si elle ne renfermait pas l'attribut d'*avoir besoin d'être soutenue pour ne pas tomber*.

Dans le second cas, il est bien vrai que je ne puis dire, *tout corps est pesant*, qu'autant que

28

j'ai observé que, dans l'idée de tous les corps que je connais, il entre comme élément l'idée d'être pesant; et tous ces différens êtres, je les réunis dans cette expression collective *tout corps;* mais encore une fois ce n'est pas là les additionner; car je ne connais pas leur nombre, je ne m'en embarrasse pas; et il peut augmenter ou diminuer, sans que mon opération cesse d'être juste; ce qui sûrement n'arriverait pas, si elle était une *addition*.

Observons, en passant, que nulle proposition générale n'est d'une vérité nécessaire qu'autant qu'elle est une proposition secondaire; car, comme nous ne connaissons les causes premières de rien, il est inévitable que toutes nos propositions premières ne soient que contingentes. Cela vient à l'appui de ce que nous avons dit ci-dessus de la contingence et de la nécessité en général.

Maintenant faisons-nous une véritable soustraction, quand d'une proposition générale nous descendons à une proposition particulière? Je réponds encore que non. Quand je dis, *tout corps est pesant*, *donc cette pierre est pesante*, l'opération de mon esprit consiste à remarquer que j'ai déjà dit implicitement que cette pierre est pesante, que j'ai dit cette vérité en même temps que beaucoup d'autres vérités pareilles, et que par conséquent je puis la répéter isolément. Mais je ne fais pas pour cela une soustraction. Le nombre de ces vérités m'est inconnu. Il m'est indifférent; je ne l'ai pas diminué. Je n'en ai pas recueilli le reste. Je n'ai pas retranché un

Digitized by Google

seul élément de l'idée de *tout corps*. Elle demeure ce qu'elle était. Ainsi je n'en ai rien soustrait.

Je remarquerai de plus ce que j'ai déjà observé ailleurs, c'est que ce n'est là qu'un procédé abrégé. A la vérité, il est commode et sûr; mais il est purement empirique; et ce n'est pas lui qui fait trouver la vraie cause de la vérité que l'on cherche. Une proposition générale ne peut jamais être la cause réelle de la vérité d'une proposition particulière. Cette pierre n'est pas pesante parce que tous les corps le sont, mais parce qu'elle manifeste le phénomène de la pesanteur. Il peut bien m'être plus commode de me rappeler qu'elle est du nombre des êtres dont il est prouvé qu'ils sont pesans, que de refaire les expériences nécessaires pour m'assurer qu'elle l'est. Mais encore une fois, ce n'est pas par là que je le découvre primitivement et réellement; et cette méthode abrégée ne mérite pas d'être regardée comme le vrai procédé de l'esprit dans l'investigation d'une vérité particulière.

Concluons que les deux opérations appelées *addition* et *soustraction* dans le calcul, n'ont point de véritables analogues dans le raisonnement. L'opération logique que l'on prétend répondre à l'addition, se partage en deux espèces très distinctes, et même très différentes, et dont ni l'une ni l'autre n'est réellement une addition: et celle que l'on fait correspondre à la soustraction, n'est qu'un procédé abrégé, et d'ailleurs n'est point non plus une soustraction; ou il faudrait ne voir que des additions et des soustrac-

Digitized by Google

tions dans tous les mouvemens de la nature et dans tous les phénomènes de l'univers. Car, dès qu'il y a un changement produit quelque part, il y a une foule de choses augmentées ou diminuées, puisque tout peut se considérer sous le rapport de la quantité, même les êtres les plus imaginaires; mais assurément il ne résulte aucune connaissance des effets de la nature, de cette manière de les considérer.

Reste donc la troisième opération, celle que l'on appelle substitution ou traduction d'expression. Oh! pour celle-là, je la reconnais bien dans le raisonnement et le calcul, c'est-à-dire que je la reconnais généralement dans toutes les espèces de raisonnemens, et particulièrement dans l'espèce de raisonnement appelé calcul.

Quand je dis, l'art logique est l'art de raisonner; l'art de raisonner doit, comme art, dépendre d'une science, et, comme art du raisonnement, dépendre de la science du raisonnement. Mais la science du raisonnement ne peut être autre chose que la connaissance de nos moyens de raisonner. La connaissance de nos moyens de raisonner n'est que la connaissance de nos facultés intellectuelles. Ainsi, l'art logique dépend de la connaissance de nos facultés intellectuelles; la science logique n'est que cette connaissance; et tous deux se découvrent par l'analyse de ces facultés. Certainement il n'y a là que des substitutions ou traductions d'expressions.

De même, quand je dis, x^2 est égale à $a^2+2ab+b^2$, est égal à $\overline{a+b}^2$, est égal au carré d'$a+b$,

Digitized by Google

est égal à $a+b$, multiplié par lui-même, ainsi x est égal à $a+b$; il n'y a encore là que des traductions.

Mais je vais plus loin ; et je soutiens qu'il n'y a de même que des substitutions d'expressions dans les autres opérations que l'on a voulu reconnaître tant dans le calcul que dans le raisonnement.

Dans l'addition, je ne fais que substituer à l'expression 3 plus 4, l'espression 7 ; et dans la soustraction, à l'expression 7 moins 2, l'expression 5, et ainsi des autres.

De même, dans le raisonnement, quand de propositions particulières je m'élève à une proposition générale, je dis, un tel corps est pesant, un tel autre l'est aussi, un troisième l'est encore, mille, dix mille, cent mille autres le sont de même. Ces corps sont tous ceux que je connais, et tous ceux dont j'ai jamais entendu parler. Donc, tous les corps (entendez toujours ceux que je connais, car je ne puis jamais parler d'autres) sont pesans. Il n'y a là que des traductions d'expressions.

Quand, de cette proposition générale, je passe à une autre générale aussi, et que je dis : tout corps pesant a besoin d'être soutenu pour ne pas tomber ; c'est de même une traduction.

Quand, de ces propositions générales, je redescends à une proposition particulière, et que je dis : donc, cette pierre est pesante, et tomberait si elle n'était pas soutenue ; c'est encore une traduction.

Il n'y a donc jamais, tant dans le raisonnement que dans le calcul, aucune autre opération

que des traductions ou substitutions d'expressions ; et j'ajoute, 1° que ces substitutions d'expressions ont toujours pour fondement et pour cause de leur justesse, cette seule et unique opération intellectuelle qui consiste à voir qu'une idée est renfermée dans une autre ; 2° que toutes ces expressions, substituées les unes aux autres, expriment toujours des jugemens, ou de ces suites de jugemens qu'on appelle des sorites.

Pour nous assurer de la vérité de ce dernier point, nous n'avons qu'à reprendre tous les exemples dont nous venons de nous servir, et nous allons trouver qu'ils se réduisent tous à des argumens de cette espèce.

Exemples. Dans l'idée exprimée par ces mots *art logique*, je vois l'idée, *être l'art de raisonner;* dans cette seconde, l'idée, *dépendre de la science du raisonnement;* dans cette troisième, celle, *dépendre de la connaissance de nos moyens de raisonner;* dans cette quatrième, celle, *dépendre de la connaissance de nos facultés intellectuelles;* dans cette cinquième, celle, *dépendre de la connaissance qui ne s'acquiert que par l'analyse de ces facultés;* et, par conséquent, je vois cette dernière dans la première.

De même, dans l'idée x^2, je vois celle être égale à $a^2 + 2ab + b^2$; dans celle-là, la suivante; et ainsi de suite jusques à la fin.

De même, dans l'idée $3+4$, je vois l'idée, *être égal à* 7 ; et dans celle $7-2$, je vois celle, *être égal à* 5.

De même encore, dans les idées réunies d'un corps, de mille corps, de cent mille corps, etc.,

je vois les idées *d'être tous les corps que je connais, et d'être pesans* ; et dans celles-là réunies, je vois celle d'*avoir besoin d'être soutenus pour ne pas tomber* ; et, dans ces dernières encore, je vois celles qu'*une pierre est pesante, et tombe si elle n'est pas soutenue.*

Enfin, je prendrai un dernier exemple, qui sera en même temps le résumé de ce chapitre, et ma conclusion ; et je dirai : dans l'idée que j'ai de ces jugemens et de tous ces raisonnemens, je vois l'idée *qu'ils consistent toujours, et ne peuvent consister jamais qu'à voir une idée dans une autre, dans celle-là une troisième, et ainsi de suite.* Dans cette seconde idée, je vois celle *qu'ils ne peuvent être vrais que quand ces idées sont réellement les unes dans les autres, et faux, que quand elles n'y sont pas.* Et dans cette troisième, je vois celles *qu'ils ne peuvent devoir leur vérité à la forme qu'ils affectent ; qu'ils ne peuvent avoir, pour premier principe de certitude, que la certitude de nos premières impressions, et qu'ils ne peuvent avoir qu'une seule cause d'erreur ; c'est que nous voyons dans une idée ce qui n'y était pas, c'est-à-dire que nous nous la rappelions mal.*

J'oserai dire encore en finissant, et en me servant toujours de la même forme d'expression, que je vois, dans l'enchaînement d'idées que je viens d'exposer, l'idée *qu'il est parfaitement juste*, et celle *que tout le monde conviendra de cette justesse, si l'on veut se donner la peine d'y regarder avec attention*, ou du moins celle *que je l'ai prouvé autant que j'en suis capable.* Je n'ai donc plus rien à ajouter.

Digitized by Google

Ce chapitre ne renferme aucune idée qui ne soit dans les précédens. Mais si, en présentant mes principes sous de nouveaux aspects, et en montrant différentes applications, il contribue, comme je l'espère, à les rendre plus faciles à saisir et plus plausibles, il est très important pour le but que je me propose; et je dois remercier encore mes juges de m'avoir, pour ainsi dire, forcé de rendre mes raisons aussi convaincantes qu'elles pouvaient l'être.

Maintenant que cette *Logique* est finie, et qu'elle fait le complément d'un ouvrage assez étendu, dont mon *Idéologie* et ma *Grammaire* n'étaient que les premières parties, je ne puis me refuser au plaisir de jeter un coup d'œil général sur l'ensemble de l'étude de nos moyens de connaître, et de présenter au lecteur un tableau succinct de la série d'idées que j'ai suivie, ou plutôt par laquelle je me suis laissé conduire jusques à ce moment, et un aperçu sommaire de ce qui devrait suivre cette histoire de nos facultés intellectuelles, pour la rendre vraiment usuelle, et utile aux différentes branches de nos connaissances. Ce sera l'objet du chapitre suivant, que l'on doit plutôt regarder comme un appendice et une conséquence de mon ouvrage, que comme en faisant une partie intégrante. Il renferme principalement mes vues et mes vœux, relativement à ce que je n'ai pas l'espérance d'exécuter.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

RÉSUMÉ DES TROIS PARTIES QUI COMPOSENT LA SCIENCE LOGIQUE, ET PROGRAMME DE CE QUI DOIT SUIVRE.

J'AI attendu, pour appeler l'attention du lecteur sur l'ensemble de mes travaux, l'instant où il serait possible et convenable de les embrasser d'un coup d'œil général. Je me vois aujourd'hui arrivé à ce moment tant désiré, et je me livre au plaisir d'exposer tout l'enchaînement de mes idées.

On vient de lire enfin la troisième et dernière partie d'un *Traité de l'intelligence humaine, considérée uniquement sous le rapport de la formation de ses idées et de ses connaissances.* Je ne m'abuse point sur le mérite de cet ouvrage; et quelques suffrages vraiment flatteurs dont il a été honoré, ne me font pas illusion sur ses défauts. Je crois, il est vrai, que le plan que j'ai conçu est très bon et très important; mais, je l'avoue avec la même franchise, je suis loin d'être content de la manière dont je l'ai exécuté. Toutefois, ce n'est plus actuellement un simple projet; et, par cela seul, j'en vois mieux moi-même l'étendue et les conséquences. Car, le grand avantage d'un

Digitized by Google

homme qui a déjà cheminé dans la carrière qu'il se proposait de parcourir, n'est pas seulement d'être un peu plus avancé qu'en partant ; c'est encore d'être plus assuré que la direction qu'il a suivie mène au but qu'il se proposait d'atteindre, et surtout de voir son horizon se reculer et s'étendre. Plus on marche, plus on voit loin devant soi, et dans l'espace environnant ; mieux on reconnaît les situations respectives des pays adjacens. Voyons donc où m'a conduit la route que j'ai tenue, et où elle peut mener encore.

Quand j'ai commencé à réfléchir sur mes faibles connaissances, et sur celles de l'espèce humaine en général, j'ai vu avec étonnement et admiration que je savais déjà bien des choses vraiment utiles, que beaucoup d'autres en savaient encore infiniment davantage, et que le genre humain, pris en masse, était riche d'une foule de vérités précieuses, auxquelles il devait toutes ses jouissances, et dont le mérite était prouvé même par les inconvéniens qui suivent de l'oubli qu'on n'en fait que trop souvent.

Ce sentiment de joie a été bientôt tempéré, et même anéanti, par la réflexion pénible que tant de trésors n'avaient qu'une valeur très contestée, et que même en mettant à part le goût du paradoxe et de la controverse, il était souvent fort difficile de prouver l'utilité de la vérité, et plus encore de montrer sa certitude, les moyens d'y atteindre, les causes qui nous en écartent, et surtout en quoi bien précisément elle consiste pour nous.

Je voyais que nos connaissances se subdivisent

en une multitude de branches, qui semblent étrangères les unes aux autres; que chacune paraît avoir une cause de certitude particulière, une manière d'y arriver qui lui est propre; que toutes, même les plus exactes dans leur marche et les mieux ordonnées dans leur ensemble, laissent plusieurs inconnues en arrière de leurs premiers principes.

La science des quantités abstraites nous donne les règles de calcul les plus savantes et les plus sûres sans nous dire ni comment nous formons l'idée de nombre, ni pourquoi nous avons des idées abstraites, ni quelle est la cause première de la justesse d'une équation.

Celle non moins correcte dans ses déductions, qui traite des propriétés de l'étendue, la Géométrie, ne nous enseigne ni comment nous apprenons à connaître cette propriété générale des corps, ni en quoi elle consiste séparée de ces corps, ni pourquoi, seule de toutes les propriétés des corps *, elle est susceptible d'être le sujet d'une science particulière, qui influe sur toutes les autres, ni pourquoi elle se prête mieux qu'aucune autre à l'application rigoureuse des combinaisons de la science des quantités, ni pourquoi elle se sert tantôt des procédés de cette science, tantôt de ceux de la Logique ordinaire, ni pourquoi elle arrive au même but par ces deux che-

* il faut observer que la quantité n'est pas une propriété exclusivement propre aux corps : elle peut appartenir à des êtres qui ne seraient pas des corps, à nos idées par exemple, de même que la durée.

Digitized by Google

mins, et pourquoi cependant elle peut aller plus loin par l'un que par l'autre.

La science positive qui embrasse toutes les propriétés des êtres qui tombent sous nos sens, et qui traite des lois qui les régissent, la Physique, ne nous laisse pas moins à désirer dès ses premiers pas. Elle ne nous montre pas comment toutes ces propriétés dérivent et procèdent les unes des autres, ni comment elles sont toutes dépendantes de celle plus générale et plus nécessaire, appelée l'*étendue*, ni quelle est leur relation avec celles plus générales encore, la durée et la quantité, ni pourquoi les unes se prêtent mieux que les autres aux calculs de cette dernière; ni enfin comment toutes dérivent pour nous de nos moyens de connaître, ce qui pourtant constitue seul leur réalité et leur certitude, relativement à nous.

L'Histoire naturelle, dont l'objet direct est de nous faire connaître le mode d'existence de chacun des êtres existans, ne nous apprend pas davantage en quoi consiste d'abord l'existence générale de ces êtres, ce qu'elle est relativement à eux, ce qu'elle est relativement à nous; et ensuite lorsqu'elle descend à l'examen spécial de l'existence propre aux êtres animés; elle ne nous fait pas voir non plus les conséquences intellectuelles de leur sensibilité, dans les diverses espèces, et notamment dans la nôtre.

Si de ces sciences très générales, et qui embrassent tous les êtres existans, on passe à celles qui ont particulièrement pour objet l'espèce humaine, on les trouve encore moins sûres dans

Digitized by Google

leurs procédés, plus incohérentes entre elles, et également dénuées des notions premières sur lesquelles elles devraient s'appuyer.

Celle que nous nommons assez improprement *Economie politique*, possède sans doute des vérités précieuses sur les effets de la propriété, de l'industrie, et des causes qui favorisent ou contrarient la formation et l'accroissement de nos richesses; mais puisqu'elle est réellement, ou doit être l'histoire de l'emploi de nos forces à la satisfaction de nos besoins, elle devrait remonter à la naissance de ces besoins, et à la source de notre puissance d'agir, et par conséquent à l'origine des droits que ceux-là nous donnent, et des devoirs que l'exercice de celle-ci nous impose.

Dira-t-on que c'est plutôt là l'objet et l'obligation spéciale de la science connue sous le nom de *Morale?* Je répondrai premièrement que la morale considère plus nos besoins et nos désirs, en un mot, tous nos sentimens qui ne sont pas réduits en actes, dans l'intention de les apprécier et de les régler, que dans celle de les satisfaire; et que, quant à nos actions, elle a plus en vue les droits d'autrui que notre intérêt direct et immédiat. Secondement, je ne craindrai pas de dire qu'elle ne remonte pas mieux que l'économie politique, à cette cause première de tout *besoin* et de toute *puissance*, de tous les *droits* et de tous les *devoirs;* et que jusques à présent elle mérite plus qu'aucune autre science humaine, le reproche de n'être qu'un recueil de principes empiriques, déduits d'observations éparses, et dont la pratique, quoique bien imparfaite, est encore fort

Digitized by Google

supérieure à la théorie, parce que, heureusement, il est dans notre nature qu'au moins les plus essentiels de ces principes sont plus aisés à sentir qu'à prouver. Cela est si vrai, que l'on dispute encore sur la base fondamentale que l'on doit donner à la morale, sur le but qu'elle doit se proposer, et pour savoir si on doit chercher son principe dans notre nature, ou en dehors d'elle; et que même beaucoup de philosophes soutiennent que toute idée d'utilité quelconque, toute relation à nous, quelle qu'elle soit, est un motif indigne de la morale, qui la dégrade et l'avilit. Assurément, il est impossible d'imaginer une branche de connaissances, qui soit moins avancée et moins fixée, que celle sur laquelle on élève de pareilles questions.

Puisque les deux sciences dont nous venons de parler sont incomplètes, celle de la législation ne peut manquer de l'être encore davantage. Ce mot, à le prendre dans sa plus grande généralité, signifie la connaissance des lois qui doivent régir l'homme dans toutes les circonstances et dans toutes les époques de sa vie. Ainsi il renferme la science, non seulement des lois qui règlent les intérêts des individus, de celles qui déterminent l'organisation sociale, et de celles qui fixent les rapports de la société avec les nations étrangères, mais encore de celles qui doivent diriger l'enfance. La science de la législation comprend la science du gouvernement et celle de l'éducation. Car le gouvernement n'est que l'éducation des hommes faits, et l'éducation est le gouvernement des enfans. Seulement, dans l'un on donne sa

Digitized by Google

principale attention aux actions, parce qu'elles ont un effet immédiat; et dans l'autre, on s'attache surtout à former les sentimens, parce que les actions sont encore peu importantes. Or, puisque le but de la science de la législation est de diriger les sentimens et les actions des hommes, elle est nécessairement sans bases fixes tant que les actions et les sentimens des hommes, et les conséquences des unes et des autres ne sont pas appréciées et jugées avec justesse et exactitude. Aussi savons-nous si mal ce que c'est que la *police*, la *politique*, ou la science de la *cité*, que souvent nous donnons l'un de ces noms, qui devraient être synonymes, à l'espionnage le plus méprisable, et l'autre à un système de ruses à la fois si fausses et si usées, qu'elles n'attrapent plus que ceux qui s'en servent.

Je ne parle pas de la science du droit. Séparée de celle de la législation, elle n'est que la connaissance de ce qui est ordonné, sans retour sur ce qui devrait l'être; ainsi il est manifeste qu'elle est sans théorie comme sans principes. C'est une simple histoire de ce qui est.

Si de ces sciences, que l'on peut dire spéciales, je remonte à celle qui prétend les diriger toutes et leur montrer le chemin de la vérité, à la Logique, je trouve qu'elle se réduit elle-même à nous apprendre à tirer des conséquences, et qu'elle pose en principe qu'il ne faut jamais disputer des principes, c'est-à-dire qu'elle n'en a point qui lui soient propres, qu'elle ait créés, et dont elle puisse rendre raison.

La Grammaire même, son alliée inséparable,

Digitized by Google

car nous ne raisonnons jamais qu'avec des signes et sur des signes, est très riche en détail : elle nous donne une multitude de règles très utiles sur la manière d'employer chacune des différentes espèces de ces signes. Mais elle nous apprend peu ou mal, comment nous sommes venus à avoir des signes disponibles de nos idées, quels sont les avantages et les inconvéniens communs à tous, quels sont ceux particuliers à chacune de leurs différentes espèces, soit permanentes, soit transitoires; en un mot elle manque aussi de principes fondamentaux. La raison en est simple : les principes de la théorie des signes ne peuvent se trouver que dans l'analyse des idées qu'ils représentent.

Ajoutons qu'à côté de ces sciences vraies, quoique défectueuses, on a vu de tout temps s'en élever d'autres complètement fausses et chimériques, et qui ne doivent leur existence qu'à ce que les vraies causes de la réalité et de la solidité des premières ont toujours été mal démêlées. Aussi celles-là ont toujours été décroissantes à proportion des progrès de celles-ci; et elles doivent se trouver anéanties par leur état de perfection.

Remontant donc ainsi, ou plutôt descendant d'échelon en échelon jusqu'aux fondemens de tout, j'ai trouvé que le magnifique édifice de nos connaissances qui m'avait d'abord présenté une façade si imposante, manquait par sa base, et reposait sur un sable toujours mouvant. Cette triste vérité, qui me pénétrait de chagrin et de crainte, m'a prouvé que la grande rénovation tant

Digitized by Google

demandée, et non pas exécutée par Bacon, n'avait eu lieu que superficiellement; que les sciences avaient bien pris une marche plus régulière et plus sage, en partant de certains points donnés ou convenus sans éclaircissemens suffisans, mais que toutes avaient besoin d'un commencement qui ne se trouvait nulle part.

On l'a senti de tout temps; et c'est ce besoin que l'on voulait satisfaire au moyen de cette philosophie première dont tous nos anciens auteurs ont tant parlé, sans savoir précisément de quoi ils devaient la composer. Je ne m'amuserai point à discuter avec chacun d'eux les différentes idées qu'ils s'en sont faites. Il me suffira d'observer que tous ont voulu qu'elle consistât dans un certain nombre de principes fondamentaux, dont la certitude ne fût contestée par personne, et qui fussent universellement reconnus pour vrais par tous les hommes. *Mais là existe toujours cette éternelle défectuosité qui mérite éminemment le nom de* PÉTITION DE PRINCIPES. Car, quels que soient ces principes, quelque indubitables et incontestables qu'on les suppose, il reste toujours à savoir pourquoi ils sont tels.

J'ai donc cru devoir aussi m'occuper à mon tour de la philosophie première, et en faire le sujet de toutes mes méditations. Il ne m'a fallu qu'une légère attention pour voir qu'elle ne doit pas être, comme on l'a cru, une science positive et expresse, dogmatisant sur telle espèce d'êtres en particulier, ou sur tels effets généraux de leur existence à tous, et de leurs rapports entre eux : car ce sont là des résultats

dont il faut auparavant trouver les élémens. Il m'a donc été facile de reconnaître que la vraie philosophie première ne pouvait être autre chose que la vraie Logique, que la science qui nous apprend comment nous connaissons, nous jugeons, et nous raisonnons; et que Hobbès a eu grande raison, de faire de la Logique la première partie de la première section de ses Élémens de Philosophie, et de la placer avant ce que lui-même appelle encore mal à propos philosophie première, quoique à juste titre il ne lui donne qu'un rang secondaire dans son ouvrage.

Mais comme je l'ai déjà dit souvent, la Logique telle qu'elle a toujours été, n'était que l'art de tirer des conséquences légitimes de principes avoués. Elle n'était donc pas ce qu'il fallait qu'elle fût pour être la vraie logique, pour être le commencement de tout. Elle n'était qu'un art, elle devait être une science. Elle partait de principes convenus, tandis qu'elle devait nous montrer la cause de tout principe; et c'est cette imperfection même, qui avait fait naître l'erreur si répandue, qu'il pouvait y avoir avant elle quelque chose qui méritât d'être appelé science première.

Cependant comment la perfectionner cette Logique? comment la compléter? comment en faire vraiment une science, et la première de toutes? Il est manifeste, ou je m'égare absolument, que ce ne peut être qu'en la faisant consister dans l'étude de nos moyens de connaître. L'art qui prétend nous apprendre à juger et à raisonner

ne peut pas dépendre d'autre chose ; et la science qui aspire à diriger cet art, et qui veut et doit présider à toutes les autres sciences et les précéder, ne peut pas être autre chose. Ainsi je me suis vu conduit forcément à examiner nos opérations intellectuelles, leurs propriétés, leurs conséquences.

En effet, on ne saurait trop le redire, chacun de nous, et même tout être animé quelconque, est pour lui-même le centre de tout. Il ne perçoit par un sentiment direct et une conscience intime, que ce qui affecte et émeut sa sensibilité. Il ne conçoit et ne connaît son existence que par ce qu'il sent, et celle des autres êtres que par ce qu'ils lui font sentir. Il n'y a de réel pour lui que ses perceptions, ses affections, ses idées ; et tout ce qu'il peut jamais savoir, n'est toujours que des conséquences et des combinaisons de ses premières perceptions ou idées. Lors donc que l'on cherche le principe de toute connaissance, et que l'on ne perd point de vue son objet, on est invinciblement ramené à l'examen de nos facultés intellectuelles, de leurs premiers actes, de leur puissance, de leur étendue, et de leurs limites.

Cette vérité commence heureusement à être très connue, et la manière dont je décris le chemin par lequel j'y suis parvenu, peut paraître lente et prolixe ; mais dans ces matières, il y a un véritable avantage, on pourrait dire une stricte nécessité, à présenter souvent la même chose sous différens aspects. La cause en est dans la nature du sujet lui-même, et dans la ma-

Digitized by Google

nière dont il a été traité si long-temps. Il ne faut pas seulement exposer son idée tout entière, et montrer tout ce qu'elle renferme ; il faut de plus faire voir en quoi elle diffère de plusieurs idées voisines que l'on croit semblables : on est même réduit souvent à prouver qu'elle est exactement la même que d'autres que l'on regarde communément comme très différentes.

La preuve en est que quand j'ai commencé à m'occuper de la science dont nous parlons, elle avait été cultivée antérieurement par des hommes de la capacité desquels je n'approcherai jamais ; elle avait par conséquent fait déjà de grands progrès. Cependant elle n'était encore désignée que par la dénomination complexe *d'analyse des sensations et des idées*; et quoiqu'on commençât à en sentir l'importance, on ne la regardait pas comme identique avec la partie scientifique de la Logique. Encore moins aurait-on consenti à la confondre avec ce que l'on appelait la philosophie première ; et quand je proposai de l'appeler *Idéologie*, mot qui n'était que la traduction abrégée de la phrase par laquelle on la désignait, il sembla que je voulais lui donner un nouveau caractère.

J'en étais si loin, que je ne prévoyais pas moi-même où cette étude me conduirait. Toutefois placé, pour ainsi dire, par Bacon en face de l'objet à examiner, et en présence de la nature elle-même, je mis à néant tout ce que d'autres y avaient vu, ou cru voir avant moi ; et je considérai sans préventions antérieures, et sans aucun parti pris d'avance, la masse entière de mes

idées. Je démêlai bientôt dans leur composition, le retour continuel d'un petit nombre d'opérations intellectuelles, toujours les mêmes, qui ne sont toutes que des variétés de celle de sentir.

J'en remarquai quatre bien distinctes, sentir simplement, se ressouvenir, juger, et vouloir; et quoique je ne visse pas dès lors aussi nettement que je l'ai fait depuis, en quoi consiste précisément celle de juger, je vis cependant que ces quatre opérations intellectuelles sont les seules qui méritent d'être appelées *élémentaires*; que toutes les autres qu'on peut reconnaître en nous, sont toujours composées de celles-là; que celles-là suffisent à former toutes nos idées quelconques, lesquelles sont toutes et toujours *composées* les unes des autres, et parmi lesquelles il n'y a qu'on puisse appeler *simples*, que celles qui sont formées par la seule action de sentir simplement.

Je vis de plus, et plus tard, que, d'après notre organisation, les opérations de se ressouvenir, de juger, et de vouloir, suivent nécessairement de celle de sentir simplement; et que ces trois dernières facultés entrent en action par le seul fait de la première.

Je vis en outre, que notre existence consiste pour nous uniquement à sentir, et que, quand nous sentons quoi que ce soit, c'est toujours nous, que nous sentons être d'une manière ou d'une autre; mais que ce n'est jamais que nous, et notre propre existence que nous sentons.

Réunissant ces deux dernières données, je trouvai qu'à des êtres faits comme nous, le seul fait de sentir simplement suffit pour avoir des

Digitized by Google

idées de toute espèce ou plutôt de tout degré de composition ; mais que s'il leur fait complètement connaître leur existence et ses modes de tout genre, il ne leur fait connaître qu'elle, et non pas l'existence d'êtres autres qu'eux.

Il restait donc à trouver comment nous sommes conduits à savoir qu'il y a dans la nature quelque chose qui n'est pas nous, ou notre vertu sentante. Alors cessant de considérer notre sensibilité sous un point de vue purement abstrait, et prenant nos individus en masse, comme ils existent réellement, je remarquai que notre vertu sentante paraît avoir lieu en conséquence de mouvemens qui s'opèrent dans notre système nerveux ; mais qu'en outre, quand elle prend le caractère de volonté, elle a la propriété de produire dans nos membres, d'autres mouvemens qui nous causent une sensation et que par conséquent, lorsque cette sensation cesse malgré notre volonté, nous sentons que ce n'est pas par le fait de cette vertu voulante, qui voudrait la continuer, mais par celui d'êtres indépendans d'elle, dont l'existence distincte de la sienne consiste uniquement à la contrarier ou à lui obéir, et à affecter la vertu sentante dont elle émane et fait partie (1).

* Tant que notre système nerveux ne réagit que sur lui-même, nous sentons simplement, nous ne sentons que notre propre existence ; dès qu'il réagit sur nos muscles, nous sentons, et de plus nous agissons ; nous sentons l'existence d'êtres qui résistent, qui ne sont pas nous. Malheureusement nous ne savons pas comment s'opère ni l'une ni l'autre de ces deux réactions ; mais nous savons qu'elles existent, et ce qui en arrive : c'est déjà beaucoup.

Digitized by Google

Ainsi, après avoir déterminé ce que c'est pour nous que notre propre existence, et ce qu'il y a de vraiment essentiel à remarquer, et à distinguer dans ses différens modes, j'ai reconnu en quoi consiste à notre égard celle des êtres qui ne sont pas nous ; et j'en ai déduit la nature des propriétés par lesquelles ils nous affectent, leurs relations entre elles, l'ordre dans lequel nous apprenons à les connaître, et la manière dont nous parvenons à apprécier et à mesurer chacune d'elles avec plus ou moins d'exactitude.

J'oserai dire qu'en général on n'a pas fait assez d'attention à ces bases fondamentales de mon ouvrage et de toute philosophie. En même-temps, on a accueilli avec indulgence et même avec approbation, quelques autres parties qui cependant, si elles ont un mérite réel, le tiennent absolument de ces préliminaires. Cela vient sans doute de ce que ces parties subséquentes sont susceptibles d'applications plus directes, et de ce que ces applications étaient l'objet des recherches d'un plus grand nombre de personnes ; mais il n'en est pas moins vrai que tout repose sur ces premières données, que je crois avoir bien exactement prises dans la nature, et bien dégagées de toute opinion hypothétique, et de tout principe arbitraire. On ne saurait trop les examiner, les discuter et les constater, si l'on veut que nos connaissances soient enfin fondées sur une base solide et inébranlable. Je sens qu'il y a un air de présomption à affirmer que ce que l'on a dit mérite d'être étudié ; mais ce n'est pas pour moi que je demande cette faveur, c'est pour le sujet

que j'ai traité dans les onze premiers chapitres de mon premier volume. Dans le vrai, ils renferment le germe de toute l'histoire de notre intelligence.

Après ces préliminaires, ne regardant plus le phénomène du sentiment que comme une conséquence des mouvemens qui s'opèrent dans nos individus; j'ai examiné les relations qu'ont entre elles, ces deux facultés de sentir et de nous mouvoir, et les différens degrés de dépendance où elles sont, suivant leurs diverses modifications, de l'espèce de sentiment que nous appelons *volonté*. J'ai fait voir le nombre prodigieux de mouvemens divers, sensibles ou insensibles, qui s'opèrent continuellement en nous. J'ai décrit les effets que produit sur nos opérations intellectuelles ou automatiques, la fréquente répétition des mêmes actes; et j'en ai déduit les causes de nos progrès et de nos égaremens.

Enfin, observant que nos actions manifestent nos idées et nos sentimens, sans que nous le voulions; et par conséquent en sont les signes naturels et nécessaires, j'ai expliqué comment elles en deviennent les signes artificiels et volontaires; comment ensuite ces signes se perfectionnent en se subdivisant, et se partageant en différentes espèces, qui ont des propriétés différentes. J'ai montré que les signes artificiels sont nécessaires à la formation de la plupart de nos idées, qu'ainsi ils contribuent puissamment au perfectionnement de l'individu; que de plus ils sont la cause unique du perfectionnement de l'espèce, en servant de moyen de communication;

qu'au milieu de tous ces avantages, ils ne sont pas exempts de quelques inconvéniens; mais qu'enfin, tels qu'ils sont, nous nous en servons toujours pour combiner nos idées, et nous ne pensons jamais que par leur moyen.

Tel est le contenu de mon premier volume. Il renferme bien, ce me semble, toutes les bases de l'histoire de nos idées. Cependant, puisque ces idées ne nous apparaissent jamais que revêtues de signes, il fallait encore examiner plus scrupuleusement comment ces signes représentent et développent nos pensées dans quelque langage que ce soit. C'est aussi à quoi j'ai consacré la seconde partie de mon ouvrage.

A ce moment où, pour la première fois, mes recherches avaient un objet nouveau, j'ai déjà senti vivement l'avantage d'être remonté jusques à la source de nos connaissances. Quoique peu versé dans les détails de la science et de l'érudition grammaticale, je me suis trouvé tout de suite porté fort loin au-delà du commencement de toutes les Grammaires, en avant de toutes les questions qui divisent leurs auteurs, et muni de la plupart des élémens de leurs solutions; et réciproquement l'étude de la Grammaire m'a fait voir encore plus nettement la marche de notre esprit. Car en même-tems que la connaissance de la formation de nos idées me faisait reconnaître facilement le véritable mécanisme de leur expression, quelle qu'en fût la forme, l'examen de la génération des signes jetait un nouveau jour sur celle des idées.

Par ce moyen, j'ai reconnu clairement d'une

Digitized by Google

part, que nous ne faisons jamais que sentir et juger, c'est-à-dire recevoir des impressions, et y remarquer des circonstances, ou en d'autres termes, sentir une idée, et sentir une autre idée existante dans celle-là; de l'autre part, que nous n'exprimons jamais que des impressions isolées, ou des jugemens, c'est-à-dire, que le langage ne peut jamais être composé que de noms d'idées détachées les unes des autres, ou d'énoncés de jugemens; et même que toutes nos connaissances ne consistant que dans nos jugemens, le discours est sans intérêt et sans résultat, quand il n'exprime pas un jugement quelconque; qu'ainsi, dans tous les langages possibles, le discours est essentiellement composé d'énoncés de jugemens, ou de propositions. Voilà le premier degré de sa décomposition.

J'ai vu ensuite que comme notre sensibilité, notre esprit, saisit d'abord les masses avant d'en démêler les détails, comme il porte souvent des jugemens avant d'en distinguer tous les élémens; de même notre discours, en quelque langage qu'il soit, exprime d'abord une proposition tout entière en bloc, par un seul signe. C'est l'interjection.

Ensuite, quand dans un jugement nous séparons le sujet de l'attribut, et que nous le nommons, l'interjection par cela même n'exprime plus que l'attribut. Elle devient le *verbe*. Le signe représentant le sujet est le *nom*. Le nom et le verbe, voilà les deux seuls élémens nécessaires de la proposition. L'un exprime l'idée existante dans l'esprit; l'autre, l'idée existante dans celle-là. Tous

Digitized by Google

deux renferment l'idée d'existence, et sont par conséquent susceptibles de temps et de modes.

Le nom est toujours, et nécessairement, au temps présent et au mode énonciatif : car l'idée dont s'occupe notre esprit est toujours énoncée actuellement existante, par cela seul qu'on la nomme ; c'est ce qui fait qu'on ne s'aperçoit pas que le nom a un mode et un temps. Le verbe au contraire est susceptible de tous les temps et de tous les modes, parce qu'une idée peut être dite existante dans une autre de toutes ces manières différentes. Aussi il n'y a pas d'énoncé de jugement sans verbe, et il y a énoncé de jugement, dès que le mode du verbe, ou la manière dont l'attribut existe dans le sujet, est déterminé. C'est là le seul signe qui exprime l'acte de juger : car quand on dit de quelle manière une idée est dans une autre, on affirme qu'elle y est. Effectivement, l'acte de juger étant toujours le même, le moyen de l'exprimer doit toujours être le même.

Tous les autres élémens de la proposition ne sont que des modificatifs de ceux-là, utiles, mais non nécessaires. Aucun d'eux ne peut faire les fonctions d'attribut. Les adjectifs seuls en seraient susceptibles, si au lieu de n'exprimer l'idée qu'ils représentent que comme destinée à exister dans une autre, ils l'exprimaient comme y existant, s'ils renfermaient le sens de l'adjectif *étant*. Alors ils seraient des verbes.

L'adjectif *étant* est le seul verbe, puisque lui seul communique cette qualité aux autres, comme la préposition verbale *que* est la seule conjonc-

Digitized by Google

tion, puisqu'elle seule donne la propriété conjonctive aux signes qui la possèdent.

Les modificatifs de sujets et d'attributs, quelque nom qu'on leur donne, et dans quelque langage qu'ils existent, ne peuvent faire les fonctions que d'adjectifs, de prépositions, d'adverbes, d'interjections conjonctives, et d'adjectifs conjonctifs. Ainsi voilà tous les élémens possibles de la proposition trouvés et reconnus, et leur valeur déterminée. Il restait à épeler ces caractères, c'est-à-dire à voir les moyens dont on se sert pour les lier entre eux. C'est l'objet de la syntaxe.

La syntaxe emploie trois moyens différens. Le premier est la place que les signes occupent. C'est ce qu'on appelle la construction. Le second, ce sont les variations que certains signes subissent. Le troisième consiste dans quelques signes particuliers, uniquement destinés à marquer les relations des autres. La connaissance de la formation de nos idées et de leurs signes, m'a montré l'effet réel de chacun de ces moyens; et la détermination exacte de la nature du verbe, m'a donné une théorie de ses temps et de ses modes, qui du moins me paraît plus fondée en raison que les autres, et suivant laquelle il ne peut jamais avoir que trois modes, et douze temps réels.

Après cette analyse du discours, que l'on peut dire universelle, puisqu'elle est applicable à tous les langages possibles, j'ai dû parler des différens moyens de rendre permanens les signes de nos idées, qui naturellement sont tous transitoires

comme elles. Car si les hommes ne peuvent presque pas penser sans signes quelconques, ils ne peuvent faire aucuns grands progrès sans signes durables et transportables.

Tous les langages qui dérivent du langage d'action, peuvent être représentés d'une manière permanente par d'autres langages composés de figures hiéroglyphiques ou symboliques, qui expriment les mêmes idées qu'eux. Mais il y a là une véritable traduction.

Le langage oral est le seul dont la signification puisse être reproduite par des figures qui ne représentent que les sons dont il est composé, et non pas les idées elles-mêmes. C'est là réellement l'écriture soit syllabique, soit alphabétique. C'est une simple notation sans traduction ; et cette différence est si grande, que tout peuple qui a négligé cet avantage, est condamné à une éternelle enfance. Les conséquences en sont incalculables.

On a pensé assez généralement que tous les hommes avaient dû commencer par des peintures hiéroglyphiques, qu'un génie heureux avait inventé de les convertir en caractères syllabiques, et qu'un plus heureux encore avait imaginé de décomposer ceux-ci en voyelles et en consonnes, et avait dû par conséquent créer tout de suite un alphabet parfait pour la langue qu'il parlait.

Pour moi, l'examen attentif de la nature de ces procédés, de leurs effets, et des monumens qui nous en restent à diverses époques ; et dans différens pays, me montre qu'une telle marche n'a pu avoir lieu ; mais il me paraît que l'idée de noter au

Digitized by Google

moins grossièrement les tons du chant, a dû se présenter dès la plus haute antiquité; qu'elle a dû facilement conduire à ajouter successivement à ces notes quelques signes qui exprimassent ou la voix, ou l'articulation, ou la durée, ce qui les a rendues assez propres à noter la parole, qui, dans les langues naissantes surtout, diffère peu du chant; et que par là elles sont devenues insensiblement et très naturellement des caractères, partie syllabiques, partie alphabétiques, tels que sont ceux de beaucoup de langues orientales, et tels que sont encore à beaucoup d'égards les nôtres, que nous croyons si complètement alphabétiques. Car toutes les fois que nous employons une voyelle sans consonne, et une consonne sans voyelle, certainement l'une des deux est sous-entendue, et par conséquent celle exprimée représente la syllabe tout entière.

Ces réflexions m'ont conduit à une analyse exacte des sons vocaux que nous représentons encore très mal, et m'ont fait voir qu'en y distinguant trois nuances de tons, cinq degrés de durée, dix-sept voix, et vingt articulations différentes, ils seraient très bien ou du moins très passablement notés. J'ai émis le vœu que l'on figurât ainsi quelques-uns des meilleurs morceaux de littérature de différentes langues, et je suis convaincu qu'il en résulterait des avantages vraiment prodigieux pour les temps à venir, et pour les nations lointaines.

Enfin, de toutes ces observations, tant sur le langage en lui même, que sur les moyens de l'écrire, j'ai conclu qu'une langue universelle,

Digitized by Google

soit savante, soit vulgaire, est impossible; qu'elle serait plus nuisible qu'utile, si elle n'était que savante; et qu'une langue parfaite est, si l'on peut s'exprimer ainsi, encore plus impossible; mais j'ai indiqué les conditions qui, suivant moi, la rendraient parfaite, et dont il serait très utile de rapprocher toujours plus les langues dont nous nous servons.

Voilà le sommaire de ma seconde partie. Toute ma crainte, en entrant dans les détails qu'elle exige, et que j'ai encore resserrés le plus que j'ai pu, a été qu'elle ne m'éloignât de l'objet de la première, et qu'elle ne la séparât trop de la troisième. Cependant, je le répète, puisque nos idées ne nous apparaissent jamais que revêtues de signes, puisque nous ne saurions les combiner qu'avec ce secours, il fallait bien expliquer la nature et les effets de ces signes. C'est incontestablement la première application que l'on doive faire de la connaissance de la formation de nos idées; et tout de suite après, il faut en déduire les causes de leur certitude, montrer en quoi elle consiste, ce qui la constitue, ce qui l'ébranle, ce qu'est pour nous la vérité, et ce qui nous en écarte. C'est ce que j'ai tâché de faire dans ma Logique.

J'ai cru devoir, autant pour me guider moi-même que pour conduire l'esprit du lecteur, la faire précéder d'une partie historique, dans laquelle j'ai cherché à prouver par les faits, que tous ceux qui ont écrit sur la Logique, ont voulu, comme moi, donner une base inébranlable à leurs principes et à nos connaissances en

général ; que tous même ont senti, plus ou moins confusément, que, pour y parvenir, il fallait commencer par examiner nos idées, et leurs signes ; qu'ils ont eu d'autant plus de succès, qu'ils ont plus insisté sur ces utiles préliminaires ; mais qu'aucun d'eux n'a vu distinctement que, dans cette étude seule, consiste uniquement toute la science logique : en sorte que tous, sans exception, se sont trouvés obligés de réduire la Logique à n'être que l'art de tirer des conséquences de principes généralement avoués, et contraints de faire de ces principes une science première, qui, quelque nom qu'on lui donnât, était toujours antérieure à la Logique, ne pouvait tirer d'elle sa certitude, et par conséquent n'avait pas de base solide.

Cet inconvénient bien signalé, j'ai vu, ou du moins cru voir, le moyen de l'éviter complètement, en suivant Descartes dans son premier pas, et m'y arrêtant plus que lui. Je me suis dit : je suis complètement sûr de sentir ce que je sens. Tout ce que je puis jamais penser et savoir ne consiste toujours que dans des conséquences et des combinaisons de ce que j'ai senti d'abord ; et ce sont encore là autant de choses senties, que, par conséquent, je suis très certain aussi de percevoir quand je les perçois. Voilà donc pour moi une certitude réelle et inébranlable de laquelle je puis partir.

Elle devrait s'étendre à toutes mes connaissances. Car ces connaissances ne consistent jamais que dans des rapports aperçus entre mes perceptions antérieures ; et ces rapports sont tou-

Digitized by Google

jours perçus par l'acte de juger, qui consiste uniquement à sentir qu'une idée en renferme implicitement une autre. Ainsi, c'est encore là une perception; et je ne puis pas me tromper quand je sens qu'elle existe.

Cela est vrai, et chacun de ces jugemens, pris en lui-même et isolément, ne saurait être erroné. Mais les idées sujets de ces jugemens sont toutes des souvenirs de perceptions antérieures, et nous sommes organisés de manière que nous ne sommes jamais complètement certains que nos souvenirs soient rigoureusement exacts. Voilà la source de l'incertitude et de l'erreur.

Munis de ces données, si nous suivons de nouveau toute la série de la génération de nos idées, telle que je l'ai exposée dans ma première partie, en tenant compte des diverses circonstances de leur formation, et des différens effets de leurs signes, nous trouvons sans peine comment et pourquoi nous sommes sûrs de notre propre existence, laquelle consiste uniquement à sentir; comment et pourquoi nous sommes sûrs de l'existence des êtres qui ne sont pas nous, laquelle consiste uniquement à modifier la nôtre; comment et pourquoi nous sommes plus ou moins sujets à nous égarer dans certaines situations, dans certaines dispositions et dans certaines matières; en quoi consiste précisément la sûreté ou la faillibilité de nos facultés intellectuelles; et quelle est exactement la nature, l'étendue et la limite de leur puissance. Nous en avons donc bien saisi les causes premières.

D'après cela, que devons nous penser de toutes

les règles que l'on a prescrites à nos raisonnemens? Qu'elles sont fausses ou illusoires, et toutes fondées sur une connaissance imparfaite de nos opérations intellectuelles.

Que devons-nous donc faire pour arriver à la vérité, et en être aussi certains que nous sommes susceptibles de l'être? Rien autre chose que de nous assurer, autant que possible, de la vraie valeur, c'est-à-dire, de la véritable compréhension et extension des idées dont nous jugeons, et de la justesse de leur expression; et, quand nous doutons de l'une ou de l'autre, il faut faire une description exacte de tous les élémens de l'idée dont il s'agit; ou du moins de tous ceux qui importent au jugement que nous voulons porter. Nous n'avons pas un autre moyen réellement efficace, pour nous préserver de l'erreur; et celui-là renferme tous ceux qui sont nécessaires à sa pleine et entière exécution, savoir, absence de toute prévention, observation scrupuleuse des faits, manière claire de les exposer, etc., etc.

Telles sont les conclusions de ma Logique. Elles s'éloignent des idées ordinaires; et, pour les faire adopter promptement, j'aurais dû peut-être leur donner plus de développement, et les appuyer d'un grand nombre d'exemples. Mais je suis convaincu qu'elles sont incontestables, et qu'on les trouvera toujours plus fondées, à mesure qu'on les examinera davantage, dans l'intention de les attaquer. Je m'en rapporte au désir de les critiquer, du soin de les établir invinciblement *.

* Pourvu toutefois que ce désir vienne à des hommes au fait

Digitized by Google

En effet, il est bien difficile de s'égarer en suivant la route que j'ai tenue. J'ai étudié, la plume à la main. Je ne savais pas la science, quand j'ai commencé à l'écrire, puisqu'elle n'existe nulle part. Je n'avais aucun parti pris d'avance. J'ignorais où j'arriverais. J'ai observé notre esprit sans prévention. J'ai noté ce que je voyais, sans savoir où cela me mènerait. Je suis revenu sur mes pas, toutes les fois que j'ai vu que j'étais conduit à l'absurde, c'est-à-dire, à des conclusions contraires aux faits postérieurs *; et j'ai toujours trouvé l'endroit où je m'étais égaré, c'est-à-dire, où j'avais mal vu les faits antérieurs. Enfin, je suis venu sans suppositions, sans inconséquences, et sans lacunes, à un résultat que je n'avais ni prévu, ni voulu. Il est plausible, il est très général, il rend raison de tous les phénomènes; il m'est impossible de n'y pas prendre une pleine et entière confiance.

Toutefois, si l'on peut m'accuser d'avoir trop resserré la fin de ma Logique, je sens que l'on doit encore bien plus me reprocher actuellement de m'arrêter si long-temps à ces préliminaires.

du sujet. Car il y a des personnes qui, en examinant une question, l'embrouillent toujours davantage, et font qu'elle est plus difficile à résoudre qu'avant qu'ils s'en soient occupés. C'est là malheureusement le grand nombre des critiques. Ils découragent ceux qui seraient capables, et désolent ceux qui les désirent, à peu près comme les bavards gâtent une bonne conversation, et séparent des hommes prêts à s'entendre.

* Et cela très souvent. Il y a des parties de ma Logique que j'ai refaites jusques à cinq fois différentes.

Mais je voulais parler de ce qui reste à faire ; il fallait bien retracer le tableau de ce qui est fait. On voit que, suivant moi, ce qui constitue la philosophie première, comme on dit, ou comme on devrait dire, la première des sciences dans l'ordre de leur mutuelle dépendance, c'est l'histoire de notre intelligence, considérée sous le rapport de ses moyens de connaître. Cette histoire est nécessairement composée de celle de la formation de nos idées, de celle de leur expression, et de celle de leur déduction. C'est là ce que j'ai exécuté (sauf correction); et sous ce point de vue, mon Ouvrage forme un tout complet; avantage qu'il n'avait pas jusques à présent. Voilà un premier but atteint : je craignais bien de n'y jamais arriver.

Mais ce qui forme un tout sous un certain rapport, se trouve souvent, vu sous d'autres aspects, n'être plus qu'une partie de plusieurs autres tous, plus étendus. Ainsi, ce traité de nos moyens de connaître, pour pouvoir porter le nom de *Traité complet de la génération de nos connaissances*, devrait être suivi d'un tableau méthodique de toutes les premières vérités que nous recueillons à mesure que nous appliquons ces moyens de connaître à l'étude des divers objets qui peuvent les affecter, c'est-à-dire, d'un tableau des premiers élémens de toutes nos sciences, disposées dans l'ordre où elle naissent de l'emploi et du perfectionnement successif et graduel de nos facultés. Car l'histoire de la génération de nos connaissances ne peut pas consister uniquement dans l'histoire de nos moyens de connaître : elle doit encore com-

Digitized by Google

prendre celle de leur manière de s'appliquer aux divers objets, et des premiers résultats de leur action. Or, je n'ai fait qu'indiquer cette dernière partie.

D'un autre côté, pour que ce même traité de nos moyens de connaître pût être regardé comme un *traité complet de nos facultés intellectuelles*, il faudrait y ajouter un traité de notre faculté de vouloir, et de ses effets. Car l'homme n'est pas seulement capable de juger et de savoir, il l'est encore de vouloir et d'agir. Cette faculté de vouloir est une suite nécessaire de celle de sentir telle que nous la possédons, et en fait pour ainsi dire partie. Elle est une conséquence inévitable de celle de juger, et naît forcément de ses décisions plus ou moins réfléchies. Mais elle a une énergie qui lui est propre, et dont les effets sont immenses. Or, cette faculté si importante, je n'en ai encore presque rien dit. Je me suis borné à faire voir comment elle naît en nous, à montrer quelles sont ses relations avec nos autres facultés intellectuelles, et à indiquer rapidement quelques-unes de ses propriétés. Mais il s'en faut beaucoup que j'aie développé suffisamment toutes ses conséquences, desquelles pourtant dépend toute notre destinée. Je suis donc forcé de convenir que si mon Ouvrage est incomplet comme histoire de la génération de nos connaissances, il l'est également comme histoire générale de toutes nos facultés intellectuelles.

Il y a plus; j'avoue avec franchise que pour mériter réellement le titre d'*Élémens d'Idéolo-*

Digitized by Google

gie que j'ai eu la témérité de lui donner, il devrait comprendre les deux importantes additions dont je viens de présenter l'aperçu. Car il est bien constant que l'histoire de nos idées doit renfermer l'histoire complète de l'homme, en tant que jugeant et connaissant; et il ne l'est pas moins que, puisque nous avons appelé *idées*, ou perceptions, généralement toutes les modifications de notre faculté de sentir, nos volontés et nos désirs, en un mot, nos déterminations quelconques sont des *idées*, comme nos pures sensations, nos souvenirs, ou nos jugemens; et que, par conséquent, l'histoire de nos idées doit renfermer aussi celle de l'homme, en tant que voulant et agissant.

Il suit de là, néanmoins, une conséquence assez singulière, et qui a beaucoup de rapport avec les réflexions que nous avons déja faites souvent : c'est que si j'avais manifesté d'abord le projet de refaire toute la philosophie première, la source et la base de toutes les sciences, j'aurais révolté par l'excès de mes prétentions : cependant, j'aurais actuellement rempli ma tâche, autant du moins que j'en suis capable. Si j'avais annoncé seulement que j'allais faire ou l'histoire de la génération de nos connaissances, ou celle de nos facultés intellectuelles, j'aurais paru moins promettre; et pourtant, dans les deux cas, il me resterait encore un ouvrage important à exécuter; et enfin, sous le titre en apparence plus modeste encore d'*Élémens d'Idéologie*, j'ai pris réellement un beaucoup plus grand engagement, et tel que

je n'en voyais pas moi-même toute l'étendue, et que vraisemblablement je ne serai jamais en état de le remplir. On ne saurait faire assez d'attention à ces illusions que produisent certains mots. Rien ne prouve mieux combien leur signification est vague et confuse, et combien nous sommes loin encore d'avoir bien déterminé la nature et l'étendue des recherches dont ils nous donnent l'idée, et d'avoir fixé la place de ces recherches dans l'arbre encyclopédique, ce qui est pourtant la chose vraiment essentielle (*res prorsùs substantialis*), si nous voulons enfin faire de nos connaissances un système solide et bien lié.

Au reste, c'est précisément parce que je n'ai pas l'espérance de pouvoir jamais donner au public ni ce tableau des premiers élémens de toutes nos sciences, ni ce traité de notre faculté de vouloir et de ses effets, qui seraient nécessaires pour compléter mes Elémens d'Idéologie; c'est, dis-je, par cette raison-là même, que je veux expliquer comment je conçois que ces deux importans Ouvrages devraient être exécutés. Ces espèces de programmes pourront du moins fournir des idées à des hommes plus capables de les remplir, et qui auront eu le bonheur de n'être pas obligés, comme moi, de consumer tous leurs efforts à débrouiller la première partie dont je me suis occupé.

Commençons par examiner auquel de ces deux grands travaux il convient de se livrer d'abord. Au premier coup d'œil, il paraît assez naturel avant de s'occuper de l'homme, en tant que

voulant et agissant, de terminer l'histoire de l'homme, en tant que jugeant et connaissant; et, par conséquent, d'ajouter tout de suite à l'histoire de nos moyens de connaître, le tableau de la manière dont ces moyens agissent sur les divers objets, et celui des premières vérités qui en résultent pour nous. Cependant, j'observe que ce n'est plus là l'étude directe de notre faculté de juger et de savoir; mais bien une application de cette étude : or, il me paraît plus convenable de commencer par achever l'histoire de toutes nos facultés, avant de passer aux applications. D'ailleurs, quelque recherche que l'on se propose, elle ne peut jamais être qu'une suite et une déduction de l'étude de notre faculté de savoir. L'étude de notre faculté de vouloir et d'agir a ce caractère comme toutes les autres; elle est elle-même une portion du tableau des premières vérités que nous pouvons recueillir; et puisqu'elle a de plus l'avantage de compléter la connaissance de notre intelligence, il me semble qu'elle mérite la priorité. C'est ce motif qui me décide sur ce point, sur lequel j'ai long-temps hésité. Si l'on était tenté de croire qu'il ne mérite pas une attention si sérieuse, il faudrait se rappeler que l'ordre, la dépendance, et la filiation de nos idées, est mon principal, et même mon unique objet dans toutes ces recherches. Quoi qu'il en soit, je commencerai par parler du traité de la volonté et de ses effets.

Cette seconde manière de considérer nos individus, nous présente un système de phéno-

Digitized by Google

mènes si différens du premier, que l'on a peine à croire qu'il appartienne aux mêmes êtres, vus seulement sous un autre aspect. Sans doute on pourrait concevoir l'homme ne faisant que recevoir des impressions, se les rappeler, les comparer et les combiner, toujours avec une indifférence parfaite. Il ne serait alors qu'un être *sachant* et *connaissant*, sans *passion* proprement dite, relativement à lui, et sans *action* relativement aux autres êtres; car il n'aurait aucun motif pour *vouloir*, ni aucune raison pour *agir*, et certainement, dans cette supposition, quelles que fussent ses facultés pour juger et connaître, elles resteraient dans une grande stagnation, faute de stimulant pour s'exercer. Mais il n'est pas cela; il est un être *voulant* en conséquence de ses impressions et de ses connaissances, et *agissant* en conséquence de ses volontés. C'est là ce qui le constitue d'une part susceptible de souffrances et de jouissances, de bonheur et de malheur, idées corrélatives et inséparables; et de l'autre part, capable d'influence et de puissance. C'est là ce qui fait qu'il a des *besoins* et des *moyens*, et par conséquent des *droits* et des *devoirs*, soit seulement quand il n'a affaire qu'à des êtres inanimés, soit plus encore quand il est en contact avec d'autres êtres susceptibles aussi de jouir et de souffrir. Car les droits d'un être sensible sont tous dans ses besoins, et ses devoirs dans ses moyens; et il est à remarquer que la faiblesse dans tous les genres, est toujours et essentiellement le principe des droits, et que la puissance, dans quel-

Digitized by Google

que sens que l'on prenne ce mot, ne peut jamais être la source que de devoirs, c'est-à-dire, de règles de la manière de l'employer. Tout cela dérive immédiatement de la seule faculté de vouloir; car si l'homme ne voulait rien, il n'aurait ni besoins ni moyens, ni droits ni devoirs.

Au contraire, notre nature, notre organisation est telle, que chaque impression que nous recevons, chaque perception que nous avons, peut donner lieu à une de ces modifications internes, que nous appelons *volontés* ou *désirs*, soit par la manière directe dont cette perception nous affecte, soit par les circonstances que nous y remarquons, et les conséquences que nous en déduisons. Ces déterminations, ces désirs, varient à l'infini par leur cause, par leur objet, par la manière dont ils sont produits. Ils peuvent naître également d'une idée très abstraite, ou d'une impression sensuelle, avoir pour objet des êtres physiques ou moraux, matériels ou intellectuels, être le résultat de profondes combinaisons et de longues déductions, ou d'une impulsion soudaine et presque automatique. Mais dans tous les cas, ce sont des perceptions, ayant pour cause des perceptions antérieures, dont nous ne pouvons les concevoir dériver autrement que par d'autres perceptions plus ou moins obscures, plus ou moins rapides, appelées *jugemens*; et dans tous les cas aussi, ces désirs ont deux propriétés essentielles qui donnent lieu à deux sciences distinctes, à deux systè-

mes de connaissances différentes. L'une de ces propriétés est de nous faire jouir ou souffrir ; l'autre, de nous faire agir. Elles répondent aux deux grands phénomènes de l'économie animale, l'action du système nerveux sur lui-même, et sa réaction sur le système musculaire. Par conséquent, pour connaître réellement notre faculté de vouloir et ses résultats, nous devons étudier séparément, d'un côté, nos désirs en eux-mêmes, leurs propriétés, leurs conséquences, et de l'autre les effets directs ou éloignés des actions qui s'ensuivent, et qui toutes ont pour but de satisfaire quelques-uns de ces désirs. Ces deux connaissances réunies forment, suivant moi, la partie de l'Idéologie qui a rapport à la volonté.

J'avoue que je ne sais quel nom donner à ces deux branches de recherches. On pourrait appeler l'une *morale*, et l'autre *économie*. Mais alors il faudrait faire prendre à ces deux mots une signification très éloignée de celle qu'on leur attribue communément. Ici non seulement je retrouve la différence de la science à l'art, que j'ai remarquée entre ma façon de considérer la Logique, et celle dont on l'a toujours traitée ; mais encore ma manière même de concevoir le sujet, et de classer les objets, est tout autre que celle usitée. En général, on entend par la *morale*, si toutefois on s'en fait une idée bien nette, une espèce de code de lois émanées de la raison qui doit diriger notre conduite dans toutes les occasions où une autorité légitime, soit humaine, soit surnaturelle, n'a

pas prononcé par une décision expresse. Quand un philosophe s'est livré à des recherches sur la justice et la justesse de nos sentimens, et sur la légitimité de nos actions et de leurs conséquences, on ne dit point qu'il a fait une morale, mais seulement des réflexions, des considérations morales, c'est-à-dire relatives à ce code nommé la *morale*, et propres à réformer, ou à perfectionner ses lois; et ce code régit non seulement nos sentimens, mais encore nos actions.

Or, moi, je commence par séparer totalement nos actions de la science dont il s'agit; ensuite je la fais consister uniquement dans l'examen de celle de nos perceptions qui renferment un désir, de la manière dont elles se produisent en nous, de leur conformité ou de leur opposition avec les vraies conditions de notre être, de la solidité ou de la futilité de leurs motifs, et des avantages ou des inconvéniens de leurs conséquences, mais sans me permettre de dicter aucunes lois. Ce dernier point doit être l'effet de réflexions d'un autre ordre.

Le sens du mot *économie* doit subir un changement peut-être plus grand encore, pour l'adapter à ma manière de voir. Suivant son étymologie, il signifie gouvernement de la maison. Dans l'usage ordinaire, il signifie principalement le goût ou le talent de ménager les moyens quelconques dont on dispose, et surtout les moyens pécuniaires; et quand on dit *économie politique*, on entend presque uniquement la science de la formation et de l'administration

des richesses d'une société politique. Au lieu de cela, dans le plan que je conçois, de même que la science appelée *morale* serait l'étude détaillée de nos désirs, en tant que constituant tous nos besoins, celle nommée *économie*, consisterait dans l'examen circonstancié des effets et des conséquences de nos actions considérées comme moyens de pourvoir à nos besoins de tous genres, depuis les plus matériels jusqu'aux plus intellectuels. Si ces deux cadres étaient bien remplis, alors et alors seulement, nous aurions un tableau complet des effets de notre faculté de vouloir, puisque d'elle seule dérivent également tous nos besoins et tous nos moyens.

Mais de ces deux sciences ainsi conçues, il en naît nécessairement une troisième. De même que de la connaissance de la formation de nos idées, et de celle de leurs signes, sort naturellement celle de la manière de les combiner, qui conduit l'être pensant à la vérité; de même aussi de la connaissance raisonnée de nos penchans et de nos actions, résulte directement la science de les diriger de manière à produire le bonheur de l'être voulant; car le bonheur est le but de la volonté, comme la vérité celui du jugement.

Cette dernière science serait-elle donc si neuve qu'il n'existât point de nom qui lui fût propre, et que nous ne sussions pas encore même comment la désigner? Je le crains bien. Car celle que l'on nomme ordinairement science du gouvernement, se propose rarement le but

Digitized by Google

que nous venons d'indiquer, et celle connue sous la dénomination de science sociale n'embrasse qu'une partie du sujet, puisqu'elle ne renferme pas l'éducation, ni même peut-être toutes les branches de la législation. Or, le système des principes propres à mener les hommes à leur plus grand bien-être, doit comprendre ceux de la conduite et de la direction de tous les âges, et sous tous les rapports. Ainsi voilà encore une science à nommer. Cependant avec les précautions convenables, nous pourrons employer les expressions usitées; mais ici il se présente un sujet de délibération plus important.

L'ordre dans lequel nous venons d'énoncer les différentes parties qui composent l'examen complet de notre faculté de vouloir, est-il bien celui dans lequel ces parties doivent être traitées? C'est au moins très douteux. Au premier coup d'œil il paraît qu'on doit parler d'abord de nos besoins, puis de nos moyens, et enfin de la manière de nous amener à bien employer les uns à la plus grande satisfaction des autres. Mais quand on réfléchit plus sérieusement sur nos désirs, on voit bientôt qu'ils ne sont pas tous bien motivés; que plusieurs sont fondés sur des jugemens faux, et des aperçus imparfaits; que leur accomplissement ne nous mènerait pas au but qu'ils se proposent; qu'il vaut mieux s'en défendre, ou s'en désabuser, que de les voir réussir; que le plus essentiel pour nous est de les bien juger; qu'enfin il faut s'occuper de les apprécier avant de songer à les satisfaire : car on est plus avancé dans ce

monde ; quand on sait ce qu'on doit vouloir, que quand on sait la manière de pouvoir ce qu'on veut. Or, le moyen d'apprécier ces désirs, est de connaître les conséquences et les résultats des actions auxquelles ils nous conduisent. Ainsi il suit de là qu'il faut examiner nos moyens avant nos besoins. C'est aussi à quoi je conclus.

Je conçois donc que la première partie d'un traité de la volonté, doit être consacrée à l'examen des effets de nos actions de tous genres, non seulement sous le rapport de la satisfaction de nos besoins physiques, et de la formation de nos richesses privées et publiques, mais encore sous celui de leurs conséquences morales et intellectuelles, et de leur influence sur le bonheur de l'individu, de la société, et de l'espèce en général. Cette manière de considérer nos actions sort, comme on le voit, des bornes de la science économique ordinaire; elle nous les fait voir sous un point de vue beaucoup plus étendu. Elle nous apprend à apprécier non seulement les effets du travail proprement dit, et de ses diverses espèces, mais encore ceux de toutes nos démarches quelconques, de l'ensemble de notre conduite, et même ceux des différens états de la société, des différentes associations ou corporations qui se forment dans son sein, depuis la famille jusques à la classification la plus nombreuse, et de leur action sur l'individu qui en fait partie, et sur la masse totale. En un mot, elle nous fait trouver les résultats de tous les emplois de nos forces quelconques, depuis leur effet le plus direct jusques à leurs conséquences les plus éloignées. Un

Digitized by Google

tel ouvrage bien fait, et il ne l'a jamais été, il n'a pas même été entrepris sur ce plan, ne nous donnerait pas encore la théorie de la science sociale; mais il nous présenterait le tableau de tous les élémens dont elle se compose, et sans lesquels on ne peut la faire qu'au hasard, et d'une manière absolument hypothétique.

Cette première partie supposée une fois bien exécutée, la seconde s'ensuivrait tout naturellement : car il est bien aisé d'apprécier nos différens sentimens et d'évaluer leurs différens degrés de mérite et de démérite, quand on a bien reconnu toutes les conséquences des actions auxquelles ils nous portent. Cette facilité-là même prouve que c'est bien dans ce sens qu'il faut prendre un pareil sujet pour le traiter réellement à fond. En effet, nos actions sont toujours les signes de nos idées; mais de même que quand il s'agit de déterminer leur valeur comme signes, il faut auparavant examiner les idées qu'elles représentent; de même quand au contraire il est question d'apprécier le mérite de ces idées comme sentimens, il faut nécessairement commencer par observer les effets des actions auxquelles elles nous portent. Aussi, cette seconde partie du *Traité de la Volonté*, ainsi placée, ne peut manquer de nous conduire à des résultats certains, quoique peut-être très différens de beaucoup d'opinions fort accréditées; et elle n'offre à celui qui la traite aucune difficulté réelle, que celle de bien démêler comment nos différens sentimens, nos différentes passions, en un mot, nos différentes

Digitized by Google

affections, naissent les unes des autres, s'engendrent, et se combinent.

Mais aussi cette difficulté vaincue, la troisième partie, dont nous avons parlé, se trouve toute faite : car dès qu'on connaît la génération de nos sentimens, on sait les moyens de cultiver les uns et de déraciner les autres. Par conséquent, les principes de l'éducation et de la législation sont à découvert; et la science de l'homme en tant que voulant et agissant, est achevée. C'est ainsi que je voudrais qu'elle fût traitée, et que je conçois qu'elle terminerait convenablement l'histoire de nos facultés intellectuelles. Heureux celui qui en aura la gloire! et plus heureux encore ceux dont le jugement et la volonté seront, dès leurs premières années, formés et dirigés d'après les principes résultans de cette histoire approfondie de nos facultés.

Un tel traité de la volonté, et de ses effets, serait à mes yeux l'ouvrage le plus important que l'on pût faire, et celui dont la nécessité est la plus pressante, dans l'état actuel des lumières : car il serait le germe d'une théorie méthodique et certaine de toutes les sciences morales. Cependant il n'achèverait pas encore de rendre absolument complets, de véritables Elémens d'Idéologie. Il nous montrerait l'homme en tant que capable de juger et de connaître, s'étudiant lui-même en tant que capable de vouloir et d'agir, et terminant ainsi le tableau de ses facultés; mais nous avons vu que pour achever entièrement l'histoire de nos idées, il faut encore observer l'homme employant ses moyens de connaître à l'examen de

tous les êtres autres que sa propre intelligence. Il faut faire voir comment il découvre leur existence, leurs propriétés, et les propriétés de ces propriétés, et comment s'enchaînent les principales vérités résultantes de ses premières impressions, lesquelles vérités donnent ensuite naissance à une infinité d'autres d'un ordre secondaire, qui constituent les détails de chacune de nos diverses sciences physiques ou abstraites. C'est ce second Ouvrage dont je dois actuellement esquisser le projet.

Ce qu'il y a de plus important et en même temps de plus difficile dans tout traité sur une matière quelconque, c'est le commencement. C'est là ce qui décide de l'esprit et de l'effet de tout le reste. Un imbécille peut bien dire, et il y a beaucoup d'esprit à lui faire dire :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement;

mais tout homme qui pense, sent que c'est là la partie la plus épineuse de son travail, et qu'il ne peut se flatter de pénétrer jusqu'au commencement de son sujet, qu'autant qu'il en a sondé toutes les profondeurs. Cela est vrai surtout de l'Ouvrage dont il s'agit, qui ne doit être lui-même que le préambule et les préliminaires de beaucoup de sciences différentes. Pour donc en saisir avec précision le véritable commencement, et par suite en trouver avec facilité les divisions naturelles, je me reporterai aux endroits de mon Traité de nos moyens de connaître, où j'ai expliqué comment nous apprenons qu'il existe dans

Digitized by Google

ce monde quelque chose qui n'est pas notre vertu sentante elle-même, mais qui l'affecte et agit sur elle.

J'y vois que tant que notre système sensitif ne réagit que sur lui-même, nous ne connaissons que notre propre sensibilité, et notre propre existence; mais que dès qu'il met en action notre système musculaire par l'effet du sentiment nommé *volonté*, notre faculté sentante est par cela même en contact avec des êtres qui ne sont pas elle, et qui résistent à son impulsion. Elle agit sur ces êtres; et y produit des mouvemens qu'elle veut et qu'elle sent; et quand ces mouvemens sont arrêtés, elle le sent aussi, et elle sent en outre que ce n'est pas par elle qui voudrait les continuer. Elle connaît donc qu'il y a d'autres êtres qu'elle; ces êtres sont tous ceux que nous appelons des corps, à commencer par le nôtre. C'est donc par la propriété que nous avons de les mettre en mouvement, en vertu de notre volonté, que nous connaissons les corps; et tout ce que nous savons jamais d'eux, n'est toujours qu'une conséquence de cet effet, appelé *mouvement*, et de ses divers accidens.

Cet effet, appelé *mouvement*, n'est d'abord pour nous que le sentiment qui résulte de son existence actuelle dans nos membres. Bientôt il donne lieu à cet autre sentiment que nous nommons *résistance* (et entendez par là, *résistance invincible*); car le sentiment que nous avons du mouvement lui-même, est déjà l'effet d'une résistance, mais d'une résistance surmontée, et qui cède à notre volonté. Les corps commencent donc

par être pour nous des êtres uniquement capables de nous donner le sentiment de mouvement et celui de résistance, de se prêter au mouvement, et de s'y refuser. Leur *mobilité* et leur *inertie* sont les deux premières qualités que nous leur reconnaissons, et dans lesquelles consiste d'abord toute leur existence relativement à nous; et toutes celles que nous leur découvrons ensuite, ne sont que des conséquences de celle-là, et des diverses modifications qu'elles éprouvent. C'est donc toujours le mouvement et ses effets que nous voyons hors de nous dans cet univers, de même que c'est toujours notre sensibilité et ses nuances, que nous sentons au dedans de nous. Le *monde* n'est composé pour nous que des accidens et des phénomènes résultans du mouvement, comme notre *moi* ne l'est que de ceux de notre sensibilité.

Je voudrais donc que ce fût toujours en partant de ce premier fait, et en y revenant sans cesse, que l'on rendît compte de tout ce qui arrive aux corps. On parlerait d'abord d'une manière sommaire de leur impénétrabilité et de ses différens modes, la dureté, la mollesse, et l'élasticité, et des trois états de solidité, de fluidité, et de gazéité.

Ensuite, on expliquerait comment cette impénétrabilité cesse de paraître ne s'exercer que dans un point, et comment, par le mouvement, on découvre qu'elle est étendue, et étendue d'une certaine manière, qui constitue sa forme; et on parlerait de l'étendue des corps, de leur forme et de leur figure, de leur surface, et des li-

Digitized by Google

gnes qui les terminent, mais toujours d'une manière générale et positive, sans abstraction, sans rechercher trop de précision, et sans entrer encore dans les détails des propriétés de la propriété appelée *étendue*, lesquelles sont l'objet d'une science à part, dont il sera question postérieurement. On traiterait de même de la divisibilité réelle ou imaginaire des corps, de leur densité, et de leur porosité, qui sont trois conséquences de leur étendue. On pourrait même placer là la première explication des idées ou propriétés plus générales encore, nommées *quantité* et *durée*.

Alors on aurait une première notion assez juste, quoique superficielle, de ce que c'est pour nous que les corps, de la manière dont nous les connaissons, et du moyen par lequel nous les connaissons. Ce serait le moment, je crois, de reporter son attention sur ce moyen, le mouvement, d'examiner les deux sources dont il émane, l'attraction et l'impulsion, la manière de le mesurer par le moyen de l'étendue et de la durée, d'indiquer les lois de sa propagation et de sa communication, et de donner une idée nette de l'effet appelée *inertie*, et de la puissance appelée *masse*; le tout cependant sans entrer encore dans les spéculations abstraites de la science de l'étendue, et de celle de la quantité.

On pourrait par suite parler de toutes les forces qui consistent dans une attraction quelconque, telles que la pesanteur, la cohésion et l'adhésion, et toutes les affinités chimiques, et de certains effets particuliers, mais généralement répandus, tels que l'électricité.

Je crois que ces préliminaires sur l'universalité des corps serait non seulement suffisans, mais même très propres à nous en donner une idée juste, et qu'arrivé à ce point, on pourrait passer à leur classification, et à leur distribution en différentes espèces. La première grande distinction qui se fait remarquer entre eux, est celle des corps qui ne sont soumis qu'aux lois universelles, et de ceux qui sont en outre sujets à des lois particulières, desquelles il résulte pendant un temps un autre ordre de phénomènes, c'est-à-dire celle des corps inanimés et des corps vivans. Parmi les premiers, il faut distinguer encore ceux qui ne sont composés que de parties brutes et confuses, et ceux dont la formation s'opère d'une manière régulière et constante, comme il arrive à tous les corps cristallisés. La cristallisation me paraît le premier degré d'organisation que nous pouvons saisir. Pour les êtres vivans, ils se partagent naturellement en végétaux et animaux, suivant qu'ils ne nous montrent que les phénomènes de la vie, ou qu'ils commencent à nous manifester celui du sentiment. Ces grandes divisions une fois établies, on pourrait alors faire l'histoire de chacun de ces êtres, et de toutes les circonstances qui lui sont propres; et comprenez dans ces circonstances pour les êtres vivans les phénomènes de la vie, et pour les êtres sentans ceux de la sensibilité, avec toutes leurs conséquences. Ce dernier objet n'a pas jusques à présent assez fait partie de l'histoire naturelle. Ainsi avec ces préliminaires, s'ils étaient bien faits, on aurait une excellente intro-

Digitized by Google

duction à toutes les sciences physiques et naturelles. Ce serait la première partie de l'ouvrage que je désire.

Elle devrait être suivie d'une seconde, uniquement relative aux conséquences de la propriété des corps appelée *étendue*. Les hommes ont fait de leurs spéculations sur cette seule propriété, une science immense connue sous le nom de *Géométrie*, singulièrement remarquable par la multitude et la certitude des vérités qu'elle possède, et par les nombreux secours qu'elle fournit à presque toutes les parties des sciences physiques et naturelles, et même des sciences morales. Plus cette branche de nos connaissances est importante et féconde, plus tout ce que nous avons dit de la nécessité de commencer toute étude par son véritable commencement, est applicable à celle-ci; plus il est essentiel de la rattacher intimement à l'origine de toute connaissance, à la source de toute certitude, au principe de toute réalité. C'est le seul moyen de se faire une idée juste et nette de sa nature, de lui assigner sa vraie place dans le système de nos idées, de bien voir ses véritables rapports avec toutes les autres parties. Sans cela sa perfection même, son importance, et ses développemens nous feraient illusion; nous en serions plus éblouis qu'éclairés; et même en la possédant, nous ne verrions encore que confusément en quoi consiste ce qu'elle nous apprend; j'en atteste l'état d'étonnement où est l'esprit de tout élève à qui on enseigne la Géométrie sans ces précautions préliminaires, étonnement qui est d'autant plus grand et plus importun,

Digitized by Google

que le jeune homme éprouve plus vivement le besoin de se rendre compte de la génération de ses idées, c'est-à-dire qu'il est destiné à y mettre par la suite plus de rectitude et de profondeur.

Sans doute la Géométrie, ou la science de l'étendue, ne considère la propriété des corps appelée *étendue*, que d'une manière absolument abstraite. Mais cela même nous prouve que dans la manière ordinaire de traiter cette science, on ne remonte point à sa véritable origine, et qu'avant de nous développer toutes les circonstances et les dépendances du sujet dont elle s'occupe, on néglige toujours de nous faire connaître d'abord ce sujet en lui-même. Car il est bien constant que dans aucun genre, nous ne saurions débuter par former et engendrer une idée abstraite. Au contraire, nous commençons toujours et nécessairement par des perceptions particulières; nous les étendons et les généralisons ensuite à mesure que nous apercevons que la même propriété appartient à un plus grand nombre d'êtres; et enfin nous arrivons à pouvoir considérer l'idée de cette propriété en elle-même, abstraction faite des êtres auxquels elle appartient. Mais c'est toujours par les perceptions particulières que nous en avons, que nous savons ce que c'est que cette propriété; et ce ne peut être qu'en revenant sur ces perceptions particulières par un examen attentif, que nous pouvons reconnaître avec précision en quoi consiste réellement l'idée générale et abstraite, et quels sont ses vrais élémens.

Je ne voudrais donc pas qu'en Géométrie on débutât par nous parler d'une solidité abstraite,

Digitized by Google

ayant constamment trois dimensions nécessaires, de surfaces n'en ayant que deux, de lignes n'en ayant qu'une, de points n'en ayant point du tout, tandis que tous les corps que nous voyons, ont un nombre indéfini de dimensions sensibles dans toutes sortes de directions, et que nous ne saurions les dépouiller d'une seule en réalité, ni même la leur retrancher par la pensée, sans les anéantir. Encore moins voudrais-je que l'on commençât par le point, n'ayant ni longueur, ni largeur, ni profondeur, pour arriver à la ligne, n'ayant que de la longeur, de là à la surface ayant longueur et largeur, et enfin au solide ayant longueur, largeur, et profondeur. Le point dans ce sens est la dernière et la plus extrême des abstractions. C'est un être si complètement abstrait et si purement idéal, que c'est le néant lui-même à qui l'on conserve pour toute existence, la propriété d'avoir certains rapports de situation avec des êtres réels ou supposés tels. Quand un géomètre dit, soit un point donné *A*, à telle distance du corps *B*, dans telle direction, c'est comme s'il disait, supposez qu'il y a une position, un lieu, éloigné de tant du corps *B*, en suivant tel chemin, et ne vous embarrassez pas plus que moi de savoir si dans cette position, dans ce lieu, il y a quelque chose ou rien; car cela est indifférent pour ce que j'ai à vous dire. Dans cette dernière manière de procéder, celle où l'on commence par le point, l'ordre de la génération des idées est donc encore plus complètement renversé que dans la première; et cela a suffi pour que des géomètres à moitié idéologistes, aient beaucoup insisté pour

Digitized by Google

que l'on commençât par le solide abstrait, afin d'en déduire la surface, la ligne, et le point, au lieu de commencer par le point pour en former la ligne, la surface, et le solide. Ils avaient raison; cependant la différence de ces deux marches ne mérite pas l'importance qu'on y a attachée : car ni l'une ni l'autre ne commence où elle devrait commencer, et toutes deux nous font entrer dans la carrière sinon par la fin, du moins par le milieu de l'espace à parcourir. Ceux donc qui pensent que c'est là que commence la Géométrie, doivent convenir qu'alors il y a, avant elle, une autre science qui la précède, et lui fournit les données dont elle se sert. Or, cette autre science est celle que je voudrais qui fût traitée dans les explications préliminaires dont je trace actuellement le plan *.

Pour les bien faire, ces explications, il faudrait remonter jusqu'au principe de toute notre connaissance des êtres qui ne sont pas notre vertu sentante, jusques à la faculté qu'a notre système sensitif de vouloir, et de réagir en conséquence sur notre système musculaire, de manière à pro-

* Sans doute de pareilles explications ne changeront rien à la Géométrie. Elles ne lui seront même d'aucune utilité directe et immédiate; mais c'est à la Logique quelles seront très utiles, en complétant le tableau de ses explications, et en montrant d'abord comment de la connaissance de nos moyens de connaître, dérive celle des propriétés que nous découvrons dans les êtres, et nommément de l'étendue, et ensuite comment de la connaissance de l'étendue dérive celle des propriétés de cette propriété. Or, il ne peut jamais être indifférent aux progrès ultérieurs de notre esprit, que nous voyions bien nettement comment s'enchaînent les diverses branches de ses connaissances.

Digitized by Google

duire dans nos membres des mouvemens que nous sentons. Il faudrait commencer par montrer comment, après avoir appris qu'un être est là qui résiste à notre désir de sentir du mouvement, nous apprenons que cet être résistant est étendu, parce qu'en continuant à sentir du mouvement, nous continuons à sentir la résistance de cet être, ce qui nous prouve qu'il est composé de parties qui se présentent successivement en opposition au mouvement que nous faisons, c'est-à-dire comme on dit ordinairement, composé de parties qui existent hors et à côté les unes des autres *.

Il faudrait faire voir ensuite que cette inertie, cette impénétrabilité (peu importe comme on voudra l'appeler) ayant acquis à notre égard la qualité d'être étendue, parce qu'elle continue à s'opposer à différens mouvemens successifs, a cependant des limites qui déterminent la forme du corps auquel elle appartient, et qui composent sa surface. Par ce moyen on aurait la génération exacte des idées, solidité et surface physiques et réelles.

Il faudrait continuer dans cette route, et expliquer qu'une ligne, toujours physique et réelle, est la trace qu'un corps qui se meut, laisse sur la superficie d'un autre corps, quand il ne fait que glisser dessus, ou celle qu'il laisse dans

* Exister hors et à côté les unes des autres, c'est se trouver successivement opposées à nous, après que nous avons senti avoir fait du mouvement. La preuve en est qu'un corps extrêmement petit qui serait mu d'un mouvement égal au nôtre, nous paraîtrait (abstraction faite du sens de la vue) très étendu, parce qu'il se trouverait toujours nous résistant.

Digitized by Google

la solidité même du corps parcouru, lorsqu'il pénètre dans ce corps, et qu'il le transperce * ; et il faudrait en outre remarquer qu'un point est la partie de ce corps parcouru, où le corps mouvant commence à le toucher, ou celle où il le quitte, ou une de celles par lesquelles il passe pendant son mouvement. Alors on aurait une idée nette de la propriété appelée *étendue*, des êtres auxquels elle appartient, et qu'elle constitue *corps*, de leur solidité, de leurs surfaces, de leurs lignes, et de leurs points; et l'on verrait clairement que tout cela ne nous est connu, et n'a d'existence pour nous, que par les mouvemens que nous sommes capables de produire, et relativement à eux; et que la science de l'étendue ne consiste que dans l'examen des découvertes que nous fait faire cette propriété de nous mouvoir, et dans le développement des conséquences de la manière dont elle s'exerce.

Arrivé à ce point, il faudrait pourtant ne pas se presser encore de se jeter dans les abstractions. Il faudrait auparavant présenter un grand nombre des conséquences qui dérivent de toutes ces idées concrètes et positives, corps en mouvement, corps parcouru et par cela même étendu, solidité, section, volume, forme, surface, ligne, point; et multiplier même excessivement les applications qu'on en peut faire, afin de se

* N'ayant égard ici qu'au mouvement du corps qui se meut, sa figure et son volume sont indifférens; un sillon d'un pied de large est une ligne physique, comme un trait de plume ou une ornière.

Digitized by Google

bien familiariser avec toutes les combinaisons résultantes de ces idées, avant de se hasarder à les considérer d'une manière purement abstraite, et dégagée de toute relation avec les corps et les phénomènes qui leur ont donné naissance.

Il faudrait revenir encore sur les explications que l'on aurait données dans la première partie (article de la communication et de la mesure du mouvement), de la relation intime de la propriété appelée *étendue*, avec l'effet nommé *mouvement*; faire voir de nouveau que tout mouvement exécuté sur la superficie d'un corps, est en même temps une ligne plus ou moins large tracée sur sa surface, et une portion de son étendue parcourue, et que par conséquent il est également vrai, et que l'étendue ne consiste pour nous que dans le mouvement nécessaire pour la parcourir, et que le mouvement est parfaitement représenté par l'étendue matérielle qu'il a parcourue, et par la ligne physique qu'il a tracée sur la surface de cette étendue matérielle.

Cette considération mènerait, sans difficultés ni lacunes, à une autre très importante, c'est que la propriété qu'à un corps d'être étendu, consistant uniquement dans la propriété de ne pouvoir être parcouru et circonscrit par nous, qu'au moyen de mouvemens successifs, et étant exactement proportionnelle à la quantité de ces mouvemens, cette propriété n'appartient pas plus à un être réel et résistant qu'au *néant*; car le néant aussi nous permet de mouvoir nos membres, par conséquent il est étendu. C'est le néant réalisé par cette relation avec nous,

Digitized by Google

et n'en ayant aucune autre, que nous appelons *espace ;* et la Géométrie purement abstraite, telle qu'on l'a toujours enseignée jusques à présent, est plutôt la science de l'étendue de ce néant, nommé *espace*, que la science de l'étendue des êtres réels, nommés *corps*. Cette Géométrie abstraite est une science précieuse et admirable ; mais, je le répète, pour bien saisir l'esprit et la filiation des vérités qu'elle possède, il faut qu'elle soit précédée de la Géométrie que l'on peut appeler *concrète*, de la science de l'étendue des corps, tels qu'ils sont pour nous. Je crois que l'on ne peut me contester ni la vérité, ni l'importance de cette assertion.

Je voudrais donc que l'on traitât d'abord de cette géométrie concrète, et qu'on la commençât par faire bien sentir le singulier et inappréciable avantage que l'étendue des corps a sur toutes les autres propriétés de ces mêmes corps, d'être plus susceptible qu'aucune d'elles de mesures exactes, distinctes, et constantes. La raison en est manifeste. L'étendue d'un corps est une propriété existante dans ce corps, et non dans notre sensibilité. Nous n'avons point le sentiment direct de cette étendue. Ce dont nous avons le sentiment direct, c'est la résistance, et le mouvement nécessaire pour parcourir l'étendue résistante. Mais l'étendue elle-même n'est pas une de nos affections simples : c'est la manière d'être que nous reconnaissons aux corps qui ont la propriété de s'opposer à nos mouvemens, quand ils se continuent. Elle constitue la quantité de leur existence. Elle consiste dans le nombre qu'ils renferment de petit corps, ca-

Digitized by Google

pables chacun séparément de produire en nous le sentiment de la résistance. Nous pouvons toujours prendre un nombre fixe et constant de ces petits corps, et nous en servir comme d'unité pour mesurer la quantité de tous les autres. Au contraire, que le même corps dont il s'agit soit savoureux, coloré, odorant, nous ne pouvons pas prendre une quantité déterminée de saveur, de couleur, d'odeur, et en faire la mesure précise de la masse totale de ces qualités, parce que ces qualités sont uniquement des modifications de notre sensibilité; et n'existant point ailleurs, elles ne sont nulle part susceptibles de divisions précises et permanentes.

C'est un avantage exclusivement réservé à l'étendue des corps. C'est ce qui fait premièrement que seule entre toutes leurs propriétés, elle peut être très exactement représentée sur une échelle plus petite que nature. Figurée ainsi, toutes ses divisions n'en sont pas moins claires; toutes ses propriétés n'en sont pas moins manifestes; et elle ne diffère de la réalité que par la diminution de sa quantité, diminution qui étant proportionnelle dans toutes ses parties, n'altère aucune de leurs relations. C'est ce qui fait en second lieu, que l'étendue des corps s'adapte parfaitement bien aux divisions régulières et précises de la série des idées des nombres, dont nous parlerons ci-après, et que toutes ses subdivisions et tous ses accidens s'expriment en nombres avec la plus grande exactitude. Ce sont ces deux circonstances réunies qui sont causes que l'étendue des corps donne lieu à un système de vérités à la fois si nom-

Digitized by Google

breuses et si sûres; car elles font que l'on peut en combiner les effets sous tous les rapports, et les calculer jusques à leurs plus extrêmes conséquences, sans craindre ni de les altérer, ni de les confondre.

L'étendue abstraite, celle du néant, celle de l'espace vide, n'a point par elle-même cet avantage de l'étendue des corps. Nous ne pouvons pas en prendre une portion déterminée pour servir d'unité de mesure à tout le reste. La raison en est qu'elle ne nous donne pas le sentiment de la résistance; elle ne nous donne que celui du mouvement nécessaire pour la parcourir. Elle n'a d'existence que dans notre sensibilité; elle n'en a aucune hors de là qui puisse servir de type permanent. Aussi ne pouvons-nous la mesurer qu'en y appliquant une quantité donnée d'étendue concrète et corporelle, qui serve d'unité constante. Mais, par ce moyen, elle devient susceptible de mesures, de calculs, et de toutes les mêmes spéculations que l'autre.

Après ces considérations générales sur lesquelles on ne saurait trop insister, si l'on veut bien pénétrer dans le fond du sujet, et voir nettement quelle place il doit occuper parmi tous les produits de nos moyens de connaître, je crois que la première chose à faire est de bien déterminer la signification et la valeur de l'idée de *lieu*, dans l'étendue concrète et corporelle. Tout point d'un corps a un rapport de situation avec chacun des autres points de ce corps; et c'est relativement à ce rapport qu'il mérite et qu'il porte le nom de *lieu*. Un lieu déterminé,

Digitized by Google

soit dans l'espace plein, soit dans l'espace vide, est un point dont la situation, par rapport à d'autres points concrets ou abstraits, est fixée et déterminée. Ce rapport de situation entre un point et un autre consiste dans deux choses; 1° dans la *distance*, ou dans le nombre des parties étendues nécessaires à parcourir pour aller de l'un à l'autre; 2° dans la *direction*, ou dans le chemin à suivre pour faire ce trajet. Il ne faut pas négliger de rendre ces deux idées sensibles par deux expériences fort simples.

D'une part, fixez à l'extrémité d'un bâton une corde, à l'autre bout de laquelle soit attachée une pointe, et agitez cette pointe dans tous les sens possibles, en ayant soin que la corde soit toujours tendue. Tous les points de l'espace où ira cette pointe seront toujours à la même distance de l'autre bout de la corde, et de l'extrémité du bâton, mais dans des directions toutes différentes entre elles. Ils feront tous partie de la surface d'un solide appelé *sphère*, dont cet autre bout de la corde et l'extrémité de ce bâton seront le centre.

D'une autre part, adaptez à l'extrémité de ce même bâton, où est attachée la corde, une règle bien droite dirigée vers un point quelconque; tous les points le long de cette règle seront dans la même direction relativement au point de départ, mais à des distances différentes.

Chacune de ces conditions, prise séparément, peut donc convenir à un nombre indéfini de points différens; et par conséquent est insuffisante pour en déterminer un exclusivement à

tout autre. Mais réunissez les deux ensemble ; cherchez sur cette règle, le point qui est à la même distance du point de départ que tous les points de la surface de la sphère ; et cherchez parmi les points de la surface de la sphère, celui qui est dans la même direction que tous ceux de la règle. Vous trouverez dans ces deux cas, que c'est le même, et qu'il n'y en a pas un autre qui puisse réunir ces deux conditions. Voilà donc ce que c'est qu'un lieu déterminé, et voilà bien les deux élémens qui constituent le rapport de situation d'un point abstrait ou concret avec d'autres points ; et quand les géomètres disent, *soit un point donné*, ils disent soit un point dont ces deux élémens soient déterminés.

En suivant un peu plus loin ces observations, on trouve une nouvelle preuve bien convaincante que le rapport de situation d'un point avec un autre, est composé du rapport de distance et de celui de direction. C'est que par certaines combinaisons, l'un de ces deux derniers rapports supplée à l'autre, et suffit à le faire découvrir. Ainsi, sans connaître le rapport de direction d'un point avec aucun autre, si vous connaissez son rapport de distance avec trois autres, cela suffit pour déterminer sa position, et par conséquent, pour savoir ses rapports de direction avec ces trois mêmes points * ; et réciproquement, si, sans savoir sa distance d'au-

* Ou du moins pour n'avoir plus à choisir qu'entre deux point également au dessus ou au dessous du plan passant par ces trois points.

Digitized by Google

cun point, vous savez le rapport de direction que deux autres points ont avec lui, vous trouvez le lieu où ces deux directions coïncident, et où doit être nécessairement le point dont vous cherchez la position; et par conséquent, vous avez la distance où il est de ces deux points.

Il y a plus : si relativement aux rapports de direction propres à ce point cherché, vous savez seulement qu'il est dans un tel plan, il vous suffit, pour trouver sa position, de connaître sa distance de deux autres points; et si, relativement à ses rapports de distance, vous savez seulement qu'il est à telle distance d'un tel point, il vous suffit de savoir sa direction par rapport à un autre. On ne saurait trop se familiariser avec ces combinaisons préliminaires, avant de s'engager dans la recherche rigoureuse des conséquences ultérieures de la Géométrie abstraite; car il ne s'agit jamais dans les spéculations sur les *lieux*, ou les points déterminés de l'espace, que de déterminer ces deux rapports de distance et de direction, et de voir les effets qui en résultent. Maintenant, voyons comment nous parvenons à apprécier ces deux rapports, et à les comparer avec d'autres du même genre.

Pour le rapport de distance, rien n'est plus facile. La direction étant connue, il ne faut que prendre pour unité une quantité de distance déterminée, et la porter sur cette direction connue, autant de fois que la distance à mesurer la contient; et non seulement cette distance est mesurée, mais encore son rapport avec toutes les distances imaginables est déterminé par le

Digitized by Google

nombre de fois que chacune d'elles contient l'unité de distance.

Pour le rapport de direction, il ne peut pas être question de l'évaluer d'une manière absolue. Il est connu en lui-même du moment que l'on sait les deux points entre lesquels il a lieu. Il ne s'agit jamais que de le comparer à d'autres et de voir de combien et comment il en diffère. C'est là la seule manière de le déterminer. Examinons comment on y est parvenu. Si nous traçons sur une table plane différentes figures rectilignes *, qui chacune enferme de toutes parts un espace quelconque, nous les nommons *hexagone*, *pentagone*, *octogone*, suivant qu'elles ont plus ou moins de côtés, et nous remarquons bientôt que celle qui en a le moins en a nécessairement trois, sans quoi elle ne se refermerait pas. Si ensuite nous en traçons une qui n'en ait que deux, nous disons que ces deux côtés ou ces deux lignes forment un angle, et que le point où elles se rencontrent en est le sommet. Qu'est-ce donc qu'un angle? C'est une figure imparfaite, qui renferme un espace indéterminé, puisqu'elle n'achève pas de le circonscrire. Il ne peut donc jamais être question de mesurer l'espace que renferme un angle. On ne peut considérer dans cette figure que l'écartement de ses deux côtés. Mais chacun de ces côtés est l'expression du rapport de direction du point qui en est le sommet avec un autre

* Nous n'avons encore défini ni le plan, ni la ligne droite; mais nous savons ce que c'est, et cela suffit pour employer provisoirement ces expressions.

Digitized by Google

point ; et leur écartement est la différence de ces deux rapports. Si donc nous trouvons une manière de bien mesurer cet écartement, nous aurons mesuré cette différence, et nous aurons un moyen sûr de toujours comparer l'une à l'autre ces deux directions, et de comparer entre elles toutes les directions imaginables.

Maintenant, reprenons notre corde terminée par une pointe ; fixons-la par une de ses extrémités au sommet de l'angle dont il s'agit ; et faisons tourner la pointe tout autour, en tenant la corde toujours tendue. Cette pointe aura décrit une figure qu'on appelle un *cercle*. Si nous partageons ce cercle en parties égales, en 360 si l'on veut, en 400 si on l'aime mieux, peu importe, nous trouverons qu'il y a un certain nombre de ces parties compris entre les deux côtés de l'angle en question. Ensuite, raccourcissons et rallongeons à différentes fois notre corde, et à chaque fois, faisons-la tourner de nouveau autour de son extrémité fixe ; la pointe décrira autant de cercles ou plus petits ou plus grands, ayant tous le même centre. Puis partageons de même chacun de ces cercles en une même quantité de parties égales ; nous trouverons qu'il y a toujours un égal nombre de ces parties comprises entre les deux côtés de notre angle. Seulement, chacune d'elles est plus grande dans les plus grands cercles, et plus petite dans les plus petits. Nous avons donc dans ces cercles un excellent moyen de mesurer l'écartement des côtés d'un angle, ou ce qui est la même chose, la différence des deux rapports de direction. Car la grandeur de ces cercles est indifférente ; il suffit

Digitized by Google

que leur centre soit au point de rencontre des deux directions à comparer, pour qu'il y ait toujours entre ces directions, un égal nombre des parties respectives de ces cercles. Aussi est-ce le moyen que les hommes ont adopté pour comparer entre eux les divers rapports de direction qu'un point peut avoir avec tous les autres points imaginables.

Avec ce moyen, et celui de rapporter à une quantité de distance donnée, toutes les distances possibles, ils ont tout ce qu'il leur faut pour déterminer toutes les positions assignables, et apprécier tous les phénomènes de l'étendue des corps et de l'espace vide, c'est-à-dire, toutes leurs relations aux divers mouvemens que nous pouvons faire.

Cet examen détaillé de l'idée *lieu*, et des idées *distance* et *direction*, qui composent l'idée *situation*, laquelle seule fait qu'un point est un lieu, cet examen, dis-je, nous montre donc très nettement ce que c'est que la figure appelée *angle*, en quoi consiste la seule chose que l'on considère dans cette figure (la différence de deux rapports de direction), et quel est le moyen de mesurer cette différence.

Cet examen nous fait voir en outre avec la même lucidité ce que c'est qu'une ligne. Une ligne physique est la trace d'un corps qui se meut d'un lieu à un autre. Une ligne abstraite est l'expression du rapport de direction qui existe entre ces deux lieux. Elle est ce rapport lui-même, et rien autre chose.

Il suit de là une conséquence assez singulière :

Digitized by Google

c'est qu'une ligne est toujours et nécessairement droite. Il ne peut pas y avoir dans ce monde d'autres lignes que des lignes droites ; car une ligne ne saurait jamais exprimer qu'un seul rapport de direction. Dès qu'elle change de direction, c'est un autre rapport qu'elle exprime ; elle devient une autre ligne.

Quand une ligne change de direction d'une manière sensible, nous disons qu'elle est brisée. Nous devrions dire qu'elle finit, et qu'une autre ligne commence. La preuve en est qu'au moment où elle change de direction, elle forme un angle : or, un angle est une figure qui ne peut être formée que par deux lignes.

Quand au contraire une ligne change de direction, sans que nous puissions déterminer le moment précis où cela lui arrive, nous disons qu'elle est courbe ; nous devrions dire quelle est une suite de petites lignes différentes, dont nous n'apercevons ni le commencement ni la fin, ensorte que nous ne pouvons pas distinguer où sont les sommets des angles qu'elles forment entre elles.

C'est pour cela qu'un corps qui se meut autour d'un centre est toujours prêt à s'échapper par la tangente. C'est que cette tangente n'est autre chose que la prolongation de la direction (de la ligne) que suit le mouvement qu'il a actuellement, et qu'il suivrait toujours si les forces perturbatrices quelconques qui agissent sur lui, ne l'en faisaient changer à chaque instant.

C'est encore pour cela que l'on dit que deux points suffisent pour déterminer une ligne

droite, et qu'il en faut au moins trois pour déterminer une courbe. C'est tout simple; car, puisqu'une ligne est l'expression du rapport de situation existant entre deux points, ces deux points suffisent pour la déterminer; et puisque ce que nous appelons une courbe est nécessairement composé au moins de deux lignes, il faut bien au moins un troisième point pour déterminer la seconde de ces deux lignes. Avec cette explication on voit que cela doit être, et sans cette explication, ce fait si vrai paraît n'avoir point de cause.

Il n'est donc pas surprenant que tant que l'on n'a pas fait ces réflexions, on ait toujours tant de peine à expliquer ce que c'est qu'une ligne droite, ou comme on dit, à la définir. La raison en est facile à voir. *Ligne droite* est une sorte de pléonasme, comme *ligne brisée* et *ligne courbe* sont des expressions elliptiques. Dans le premier cas, on devrait dire *ligne* tout simplement, et dans les deux autres, *série de lignes dont les angles sont ou ne sont pas assignables.* Pour bien expliquer ce que c'est qu'une ligne droite, il faut donc bien expliquer ce que c'est qu'une ligne. Or c'est ce qu'on ne fait pas ordinairement. On nous dit qu'une ligne est une série de points, ou est l'étendue considérée seulement en longueur, ou est l'extrémité d'une surface, ou telle autre chose de ce genre. Mais ce ne sont là que des circonstances particulières qui, quoique vraies, ne nous apprennent point ce que c'est qu'une ligne dans l'espace, ni comment nous formons cette idée, ni par consé-

Digitized by Google

quent ce qu'elle renferme et quel est son principe primitif. Pour y parvenir, il faut remonter, comme nous venons de le faire, jusques à la manière dont nous connaissons l'étendue, et analyser la génération des idées, lieu, situation, distance et direction.

Je demande avec instance que l'on n'aille pas conclure de tout ceci que je prétends m'ériger en réformateur de la Géométrie, ni même que j'ai le projet d'apporter le moindre changement dans sa nomenclature. Je sais que les géomètres ont des idées très nettes, les expriment très exactement, s'entendent très bien eux-mêmes, et se font comprendre aux autres très parfaitement. Par conséquent, il y a là tout à imiter et rien à changer. Dans le cas particulier dont je viens de parler, je sais que pour eux, le mot *ligne* est le terme générique et que les mots *ligne droite, ligne brisée, ligne courbe*, sont des désignations de différentes lignes dont on détermine très nettement la nature, et que par conséquent ces locutions sont irréprochables, puisque les idées qu'elles représentent sont très claires; mais en même temps, je suis très persuadé aussi qu'il n'en est pas moins fort utile de bien démêler la génération de ces idées, de bien voir comment elles dérivent de nos premières perceptions, et comment elles naissent des premiers usages que nous faisons de nos moyens de connaître, et de bien constater quels sont les élémens dont elles sont composées, et comment ces élémens sont combinés. C'est là ce que je n'ai fait qu'indiquer, et ce que je vou-

Digitized by Google

drais qui fût developpé dans l'ouvrage que je désire. Je suis convaincu qu'il en résulterait beaucoup d'avantages de différens genres.

A l'aide de ces explications préliminaires, toutes les premières propositions de la Géométrie élémentaire deviennent non seulement très claires, mais encore très enchaînées les unes aux autres; on voit tout de suite la cause de leur justesse, que l'on a peine à bien sentir, tant que l'on n'a pas recours à ce moyen.

Ainsi, par exemple, on voit d'abord pourquoi il est vrai de dire que la ligne droite est le plus court chemin d'un lieu à un autre; c'est qu'on devrait dire qu'elle en est le seul chemin. Dès qu'elle cesse d'être droite, elle est une autre ligne; elle est le chemin, la direction vers un autre point; elle s'écarte plus ou moins du premier.

On voit de même pourquoi on ne peut pas mener plus d'une ligne droite d'un point à un autre, et pourquoi deux droites qui se confondent en deux points se confondent dans tous. C'est qu'il ne peut pas y avoir plus d'une ligne, plus d'un chemin, plus d'un rapport de direction (ces trois expressions sont synonymes) entre un point et un autre.

Seulement, deux autres points peuvent avoir entre eux un rapport de direction absolument semblable à celui qui existe entre les deux premiers, c'est-à-dire qui diffère également, et de la même manière, de toutes les autres directions imaginables, et fasse avec elles les mêmes angles, car ce sont les angles qui sont la mesure de la dif-

Digitized by Google

férence des directions. Ces directions semblables sont ce qu'on appelle des lignes parallèles.

Il suit de là que deux directions, ou deux lignes faisant le même angle avec une troisième, et étant par conséquent semblables ou parallèles, si on les suppose partant du même point de cette troisième, arriveront à un même point, et seront une seule et même direction; et que si on les suppose partant de deux points différens, elles seront seulement deux directions semblables, et par conséquent n'arriveront jamais à un même point; car à ce point de rencontre, elles exprimeraient deux directions différentes, puisqu'elles partent de deux points différens. Par conséquent aussi elles ne formeront jamais ensemble un angle; car il faudrait qu'elles fussent deux directions, deux lignes différentes, et elles sont semblables. De là suivent toutes les propriétés des parallèles et toutes celles de la mesure des angles, et les innombrables conséquences qu'on en déduit. Je ne m'enfoncerai pas plus avant dans ces détails, auxquels je ne me suis peut-être déjà que trop arrêté; mais j'attachais un grand intérêt à bien expliquer de quelle manière je voudrais que cette seconde partie fût traitée, et quels sont les avantages que j'en espère. Il est temps de passer à la troisième.

La troisième partie de l'important ouvrage dont j'ose ici esquisser le plan, devrait traiter des préliminaires de la science de la *quantité*. Cette science comprend l'Arithmétique numérique et littérale, l'Algèbre proprement dite, et les spécu-

Digitized by Google

lations d'un ordre supérieur connues sous le nom de Calcul différentiel et intégral. La distinction de ces trois espèces de calcul n'a peut-être pas toute la précision désirable, et ne repose peut-être pas complètement sur ses véritables bases. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit dans ce moment. Cette science est d'une certitude et d'une perfection admirables, comme celle de l'étendue, et elle est d'une utilité encore plus universelle ; car il n'y a absolument aucune branche de nos connaissances qui n'en reçoive de puissans secours, et aucune classe de nos idées à la combinaison de laquelle elle ne contribue directement ou indirectement. C'est à cause de cela même que toutes les réflexions que nous avons faites sur la manière dont on traite la science de l'étendue, s'appliquent à celle-ci encore plus fortement. On nous parle tout de suite de nombres, de chiffres, des opérations qu'on peut exécuter par leur moyen ; des lettres, des signes que l'on y joint, de la manière d'en former des équations et de les résoudre ; des puissances des séries, et des fonctions de ces quantités, positives ou négatives, connues ou inconnues, indéterminées, variables ou même *imaginaires* *, et des conséquences qu'on en peut tirer. Tout cela est excellent, d'une utilité prodigieuse, et d'une sûreté parfaite. Mais ce n'est point là le vrai commencement de la science. Tout cela ne nous fait point connaître son origine et sa nature, l'esprit de son mécanisme, la théorie de sa marche, sa relation avec les autres sciences, la cause de sa

* Entendre ce mot dans le sens qu'y attachent les algébristes.

certitude, la raison pour laquelle elle emploie une langue particulière, ni surtout ce qui fait que la seule idée de quantité a le privilége de donner lieu à un si grand nombre de combinaisons et de procédés, qui se trouvent toujours également justes et vrais, quelque différens que soient les êtres auxquels on les applique, quoiqu'il ne soit pas toujours aussi aisé de les appliquer aux uns qu'aux autres. Toutes ces connaissances ont donc besoin de quelques réflexions préliminaires; et ce sont ces préliminaires que je désire, que je demande, et que je voudrais indiquer. Dans cette vue, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Nous avons commencé par voir que les corps ont plusieurs propriétés générales qui leur sont communes à tous; mais qui ne peuvent appartenir qu'à des êtres de cette classe. Telles sont la mobilité, l'attraction, l'impulsion, la masse, l'inertie, l'impénétrabilité, la cohésion et l'adhésion. Ces propriétés, nous ne pouvons pas les concevoir existantes, autrement que dans des corps auxquels elles appartiennent. Supposez-les séparées de ces corps, elles ne peuvent avoir aucune vertu qui leur soit propre. C'est pour cela que nous ne pouvons les étudier qu'en examinant les effets qu'elles produisent dans ces corps, et que tant qu'on a voulu parvenir à les connaître en les considérant uniquement en elles-mêmes, et en cherchant à pénétrer directement dans leur nature et leur essence, on n'est jamais arrivé qu'à des chimères et à des rêveries. Leur histoire n'est et ne peut être qu'une partie de l'histoire

Digitized by Google

des corps, et des lois qu'ils suivent. Elles ne peuvent jamais être l'objet d'une science abstraite.

L'étendue dont nous venons de parler est une propriété des êtres plus générale que celles-là, car elle appartient non seulement aux corps, mais même au *néant*. Le néant est étendu, puisqu'il faut faire du mouvement pour le parcourir. Ce n'est point dire une chose absurde, ni une chose contradictoire que de dire que le néant *est*, est *quelque chose*, est pour nous un *être*, par cette relation avec notre faculté de sentir. Car l'existence de tout être ne consiste pour nous que dans les impressions qu'il est capable de nous procurer, et l'existence du néant consiste à nous donner le sentiment que nous le parcourons par le mouvement. Il n'a point d'autre propriété que celle-là; mais celle-là suffit pour qu'il ait des points, des lignes, des surfaces, des parties très mal nommées solides, mais ayant différentes dimensions, et étant susceptibles d'être déterminées, et délimitées de manière à avoir une forme et à être divisibles. Or, ce sont les mesures, les combinaisons, les relations et les conséquences de toutes ces choses, qui sont l'objet de la science de l'étendue. Les êtres, ou plutôt l'être qui n'a que cette propriété, peut donc donner lieu à une science qui ne consiste qu'à suivre les traces de divers mouvemens dans le vide, et à observer ce qui en résulte. Ainsi, l'étendue peut être l'objet direct d'une science abstraite: car la science qui traite d'un être qui n'a absolument aucune autre propriété que celle d'ê-

Digitized by Google

tre étendu, est bien la science de l'étendue, abstraite et séparée de toute autre considération. Telle est la Géométrie.

La durée et la quantité sont deux propriétés des êtres, bien plus générales que l'étendue : car elles appartiennent non seulement aux êtres qui ont toutes les autres qualités qui constituent les corps, et au néant qui n'a que celle d'être étendu (à l'espace vide); mais encore aux êtres qui n'ont pas même celle-là, à nos plus simples affections qui n'existent que parce que nous le sentons, et dont l'existence ne suppose même aucune réaction de notre système sensitif sur notre système musculaire; en un mot, à nos idées en tant qu'idées. La perception la plus purement intellectuelle est douée de durée et de quantité, et ne peut pas être conçue existante dans notre intelligence, sans avoir une durée et une quantité quelconques. Ces deux propriétés indispensables de toute existence n'en supposent nécessairement aucune autre en particulier dans l'être auquel elles appartiennent; mais de toutes celles dont cet être peut être doué, il n'en est aucune qui ne suppose nécessairement ces deux-là.

Cependant, la durée ne peut pas être le sujet d'une science abstraite, totalement distincte de l'histoire des êtres auxquels appartient cette durée, et n'ayant pour objet que les propriétés de la durée elle-même. La raison en est simple : que pourrait-on vouloir examiner dans la durée considérée ainsi abstraitement, et absolument séparée de tout être auquel elle appartienne? ses modes; mais dans cet état d'abstraction com-

plet, elle ne peut éprouver qu'une seule espèce de modification. Elle n'est susceptible de varier qu'en plus ou en moins. Or toutes les spéculations et les combinaisons que l'on pourrait faire sur de tels changemens de mode, font partie de la science de la quantité.

Cette réflexion nous montre la singulière prérogative que la propriété des êtres nommée *quantité* a encore sur celle appelée *durée*, et exclusivement à elle. Toutes deux, il est vrai, sont des conditions nécessaires de toute existence quelconque. On ne peut pas, nous l'avons déjà dit, imaginer un être existant, soit en réalité, soit dans notre imagination, sans qu'il ait une certaine durée et une certaine quantité. Cependant, si l'on ne peut pas plus se figurer un être indépendamment de toute idée de durée que le concevoir n'ayant pas une quantité quelconque, on peut du moins former dans son esprit, l'idée abstraite de quantité, sans faire entrer dans sa composition l'idée de durée, au lieu qu'on ne peut pas former l'idée de durée, sans y faire entrer comme élément l'idée d'une certaine quantité de durée finie ou indéfinie. D'où il arrive qu'on ne peut comparer la durée à elle-même que par l'intervention de la quantité, tandis qu'on compare la quantité à la quantité sans aucun intermédiaire. On ne peut pas dire une durée plus ou moins longue, sans dire *plus* ou *moins*; mais on peut dire plus ou moins sans y ajouter l'accessoire de durée ni aucun autre. L'idée de quantité est donc l'élément le plus universel de toutes nos idées, celui que l'on ne

Digitized by Google

peut séparer d'aucune d'elles sans l'anéantir, celui qui leur demeure le plus invinciblement uni après les abstractions les plus multipliées, et la seule perception qui puisse exister complètement dans notre esprit sans le mélange d'aucune autre. C'est en un mot l'idée *d'existence évaluée*, et pas autre chose. Elle est donc, de toutes les idées abstraites la plus abstraite, puisqu'elle entre nécessairement comme élément dans toutes, et qu'elle seule est susceptible de n'avoir pas d'autre élément qu'elle-même.

Nous voilà donc arrivés de déductions en déductions, à deux qualités exclusivement propres à l'idée de *quantité*, qui vont nous faire voir nettement ce qu'est, et ce que peut être la *science de la quantité:* 1° Puisque l'idée de quantité est seule susceptible de ne pas conserver dans sa composition d'autre élément qu'elle-même, elle est éminemment propre à être l'objet d'une science abstraite; 2° puisqu'elle est un élément universel et nécessaire de toutes les autres idées, et qu'elle entre invinciblement dans leur composition, aucune d'elles ne peut être étrangère aux combinaisons qui lui sont propres; et il faut absolument que les vérités de la science dont elle est le sujet, fassent partie de toutes les branches de nos connaissances, et y soient d'une importance majeure. C'est aussi ce qui est.

Maintenant cherchons en quoi peut consister la science dont l'idée de quantité est le sujet. Puisque dans cette science, cette propriété des êtres est considérée comme parfaitement abstraite, et complètement séparée de tout autre,

Digitized by Google

il ne peut pas être question d'examiner ses différens modes, et ses différens effets dans les êtres auxquels elle appartient. Cela fait partie de l'histoire de ces êtres. Dans cet état d'abstraction complète, la quantité ne peut pas avoir d'autre mode qu'elle-même. Il ne peut pas y avoir lieu à la considérer autrement que sous le rapport d'augmentation et de diminution, c'est-à-dire, encore sous le rapport de quantité. La science dont elle est l'objet ne peut donc consister qu'à la noter, à en distinguer tous les degrès, à les comparer, ou, comme on dit, à calculer, et à découvrir toutes les combinaisons et les spéculations auxquelles elle peut donner lieu dans les différens états de déterminée ou indéterminée, connue ou inconnue, fixe ou variable, positive ou négative, ou même imaginaire. C'est aussi ce qui arrive, et la science de la quantité abstraite n'est pas autre chose. Actuellement voyons comment cette science naît dans notre esprit.

Nous examinons dans un corps toutes ses qualités, c'est-à-dire, toutes les impressions qu'il fait sur nous, et nous modifions son nom par un adjectif, à chaque qualité que nous reconnaissons en lui. Nous voyons qu'il nous fait l'impression de rouge, nous disons qu'il est rouge; qu'il nous fait celle de pesanteur, nous disons qu'il est pesant; qu'il nous fait celle de dureté, nous disons qu'il est dur; qu'il a un certain volume, nous disons qu'il est volumineux dans le sens d'étendu.

Si ces qualités changent d'intensité sans changer de nature, nous disons que ce corps est plus

ou moins rouge, plus ou moins pesant, plus ou moins dur, plus ou moins volumineux, et nous avons porté l'idée de quantité dans l'idée de chacune de ces qualités, mais nous n'avons pas de moyen pour mesurer cette quantité.

Ensuite nous remarquons que ce corps est distinct et séparé de tout autre, et sans divisions en lui-même, sans séparation entre ses parties qui nous autorise à le regarder comme plusieurs êtres différens; nous faisons un nouvel adjectif pour exprimer cette circonstance. Nous disons qu'il est seul, qu'il est isolé, qu'il est unique, qu'il est *un*.

Bientôt nous le voyons uni avec un autre corps, qui de son côté est distinct, est *un* aussi, qui vient se joindre à lui sans s'y mêler, sans s'y confondre, sans cesser enfin d'être *un* lui-même. Nous ne pouvons pas dire que le premier est *plus un* qu'il n'était. Cette qualité est absolue dans tous deux; elle ne souffre ni plus ni moins. Cependant ce premier corps est changé; au moins sa qualité la plus apparente, le volume, est augmentée. Nous disons donc non pas qu'il est *plus* un, mais qu'il est un *joint* à un, *augmenté* d'un, qu'il est *un plus un*. Si à ces corps il vient s'en joindre un autre qui ne s'y mêle pas, qui soit toujours *un* lui-même, nous disons que le premier est *un, plus un, plus un*. S'il en vient encore un autre de même, nous disons que ce premier *est un, plus un, plus un, plus un*, et ainsi de suite.

Digitized by Google

Nous avons déjà observé ailleurs * que si nous n'inventions pas de nouveaux signes pour désigner chacun de ces différens états successifs, il nous deviendrait très promptement impossible de les distinguer les uns des autres, et de les comparer entre eux. Aussi nous créons différens adjectifs, tels qu'on ne puisse pas les confondre. *Etre un, plus un*, nous appelons cela *être deux*. *Etre un, plus un, plus un*, nous appelons cela *être trois*. *Etre un, plus un, plus un, plus un*, nous appelons cela *être quatre*, etc., etc.

On ne doit pas être étonné de m'entendre nommer adjectifs, ces mots que communément on appelle noms de nombres. En effet, écartons pour un moment tous ces adjectifs déterminatifs (les articles), et ces désignations de pluriel et de singulier, sans lesquelles dans notre langue surtout on ne saurait nommer aucune idée, et écartons même l'habitude de mettre certains adjectifs plutôt avant qu'après le substantif modifié; *un corps*, ou *corps un*, c'est l'idée indéfinie *corps*, jointe à l'idée d'être séparé de tout autre, d'être isolé et indivis, d'être *un*. *Deux corps*, ou *corps deux*, c'est la même idée indéfinie *corps*, jointe à l'idée d'être *un uni à un autre un* qui restent distincts, c'est-à-dire jointe à l'idée d'être *un, plus un*. *Trois corps*, ou *corps trois*, c'est de même l'idée indéfinie *corps*, jointe à l'idée *d'être un uni à un autre un, puis à un autre un*, toujours distincts, c'est-à-dire *d'être un, plus un, plus un*; et il en est de même de

* Voyez l'*Idéologie*, chap. XVI.

quatre, cinq, etc. Ces mots un, deux, trois, quatre, cinq, sont donc de vrais adjectifs. Nous verrons bientôt l'instant où étant pris substantivement, ils deviennent des noms, et des noms de nombres, puisque ce sont des idées de nombres qu'ils représentent.

Du moment que nous avons créé ces adjectifs, qui désignent et constatent différens degrés de quantité, nous avons posé la base de la science de la quantité, c'est-à-dire de la science qui consiste dans la connaissance des propriétés de cette propriété des êtres, c'est-à-dire encore de la science qui consiste uniquement dans l'investigation de toutes les combinaisons que l'on peut faire des différens degrés de cette propriété.

Cette science, immense dans ses développemens et dans ses détails, et inestimable par la multitude et l'utilité de ses applications, repose tout entière sur une seule condition, *c'est que les différens degrés de quantité exprimés par ces différens adjectifs, soient tous à une égale distance les uns des autres, et que cette distance soit toujours égale au degré, ou à la quantité de quantité exprimée par l'adjectif un, dont ils émanent.* Sans cette condition, le sens de ces différens adjectifs ne serait déterminé qu'imparfaitement, ou plutôt ne le serait pas du tout; et on ne pourrait les comparer les uns aux autres, que d'une manière vague et dénuée de précision; en un mot, il n'y aurait pas même lieu à une science, à une série de déductions, ou elle serait de toutes la plus confuse et la moins exacte. Mais avec cette

Digitized by Google

condition, la signification de chacun de ces adjectifs est et demeure de la plus extrême exactitude; et ils ne sont tous que des expressions abrégées de la valeur des différens multiples de l'adjectif *un*, ce qui est effectivement, comme nous l'avons vu, leur étymologie, leur destination première, et la cause unique de leur création.

Il me semble que Condillac et Condorcet eux-mêmes, voulant porter le flambeau de la philosophie et de l'analyse jusque dans le berceau de la science des quantités, ne se sont pas assez arrêtés à cette observation capitale et fondamentale; et qu'il faut encore leur dire avec Bacon que leur génie a trop d'ailes et pas assez de lest. Si l'on peut adresser un pareil reproche à de tels hommes, les lumières et les guides de l'espèce humaine, combien ne devons-nous pas craindre d'aller trop vite, nous autres, leurs faibles écoliers!!! Arrêtons-nous donc au moins un moment, à examiner ce qui résulte de cette idée première dont toutes les autres suivent, de cette idée-principe dont nous ne pouvons que tirer des conséquences, de cette idée mère dont nous ne faisons que recueillir les productions. Nous serions bien aveugles, bien vains, et bien maladroits, Bacon m'en est garant, si nous ne lui accordions pas notre attention toute entière.

De cette condition radicale et fondamentale, il résulte trois choses d'une importance majeure, et vraiment indispensables à remarquer; savoir: 1° que toutes nos spéculations sur les différens

Digitized by Google

adjectifs de quantité, et toutes les combinaisons que nous en pouvons faire, ne portant que sur leurs relations avec l'adjectif *un* dont ils émanent, et ne consistant que dans leur proportion avec sa valeur quelle qu'elle soit, elles sont toujours également vraies, à quelque être que cet adjectif *un* s'applique.

C'est ce qui fait qu'on peut le séparer de tout être quelconque, le regarder comme le nom d'une certaine quantité de quantité quelle qu'elle soit, ou comme on dit, le prendre substantivement ainsi que tous ceux qui en dérivent, qui deviennent par là ce que l'on appelle des noms de nombres, c'est-à-dire, les noms de divers degrés de quantité encore inappliqués à aucun objet en particulier.

2° Que ces spéculations et ces combinaisons n'ont plus alors d'existence que dans notre imagination, mais qu'il ne faut pour les retransporter dans le monde réel et positif, que cesser de prendre l'adjectif *un* substantivement, et le joindre de nouveau à un être spécial et particulier, comme c'est sa destination première, ainsi que nous l'avons vu ; et que dès l'instant que nous avons ainsi fixé la valeur de l'unité, celle de tous ses multiples, et de toutes les combinaisons qu'on en peut faire, est par cela même nettement et rigoureusement déterminée.

3° Il suit de là que quand nous avons ainsi réuni l'adjectif un avec un être connu et déterminé, on ne peut plus combiner cet être, ni le comparer sous le rapport de la quantité, qu'avec d'autres êtres pareils et égaux à lui. Nous pou-

Digitized by Google

vons bien dire, un cerisier, plus un cerisier, est ou devient deux, entendez deux cerisiers; mais nous ne pouvons pas dire un cerisier, plus un poirier, est ou devient deux, car on ne saurait dire si c'est deux cerisiers, ou deux poiriers, vu que ce n'est ni l'un ni l'autre. A la vérité, on peut dire un cerisier plus un poirier, sont, ou font, ou deviennent deux arbres; mais c'est qu'alors l'unité n'est plus, ni l'idée cerisier, ni l'idée poirier, mais l'idée *arbre;* et ce sont réellement des arbres en général que l'on calcule, et non pas des arbres de telle ou telle espèce, ce qui est toute autre chose.

Il est si vrai que l'unité qui, par sa répétition, forme tous les nombres d'un calcul, doit toujours être dans tous ces nombres très exactement la même qu'elle est dans le premier de tous, le nombre *un,* que quand nous disons un cerisier et un cerisier font deux, il faut, pour que cela soit vrai, que ce soit l'idée générale et spécifique de cerisier dont il s'agisse, parce qu'effectivement elle est la même dans tous. Si au contraire c'était des idées individuelles et particulières de tel et de tel cerisier qu'il fût question, nous ne pourrions dire qu'elles font deux, qu'autant que ces deux cerisiers seraient parfaitement égaux en tout. Sans cette condition, il se pourrait faire que sous beaucoup de rapports, le premier joint au second ne fît pas *deux*. Par exemple, sous le rapport de la quantité de fruits qu'il a actuellement, nous ne pourrions pas dire à coup sûr que joint avec un autre, il fait deux; car il se pourrait qu'avec tel il ne fît qu'un et demi, et

qu'avec tel autre il fît quatre, et même six; et il ne fera réellement et précisément deux qu'avec celui qui aura exactement une quantité de fruits égale à la sienne.

4° Il suit de là encore que pour que l'on puisse appliquer avec succès à une classe, ou catégorie d'êtres ou d'idées, les spéculations de la quantité abstraite, et les combinaisons qui constituent le calcul, il faut que ces êtres ou ces idées soient de nature à ce qu'on en puisse séparer et fixer une quantité déterminée et précise qui serve d'unité; et que ces êtres ou ces idées jouiront d'autant plus de cet avantage, qu'ils seront plus susceptibles de divisions nettes, permanentes, et frappantes, dans tous les temps et dans tous les cas.

Ces quatre observations mûrement pesées et méditées, nous font voir avec évidence, 1° en quoi consiste exactement toute la science des quantités; 2° pourquoi elle est susceptible et d'être si complètement abstraite, et d'être si complètement certaine dans son état d'abstraction absolue; 3° pourquoi nos différentes espèces d'idées sont plus ou moins susceptibles, qu'on y applique les combinaisons qui constituent cette science, et pourquoi les spéculations dont elles sont l'objet sont plus ou moins nettes, lucides, et certaines, à proportion du degré où elles jouissent de cet avantage *. A tout cela on peut

* Telle est éminemment la science de l'étendue, par les raisons que nous avons dites souvent. Ç'a été une idée bien admirable

Digitized by Google

ajouter que ces mêmes observations nous manifestent que la science de la quantité n'a point une manière de procéder autre que toutes les autres branches de nos connaissances, et que, comme nous l'avons montré en plusieurs endroits, et nommément dans le chapitre précédent, les raisonnemens sur lesquels elle se fonde ont les mêmes causes de certitude et d'erreur que tous les autres, dont ils ne sont qu'une espèce particulière. *Voyez* a ce sujet la note page 57.

Voilà donc la nature de la science des quantités bien éclaircie, et son origine bien expliquée; il nous reste à parler de ses procédés, ou plutôt de ses instrumens.

Qu'il me soit permis encore ici de m'éloigner de Condillac, et même de le contredire, tout en avouant que je suis instruit par lui, et formé par ses leçons. Une science n'est point une langue, et une langue n'est point une méthode; tout comme d'un autre côté il n'est pas vrai qu'une idée abstraite et purement intellectuelle, soit absolument la même chose que le signe qui la représente, et qu'elle n'ait absolument pas d'autre existence que celle de ce signe. Ce sont là autant d'expressions énigmatiques (je dirais presque épigrammatiques) et paradoxales, et qui, étant forcées pour faire de l'effet, manquent de clarté et de justesse à quelques égards.

d'appliquer l'Algèbre à la Géométrie. C'en serait une bien fausse que de prétendre l'appliquer de même à toutes les autres branches de nos connaissances, sans s'assurer si les idées qu'elles ont pour objet, en sont également susceptibles.

Une science consiste dans la connaissance d'un grand nombre de vérités relatives à un même objet; une méthode est un moyen de parvenir à apprendre ou à découvrir ces vérités; c'est un guide pour se conduire dans cette étude; c'est la réunion ou l'exposé des procédés qu'il faut employer pour y réussir. Une langue dans le sens le plus général, est une collection de signes quelconques, propres à exprimer des idées de toutes espèces. Dans un sens plus restreint, plusieurs sciences ont des langues, ou portions de langues qui leur sont propres, parce qu'elles n'expriment que des idées relatives à ces sciences. Toutes ces langues particulières, de quelque nature que soient leurs signes, sont tellement tronquées, qu'elles se bornent presque à de simples nomenclatures, sans aucune syntaxe. Celle ou celles qui appartiennent exclusivement à la science des quantités, sont les moins incomplètes *; mais pourtant elles le sont encore assez pour être très souvent obligées d'emprunter le secours des langues vulgaires. Enfin les signes de toutes les langues sont des réunions d'impressions sensibles, qui rappellent et représentent les idées auxquelles on les a intimement unies, et les opérations intellectuelles par lesquelles ces idées ont été perçues ou composées.

Par ces explications très simples, on voit tout de suite, 1° la différence qui existe d'une part

* Elles ont une syntaxe, puisqu'elles tirent des secours de la place qu'occupent leurs signes, et qu'elles ont des règles pour les combiner.

Digitized by Google

entre une langue et une science, et de l'autre part entre une langue et une méthode ; 2° celle non moins réelle qui subsiste toujours et nécessairement entre une idée et son signe.

Certainement Condillac a fait une admirable et immense découverte, en observant que toutes nos idées composées, c'est-à-dire toutes celles que nous avons après très peu de temps d'existence, sont le produit de la réunion d'une multitude d'opérations intellectuelles toujours prêtes à s'évanouir et à se disjoindre, en sorte que leur résultat s'anéantirait pour nous, et ne pourrait plus servir de base à des combinaisons ultérieures, s'il n'était fixé et perpétué par une impression sensible, que l'on y joint d'une manière indissoluble. Cela le mettait en droit de dire que l'existence de toute idée abstraite, et même de toute idée composée, serait fugitive et transitoire, sans le signe qui y est uni, mais non pas de dire qu'elle ne consiste que dans ce signe, et n'a pas d'autre existence que la sienne ; car il n'est pas possible que le signe et la chose signifiée ne soient pas éternellement deux choses distinctes. C'est là une première exagération.

Condillac a encore fait preuve d'une sagacité exquise en remarquant que puisque nous nous servons toujours des signes pour combiner nos idées, et puisque nous nous en servons presque toujours de manière à ce qu'ils nous dispensent de remonter à la composition de ces idées, nous sommes fortement influencés par la façon dont ces signes sont formés ; et il a eu très grande raison d'en conclure que les collections de signes,

les langues, sont pour nous des instrumens très puissans, nécessaires même, et tels que le travail de ceux qui se servent de pareils outils, qu'on me passe cette expression, se ressent prodigieusement de la manière dont ces mêmes outils sont fabriqués, jusqu'au point que, comme ils ont toujours été inventés dans des temps où on n'avait pas une idée nette de leur usage et de leurs propriétés, leur mauvaise construction nuit singulièrement à leur effet. Mais il n'aurait pas dû dire que ces outils sont des méthodes. Des méthodes plus ou moins bonnes président à la construction et à l'emploi de ces instrumens; mais ils ne peuvent jamais être les méthodes elles-mêmes. C'est encore là une expression inexacte.

Enfin Condillac a encore eu un mérite prodigieux à voir nettement le premier, que puisque toutes nos idées sont exprimées par des signes, et sont représentées dans des langues, toutes nos sciences qui ne consistent que dans l'épurement de nos idées, et dans l'établissement de leur juste enchaînement, n'ont réellement d'autre effet que de bien déterminer la valeur des signes et le légitime emploi des langues; mais il n'en reste pas moins que la science est le but, et la langue le moyen; et que Condillac n'a pas pu conclure justement qu'une science et une langue sont une seule et même chose. C'est encore là aller au-delà des faits. Aussi n'est-ce, je crois, que dans son dernier ouvrage qu'il s'est permis nettement de pareilles assertions. Peut-être ces expressions hyperboliques étaient-elles utiles pour réveiller l'attention des lecteurs, et montrer

Digitized by Google

vivement combien sont intimement liées des choses entre lesquelles le commun des hommes ne voit que des rapports éloignés et confus ; mais ensuite ces mêmes expressions trop énergiques ont l'inconvénient de confondre des choses différentes, et de faire méconnaître en quoi consistent précisément l'invention des signes, la fabrication des langues, la création des sciences, et la nature des méthodes qui conduisent bien ou mal dans ses diverses opérations ; et enfin il reste toujours qu'une science, la méthode qu'elle suit, la langue qu'elle emploie, les idées qu'elle élabore, et les signes qui représentent ces idées, sont autant de choses distinctes et différentes, qu'il n'est pas permis de prendre les unes pour les autres.

Munis de ces éclaircissemens, nous pouvons actuellement continuer l'histoire de la science de la quantité, et l'examiner dans ses différens degrés d'avancement ; et ce qui achèverait de prouver, s'il en était besoin, que la science et la langue sont deux choses bien distinctes, c'est que nous allons voir la même science employer successivement différentes langues.

La science de la quantité est ébauchée dès que nous avons formé l'idée de l'unité, que nous avons remarqué les différens états de l'unité, ajoutée successivement à elle-même, et que nous avons distingué ces différens états les uns des autres, par des noms de nombres : car dès ce moment nous pouvons faire quelques combinaisons d'idées de quantité, ou autrement dit quelques calculs. A cette époque, cette science se sert in-

Digitized by Google

différemment des signes de toutes les langues parlées vulgaires, et n'emploie pas d'autres signes que les leurs; et ses calculs sont encore pour la forme comme ils le seront toujours pour le fond, absolument semblables aux raisonnemens relatifs à toutes les autres espèces d'idées. Dans ce premier état, cette science, ainsi que toutes les autres, est bornée à de bien faibles succès.

Bientôt les hommes cherchent à rendre permanens les signes fugitifs de leurs langues parlées. S'ils imaginent de les fixer par le moyen d'une écriture proprement dite, qui ne fasse que noter les sons des mots, la science des quantités profite comme toutes les autres de cette heureuse innovation, et devient, ainsi que les autres, susceptible de raisonnemens plus suivis et de combinaisons plus compliquées; car il est plus aisé de suivre un calcul par écrit, même sans autre secours que des noms de nombres, que de le faire de tête par le même moyen. Toutefois, la science des quantités n'a encore aucun procédé qui lui soit exclusivement propre.

Mais si l'on s'avise de figurer la langue parlée, par le moyen d'une langue peinte qui en représente directement les idées, et non pas les sons, alors la science des quantités éprouve, ou du moins peut éprouver un effet particulier extrêmement remarquable, et qui mérite d'être bien démêlé.

Nous avons vu dans la Grammaire qu'il est très malheureux pour toutes les branches de nos connaissances, que les hommes adoptent cette manière de représenter leurs langues parlées,

parce que, sans fournir aucun nouveau secours à la pensée, elle ne fait qu'attacher les idées à un nouveau système de signes, dont la valeur exacte est impossible à vérifier, et qu'ainsi elle ne les perpétue qu'en apparence, ou du moins d'une manière si confuse qu'elle devient illusoire.

Ici les idées de quantité font une exception très notable. Elles sont d'une nature si précise, et leurs rapports entre elles sont si peu variés et si nettement déterminés, que l'on ne peut s'y méprendre, et que cette façon de les représenter ne saurait y porter aucune obscurité. Ainsi la langue peinte (ne fût-elle pas, comme elle pourrait l'être, mieux faite pour cet objet que la langue parlée) serait du moins sans inconvénient à l'égard des idées de quantités; elle remplirait le but de les rendre permanentes sans confusion; et elle aurait même sur la véritable écriture la supériorité de la brièveté. Tel est le système de figures que nous appelons les chiffres romains. Ces lettres peignent très nettement les nombres, et sont moins longues à tracer, que s'il fallait écrire complètement tous les sons des noms de nombres d'une langue parlée. Aussi s'en est-on servi; et voilà déjà la science des quantités employant une langue ou portion de langue particulière, qui lui est propre; car ce n'est plus là la simple écriture de la langue parlée vulgaire.

Mais il y a plus; la précision des idées de quantité et la monotonie de leurs rapports, font qu'une langue peinte peut avoir pour elles un énorme avantage sur toute langue parlée. Cette

précision et cette monotonie sont telles, qu'après avoir représenté un très petit nombre d'idées radicales, par un égal nombre de figures correspondantes, on peut exprimer toutes les combinaisons et les relations de ces idées, par la seule position de ces figures relativement les unes aux autres, dans l'espace. Par le seul effet de sa position un 2 représente nettement deux, ou vingt, ou deux cents, ou deux mille, etc. Or, c'est ce que ne peut faire aucune langue parlée, même écrite, et c'est ce qui constitue la langue arithmétique, telle que nous la possédons, et ce qui lui donne une supériorité prodigieuse sur toutes les autres. Aussi est-ce dans celle-là que nous pensons à des idées de quantité. Ainsi l'adoption d'une langue peinte qui est funeste à tous les autres systèmes d'idées, est au contraire d'une utilité très grande au système des idées de quantité.

Observons que jusqu'à ce moment, la science de la quantité n'a aucun désavantage sur toutes les autres; elle forme et continue ses raisonnemens par les mêmes procédés que toutes les autres sciences; elle les suit de la même manière jusqu'au degré de complication que notre esprit est capable de supporter; et puisqu'il y a parité dans les moyens, ce degré de complication doit être le même dans tous les genres. Ainsi le point où arrive la science des quantités avant d'avoir le secours des chiffres, et ne se servant que des noms de nombres, est exactement correspondant à celui où sont toutes les sciences qui n'ont pas d'autres signes que ceux des langues parlées. Si donc ce degré d'avancement nous paraît très faible pour

la science de la quantité telle que nous la connaissons, et si elle l'a prodigieusement dépassé dans l'état où elle est aujourd'hui, nous devons conclure que c'est uniquement l'effet de la perfection de ses signes ; et si elle a des signes si supérieurs aux autres, nous devons reconnaître aussi que c'est parce que la nature des idées dont elle s'occupe en est susceptible. Je pense fermement que cette manière de voir nous donne une idée très juste des comparaisons et des relations que nous devons établir entre nos diverses idées et nos diverses branches de connaissances. *Voyez* encore à ce sujet la note page 57.

La singulière commodité des idées de quantité est loin de se borner là. Elle est telle, que l'on peut encore dans les spéculations qui les concernent, dédaigner le secours de ces chiffres, qui sont déjà si supérieurs à tout ce que nous avons d'analogue dans les autres genres. Non seulement on peut combiner ces idées sans les appliquer à aucun être réel, c'est-à-dire, dans un état d'abstraction complète ; c'est ce qu'on fait avec les chiffres, et même avec les noms de nombres : mais on le peut encore sans avoir seulement égard à leur valeur absolue, même comme quantité abstraite ; c'est ce que font les signes de la langue arithmétique littérale, ou de la langue algébrique. On peut donc la regarder comme une continuation de la langue arithmétique numérale; mais cependant, comme une continuation telle, que les signes et la manière de marquer leurs rapports sont changés, c'est-à-dire que la nomenclature et la syntaxe sont différentes, ce qui doit la faire

Digitized by Google

considérer comme une autre langue. Avec cette nouvelle langue, on calcule des *a* et des *b*, sans s'embarrasser de ce qu'ils peuvent valoir réduits en chiffres, avec la certitude qu'on leur substituera toujours cette valeur quand on le voudra, et de plus avec la certitude, ce qui est encore plus fort, que toutes les combinaisons qu'on en aura faites, seront toujours également justes, quelles que soient les valeurs numériques que l'on mette à la place de ces *a* et de ces *b*, pourvu que ces diverses valeurs conservent entre elles les mêmes proportions; comme on est sûr que des valeurs numériques abstraites ont toujours les mêmes propriétés, à quelque être qu'on les applique.

Cette seconde considération fait que l'on va encore plus loin. On traite comme de nouvelles quantités d'un ordre supérieur, même les proportions, les relations, les propriétés, les fonctions, les variations, les limites de ces premières quantités déjà non évaluées; on exprime tout cela avec de nouveaux signes; on le calcule avec la même sécurité également bien fondée, et on est toujours sûr qu'à la fin, on pourra réduire le tout en nombre précis, si on le veut. Vous trouverez encore la cause unique de tout cela dans la note relative à la page 57.

Je ne suivrai pas plus loin le fil de ces idées; je crois que leur simple indication suffit pour justifier la distinction que j'ai établie, ou plutôt maintenue entre une science, une langue, et une méthode; pour faire voir la vraie nature des ressemblances et des différences qui existent

entre la science de la quantité et toutes les autres, et pour faire penser avec moi que l'étonnante certitude et les prodigieux succès de cette science viennent de l'immense supériorité de ses signes, et que la possibilité de cette supériorité tient à la parfaite précision et au peu de variété des idées dont elle s'occupe.

Je voudrais que ces observations fussent développées, prouvées et rendues incontestables dans l'ouvrage dont je ne fais ici qu'esquisser le projet. Alors on verrait nettement, non seulement en quoi consiste réellement la science de la quantité, et comment elle naît et s'accroît, mais encore quelles sont ses vraies relations avec les autres sciences, et pourquoi elle est plus complètement applicable aux unes qu'aux autres ; et il serait manifeste qu'elle dépend des mêmes procédés logiques, qu'elle a les mêmes causes de certitude et d'erreur, et qu'elle n'a rien de particulier que la netteté et le petit nombre de ses idées et la perfection de leurs signes. Cet ouvrage serait un excellent préliminaire à l'étude de la science de la quantité, et formerait en même temps la troisième et dernière partie de l'histoire de l'application de nos moyens de connaître à l'examen de tous les êtres qui ne sont pas nous, des propriétés de ces êtres et des propriétés de ces propriétés. Il serait plus encore ; il serait une espèce de supplément à l'histoire de ces moyens eux-mêmes ; il compléterait la Grammaire générale et la Logique, en montrant qu'elles s'étendent à tout, qu'elles embrassent tout, et qu'elles comprennent dans la

Digitized by Google

généralité de leurs principes toutes les espèces de signes et d'idées. Car tout ce que nous sentons, ce sont toujours des idées; tout ce que nous y remarquons, ce sont toujours des jugemens que nous en portons, et tout ce que nous en disons, ce sont toujours des propositions par lesquelles nous exprimons ces jugemens. En un mot, cet ouvrage terminerait absolument de vrais Elémens d'Idéologie, tels que je conçois qu'ils devraient être, lesquels seraient par conséquent composés de neuf parties distinctes, toutes également nécessaires, mais formant bien par leur réunion la totalité du tronc de l'arbre encyclopédique de nos connaissances réelles.

A ces neuf parties cependant, je désirerais que l'on ajoutât encore comme appendice, une indication des fausses sciences et des connaissances illusoires qui naissent de l'emploi abusif de notre intelligence, et qui disparaissent graduellement, à mesure que nous voyons plus nettement sa puissance et ses limites.

D'après ces considérations que l'on a pu trouver longues quoiqu'elles soient bien sommaires, et peut-être précisément parce qu'elles sont trop abrégées, je crois que l'on peut représenter l'ouvrage dont il s'agit par le tableau suivant.

ÉLÉMENS D'IDÉOLOGIE.

PREMIÈRE SECTION.

Histoire de nos moyens de connaître.

EN TROIS PARTIES.

1re *partie*. — De la formation de nos idées, ou....... Idéologie * proprement dite.

2e *partie*. — De l'expression de nos idées, ou........ Grammaire.

3e *partie*. — De la combinaison de nos idées, ou...... Logique.

DEUXIÈME SECTION.

Application de nos moyens de connaître à l'étude de notre volonté et de ses effets.

EN TROIS PARTIES.

1re *partie*. — De nos actions, ou.................... Economie.

* Observez pour tous ces noms, et surtout pour ceux de la section des sciences morales, d'y attacher non pas la signification ordinaire, mais celle qui résulte des explications contenues dans ce chapitre, sans quoi vous auriez une idée tout-à-fait fausse de ce qu'ils représentent.

Digitized by Google

2e *partie.* — De nos sentimens,
ou...................Morale.
3e *partie.* — De la direction des
unes et des autres, ou..............Législation.

TROISIÈME SECTION.

Application de nos moyens de connaître à l'étude des êtres qui ne sont pas nous.

EN TROIS PARTIES.

1re *partie.* — Des corps et de
leurs propriétés, ou............Physique.
2e *partie.* — Des propriétés de
l'étendue, ou.......Géométrie.
3e *partie.* — Des propriétés de
la quantité, ou.....Calcul.

APPENDICE.

Des fausses sciences qu'anéantit la connaissance de nos moyens de connaître et de leur légitime emploi, à la tête desquelles il faut placer toute métaphysique non révélée.

Quand ce cadre sera bien rempli, je pense fermement que l'on aura enfin de véritables élé-

mens d'Idéologie, ou, si l'on veut, de philosophie première; ou, en d'autres termes, un traité complet de l'origine de toutes nos connaissances. C'est un ouvrage bien précieux qui nous manque. Puissé-je avoir hâté, ne fût-ce que d'un instant, l'heureuse époque où on en jouira! ! Si j'en étais sûr, je croirais que ma vie ne s'est pas passée tout entière sans être de quelque utilité; et je serais heureux de cette douce idée.

Digitized by Google

EXTRAIT RAISONNÉ

DE LA LOGIQUE,

SERVANT DE TABLE ANALYTIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La Logique n'est pas seulement l'art de raisonner, elle doit être surtout la science du raisonnement.

Car un art dépend toujours d'une science, et on ne peut rien dire que de très hasardé sur l'art de conduire son esprit dans la recherche de la vérité, avant d'avoir approfondi la science qui consiste dans la connaissance de nos moyens de connaître.

Celle-là seule peut nous faire voir de quelle certitude nous sommes susceptibles, et quels sont les chemins pour y arriver.

Aussi l'art logique a-t-il été complètement erroné jusques à Bacon.

Aristote avait pourtant senti la nécessité de la partie scientifique de la Logique.

Digitized by Google

C'est à tort qu'on croit le contraire. Seulement il ne s'y est pas assez arrêté.

Aussi dit-il lui-même que sa Logique, bien qu'il lui ait donné le nom fastueux d'*Organum*, ou machine intellectuelle, n'est qu'un premier essai que rien n'a précédé; et il invite à le perfectionner.

Il a voulu traiter des idées et de leurs signes : cela se voit clairement par son livre des *Catégories*, et par celui *de interpretatione*, tout imparfaits qu'ils sont.

Mais dans les *Catégories*, il s'est borné à classer nos idées sous le rapport de leurs objets, et il n'a point expliqué leur formation et leur composition.

Voyez ce qu'en pensent MM. de Port-Royal.

Dans le livre *de interpretatione*, il a cherché à expliquer la traduction des idées dans le langage, et l'artifice du discours.

Mais il donne une définition arbitraire du nom, une autre semblable du verbe; et il ne reconnaît pas d'autres élémens de la proposition.

Et quant à la proposition, il n'a pas vu que toutes pouvaient se ramener à des propositions énonciatives. Cependant il ne s'occupe que de celles-là, et il en reconnaît une infinité d'espèces différentes.

Après ces insuffisans préliminaires, il passe à l'art logique.

Il croit qu'il consiste tout entier dans la résolution des propositions énonciatives qui paraissent douteuses; et que pour vérifier ces propositions, il ne s'agit jamais que de joindre succes-

Digitized by Google

sivement un moyen terme à leur sujet et à leur attribut, ce qui forme un syllogisme.

Ensuite il se donne une peine infinie pour prévoir tous les cas différens, résultans des différentes espèces de propositions qu'il a distinguées, et pour déterminer la nature et l'étendue des conclusions qu'on en peut tirer.

Il y a employé une force de tête prodigieuse et une sagacité admirable, et cela n'a servi qu'à l'égarer davantage. *Voyez* ce que MM. de Port-Royal Hobbès et Locke disent de ces fameuses règles du syllogisme.

Tout le monde en penserait comme eux, s'il existait une bonne traduction française de la Logique d'Aristote. Car pour qu'elle fût bonne, il faudrait que le traducteur commençât par développer et fixer le sens des mots, c'est-à-dire, par faire la science.

La seule que nous ayons est celle de Philippe Canaye, sieur de Fresnes.

C'est une paraphrase plutôt qu'une traduction; il n'est pas possible de faire comprendre autrement ce qu'a voulu dire Aristote, vu l'extrême concision de son langage, qui est une espèce d'algèbre.

Mais cette excessive brièveté d'expression n'est admissible dans la langue algébrique que parce que, dans les sujets qu'elle traite, il n'est pas nécessaire d'avoir présente à l'esprit la valeur du signe, pour l'employer avec sûreté.

Il n'en est pas de même dans toutes les autres espèces de raisonnemens.

On ne peut parler de *de omni*, ou de *per se*, ou de

Digitized by Google

telle autre expression de ce genre, comme de x en algèbre, sans les entendre;

Et cela n'est pas plus aisé en grec et en latin qu'en français.

De là les épouvantables galimatias de l'école.

En résultat, cette Logique nous enseignant que les premières vérités ne peuvent se prouver, manque par la base; et les moyens qu'elle nous donne de tirer des conséquences, sont vicieux. Elle a égaré et entravé l'esprit humain.

Elle a fini par faire regarder toute Logique comme inutile.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux chez qui elle a fait naître cette opinion, ont en même temps un grand respect pour elle.

Bacon a donc eu bien raison de dire, non seulement que nous avions besoin d'un *novum Organum*, d'une nouvelle machine intellectuelle; mais encore que pour être sûr de quelque chose, quoi que ce soit, il fallait refaire toutes nos connaissances, et l'esprit humain lui-même.

Le moment où ce projet a été conçu, est l'époque la plus mémorable de l'histoire des hommes. C'est l'instant où l'esprit humain a recommencé à suivre la marche qui est conforme à sa nature, celle que chaque individu suit nécessairement dans les premiers jours de son existence, celle que l'espèce n'a pu manquer de suivre plus ou moins long-temps dans l'origine, celle qui seule peut nous donner des connaissances certaines, et les accroître indéfiniment avec sûreté.

Bacon avait dix-huit ans quand il a conçu cette

Digitized by Google

sublime idée, et il a travaillé toute sa vie à la réaliser.

Voici comment il a tracé le plan de sa *grande rénovation*.

Première partie.—*Divisions des sciences*. C'est une nouvelle distribution de toutes nos connaissances, avec l'indication des parties qui manquent.

Deuxième partie. — NOVUM ORGANUM, ou *Indices sur l'interprétation de la nature*. C'est proprement la Logique, ou la manière dont on doit conduire son esprit dans la recherche de la vérité.

Troisième partie. — PHÉNOMÈNES DE L'UNIVERS, *ou Histoire naturelle et expérimentale devant servir de base à la philosophie*. Ce doit être l'histoire de tous les êtres, et de toutes leurs propriétés, tirée des faits.

Quatrième partie. — *Échelle de l'entendement*. Cette partie est destinée à faire voir, par des exemples, comment on doit s'élever des faits aux principes les plus généraux, et redescendre de ceux-ci aux principes particuliers. Elle doit être une application des principes de la deuxième partie, aux faits recueillis dans la troisième, pour servir d'introduction à la sixième.

Cinquième partie.—AVANT-COUREURS, ou *Connaissances anticipées de la Philosophie seconde*. Celle-ci doit être un recueil des vérités que Bacon tient provisoirement pour certaines, en attendant que la Philosophie seconde soit créée.

Sixième partie. — PHILOSOPHIE SECONDE, ou *Science active*. Elle doit consister dans la connaissance des essences (ou causes formelles) des êtres

et de leurs propriétés. Certainement ce projet est admirable; mais j'avoue que son illustre auteur me paraît ne l'avoir pas complètement débrouillé, et en avoir peu avancé l'exécution.

Première partie. — Cette classification de nos connaissances est mauvaise et fondée sur une fausse analyse de nos opérations intellectuelles. *Voyez* le sommaire.

Deuxième partie. — Celle-ci est encore plus imparfaite; elle est composée de deux livres d'aphorismes.

Dans le premier, on prouve que l'ancienne Logique est mauvaise, et on vante la nouvelle méthode.

Le second renferme l'exposition de cette nouvelle méthode.

Le but qu'on se propose est de connaître les *formes*, c'est-à-dire, les causes formelles ou essentielles de toutes les qualités des êtres.

Le moyen d'y parvenir est de bien extraire des faits, les axiomes; et de déduire des axiomes, de nouveaux faits.

Le premier de ces deux points est le seul qui soit traité.

Pour y réussir, on nous conseille de dresser différentes tables des faits; on nous apprend l'usage de ces tables, et on nous donne un exemple de cette manière de procéder : il n'est pas encourageant.

Après cette exposition provisoire, on nous annonce des conseils plus détaillés.

Ils doivent porter sur neuf points principaux, dont le premier est le choix des faits.

Digitized by Google

On ne parle que de celui-là : il est traité longuement, et d'une manière peu utile; et il termine le *novum Organum*. *Voyez* le sommaire.

Troisième partie. — Ce n'est qu'un essai de ce qu'elle doit être. Il ne me semble pas qu'on soit encore là dans la bonne route. *Voyez* le sommaire.

Quatrième partie. — Il faut en rejeter huit morceaux que les éditeurs anglais y ont compris mal à propos. Les six restans nous montrent, par leur mérite même, les vices de la méthode prescrite. Ils sont d'autant meilleurs qu'elle y est moins suivie.

Cinquième partie. — Nous n'en avons que la préface.

Sixième partie. — Elle n'est pas commencée. Elle ne peut pas même exister séparément de la troisième; car la connaissance des vérités générales et particulières, relatives à un sujet quelconque, est identique avec l'histoire de ce sujet.

Tel est l'état dans lequel Bacon a mis la science; car son histoire est celle de l'esprit humain.

Aristote voyant que les idées générales comprennent les idées particulières dans leur *extension*, a cru que les premières sont la base de nos connaissances, et la source de toute vérité et de toute certitude.

C'est sur cette idée que se fondent tous ses principes; cependant c'est le contraire de la vérité.

Dans tout jugement, les deux idées comparées sont nécessairement égales en *extension*. Elles n'en ont pas d'autre que celle du sujet.

Et sous le rapport de la *compréhension*, c'est

Digitized by Google

l'idée plus particulière qui renferme toujours l'idée plus générale.

Il en est de même dans la hiérarchie des propositions. Ce sont toujours les propositions particulières qui sont la source de la vérité des propositions plus générales.

En adoptant le système d'Aristote, non seulement il faut, comme lui, renoncer à prouver les principes les plus généraux ; mais on ne peut même connaître la véritable cause de la justesse des conséquences qu'on en déduit. Ainsi, on est complètement égaré.

Bacon a frappé ce faux système dans sa racine, en disant que c'est précisément les principes généraux qu'il faut examiner, et que c'est sur les faits particuliers qu'ils sont fondés ; mais il n'a pu ni voir ni recueillir toutes les conséquences de cette grande vue.

Il a indiqué et provoqué la rénovation de la Logique, mais il ne l'a pas exécutée.

Il a seulement tourné vers l'étude des faits, les esprits qui, à cette époque, y étaient déjà naturellement portés.

C'était un des heureux effets de l'imprimerie qui, en répandant et facilitant depuis environ un siècle la connaissance des opinions anciennes, commençait à dégoûter de cette étude stérile.

Aussi Descartes, peu de temps après Bacon, et sans avoir eu connaissance de ses ouvrages, a dit absolument les mêmes choses que lui.

Il a fait bien plus ; car il a vu et dit que le premier objet de notre examen devait être ces facultés intellectuelles par lesquelles, seules, nous

Digitized by Google

connaissons tout le reste ; et que la première chose dont nous sommes certains, est notre propre existence, dont nous sommes assurés, parce que nous la sentons.

Hobbès est le disciple et le continuateur de Bacon. Il a mis un Traité de Logique à la tête de ses Élémens de Philosophie, et c'est beaucoup d'avoir senti que c'est là sa vraie place.

Dans cet ouvrage, il n'approfondit point encore l'histoire de nos idées ; mais il en parle mieux qu'on n'avait jamais fait.

Il traite de leurs signes avec assez d'étendue. Il reconnaît qu'ils sont utiles non seulement pour s'exprimer, mais même pour penser.

A la vérité il croit, comme ses prédécesseurs (tant de gens le croient bien encore), que ce sont les idées générales qui renferment les idées particulières, et que les propositions générales sont les vrais principes ; mais s'il n'a pas découvert le vice radical de l'art syllogistique, il explique parfaitement cet art, et il en sent très bien toute l'inutilité.

Enfin, il a été jusqu'à voir que *les principes de la politique dérivent de la connaissance des mouvemens de l'âme ; et la connaissance des mouvemens de l'âme, de la science des sensations et des idées.*

Le mérite de cette Logique est tel, qu'aujourd'hui encore, il est très utile de la lire : c'est ce qui m'a déterminé à en donner ici une traduction. Je n'en connais point en français.

MM. de Port-Royal ont encore avancé la science. Ils sont à Descartes ce que Hobbès est à Bacon.

Dans leur Logique et leur Grammaire générale, ils ont ébauché la théorie des idées, et amélioré celle des signes.

Le besoin de réfuter leur hypothèse des idées innées, a enfin obligé à analyser réellement les procédés de notre intelligence.

C'est ce qu'a fait Locke. Son admirable Essai sur l'entendement humain est le premier vrai Traité de science logique qui ait existé.

Aussi laisse-t-il encore beaucoup de choses à désirer. Condillac l'a senti.

Dès son premier ouvrage (l'Essai sur l'origine des Connaissances humaines), il examine la marche de l'esprit humain avec plus de détail et de scrupule.

Cependant il s'est aperçu dans la suite qu'il ne s'était pas encore assez arrêté sur les premiers pas de notre intelligence.

Il y est revenu dans son Traité des Sensations, et là il a pénétré pour la première fois jusqu'au fond de son sujet. S'il n'a pas résolu toutes les questions fondamentales, du moins il les a toutes posées et discutées.

C'est là le seul vrai progrès qu'ait fait la science depuis Locke ; et c'est pour moi son dernier état, puisque je ne veux parler d'aucun auteur vivant.

Cependant, entre Locke et Condillac, il a paru un homme qui mérite qu'on en fasse une honorable mention. Aussi Voltaire l'a-t-il distingué : c'est le père Buffier.

Il a cru à tort avoir fait un cours complet de Philosophie rationelle et morale. Il n'a pas profité, autant qu'il l'aurait pu, des leçons de Locke;

Digitized by Google

mais il est remarquable pour avoir vu, quoiqu'un peu confusément, que si le *nom* est toujours le *sujet* de la proposition, le *verbe* en est le véritable *attribut*; que les autres élémens de la proposition ne sont que des modificatifs de ceux-là; que dans toute proposition, c'est le sujet qui contient l'attribut; et qu'une série de propositions n'est concluante qu'autant et parce que chaque attribut renferme successivement celui qui le suit.

Je suis étonné que Condillac n'ait pas fait plus d'attention à ces idées du père Buffier. Pour moi, je regrette beaucoup de ne les avoir connues que depuis peu : elles m'auraient épargné bien de la peine.

Quoi qu'il en soit, éclairés aujourd'hui par les travaux de tant de grands hommes, nous devons exposer nettement en quoi consiste la certitude de tous nos jugemens, et la vérité de toutes nos connaissances; et si nous n'y réussissons pas complètement, ce sera notre faute.

Le but de ces préliminaires était de montrer par quels chemins on est arrivé à cet heureux état de la science.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction, page 172.

On a vu dans le discours préliminaire, 1° que Aristote, pour ne s'être pas assez arrêté à la recherche des principes de la science logique, a donné à l'art des règles fausses qui ont égaré l'es-

Digitized by Google

prit humain et l'ont rendu incapable de tout progrès ; 2° que Bacon a encore été trop vite, et que tout en proposant de renouveler toutes les sciences, il n'a rien fait précisément pour la science logique ; 3° que seulement il a porté les esprits vers l'étude des faits, ce qui a été très utile; 4° qu'il faut en profiter aujourd'hui pour achever et compléter la science logique.

Cette science est la seule vraie *métaphysique*, mais ce n'est pas ce qu'on a appelé de ce nom jusqu'à présent. Il y a entre elles la même différence qu'entre l'Astronomie et l'Astrologie, la Chimie et l'Alchimie.

La science logique ne consiste que dans l'étude de nos moyens de connaître. C'est l'*Idéologie*. Elle a été inconnue d'abord, ensuite méconnue, et puis persécutée : elle est pourtant avancée; il faut achever de la perfectionner.

Dans les volumes précédens, nous avons parlé des idées et de leurs signes. Avant d'expliquer la combinaison et la déduction de ces mêmes idées, disons encore un mot de l'acte de juger et de celui de raisonner.

Avant Condillac, on ne donnait aucune explication de la justesse d'un jugement ; et pour rendre raison de celle d'un raisonnement, on disait que les propositions générales renferment les propositions particulières, ce qui est faux. En conséquence, on appelait l'*attribut*, le grand terme; et le *sujet*, le petit terme ; et pourtant on disait qu'ils sont tous deux égaux au *moyen* : ce qui est contradictoire.

Condillac l'a senti. Il a dit que nos jugemens

Digitized by Google

sont des *équations*, nos raisonnemens des *séries d'équations ;* et que les idées comparées dans un jugement et dans un raisonnement justes sont *identiques*.

Cela est encore inexact, parce que ce ne sont pas nos jugemens qui sont des espèces d'équations, mais les équations qui sont des espèces de jugemens ; et que même dans les équations, les idées comparées sont égales, mais non *identiques*.

Cependant, cette théorie est déjà très supérieure à celle qui l'a précédée. Dans tous les genres, l'esprit humain commence toujours par l'erreur, et se rapproche petit à petit de la vérité, parce qu'il juge d'un sujet avant de l'avoir bien connu, et qu'il se réforme ensuite graduellement.

Telle doit être, et telle est sa marche constante. Il n'y a point de science qui n'en offre un grand nombre d'exemples incontestables. Si j'en ai cité quelques-uns que l'on me contestera, c'est parce que j'ai été bien aise d'énoncer comme des vérités ces prétendus paradoxes.

Quel que soit leur sort futur, on conviendra dès à présent que, dans un jugement juste, c'est le sujet qui comprend l'attribut, et que, dans une série de jugemens justes, chaque attribut comprend successivement celui qui le suit.

Il résulte de là qu'on peut se représenter nos idées comme autant de petits groupes hérissés d'une multitude de tuyaux semblables aux tuyaux de lunettes, dont chaque jugement que nous en portons fait sortir un autre tuyau qui était renfermé dans le précédent, ce qui change

Digitized by Google

la figure totale de l'idée et la rend autre qu'elle n'était.

Actuellement cherchons s'il y a dans ce monde *vérité* et *erreur*, et ce que c'est que la *certitude*. C'est là la Logique, ou elle n'est rien. Il est singulier qu'on ait tant disputé avant de savoir *comment et pourquoi nous sommes sûrs de quelque chose*.

CHAPITRE II, page 198.

Sommes-nous capables d'une certitude absolue? et quelle est la cause première et la base fondamentale de la certitude dont nous sommes capables?

Nous avons actuellement une idée exacte de la nature du raisonnement, et même de celle du jugement; mais si nous avons trouvé la cause de la justesse des raisonnemens dans la nature des jugemens, nous devons trouver celle de la justesse des jugemens dans la nature des idées qu'ils ont pour objet.

On dit bien qu'il n'y a ni erreur ni vérité, et, par conséquent, ni certitude ni incertitude dans une perception isolée : cela est vrai; mais ces perceptions sont composées en vertu de jugemens sujets à être vrais ou faux. Il faut donc remonter jusqu'à leurs élémens, jusqu'à un premier fait et à un premier jugement. Celui-là seul peut être d'une vérité et d'une certitude absolues. Tous les autres ne sont susceptibles que d'une justesse relative et de déduction.

Digitized by Google

Ce premier fait, dont nous sommes certains, est notre *sentiment*, et le premier jugement que nous portons avec assurance, est celui *que nous sommes sûrs de sentir ce que nous sentons.*

Non seulement nul sceptique ne peut révoquer cela en doute, mais nous ne pouvons pas même concevoir un être animé, quel qu'il soit, pour qui cela soit douteux.

Voilà donc un premier point de certitude inébranlable. Il existe donc pour nous une certitude complète, celle de notre existence et de tous ses modes, *nos perceptions.*

Toutes les autres choses dont nous sommes sûrs, ne sont certaines que parce qu'elles sont des conséquences de ce premier fait et de ce premier jugement.

Puisque notre *sentiment* est pour nous la première et la seule base de toute certitude, il suit, 1° que nous ne connaissons et ne savons rien que par lui et relativement à lui; 2° que non seulement tout ce que nous sentons est très réel, mais même qu'il n'y a rien de réel pour nous que nos perceptions (nous verrons ensuite comment cette réalité se concilie avec celle que nous sommes obligés de reconnaître dans les êtres qui nous causent ces perceptions); 3° que puisque ce que nous sentons est tout pour nous, et puisque tout ce que nous sentons, nous sommes bien certains de le sentir, il semble que nous ne pouvons jamais nous tromper. Cherchons donc actuellement en nous une cause d'erreur; car il est bien certain que nous en sommes susceptibles.

Digitized by Google

CHAPITRE III, page 210.

Quelle est la cause première de toute erreur ?

Nous sommes sûrs de sentir ce que nous sentons ; voilà pourquoi nous sommes capables d'une certitude quelconque. Mais la plupart de nos perceptions sont des idées composées de beaucoup d'élémens réunis en vertu d'autant de jugemens, et il est aisé de voir qu'il doit se trouver là une cause d'erreur.

Examinons nos différentes espèces d'idées, l'une après l'autre, pour voir comment cette cause d'erreur y existe, et en quoi réellement elle consiste.

1° *Nos sensations.*—Nos pures sensations sont des idées simples, des modes simples de notre vertu sentante. Elles ont toute la certitude du sentiment et ne sont susceptibles d'aucune erreur, du moins quand elles sont absolument pures. Dès que nous y mêlons seulement l'idée de nous venir d'un autre être, elles deviennent des idées composées du genre de celles dont nous allons parler.

2° *Des idées des êtres, de leurs qualités et de leurs modes, soit individuelles et particulières, soit généralisées ou abstraites.* Toutes ces idées sont composées en vertu de jugemens. Nous sommes bien sûrs de les sentir telles qu'elles sont. Voilà la certitude : mais les jugemens qui les composent peuvent n'être pas justes. Voilà la cause d'erreur.

3° *Les souvenirs.* — Nos souvenirs sont de

Digitized by Google

même certains en tant que perceptions actuelles : mais nous y joignons le jugement qu'ils sont la représentation fidèle d'une perception antérieure, et ce jugement peut être faux de plusieurs manières suivant l'espèce du souvenir.

Pour *les idées des êtres, de leurs modes,* etc., elles peuvent acquérir ou perdre plusieurs élémens dans leurs renaissances successives.

Il peut en arriver autant aux souvenirs des *jugemens;* et de plus, l'acte de porter un jugement et celui de s'en souvenir diffèrent par leur nature. Ainsi, le second est une reproduction imparfaite du premier.

Cela est encore plus vrai du souvenir d'une *sensation.* Il y a une bien grande différence entre se la rappeler et l'éprouver.

Il en est de même du souvenir d'un désir; et de plus, le souvenir des jugemens qui y sont compris, est sujet à l'imperfection des souvenirs des jugemens.

Remarquons que presque toutes nos idées sont des souvenirs.

4° *Les jugemens.* — Quoique ce soit dans nos jugemens seuls que se trouve la cause de toutes les erreurs dont sont susceptibles nos autres perceptions, cependant ces jugemens, ces perceptions de rapports, en tant que perceptions que nous avons actuellement, sont aussi certaines et aussi réelles que toutes les autres.

Nous y reviendrons pour voir en quoi consiste leur justesse ou leur fausseté.

5° *Les désirs.* — Enfin, nos désirs sont aussi bien certains et bien réels en tant que nous les sen-

Digitized by Google

tons. S'ils sont erronés, c'est par les jugemens sur lesquels ils sont fondés, ou qui s'y mêlent.

Il suit de tout ceci que toutes nos perceptions sont très réelles et très certaines, et nécessairement telles que nous les sentons; qu'elles ne peuvent être l'objet d'un doute que par les jugemens qui y entrent; et que cependant nos jugemens, les rapports que nous percevons, sont aussi nécessairement tels que nous les sentons. Mais ces rapports sont perçus entre des idées qui sont des souvenirs qui peuvent être inexacts. Ainsi toutes les perceptions actuelles sont certaines; c'est leur liaison avec des perceptions passées, qui est susceptible d'erreur. Cela va être expliqué plus amplement.

CHAPITRE IV, page 226.

(Continuation du précédent.)

La cause première de toute erreur est, en définitif, l'imperfection de nos souvenirs.

Aucun de nos jugemens, pris isolément, ne peut être faux. Puisque nos idées n'existent que dans notre esprit, quand, dans une idée que nous avons nous en voyons une autre, elle y est réellement par cela seul que nous l'y voyons; mais alors cette première idée peut fort bien n'être plus la même qu'une idée antérieure, dont nous la croyons la reproduction exacte.

Digitized by Google

C'est pour cela qu'il est vrai de dire que quand deux hommes ont bien exactement les deux mêmes idées, ils portent toujours le même jugement; que, quand ils s'entendent parfaitement, ils sont toujours du même avis.

Qu'un homme ne juge jamais mal; qu'il n'est pas plus possible de mal juger que de mal sentir; qu'un jugement n'est jamais faux en lui-même, mais seulement par sa relation avec des jugemens antérieurs.

Cela se prouve, même en prenant pour exemples les propositions les plus compliquées et les plus contestables.

L'ancienne Logique, qui faisait tout dépendre de la puissance des formes, ne pouvait pas se servir de pareils exemples.

Ainsi, en définitif, c'est dans l'imperfection de nos souvenirs, qu'est la cause de toutes nos erreurs, quelle que soit la nature des idées qui nous occupent.

Nous sommes certains de tout ce que nous sentons, mais nous ne sommes pas toujours sûrs de la liaison de ce que nous sentons avec ce que nous avons senti.

Cela est vrai, non seulement de nous, mais de tous les êtres animés que nous pouvons concevoir.

Nous allons voir l'application de cette observation à tous les degrés de nos connaissances, à tous les divers modes de notre existence.

Digitized by Google

CHAPITRE V, page 239.

Développement de la cause première de toute certitude et de la cause première de toute erreur.

Puisque toutes nos connaissances ne consistent que dans les rapports que nous apercevons entre nos perceptions, il est aisé de voir en général que toute leur certitude doit venir de la certitude de nos perceptions actuelles, et leurs erreurs de l'incertitude de la liaison de ces perceptions avec des perceptions antérieures; mais il faut voir encore comment ces deux causes agissent et se combinent dans les pensées de chacun de nous.

Rien ne serait plus facile si nous pouvions nous rappeler la génération successive de toutes nos idées.

Ne le pouvant pas, traçons en le tableau hypothétique, en nous supposant doués de tous les moyens de connaître que nous possédons.

Si nous trouvons que ces deux causes opposées expliquent tous les faits, nous conclurons qu'elles sont réelles, comme nous croyons l'existence d'une impulsion première et d'une attraction constante, parce qu'elles rendent raison de tous les mouvemens célestes.

Je suppose donc que je commence ma vie par m'agiter en divers sens. Je le sens, c'est une idée simple : il n'y a là lieu à aucune erreur.

Cette sensation cesse; *j'en sens le souvenir*. Cette seconde perception est en elle-même une perception d'une nature différente de la première, mais

Digitized by Google

simple aussi, si je ne la reconnais pas pour un souvenir. Elle n'est pas encore accusable d'erreur.

Si j'y joins le jugement qu'elle est la représentation de la perception précédente, ce jugement la constitue un souvenir, en fait une idée composée, et en même temps, la rend susceptible d'erreur; ce jugement peut être inexact. Là commence la possibilité de s'égarer, possibilité qui va toujours croissant.

Cependant, ce jugement lui-même ne peut être faux en lui-même, mais seulement parce que l'idée qui en est le sujet est une représentation imparfaite de ce premier souvenir.

Ainsi un souvenir n'est inexact que par les jugemens qui s'y mêlent; mais un jugement ne peut être faux que parce que l'idée qui en est le sujet est une représentation inexacte d'une idée antérieure. Donc elle est un souvenir imparfait, et la première cause de toute erreur est l'imperfection des souvenirs.

Au reste, ce premier souvenir est aussi fidèle que possible, puisqu'il ne peut pas s'y mêler d'idées étrangères; mais il n'est pas la sensation même, il n'en est que l'idée ou l'image.

Bientôt dans cette idée de ma première sensation, je découvre qu'elle renferme l'idée d'*être bonne à éprouver*, c'est-à-dire, je la juge, je la sens agréable.

Voilà un nouveau pas de fait. Quoique assez sûr, il peut n'être pas irréprochable : car même mon premier souvenir n'est pas exactement ma première sensation, et il se peut que je juge de l'un ce que je ne jugerais pas de l'autre.

Toutefois, puisque je suis supposé juger cette perception agréable, le désir de l'éprouver de nouveau s'ensuivra; ce désir fera recommencer le mouvement de mes membres. Ma première sensation renaîtra et cessera ensuite comme la première fois.

Ici, les choses sont déjà bien changées. Quand le souvenir de cette sensation me reviendra, il sera nécessairement compliqué de plusieurs idées qui n'existaient pas encore la première fois qu'il m'est venu. Il sera bien plus exposé à être infidèle.

Si même je juge de cette sensation pendant qu'elle existe encore, la même chose arrive à l'idée que je puis en avoir. Elle n'est plus simple. Voilà bien de nouvelles occasions d'erreur.

En continuant, je trouve que bientôt je vais juger que cette sensation a cessé par le pouvoir d'un être autre que moi, *qui voulais la prolonger*.

Ici me voilà arrivé à la connaissance de deux êtres distincts et séparés, l'un qui *veut* et l'autre qui *résiste*.*

A ce moment, toutes mes idées deviennent plus compliquées. Elles sont toutes des idées d'êtres ou de modes. La difficulté de bien lier ma perception actuelle à mes perceptions antérieures s'accroît indéfiniment.

* Je suis persuadé que c'est ainsi que nous apprenons l'existence d'êtres autres que nous. Si cela n'est pas, il faut chercher de nouveau comment nous formons ces idées *d'être* et *d'existence*, et en quoi elles consistent, et ne pas se borner à dire que nous en avons le *sentiment* : c'est là sauter par-dessus la difficulté, et s'en préparer beaucoup d'autres.

Digitized by Google

CHAPITRE VI, page 271.

(Continuation du précédent.)

Suite des effets de la cause première de toute erreur.

Du moment que nous savons que nos idées ne sont pas uniquement nos propres modifications, mais qu'elles sont encore les effets des propriétés d'êtres qui ont une existence indépendante de la nôtre, on sent que pour être justes, ces idées doivent être conformes à l'existence de ces êtres ; et il semble qu'il ne suffit pas pour cela qu'elles soient bien liées entre elles. Cependant, ce dernier point est une illusion.

Quand les diverses modifications qu'éprouve notre vertu sentante viendraient de cette vertu sentante elle-même sans cause étrangère, elles n'en auraient pas moins les mêmes rapports entre elles; il n'y aurait rien de changé pour nous à l'ordre des choses.

Aussi n'est-ce pas là ce qui rend cette supposition inadmissible; mais c'est que, 1° on ne peut supposer que la même vertu sentante *veut* et se *résiste* à elle-même.

2° Dès qu'il en existe seulement deux en même temps, elles ne peuvent ni se regarder comme le même être, ni se refuser réciproquement d'exister, ni s'empêcher de reconnaître une existence indépendante de toutes deux aux êtres qui leur font dans le même moment des impres-

Digitized by Google

sions différentes, qui, par exemple, obéissent à l'une, tandis qu'ils résistent à l'autre.

La réalité de l'existence des êtres causes de nos perceptions, est donc bien prouvée et bien déterminée.

Mais, 1° cette réalité n'empêche pas que nos perceptions ne soient tout pour nous, puisque nous n'existons que par et dans ces perceptions, qui sont les modes de notre existence.

2° Elle n'empêche pas non plus que nos perceptions ne soient nécessairement justes, dès qu'elles sont bien enchaînées : car puisqu'elles naissent toutes les unes des autres à mesure que nous remarquons les circonstances qui leur appartiennent, les dernières ne peuvent pas être plus erronées que les premières, si nous n'avons vu dans celles-ci que ce qui y est réellement.

3° Par la même raison, dès que ces perceptions sont bien enchaînées, elles sont nécessairement conformes à l'existence réelle des êtres qui les causent, puisque les premières nous viennent directement de ces êtres, constituent pour nous leur existence, et que toutes les autres ne sont que des développemens et des conséquences de celles-là.

Ce n'est donc pas sous ce rapport que le moment où nous découvrons l'existence d'êtres autres que nous est très remarquable; mais c'est parce qu'à cet instant, toutes nos idées devenant beaucoup plus compliquées, il est beaucoup plus difficile que nos souvenirs soient exacts.

Cette difficulté augmente encore, lorsque ces

Digitized by Google

idées, d'abord particulières et individuelles, deviennent générales ou abstraites.

Elle est encore beaucoup accrue par l'effet de l'usage des signes de nos idées, par celui de la liaison qui s'établit entre elles, par les conséquences qu'entraîne la fréquente répétition des mêmes actes intellectuels.

Ainsi il est aisé de voir que la difficulté de constater l'identité des matériaux de nos jugemens successifs, croît graduellement à proportion de l'étendue, du nombre, et de la finesse de nos idées, et qu'elle est une cause suffisante de toutes nos erreurs.

Cette difficulté suffit encore à expliquer les effets qui résultent des différens états de nos individus : car le sentiment habituel que nous éprouvons par l'effet de la manière dont s'opère en nous l'action de la vie, se joint, sans que nous nous en apercevions, aux différentes idées passagères que nous percevons, les altère, fait qu'elles sont réellement autres dans un temps que dans un autre, et par suite, que nous en portons des jugemens différens, parce que nos souvenirs sont inexacts.

C'est pour cela que la meilleure disposition pour bien juger est de n'avoir l'esprit préoccupé par rien.

C'est aussi à cause de cela que ces dispositions particulières cessent de nous faire illusion, dès que nous nous apercevons de leur influence.

C'est encore par la même raison que ces diverses dispositions n'influent sur nos jugemens qu'autant qu'ils ont pour objet des idées aux-

Digitized by Google

quelles elles peuvent se mêler à notre insu ; car quand nous pouvons nous en apercevoir, nous les séparons de ces idées, et nos souvenirs n'en sont plus altérés.

Cette observation générale des effets de l'imperfection de nos souvenirs, suffit donc pour rendre raison de l'altération de nos jugemens produite par la différence, 1° des tempéramens, 2° des sexes, 3° des âges, 4° de l'état de santé à l'état de maladie, et des diverses maladies entre elles : car ce sont là autant de causes qui font naître en nous des dispositions différentes.

Elles nous montrent que le moyen d'avoir l'esprit juste et le jugement sain, est d'être d'un naturel peu mobile, ou doué de cette force de réflexion qui sépare exactement de l'idée dont on juge, les impressions qui y sont étrangères : c'est là la raison. Le délire et la folie sont l'excès contraire. L'entraînement des passions et des affections est l'état intermédiaire.

Enfin, les songes ne sont si absurdes que parce que, dans l'état de sommeil, nous sommes privés de la plupart des moyens de séparer de nos idées les impressions qui leur sont étrangères ; aussi leur illusion cesse-t-elle subitement à l'instant du réveil. Il en serait de même de toutes les autres, s'il était aussi aisé d'en faire le départ.

Malheureusement cela n'est pas, et nous sommes tous plus ou moins sujets à l'illusion ; mais il n'en est pas moins vrai que nos perceptions premières et simples sont sûres et peu nombreuses, et ont pour tous les mêmes rapports entre elles ; que toutes les autres étant des composés

Digitized by Google

de ces élémens, sont justes, quand nous n'y avons vu que ce qui y est, et que c'est en cela que consiste la *raison* et le *bon sens*. Ainsi il y a pour l'espèce une *raison générale*, et un *sens commun* et universel.

Nous sommes donc toujours sûrs de tout ce que nous sentons; et la cause unique de toutes nos erreurs est donc l'imperfection de nos jugemens, causée par celle de nos souvenirs, nos jugemens et nos raisonnemens ne consistant toujours qu'à voir une idée dans une autre. Voilà les faits : passons aux conséquences.

CHAPITRE VII, page 296.

Conséquences des faits établis, et conclusion de cet Ouvrage.

Il est bien simple le mécanisme de toute intelligence. L'être animé, quel qu'il soit, *sent* et *juge*, ce qui est encore *sentir*; et on peut ajouter qu'ensuite il *raisonne* ou *déduit*, ce qui est encore *juger*, et par conséquent *sentir*. C'est là toute son histoire.

S'il ne voit dans sa perception, s'il *n'en juge* que ce qui y était renfermé, il a raison.

S'il y voit ce qui n'y était pas, il n'a pas précisément tort; mais il a changé de perception sans s'en apercevoir. Il prend celle-ci pour l'autre; ainsi il est dans l'erreur, et ses jugemens subséquens ne seront point enchaînés aux antécédens.

Digitized by Google

Chacun de ces innombrables jugemens forme dans l'entendement une idée nouvelle, en modifiant celle qui y était.

Chacune de ces idées est représentée par un signe, ou par plusieurs signes réunis, que l'on emploie le plus souvent sans remonter à la formation de l'idée.

Ainsi c'est avec des mots que nous raisonnons, sur des idées faites par des jugemens, d'après des souvenirs.

Il suit de là que pour bien raisonner, les formes n'y font rien; la seule précaution utile est de faire la description de l'idée, quand sa compréhension, et par suite la valeur de son signe, deviennent confuses et vagues; en un mot, il ne faut jamais que considérer attentivement ce dont on parle, et le représenter correctement.

Ainsi, des quatre parties des anciennes Logiques, j'ai beaucoup étendu les deux premières qui y étaient presque nulles; j'espère avoir anéanti la troisième; et je n'ai pris de la quatrième qu'un principe incomplet.

Si ma Logique finit au moment où celles-là commencent, ce n'est pas ma faute; c'est la preuve de ce que j'ai avancé, que l'on n'est jamais remonté jusqu'aux premiers faits. Cependant les anciens logiciens ont été gens très utiles; mais les métaphysiciens ont toujours été pernicieux.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII, page 307.

Confirmation des principes établis, et défense du système que forme leur ensemble.

Mon Ouvrage est terminé; je n'ai plus rien à y ajouter. On croit mes principes vrais; mais on voudrait que je trouvasse encore de nouvelles raisons pour les appuyer. Je crois qu'il faut s'en remettre au temps qui donnera la force de l'habitude aux jugemens qui me sont favorables: cependant voyons ce que je puis faire dès ce moment.

On convient que l'imperfection de nos souvenirs est une grande cause de nos erreurs, même la seule; mais on voudrait que je montrasse par des exemples, que toutes les autres se réduisent à celle-là.

Je fais plus: je rappelle que j'ai prouvé de plusieurs manières différentes qu'il ne peut pas y avoir pour nous d'autre cause d'erreur.

On reconnaît que la marche de notre esprit est toujours uniforme; mais on veut que je prouve expressément qu'elle est la même en matière *contingente* et en matière *nécessaire*.

Je réponds en prouvant que tout est *nécessaire* dans la nature; car tout effet a une cause; et que tout est *contingent* pour nous, qui ne connaissons la série entière des causes de rien; mais que cela n'empêche pas que, dans tous les cas, il ne s'agisse toujours que de voir ce qui est, et d'en tirer ce qui y est renfermé; d'avoir des

perceptions, et d'en porter des jugemens; de sentir et de déduire.

On me demande de prouver directement que toutes les règles que l'on a prescrites aux formes de nos raisonnemens, sont d'une inutilité absolue.

Je pense que c'est ce qui est fait, puisque j'ai montré que nos erreurs ne peuvent venir que du fond de nos idées, et de ce que nous voyons dans une idée ce qu'elle ne renferme pas.

On demande encore s'il est bien sûr que le syllogisme se réduise toujours à un sorite, et qu'il ne soit probant que parce qu'il renferme un sorite.

Je réponds, 1° que de l'aveu des logiciens, les trois dernières figures du syllogisme tirent toute leur force de la première, laquelle est manifestement un sorite; 2° que s'il a été démontré que tout jugement n'est juste que parce que le sujet renferme l'attribut, et que tout raisonnement n'est bon que parce que le premier sujet renferme le dernier attribut, il est constant que tout raisonnement n'est bon que parce qu'il est un sorite: car c'est là le sorite.

Enfin, on est tenté de croire, d'après Condillac, que calculer et raisonner sont absolument une seule et même chose et d'en tirer cette conséquence, que conclure du particulier au général, conclure du général au particulier, et déduire une proposition d'une autre de même étendue, font trois opérations intellectuelles, essentiellement différentes entre elles, et complètement analogues à celles connues dans le

Digitized by Google

calcul sous les noms d'addition, de soustraction, et de substitution d'expression.

J'établis, 1° que calculer c'est raisonner, mais que raisonner ce n'est pas calculer; qu'il y a entre ces deux choses la différence de l'espèce au genre; 2° qu'il n'y a ni addition, ni soustraction dans le raisonnement, mais bien des raisonnemens dans l'addition et la soustraction; 3° que tout raisonnement, y compris ceux appelés *calculs*, ne consiste jamais que dans des substitutions d'expressions; 4° que la cause unique de la justesse de ces substitutions, est toujours l'opération intellectuelle qui consiste à voir que l'idée substituée est renfermée dans la précédente; qu'ainsi cette opération est toujours la même, et forme toujours des sorites.

Ayant ajouté à l'exposition de mes idées les éclaircissemens que je pouvais donner, ma Logique est finie. Elle est la troisième et dernière partie d'un Traité de nos moyens de connaître. Il me reste à dire de quoi un pareil Traité devrait être suivi pour être utile. Ce sera l'objet du chapitre suivant. Il ne fait point partie de mon Ouvrage; il en est un appendice. Il doit présenter un aperçu de ce qui est fait, et de ce qui reste à faire.

Digitized by Google

CHAPITRE IX, page 347.

Résumé des trois parties qui composent la science logique, et programme de ce qui doit suivre.

Actuellement que mon objet est rempli, autant du moins que j'en suis capable, je ne crois pas inutile de montrer au lecteur la série d'idées que j'ai suivie, et par laquelle je me suis laissé conduire.

Quand j'ai commencé à réfléchir sur l'ensemble des connaissances humaines, j'ai vu qu'elles consistaient dans beaucoup de sciences différentes, lesquelles possédaient chacune un grand nombre de vérités précieuses; mais que toutes ces sciences avaient besoin d'un commencement qui ne se trouvait nulle part.

Celle des quantités abstraites ne nous dit ni comment nous formons l'idée de nombre, ni comment nous avons des idées abstraites.

Celle de l'étendue ne nous apprend pas comment nous acquérons la connaissance de cette propriété des corps, ni en quoi elle consiste essentiellement.

Celle qui traite de la composition de ces corps, et des lois qui les régissent, ne recherche point comment nous les connaissons, ni ce qu'ils sont pour nous.

Celle qui consiste à décrire les différens modes de leur existence, ne commence pas par expliquer

Digitized by Google

en quoi consiste cette existence, et dans quel sens elle peut être dite réelle.

Les sciences qui ont plus particulièrement pour objet l'espèce humaine, ne remontent pas davantage jusques aux notions premières sur lesquelles elles devraient s'appuyer.

Celle qui a pour but la satisfaction de nos besoins, ne nous explique ni la nature ni l'origine de ces besoins, ni celles de nos moyens d'y pourvoir.

Celle qui a pour objet d'apprécier nos désirs et nos actions, est encore moins méthodique que toutes les autres. On dispute même sur le but qu'elle doit se proposer, et sur les principes sur lesquelles elle doit s'appuyer.

Celle qui dérive de ces deux-là, la connaissance des lois qui doivent régir les hommes, est à plus forte raison sans base fixe.

La Logique même, de qui toutes ces sciences devraient tenir leur certitude, on l'a bornée à n'être que l'art de tirer des conséquences : celui de poser des principes est donc à créer.

Or, où ce dernier art peut-il puiser ses élémens? C'est évidemment dans la connaissance de nos moyens de connaître : c'est là réellement la vraie philosophie première.

Je me suis donc vu amené forcément à m'occuper de cette étude. J'étais loin de prévoir où elle me conduirait quand j'ai proposé de l'appeler *Idéologie*.

Cependant, profitant de tout ce qui a été fait avant moi, mais ne m'en rapportant en définitif qu'à l'observation scrupuleuse des faits, j'ai dé-

Digitized by Google

terminé les propriétés et les effets de nos facultées intellectuelles; et j'ai expliqué comment s'opèrent la formation, l'expression, et la déduction de nos idées. C'est là l'objet des trois volumes qui composent mon Ouvrage. Ils renferment donc l'histoire de notre intelligence, considérée sous le rapport de ses moyens de connaître.

Voilà un premier but atteint, un premier objet rempli; mais ce ne serait rien de nous être rendu compte de nos moyens de connaître, si nous ne devions pas employer cette connaissance à trouver les élémens de toutes les autres. N'ayant pas l'espoir d'exécuter ce travail, je crois utile d'indiquer comment je voudrais qu'il fût fait.

L'homme en tant qu'être sentant n'est pas seulement susceptible de juger et de savoir; il est encore capable de vouloir et d'agir en conséquence. Pour complèter son histoire, il faut donc examiner sa volonté et ses effets, et je pense que c'est la première application qu'il doit faire de l'étude de ses moyens de connaître.

La faculté de vouloir naît de celle de juger; mais d'elle dérivent tous nos besoins qui consistent toujours dans un désir quelconque, et tous nos moyens qui consistent toujours dans l'emploi de quelqu'une de nos forces. Il faut donc considérer séparément nos désirs et nos actions, nos besoins et nos moyens, et les droits que nous donnent les uns, et les devoirs qui naissent des autres.

Mais nos actions sont les effets de nos désirs. Pour apprécier ceux-ci, il faut donc connaître les résultats de celles-là. J'en conclus qu'il faudrait

Digitized by Google

d'abord examiner les conséquences de tous les différens usages que nous faisons de nos forces. Alors on aurait tous les moyens de juger sainement les sentimens et les passions qui nous font agir; et il serait aisé d'en déduire les principes de l'art de bien diriger les uns et les autres. En apportant quelques modifications à la signification ordinaire des mots *économie*, *morale*, et *législation*, on pourrait s'en servir pour désigner ces trois branches de recherches; et je pense qu'elles fourniraient les véritables élémens de toutes les parties des sciences morales et politiques.

Après avoir ainsi complété l'histoire des facultés intellectuelles de l'homme, il faudrait le voir employant ses moyens de connaître à l'étude de tous les êtres autres que sa propre intelligence, et observer comment il découvre leur existence, leurs propriétés, et les propriétés de ces propriétés. De là naîtraient les élémens de toutes nos sciences physiques ou abstraites, que l'on peut classer sous les noms de science des corps, science de l'étendue, et science de la quantité, ou *Physique, Géométrie, et Calcul.*

Le principal objet de la première partie serait de bien montrer que si notre système sensitif ne réagissait que sur lui-même, nous ne connaîtrions que notre propre sensibilité, mais que dès qu'il réagit sur notre système musculaire, notre vertu sentante est par cela même en contact avec des êtres qui ne sont pas elle; et de faire voir nettement comment elle apprend graduellement leur existence, et les différentes propriétés qui la composent. De là naîtront bien ensuite toutes

Digitized by Google

les classifications et les descriptions qui constituent l'Histoire naturelle, et les observations et les combinaisons qui composent la physique.

La seconde partie naît de celle-là. La science de l'étendue n'est que la science des propriétés de cette propriété des êtres. Il faut l'étudier beaucoup dans le concret et le positif, avant de la considérer abstraitement. Il faut voir que nous ne la découvrons que par le mouvement de nos membres, qu'elle n'est autre chose qu'une relation à ce mouvement; et on trouve tout de suite pourquoi elle le représente si exactement, pourquoi elle est elle-même susceptible d'être représentée d'une manière si précise et si commode, pourquoi elle donne lieu à des combinaisons si variées, et à des spéculations si abstraites, et en même temps à des applications pratiques si nombreuses, et pourquoi elle est si éminemment mesurable et calculable. Alors seulement on peut s'enfoncer dans les profondeurs de cette science, sans perdre de vue le point de départ, et avec la certitude de revenir quand on voudra sur la terre, et au grand jour.

L'objet de la troisième partie est plus abstrait encore. La quantité est une propriété des êtres encore plus générale que l'étendue; et la seule sans exception, que l'on puisse considérer directement sans avoir égard à aucune autre, tandis qu'on ne peut pas apprécier les autres sans son intervention. On ne peut pas dire plus ou moins étendu, plus ou moins durable même, sans dire plus ou moins; mais on peut dire plus ou moins sans y rien ajouter. La raison en est simple. L'idée de quantité

Digitized by Google

est la plus abstraite de toutes, après celle d'existence; elle n'est que celle d'*existence évaluée.* Raison de plus pour ne pas s'occuper de ses conséquences, avant d'avoir vu distinctement comment nous la formons, et comment nous créons celle d'unité et celles des différens nombres. Il est surtout essentiel de voir bien nettement que la science de la quantité repose tout entière sur cette seule convention, *que chacun des différens nombres est à une égale distance de celui qui le précède et de celui qui le suit, et que cette distance est toujours égale à la valeur de l'unité.*

Alors on voit à l'instant pourquoi cette science est si certaine, pourquoi ses élémens sont si peu nombreux, et ses combinaisons si multipliées; pourquoi elle s'applique à tout, mais cependant s'adapte mieux à certains sujets qu'à d'autres, et pourquoi ces sujets sont ceux qui admettent une plus grande précision et une plus grande certitude; pourquoi surtout cette science peut employer des langues si commodes; en quoi consiste l'utilité de ces langues, et pourquoi pourtant elles ne sont que des instrumens qu'emploie la science, qu'il ne faut pas confondre avec la science elle-même; pourquoi enfin cette science, malgré ses langues et ses formes particulières, est soumise aux lois de la Logique et de la Grammaire universelle, et tire d'elles seules toutes les causes de sa certitude, comme toutes les autres branches de nos connaissances.

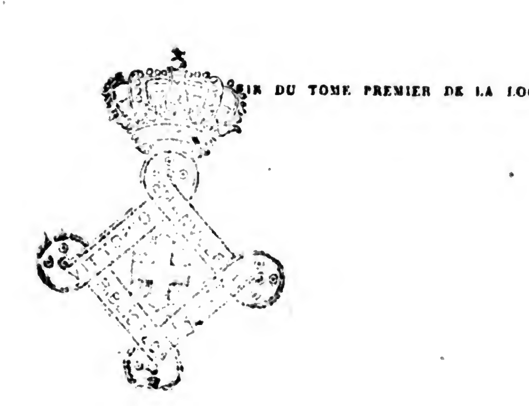
Le développement de ces vérités serait une belle introduction à la science du calcul, et en même-temps un beau complément à l'histoire de nos

Digitized by Google

moyens de connaître, et de la manière de les appliquer aux différens objets.

Voilà un grand et important ouvrage, dont je voudrais être sûr d'avoir bien posé la première pierre. En joignant à ces neuf parties une courte indication des fausses sciences et des connaissances illusoires qui naissent de l'emploi abusif de notre intelligence, et qui disparaissent graduellement à mesure que nous voyons plus nettement sa puissance et ses limites, et que nous connaissons mieux les bases solides de nos connaissances réelles, on aurait enfin un Traité complet d'*Idéologie*, ou de *Philosophie première*, tel que je le conçois; il me semble que l'homme marcherait avec une entière sécurité, dans toutes les routes qu'il voudrait s'ouvrir. C'est l'objet de tous mes vœux!

FIN DU TOME PREMIER DE LA LOGIQUE.



Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

DE LA TROISIÈME PARTIE

DES ÉLÉMENS D'IDÉOLOGIE.

TOME Ier DE LA LOGIQUE.

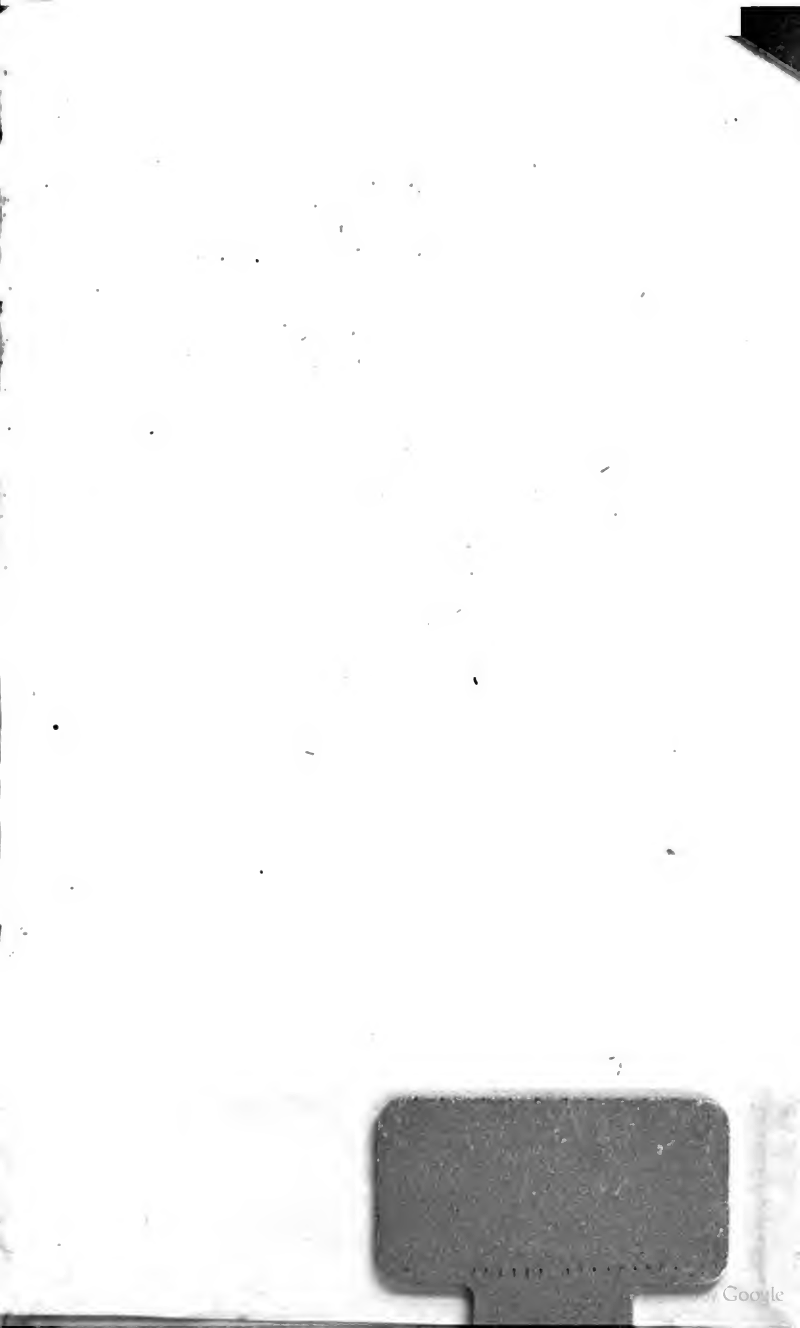
Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER DE LA LOGIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N. 8, A PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google


Google